UN

HOMME D'AUJOURD'HUI

ROMAN D'UN CONTEMPORAIN.

DEUXIÈME PARTIE (1).

V.

Quand d'Estreville arriva au Buttard, le lendemain, vers trois heures et demie, Marie-Thérèse et Mlle Jacqueline de Volvereins étaient occupées à dresser un joli couvert, pour leur thé, dans la petite salle à manger que meublaient succinctement une table et un buffet en noyer, escortés de six chaises de paille verte et blanche. Tout ce qui était neuf, chez la jeune fille, avait été choisi par elle avec un évident parti-pris, on aurait presque pu dire avec une légère affectation de simplicité.

— Un convive qu'on n'attendait pas! s'écria joyeusement Mlle de Nargues.

Et, tandis que la fille du comte de Volvereins fronçait légèrement ses beaux sourcils bruns, arqués et drus, la maîtresse du logis fit les présentations sur un ton de bonne humeur qui devait mettre à l'aise ses deux hôtes :

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

— Mon voisin, ma chère Jacqueline, le châtelain d'Estreville, le propriétaire de la perle du Calvados, le seigneur et maître de ce délicieux manoir dont parlent tous les *Guides*. Et, de plus, un ami... presque d'enfance, un véritable ami, en tout cas, mais pas assez importun : toujours à Paris... Mon cher Fabien, M[lle] Jacqueline de Volvereins, qui vient faire la dînette avec moi. Elle a même franchi, tout exprès, une distance de treize ou quatorze kilomètres... Pas à pied, rassurez-vous... Et maintenant, Fabien, la main à la pâte! Coupez le pain, s'il vous plaît, pour les tartines.

Ainsi présentés l'un à l'autre, Fabien et Jacqueline ne pouvaient manquer d'arriver promptement à une aimable familiarité. Toutefois, la petite amie de Marie-Thérèse marqua d'abord quelque résistance. Il était évident qu'elle en voulait à Fabien comme à un intrus. — C'était une jolie enfant, gracieuse plutôt que belle, mais dont les yeux et les cheveux superbes, la taille fine et la fraîcheur veloutée permettaient de bien augurer pour l'avenir. Le regard, d'un brun pointillé, était hardi, assez osé même ; les gestes, encore un peu anguleux, devenaient par momens d'une douceur moelleuse et câline, empreints de chatterie. Vive et bruyante à l'ordinaire, la jeune fille avait de subites accalmies, sans cause appréciable, qui la transformaient ; sa gentillesse et ses grâces étaient alors irrésistibles, et l'attrait de son sourire, que la fugitive caresse de ses yeux, momentanément adoucis, éclairait plus encore que la laiteuse blancheur d'une denture de petit enfant, la rendait, pour un instant, puissante, redoutable ainsi qu'une vraie beauté.

Après les premières minauderies, pleines de réserve et destinées à accuser, le moins impoliment possible, sa contrariété d'avoir à subir la présence d'un tiers, Jacqueline se montra ce qu'elle était. Elle revint d'autant plus vite à la libre manifestation de son naturel que, par fortune, le genre de Fabien était justement celui qui devait lui agréer avec le moins de difficulté : un genre parisien et bon enfant, auquel elle était accoutumée dès longtemps. Même elle eut bientôt, à l'adresse du jeune homme, quelques regards teintés d'une bienveillance non équivoque. Ce grand garçon, aux allures franches et aisées, bien mis, élégant selon la formule et ayant néanmoins son cachet à lui, dont il marquait ses vêtemens, c'était un compagnon fait pour lui plaire, jusqu'à plus ample informé. — Quant à Fabien, il était dans le ravissement ; cet après-midi, qu'il passait entre une jeune fille aimée et une enfant aimable, ne pouvait que lui préparer un souvenir enchanté.

Après le thé et les tartines, on se rendit au jardin, où la causerie, jusque-là simplement animée, se fit joyeuse. Ce petit enclos, propret et soigné, avec ses pelouses étroites, mais épaisses et régulières, qui semblaient avoir été géométriquement découpées dans une

belle pièce de velours vert et appliquées sur le sol engravé, les jeux impromptus et le feu d'artifice des éclats de rire en firent un lieu de fête que ni Fabien ni Jacqueline ne devaient oublier. Marie-Thérèse, qui avait en elle des trésors de gaîté, comme beaucoup de jeunes filles ayant vécu trop tôt d'une vie austère, gagnait encore quelque chose à être vue ainsi dans l'épanouissement radieux de ces juvéniles ébats. Et Mlle de Volvereins, qui l'adorait précisément pour ce contraste de tant de belle humeur unie à tant de sagesse, déclara qu'elle ne s'amuserait plus sans elle, et que Paris, Paris même, son cher Paris d'hiver, lui paraîtrait vide, si elle ne l'y retrouvait.

— Il faudra bien que vous y veniez, dit-elle. J'ai une chambre à vous donner entre la mienne et celle de Mme Faverot.

— Cette pauvre Mme Faverot! dit Marie-Thérèse d'un air contrit. J'aurais dû vraiment insister davantage, la retenir de force...

— Laissez donc, laissez donc, fit Jacqueline. C'est une brave femme, au fond, je ne le nie pas; mais elle est assommante: elle a le don de m'éteindre... C'est difficile, mais elle y parvient, je vous jure qu'elle y parvient!

— Cela ne doit pas être commode, en effet, de vous éteindre.

— Voyons, monsieur, suis-je si évaporée que ça, vraiment, pour mon âge?

— Pour votre âge, mademoiselle? Oh! Dieu, non... Vous avez de la marge.

De fait, elle ne l'était pas trop, mais suffisamment. Le seul côté un peu déplaisant de son allure, c'était une espèce de brusquerie garçonnière, plutôt voulue qu'innée, et qui transparaissait, de temps à autre, derrière son charme, lorsqu'il s'agissait de donner son avis sur les choses ou sur les gens: — un des fruits, sans doute, mais non le plus amer, de la nouvelle éducation des filles.

— Et puis, reprit-elle, mon père devant venir me prendre, et la voiture retournant à la Travée, la place de Mme Faverot était dedans plutôt qu'ici: elle a passé la saison des dînettes, cette bonne Mme Faverot!

— C'est que, moi aussi, je l'ai passée, peut-être, hasarda Fabien, comme pour s'excuser de son intrusion dans ce goûter de jeunes filles.

— Vous, monsieur! Mais vous êtes tout jeune, et gai, et amusant!..

Elle s'aperçut qu'elle allait trop vite en besogne et eut alors un joli trouble d'adolescente, dont elle ne fût jamais venue à bout sans le secours de Marie-Thérèse. Mais celle-ci s'empressa de lui prêter assistance.

— Ma chère Jacqueline, lui dit-elle, c'est votre présence qui

nous rajeunit; car Fabien d'Estreville est mon contemporain, et même mon aîné. Nous vous devons le meilleur de notre entrain, et je suis bien reconnaissante à votre père de vous laisser venir ainsi pour égayer ma solitude...

— Oh! mon père, mon père...

Elle s'interrompit et, se retournant vers Fabien :

— Vous permettez, monsieur?.. Un petit secret!

Passant son bras sous celui de Marie-Thérèse, elle la contraignit de tourner le dos au jeune homme et l'entraîna de quelques pas dans la petite allée, que bordaient deux plates-bandes de violiers.

— Mon père! reprit-elle à mi-voix, voulez-vous que je vous dise?.. Je le crois amoureux de vous.

— Ah! voyons, ma chère petite, répliqua Marie-Thérèse en dégageant son bras, vous n'allez pas m'obliger à vous rappeler qu'il y a des plaisanteries gênantes pour tout le monde et particulièrement interdites aux jeunes filles, aux enfans...

Elle avait le ton bref, cassant, d'une personne plus mécontente qu'embarrassée. Mais elle craignit d'avoir froissé la gentille enfant, qui, toute rouge, interloquée, la regardait avec un étonnement plein de confusion. Aussi entoura-t-elle la taille de Jacqueline, pour ajouter bien vite, en l'embrassant :

— N'essayez pas de me donner de l'orgueil. Je suis une simple campagnarde.

— Une campagnarde faite comme vous, — riposta Jacqueline d'un air boudeur et avec un regard oblique qui pouvait viser d'Estreville aussi bien que Marie-Thérèse, — une campagnarde qui a cette tournure-là met facilement à mal bon nombre de citadins.

Puis, rendue à son espièglerie native et à sa gaîté par la pensée d'une malice à décocher :

— Et ce monsieur, qui est un campagnard dans votre genre, dit-elle en désignant clairement Fabien d'un nouveau coup d'œil, est-ce qu'il ne travaille pas à vous en donner, de l'orgueil?.. Vous savez, il est très bien, oh! mais là, tout à fait bien : complimens!

C'était dit de cette voix tranchante, accompagnée de vilains clappemens de langue, qui rend les femmes, et principalement les jeunes filles, si déplaisantes, lorsqu'elles veulent prendre un ton approprié aux menues inconvenances que leur concède la mode du jour, ou dont elles s'octroient à elles-mêmes la franchise.

— Je prends vos complimens pour ce qu'ils sont, ma chère *enfant*, — répondit Marie-Thérèse en accentuant l'appellation, pour mieux mettre en valeur la nuance d'indulgente absolution dont il lui plaisait de marquer sa réplique, — une aimable facétie... A présent, parlons d'autre chose.

Mais, vexée, Jacqueline voulut avoir le dernier mot.

— Je ne plaisantais pas, fit-elle d'un air pincé. Et, si je me suis trompée, tant pis !.. tant pis pour vous, tant mieux pour celle qui pourra recevoir à bon droit les félicitations dont vous ne voulez pas... Car, j'en suis pour ce que j'ai dit : il est bien, très bien, M. d'Estreville.

Sans se rendre un compte exact de ce qu'elle éprouvait, Marie-Thérèse sentit comme un frisson qui lui enveloppait le cœur et fut sur le point de confirmer expressément Jacqueline dans ses soupçons. Mais, par dignité, par réserve, par décence, elle jugea qu'il serait mieux de se taire. Convenait-il donc de parler à cette enfant de son amour, d'espérances, de projets de mariage à long terme? — Le résultat de l'incident, ce fut un silence, une contrainte, à quoi mit fin, fort à propos, le roulement de voiture qui annonçait l'arrivée de M. de Volvereins.

Le comte, au-devant de qui les deux jeunes filles s'étaient portées en hâte, descendit d'une voiture basse, attelée de deux poneys que Jacqueline conduisait habituellement elle-même et qui avaient été achetés pour elle. Il s'avança avec empressement vers Marie-Thérèse et lui donna une énergique poignée de main, tout à fait à l'anglaise. — C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, grand, robuste, brun de peau, avec des favoris grisonnans qui encadraient une belle figure, très recherché dans sa mise, la mine importante et fermée, ainsi qu'il sied à un oracle de la finance et de la politique, mais non sans un désir assez apparent de se faire bien venir dans la maison. Car il faisait des efforts méritoires pour arrondir ses angles et dépouiller sa morgue, d'ailleurs assez peu tenace.

Marie-Thérèse lui présenta tout de suite Fabien, qui remarqua la bienveillance affectée avec laquelle le comte insistait sur la communauté de leurs occupations, feignant même de se rappeler deux ou trois rencontres à la Bourse, mais ne se faisant pas faute de laisser voir que sa mémoire était stimulée par le désir de plaire à une personne autre que M. d'Estreville. — Mlle de Nargues avait eu soin de mettre en avant, dans la présentation, la carrière du jeune homme, plutôt que sa qualité de voisin et d'ami. De sorte que les premiers propos échangés ne pouvaient dévier beaucoup du terrain financier, ni même s'écarter sensiblement de la Bourse de Paris et de ses dépendances. Mais, dès qu'on vint à parler du pays et des environs, M. de Volvereins fit un éloge convaincu du manoir d'Estreville, dans l'enceinte duquel il avait pénétré jadis, en touriste épris d'architecture et d'histoire.

— Car c'est bel et bien, monsieur, un monument historique que votre château ; les pierres en sont datées, authentiquement datées par les vieilles chartes de la province... Et le site est charmant.

Ah ! si ce joyau avait été à vendre, ce n'est pas la Travée que j'eusse achetée pour prendre pied en terre normande.

— Réduit comme il l'est, mon domaine est bien modeste, dit Fabien.

— On aurait pu l'agrandir, ou plutôt lui restituer la propriété de cette belle ceinture de terre qu'il a perdue. Quant au manoir même, ce serait un forfait d'y toucher... Ce n'est pas comme la Travée, une grande bâtisse que je vais m'amuser à démolir. Mais, par exemple, j'ai de beaux bois et du gibier... Si le cœur vous en dit, monsieur... Nouveau venu dans ce pays et fort désireux d'entretenir des relations amicales avec mes voisins même les plus éloignés, — vous n'êtes pas de ceux-là, — je serai aise de vous fournir matière à quelques beaux coups de fusil... Je suis à la Travée, chaque semaine, du samedi soir au mardi soir, et je chasse tous les dimanches, avec ou sans compagnons.

Fabien, entrant sans répugnance dans les voies que lui ouvrait l'amabilité inespérée du comte de Volvereins, non moins que l'ingéniosité de Marie-Thérèse, saisit la balle au bond, et, tout en exprimant en bons termes le regret qu'un deuil récent et son prochain départ le privassent du bénéfice de l'invitation, il sut faire pressentir une visite de politesse à bref délai.

— Faites mieux, monsieur d'Estreville, dit le comte avec un sans-façon des plus engageans, venez dîner à la Travée un de ces jours... mardi, si vous voulez : il n'y aura que vous d'invité, à moins qu'une autre personne... Vous trouverez, sans doute, que j'en use avec trop de sans-gêne. Mais votre nom, si connu dans la contrée, le souvenir de la visite dont je parlais tout à l'heure, et que je dus à l'intervention d'un ami qui connaissait M. votre père...

— Mon père est mort tout récemment, monsieur ; c'est son deuil que je porte : vous m'excuserez.

— Oh ! pardon mille fois... J'ignorais... Je croyais ce malheur plus ancien.

Le visage du financier trahit un désappointement, que lui-même se chargea d'expliquer en ajoutant :

— Il m'eût été très agréable de vous recevoir... Et, si Mlle de Nargues avait enfin consenti à quitter, pour un soir, son ermitage, vous eussiez trouvé, à ma table, quelqu'un qui ne m'a pas encore fait l'honneur de s'y asseoir.

Il avait certainement compté que Marie-Thérèse accepterait, cette fois, l'invitation, reculerait devant un nouveau refus, pour n'y pas mettre de mauvaise grâce en présence d'une tierce personne qui était de son intimité, et qu'on associait par avance à son acquiescement.

Déçu, il prit le parti d'abréger l'entretien, et il emmena sa fille

sans avoir retrouvé aucun de ces accens de bonhomie, plus ou moins étudiés, à l'aide desquels il prétendait forcer la sympathie de Mlle de Nargues.

— Eh bien! fit Marie-Thérèse, demeurée seule avec Fabien, vous voilà dans les bonnes grâces de ce potentat de l'agiotage.

— Dans ses bonnes grâces, c'est beaucoup dire.

— Si fait, si fait. Et même, au risque de vous rendre abominablement fat, je vous confierai que vous plaisez à sa fille, par-dessus le marché.

— Elle est très agréable, très gentille, Mlle Jacqueline, — dit Fabien, sans penser à mal, mais avec cette complaisance sincère qu'un homme apporte toujours dans ses jugemens sur les femmes qui ont dit du bien de lui.

— Ah! je vois que vous la trouvez pareillement à votre goût... C'est naturel, d'ailleurs, et elle le mérite.

Il y avait un commencement de jalousie qui perçait sous cette remarque. Fabien se dépêcha de verser le baume sur la plaie à peine ouverte.

— Dame! une politesse en vaut une autre, comme on dit... Mais vous pensez que je n'ai pas analysé scrupuleusement les charmes de cette petite fille, dont je me soucie tout juste autant que d'un gracieux baby rencontré par hasard à la promenade.

— Eh! eh! mon ami, analyse à part, savez-vous que ce serait un beau parti,.. comme vous disiez à propos de son père.

— Pourquoi cette méchanceté? C'est vous que j'aime. Le plus beau parti, c'est celui qui plaît.

Il le croyait comme il le disait, à cet instant. Mais, en s'en retournant par les prés déjà ténébreux, il vit danser devant lui, ainsi qu'un feu follet, une assez laide pensée à reflets d'or. Si pourtant il avait rencontré Jacqueline quelque six mois plus tôt, alors qu'il n'avait point encore songé à s'éprendre de Marie-Thérèse!.. Qui sait quelle face eût prise alors sa fortune, aujourd'hui si nébuleuse, si incertaine encore?

De retour au logis, il raconta à sa mère les incidens de la journée, passant, bien entendu, sous silence le commentaire final qu'ils lui avaient inspiré dans la demi-inconscience du rêve.

— Et ton départ est toujours pour ce mois-ci?

— Il faut bien que je m'en aille, répondit-il. Ce n'est pas le cas de compromettre ma situation par une absence indéfiniment prolongée.

— En sorte que tu me quitteras, tu nous quitteras?..

— Dans huit jours.

Il venait d'avancer la date d'une semaine.

VI.

C'était le soir d'un des derniers beaux jours de l'automne finissant. Les vapeurs blondes qui avaient traîné, durant l'après-midi, au ras de la mer et du fleuve, comme de flottantes écharpes de gaze, pour se condenser ensuite en nuées rousses vers le coucher du soleil, venaient de se disperser tout à coup aux quatre coins de l'horizon; et, dans l'azur sombre, les étoiles pointaient, ainsi que des bourgeons d'or ou de diamant qui écloraient tour à tour à l'extrémité d'invisibles rameaux. Les feux de la Hève, autres étoiles, brillaient au bout d'un cordon de lumières plus petites, plus pâles, groupées, ramassées par places et confondues dans une vacillation lointaine : tout l'éclairage du Havre. Du côté de la campagne, ni lueur ni bruit, pas même l'aboi d'un chien, la lune étant absente du ciel. L'air était doux, un peu lourd, avec des fraîchissemens subits, furtifs comme les souffles d'une respiration retenue.

Fabien sortit du manoir par la grande porte, mais enfila tout de suite un chemin creux qui le ramena, par un détour, à la barrière séparative servant de limite aux prés d'Estreville et à l'unique prairie du Buttard. Le jeune homme lança sa canne de l'autre côté de la barrière, appuya fortement sa main droite sur la traverse supérieure, et, d'un seul bond, s'en alla rejoindre sa canne au bord de l'herbage de Mlle de Nargues : on ne perd pas son temps au collège Laplace.

Qu'allait-il faire par là? C'était sa dernière nuit au manoir; ses adieux officiels à Marie-Thérèse avaient eu lieu, le jour même, en présence de Mme d'Estreville. Mais il éprouvait le besoin de revoir la jeune fille, de l'apercevoir au moins, ou, à défaut d'elle-même, sa maison, l'endroit où elle vivait. Il lui semblait que, dans les trois ou quatre entrevues, — y compris celle de la journée, — qui avaient suivi le goûter du Buttard, son émotion, sinon son amour, avait décru, et il en ressentait comme un léger remords, comme un petit malaise de conscience. Pouvait-il s'éloigner, pour plusieurs semaines ou plusieurs mois peut-être, sans avoir tenté de s'édifier sur la valeur définitive de sa passion? Au fond, il lui eût été pénible de constater que le charme était déjà rompu, de renoncer pour l'avenir à ces tressaillemens délicieux que lui causaient l'approche et surtout le contact de Marie-Thérèse, à ces frissons grimpans qui, du bout des doigts effleurés par un pan de jupe ou caressés par une douce étreinte, vous montent lentement jusqu'au cœur. Et il s'en allait rôder autour du Buttard, dans le secret espoir d'une poétique rencontre nocturne qui renouvellerait ses impressions et

lui permettrait d'emporter là-bas un souvenir plus vivace, un désir plus aigu, plus d'impatience enfin et plus d'ardeur.

Le Buttard dormait, les contrevens des fenêtres donnant sur le jardin déjà fermés. Mais, au moment où Fabien s'accoudait à la palissade pour contempler ce sommeil décevant, la persienne de la porte s'entr'ouvrit en grinçant, et une tête, coiffée d'un petit bonnet, apparut dans la fente lumineuse. Cette tête était celle de la servante qui représentait à elle seule tout le domestique de Mlle de Nargues.

— Il y a quelqu'un dans le jardin!

Le temps de pousser ce cri d'alarme, et le ressort de la persienne, violemment attirée, claqua avec un grand bruit. Puis les pas précipités d'une fuite à l'intérieur de la maison, puis plus rien. Fabien, penaud, n'ayant à portée de sa voix personne qu'il pût rassurer, demeura en place et attendit les suites de son esclandre. Ce qui le consolait, c'était la certitude de voir arriver, tôt ou tard, Marie-Thérèse, qu'il savait brave, et dont l'isolement volontaire en pleine campagne suffisait d'ailleurs à attester la vaillance.

Bientôt, en effet, les persiennes et la porte se rouvrirent toutes grandes, une silhouette de femme se dressa sur le perron, et la voix de Marie-Thérèse se fit entendre, calme et sonore dans le silence de la nuit.

— Qui est là? Que voulez-vous?

En même temps, elle s'avançait résolument vers le rôdeur. Mais, avant que celui-ci eût pu proférer une parole, il était reconnu.

— Vous, Fabien! Que veut dire?..

Le jeune homme, assez interdit, eut la satisfaction d'apercevoir aux mains de sa fiancée un revolver de calibre honnête qui lui servit d'entrée en matière.

— Diable! s'écria-t-il, il est heureux pour moi que vous ayez autant de sang-froid que de bravoure.

Puis, plus bas :

— Me pardonnerez-vous?.. Je pars demain!

— C'est M. d'Estreville, dit Mlle de Nargues en se retournant. Vous pouvez rentrer, Victorine... Il est inutile de fermer la porte : nous vous suivons... Car je suppose que vous n'allez pas, mon cher Fabien, rester à la belle étoile?

— Mais... je ne sais...

Sans attendre la fin d'une phrase qui menaçait de ne pas finir, Marie-Thérèse chercha dans sa poche une clé qu'elle n'y trouva point.

— C'est que la porte est fermée, dit-elle; il faut que j'aille...

— Oh! si vous m'accordez l'entrée, ne vous inquiétez pas du reste... Une, deux... et trois!.. J'ai été supérieurement élevé, rien n'a manqué à mon éducation, comme vous pouvez voir.

— Peste !.. Si j'étais plus riche, je ferais changer mon système de clôture : le voilà jugé !

Dans l'étroit salon, dont l'une des deux fenêtres était ouverte, une lampe encapuchonnée de rose brûlait sur la table. Cette lumière douce et riante répandait sur tous les objets, devenus familiers aux regards de Fabien, le charme mystique des intimités du soir. La porte de la chambre à coucher n'était qu'à moitié poussée ; dans l'entre-bâillement, on apercevait, éclairés par une bougie, le papier à fleurs et les rideaux de perse claire. Et le surprenant parfum, virginal, vieillot, magique, qui défiait si bien l'analyse, vous enveloppait, dès le seuil du chaste réduit, et vous épanouissait le cœur dans une atmosphère de griserie sensuelle et tendre.

— Écoutez, dit Fabien en entrant et en s'arrêtant près de la porte, je crains vraiment d'avoir été par trop inconsidéré. Je vous oblige à me recevoir, de nuit, dans cette maison où vous êtes seule...

Son embarras n'était pas feint, quoique le plaisir l'emportât sur la contrainte. Du coup, il avait retrouvé là tout ce qu'il y était venu chercher : l'émoi du cœur, le trouble des sens, le recueillement attendri alternant avec les palpitations du désir.

— N'ayez pas, je vous prie, plus de scrupules que moi-même, dit Marie-Thérèse en se redressant un peu, avec une fierté souriante.

Vêtue d'une de ses éternelles robes grises, au corsage collant, à la jupe unie et droite, qui la dessinaient du haut en bas avec quelque chose de la décente hardiesse propre aux belles nudités, elle semblait, au milieu du cercle lumineux tracé par les rayons de la lampe, plus éclatante et plus superbe que de coutume. Ses grands yeux clairs luisaient d'un feu tranquille, que n'attisait ni ne voilait aucun cillement étudié ; c'était un regard honnête, ce regard droit et limpide ; — ce n'était pas pourtant, à tout prendre, un regard chaste. Et, de même, ce corps parfait, magnifiquement moulé en sa mesquine enveloppe, c'était un corps de vierge sans être un corps de vestale : on devinait que cette chair pouvait frémir au souffle des caresses et vibrer sous les doigts. Telle Fabien avait vu Marie-Thérèse, la première fois qu'il avait pénétré chez elle, telle à peu près il la revoyait. Pendant leurs communes promenades et leurs longs entretiens, cette vision première s'était souvent dérobée. Une femme qui marche à vos côtés, par les grands chemins ou par les rues, qui cause avec vous de tout ce dont on peut causer pour occuper les heures, ce n'est parfois qu'un compagnon, plus ou moins aimable, plus ou moins chéri ; dans sa chambre, au contraire, elle est toujours femme, et les efforts qu'elle fera pour que vous vous le rappeliez aussi peu que possible, son insouciance, sa quiétude même, tout vous empêchera de l'oublier, fût-ce pendant une seconde.

— Donc, vous êtes venu simplement pour me redire adieu? Eh bien! asseyez-vous. Vous êtes le bienvenu.

— Je suis venu surtout pour vous revoir, pour chercher de vous une impression, une image toute vive à emporter... Après la froide et obligatoire entrevue de tantôt, je voulais vous retrouver comme je vous avais vue, il y a six semaines, un mois, que sais-je? une éternité... Et je vous revois comme je vous vis alors, ou presque pareille... Mais non, je me souviens... Dans la pénombre du contre-jour, vos yeux n'avaient pas ces clartés pénétrantes qui me ravissent... et me déconcertent. Vous étiez plus émue, d'ailleurs, si moi je l'étais moins; vous n'aviez pas cette assurance,.. qui m'étonne presque, l'avouerai-je?

— Qui vous scandalise, peut-être?

— Non... Mais expliquez-la-moi, donnez-m'en la raison vraie.

— Lors de votre première visite, vous ne m'aimiez pas encore, ou je n'en savais rien, mais moi je vous aimais déjà. Comment n'eussé-je pas été troublée, profondément troublée, en vous recevant dans ma maison? J'avais encore mon âme à cacher, mon secret à défendre... et vous à contempler.

— Ainsi, en ce moment, vous n'avez pas d'inquiétude, pas une arrière-pensée, pas une méfiance?

Elle le regarda avec autant d'étonnement que de franchise.

— De l'inquiétude? dit-elle. Pourquoi? Êtes-vous un étranger pour moi? un inconnu dont la présence ou les secrets desseins me doivent alarmer?

Il ne sut que répondre, s'étant laissé fort inconsidérément entraîner par le besoin de traduire, d'une manière quelconque, ce qui se passait en lui.

— Vous voyez, reprit-elle avec un petit rire, que rien ne menace ma sécurité... et que, si je suis armée, je n'aurai pas besoin de faire appel aux armes pour me défendre contre vos agressions.

Elle désignait du doigt son revolver, qu'elle avait déposé sur le coin d'un meuble.

— C'est vrai, dit Fabien. Je divague...

— Asseyez-vous, vous dis-je, et causons... Parlons de vos projets.

Il s'assit d'un côté de la table et Marie-Thérèse de l'autre. Mais, ayant entre eux la lampe, ils ne pouvaient se voir qu'en se penchant alternativement à droite ou à gauche.

— Brrr! fit le jeune homme, qui se tourna vers la fenêtre. Vous n'êtes pas frileuse... A la fin d'octobre...

— J'avais ouvert pour un instant, afin de renouveler l'air avant la nuit. Mais, en effet, il ne sera pas mal de fermer, à présent.

Elle quitta sa chaise et s'approcha de la fenêtre.

— C'est dommage pourtant de ne pouvoir s'éclairer à cette lumière-là !

De ses yeux levés elle montrait, dans les champs infinis du ciel, les semis d'étoiles, qui tremblaient comme des fleurs de feu agitées d'un frisson vague par les brises lointaines de l'éther.

Fabien, qui s'était approché à son tour de la fenêtre, la ferma; mais il n'eut garde de reprendre la place qu'il avait abandonnée, de dessein prémédité, et il s'assit, cette fois, sur un tabouret élevé, tout contre le siège qu'occupait Marie-Thérèse. Celle-ci répéta sa phrase de tout à l'heure :

— Parlons de vos projets.

— Mes projets, vous les connaissez... Je pars, je travaille, je me remue, j'intrigue, je joue des coudes pour me faire place, et j'arrive à quelque chose... ou je ne suis bon à rien. Mais ce sera long, peut-être, et voilà ce qui me désole.

— N'importe ! Il faut arriver... par des moyens honnêtes, s'entend. Ah ! j'aimerais mieux vous voir une autre carrière, sans doute, parce que, bien qu'assez ignorante des choses de la finance, j'en redoute les hasards et un peu le mystère. Enfin, vous n'avez pas le choix. Là où la chèvre est attachée... Qui sait, d'ailleurs, si mon petit plan, à la réussite duquel vous n'avez pas paru ajouter foi, ne vous facilitera pas la besogne ?

— Je vous ai dit ce que j'en pensais. Y a-t-il apparence que M. de Volvereins, bénévolement, alors qu'il vous aime...

— Alors qu'il m'aime, qu'il m'aime... Soit ! Encore faudrait-il savoir comment il m'aime et jusqu'où. Supposons que son affection ait un caractère plus paternel que passionné...

— Oh ! paternel ! ne croyez jamais cela, même et surtout si on vous le dit.

— Il ne me l'a pas dit. Mais il résulte pourtant du ton qu'il a pris et de certaines de ses paroles qu'il apprécie par-dessus tout en moi ce qu'il appelle le charme de ma conversation et de ma société... Il n'eût pas autrement parlé s'il eût songé à me demander d'entrer dans sa maison comme demoiselle de compagnie, pour parachever l'éducation de sa fille... qui a bien besoin, par parenthèse, qu'une femme de son monde, ou d'un meilleur monde, s'en mêle un peu, à la fin.

— Toujours est-il que cet... appréciateur éclairé ne vous a pas trop caché qu'il vous prendrait volontiers pour compagne, plutôt que comme demoiselle de compagnie.

— Mais je vous répète que c'était là une manière de compliment, et des plus entortillés... Quoi qu'il en soit, vous lui avez pour ainsi dire annoncé votre visite : allez le voir, le plus tôt que faire se pourra.

— Je pars demain, et mon deuil, au surplus, ne m'aurait point permis...

— Vous irez lui rendre visite à Paris. Les occasions ne manqueront guère, je me l'imagine. Vous devez le rencontrer à la Bourse, en mille endroits...

— Eh bien! j'irai... pour vous être agréable. Mais parlons de nous, de vous. Car ce peu de temps qui nous reste s'écoule sans rémission...

Sa voix mâle devenait caressante et douce. Dans la petite pièce, maintenant close, elle résonnait avec des vibrations lentes, profondes et irrégulièrement rythmées, comme pour un tendre récitatif d'opéra. Marie-Thérèse eut un frémissement de plaisir; mais, gênée tout à coup par la pensée de cette solitude à deux en sa propre demeure hermétiquement fermée, si bien perdue dans la campagne et dans la nuit, elle resta silencieuse. Et Fabien, décontenancé par ce silence, se tut également. La jeune fille n'avait pas d'angoisse, ni même aucun regret d'avoir reçu son ami; elle était femme par l'âge, par la maturité de son esprit, par l'indépendance de son éducation, comme par les nécessités de son isolement dans la vie. Néanmoins, l'espèce de sursaut que venait de lui causer cette voix si connue, — et qu'il lui avait paru un instant ne pas connaître, tant les circonstances où elle l'entendait, la grande paix du soir et le recueillement des veillées à huis clos en rendaient les modulations nouvelles pour son oreille, — ce saisissement mystérieux et brusque l'avait mise en garde contre elle-même et l'obligeait à se dire qu'elle eût mieux fait de laisser la fenêtre ouverte : il vient toujours du dehors, même la nuit, autre chose que du silence.

Le mutisme des deux jeunes gens se prolongeait et, à mesure qu'il durait, l'un et l'autre sentaient davantage la difficulté d'y porter remède. Cette impression, qui s'aggravait de seconde en seconde, c'était, avec plus de tension et d'incommodité, l'anxiété d'esprit qu'éprouvent deux personnes ayant laissé trop de temps passer entre elles, sans paroles ni prétextes à réflexions pour en remplir le vide : cela ne saurait s'éterniser, pense-t-on; et cependant, si, faute du mot rebelle, de l'inspiration qui vous fuit, rien ne venait y mettre un terme!.. Mais c'était aussi, — pour Marie-Thérèse, du moins, — une anxiété de l'âme, révélatrice d'un péril latent.

Il y avait là une situation vraiment nouvelle pour ces fiancés qui, grâce à la prévoyante loquacité de la fiancée, n'avaient point encore chômé d'idées à échanger. L'heure avait sonné de la première pause, et c'était une heure indue.

Quand les mots vous manquent, les gestes parfois sont de ressource. Fabien étendit la main, au moment où Marie-Thérèse allait s'emparer d'un ouvrage au crochet délaissé sur la table. Ce fut donc cette main que rencontra celle de la jeune fille, dont la peau était humide d'une moiteur de malaise.

— Marie-Thérèse!.. murmura simplement le jeune homme, dont la respiration était brève, un peu haletante, tandis qu'il inclinait la tête vers l'épaule de sa fiancée.

Et, comme Marie-Thérèse ne disait rien encore, il ajouta :

— Je ne voudrais pas partir sans un baiser... Ce premier baiser, car ce serait le premier, soit dit sans reproche, je suis venu le chercher ce soir... Je vous en prie!..

— Pourquoi?.. Ce n'est guère honnête à vous de me demander cela. Vous savez que je vous aime...

— Eh bien! dès lors que vous m'aimez...

Avançant lentement la tête, Fabien posa ses lèvres sur le cou de Marie-Thérèse, lequel s'offrait, nu et blanc, doré par places d'un duvet châtain ardent sous les reflets roses de la lampe; puis, le baiser glissa, le long de la joue, jusqu'à la bouche de la jeune fille, qui, par un fléchissement soudain, se renversa dans les bras prêts à l'enlacer et à l'étreindre. Le jeune homme eût pu la croire évanouie s'il n'eût senti sous sa main, entendu à son oreille les battemens pleins et pressés d'un cœur en désarroi. Bientôt remis de l'inquiétude et de la stupeur que lui avait causées d'abord l'effet foudroyant de son baiser, il voulut revenir à la charge. Marie-Thérèse alors tenta de se redresser; il la maintint avec douceur. Elle put parler enfin.

— Je vous prie... c'est moi qui vous prie, balbutia-t-elle, car je vous aime... je vous aime trop... Partez!

Il fallait être affolée ou candide au-delà de toute expression pour associer cette conséquence à ces prémisses, pour demander à l'homme qui la tenait palpitante, éperdue et passive sous ses baisers, de l'épargner et de la fuir. Un roué l'eût jugée consentante, ou, à tout le moins, eût vu en elle une victime condamnée sans retour, la victime d'une surprise des sens ayant abouti à un désemparement complet de la volonté, de l'âme même. D'Estreville, lui, ne la jugea point, parce qu'il n'avait plus la tête à lui, ou qu'une seule idée demeurait nette en son cerveau : la possibilité de s'emparer sur-le-champ de ce corps, qui s'avouait subjugué et dont les formes rondes, trop étroitement moulées, se trahissaient, par le simple contact, dans tous leurs détails. La chambre à coucher était là, à deux pas, porte ouverte; la flamme dansante de la bougie, l'ombre d'une petite glace-toilette, à montans en cou de cygne, projetée sur la muraille, y révélaient, par des signes sensibles, des apprêts faciles à deviner... Brusquement, Fabien se dressa et voulut entraîner la jeune fille. Celle-ci ne se débattit point, mais, après un regard de détresse et de confusion, elle se couvrit le visage de ses deux mains, en disant :

— Oh! pourquoi, pourquoi, mon Dieu, m'avoir appris que je dois

me défier de vous et de moi-même? Misérable nature qui nous souille par traîtrise!

— Misérable nature, — répliqua Fabien, l'œil enflammé, — mais éternelle, invincible! Nous ne sommes pas coupables, croyez-moi, Marie-Thérèse...

— Nous n'étions pas coupables, interrompit la jeune fille, mais nous le sommes, puisque vous me parlez et que je vous écoute...

— Soyons-le donc, si c'est l'être que de s'aimer complètement, de s'aimer jusqu'à l'oubli des conventions...

Il cherchait ses mots, les lèvres tremblantes, la parole empâtée par l'ivresse des sens.

— Des conventions, reprit-il, que l'on transgresse en cédant à un légitime affolement, mais qui peuvent ensuite reprendre tout leur empire! Car, ne l'oubliez pas, vous serez, vous êtes ma femme!

— Vous vous trompez, je ne la serai pas, je ne la serai jamais!..

Elle s'était reculée. Elle venait de comprendre son erreur d'ancienne date en même temps que sa défaillance du moment : elle jugeait l'homme à la lumière du fait.

— Quelle est cette folie subite, Marie-Thérèse! s'écria Fabien. Vous ne serez pas ma femme?

— Non!.. Et vous vous en consolerez, car vous ne m'aimerez pas longtemps de cet amour qui sacrifie le bonheur au plaisir, qui accepte d'immoler la future épouse pour en faire une maîtresse!.. Tandis que moi, je ne me consolerai point. Je vous aimerai toujours, sans me pardonner de vous aimer. Ce sera la punition de ma méprise et de ma faiblesse.

— Pouvez-vous croire ce que vous dites? Vous ne seriez pas à moi, vous! vous!

Il voulut s'avancer vers elle. Mais elle l'arrêta, le cloua sur place d'un regard inexorable.

— Je ne serai ni votre maîtresse, dit-elle avec une fermeté douloureuse, parce que je me respecte, ni votre femme, car je vous aime... Et vous seriez aussi malheureux que je serais malheureuse, quoique pour d'autres raisons... Après ce qui vient de se passer, je n'ai pas le droit de vous en vouloir, et je ne vous en veux pas... Votre amie, votre alliée, si vous avez besoin de moi, voilà ce que je serai, voilà ce que je puis être. Rien de plus, à présent!

— Pourtant, tout à l'heure, à l'instant...

— Tout à l'heure, je subissais ma nature; maintenant, je la domine... Pour votre honneur, pour votre bonheur, tâchez d'en faire autant.

Sur un geste de Mlle de Nargues, geste digne, affectueux, mais inflexible, Fabien dut se retirer. — Il n'avait compris Marie-Thé-

rèse qu'en partie; elle l'avait compris tardivement tout entier, et elle en devait pleurer longtemps.

VII.

Fabien d'Estreville avait repris à peu près sa vie d'autrefois, c'est-à-dire qu'il avait repris ses occupations; quant à ses plaisirs, quant à ses distractions habituelles, il les délaissait. Sa déception avait été trop vive, et son chagrin trop cuisant, pour que les traces en pussent immédiatement disparaître. Que l'on aime par les sens ou par le cœur, ce n'est pas du jour au lendemain qu'on se résigne à un échec sans revanche. Et les amusemens ou les dérivatifs ordinaires ne devaient, de quelque temps, lui sembler efficaces: il avait trop approché, trop fréquenté Marie-Thérèse, il s'était trop familiarisé avec l'idée qu'elle lui appartiendrait pour que, sans hésitation ni amertume, il recourût au procédé commercial de mise en oubli qui consiste à *passer par profits et pertes* les opérations manquées. De remords proprement dits, il n'en avait guère, l'ivresse et les transports d'une passion surexcitée constituant, selon la jurisprudence usuelle, de fort valables excuses à toutes les démonstrations excessives qui ont été arrêtées en temps utile, — fût-ce contre le gré de l'exalté. Au surplus, l'apparente complaisance qu'il avait un instant rencontrée chez Marie-Thérèse devait nécessairement légitimer à ses yeux une audace passagère: là où avait trébuché la vertu d'une vierge, la sagesse d'un homme n'avait-elle pas bien pu culbuter? — Ce qu'il retint surtout de cette courte aventure, de cet épisode de ses amours, ce fut un sentiment profond de la commune faiblesse des êtres sous la tyrannique domination des sens, ainsi que la certitude intime de recouvrer, quoique au prix seulement d'une longue patience, sa situation de fiancé et son empire d'homme aimé. Il se disait, d'ailleurs, qu'il n'aurait, au pis-aller, qu'à faire abnégation de sa prévoyance et à offrir son nom sans délai pour obtenir un pardon instantané.

Le travail, ce travail régulier et à la fois fiévreux de commis affairé, qui est le partage de tant de jeunes gens aujourd'hui, ne remplissait qu'à demi l'existence de Fabien. Ses matinées, depuis qu'il ne les consacrait plus à un sommeil réparateur, pour compenser les veilles ou les fatigues de la nuit, étaient vides; plus vides ses soirées, depuis que ni théâtres, ni cafés-concerts, ni cirque ou hippodrome, ni frairies de restaurant, ni intimités d'alcôve ne les absorbaient plus que par accident. Entre deux bourses, son chagrin tournait invariablement à l'ennui. Tant que durait le mouvement et la responsabilité des affaires, tout allait encore. Fabien était de ces hommes qui, à l'exemple d'un contemporain célèbre, pourraient adopter

cette simple et, après tout, fort honorable devise : *Fais ta besogne*. Il la faisait de son mieux, pour gagner de l'argent d'abord, il en faut convenir, mais peut-être aussi par un instinctif respect de ce dogme qui a survécu et survivra, irraisonné, à beaucoup d'autres : le devoir, le devoir professionnel, et qui, tout isolé désormais, sans pierres de refend ni étançons, supporte néanmoins le poids entier de l'édifice social avec une miraculeuse force de résistance, laquelle n'est pas sans fléchir quelquefois, mais que l'on admire d'autant plus qu'il devient moins commode d'en découvrir l'assiette et le fondement. Seulement, sa journée faite, et dès là qu'il dédaignait la plupart de ses plaisirs passés, les heures lui devenaient lourdes; à défaut des joies bruyantes, il lui aurait fallu, pour les alléger, d'amoureuses espérances, plus immédiates et plus précises que celles qui étaient encore de circonstance. Il avait écrit à Mlle de Nargues sans recevoir d'elle aucune réponse; il ne pouvait donc plus compter que sur l'intervention de Mme d'Estreville, qu'il réservait, et sur l'effet d'explications orales, que les exigences de sa profession l'obligeaient à différer jusqu'à son prochain congé. — De tout cela il résultait pour lui une tendance inusitée à la mélancolie et quelques rêves sournois qui inclinaient traîtreusement son imagination aux projets romanesques, aux solutions hâtives et désintéressées.

Dans son petit appartement de la rue Saint-George, qui prenait jour sur un bout de jardin faisant office de cour à l'usage de quatre grands corps de bâtiment très peuplés, Fabien d'Estreville se levait, le plus ordinairement, après huit heures. Il vaquait alors, sans hâte, aux soins compliqués de sa toilette, avec l'aide d'un jeune domestique et le secours d'un bec de gaz, — la lumière du soleil visitant fort tard la partie du vaste quadrilatère de maçonnerie qu'il habitait. Il lisait ou parcourait plusieurs journaux, qu'il louait quotidiennement, en homme pratique, à une marchande du voisinage, plusieurs journaux d'allures et de nuances diverses, les uns avancés, les autres rétrogrades ou tardigrades, ceux-ci politiques et ceux-là boulevardiers : c'était ce qu'il appelait, en son jargon de calculateur et de boursier, *se faire une moyenne d'opinion*. Il avait remarqué qu'un accident de voiture, non plus qu'un livre ou un discours même non politique, ne saurait être mentionné en des termes identiques ou similaires lorsqu'il s'agit d'un adversaire et lorsqu'il s'agit d'un ami : un cheval républicain ne se couronne pas comme un cheval conservateur; — les fanatiques prétendent même qu'il ne se couronne point. D'où l'obligation de contrôler sans cesse, et à propos des moindres faits, des plus chétifs incidens, les témoignages les uns par les autres. Entre temps, le jeune homme

avait avalé une tasse de thé, comme pour se faciliter la digestion et l'assimilation de ces médiocres alimens intellectuels, qui étaient seuls pourtant à renouveler son fonds d'idées, avec les conversations courantes et les cancans journaliers. A onze heures, exactement, il déjeunait de deux ou trois mets élémentaires, cuisinés par son apprenti maître Jacques. Puis il sortait, allait à ses affaires et ne rentrait que pour s'habiller, vers la fin de la journée. Il dînait ici ou là, jamais chez lui, le plus souvent au restaurant, quelquefois dans des maisons amies. Quant à sa soirée, jadis il n'avait que l'embarras du choix pour la passer ailleurs qu'au coin de son feu : aucune part n'en était réservée jamais aux songeries solitaires ; seul avec lui-même ou s'isolant dans sa pensée, Fabien s'ennuyait tout de suite, — ce qui explique qu'il trouvât le temps long depuis que le regret, la nostalgie de l'amour le détournait constamment, et mal à propos, des diversions faciles.

Ce train de vie est, à quelques variantes près, celui de presque toute la jeunesse bourgeoise de la présente époque ; il n'a rien de bien intéressant ni de bien noble, mais on s'y accoutume et, à la longue, on arrive même à n'en plus sentir la monotonie, l'insignifiance, l'absence de toute raison d'être, — en dehors de la nécessité mal démontrée de vivre. Avec le temps, cela devient acceptable et même assez doux, sous cette seule réserve qu'on n'y appesantira point sa pensée. Or, par la force des choses, ou de par la vacuité d'une partie de ses heures, Fabien était maintenant ramené à la réflexion plus souvent qu'il ne lui plaisait, et les impatiences de son ambition se doublaient ainsi de l'agacement de sa demi-oisiveté. Plus d'une fois déjà, il s'était pris à maudire les loisirs que lui laissaient ses fonctions, qui, limitées au service de la Bourse, ne le tiraient guère de lui-même avant midi et le restituaient, vers cinq heures, après une station dans les bureaux de son agent de change, aux affres de son ennui. Heureusement, l'année s'achevait ; il allait, sous peu, profitant des courtes vacances du jour de l'an, qu'il se proposait d'allonger pour son usage, prendre son vol dans la direction d'Estreville et du Buttard.

C'est à cela qu'il songeait, un matin sombre, aux approches de Noël, en contemplant avec une espèce de colère intérieure, de rage sourde, toutes les *jolies choses* éparses autour de lui, dans le pêle-mêle apparent, dans l'ordonnance invariable qui préside à la décoration des appartemens de garçon gentiment agencés. — O les sempiternels objets d'art, les *peinturlures* signées ou non signées, qu'éclaire partout le même jour faux d'entresol ou de rez-de-chaussée ! O les armes damasquinées et les pipes turques ! O les beaux meubles Renaissance et les cabinets italiens dont il n'existe guère,

à Paris, que trois à quatre cent mille exemplaires: un par appartement! Comme, aux jours moroses, qui sont aussi les jours de méditation, partant les seuls jours où l'on raisonne sainement, comme on enverrait volontiers à l'Hôtel des ventes tout ce bric-à-brac, mis à la mode par le faux goût, et qui vous paraît si ridicule et si laid dès qu'on y regarde pour y penser! Comme on troquerait tout ce mobilier prétentieux, qui ne vous rappelle rien qu'une note de tapissier ou d'ébéniste, à chiffres trop arrondis, contre de bons meubles de famille ne se décollant pas quand on y touche, ne branlant pas de tous leurs ais dès qu'on les époussette! Pacotille, tout est de pacotille dans ce luxe imparfait et tronqué, — *truqué* aussi, où rien n'est sincère, ni personne, puisque ceux qui le paient ne l'achètent que pour jeter de la poudre aux yeux de leurs amis, de même que ceux qui le vendent ne cherchent qu'à duper l'acheteur. En somme, il n'y a, pour l'homme de sens, que deux manières d'encadrer sa vie : ou dans une franche simplicité ou dans une véritable opulence ; il faut choisir... quand on en a les moyens...

— M. Édouard Lemègre demande si monsieur veut le recevoir?

— *Peut* le recevoir, Francisque,.. *peut*... C'est une nuance qu'il faut saisir, mon garçon. Car enfin, supposons que je ne veuille pas recevoir, vous m'obligez à être grossier, puisque vous avez laissé entendre que tout dépend de ma bonne volonté... Enfin, allez, faites entrer.

Le jeune homme, tout en rattrapant un de ses escarpins, qui l'avait abandonné dans le balancement alternatif de ses jambes, murmura, avec un grognement de mauvaise humeur :

— Lemègre, tiens! Lemègre... Pourquoi diable vient-il me voir, celui-là? Je vous demande un peu...

M. Édouard Lemègre entra. C'était un garçon de l'âge de Fabien, sans vulgarité d'allure, mais non sans un air d'embarras que dissimulait mal un sourire outré, le sourire des gens qui ont appris à leurs dépens qu'il vaut mieux rire que de pleurer pour se faire bien accueillir. Sa mise était le résultat d'une transaction entre l'élégance et la pauvreté : il avait un pardessus convenablement coupé, mais son pantalon était orné de franges dans le bas, et son chapeau, comme ses gants noirs, trahissait beaucoup de fatigue.

— Bonjour, mon vieux d'Estreville!.. Tu ne m'en veux pas de venir te déranger au saut du lit?

— Pas du tout, mon cher Lemègre... Au contraire...

Les deux jeunes gens restèrent l'un en face de l'autre, sans trouver mieux ni même davantage à se dire. En fait, ils se voyaient rarement, n'étaient plus liés ensemble le moins du monde, et rien n'expliquait cette visite matinale, dès là que le visiteur ne prenait pas soin de la motiver en entrant. Ou plutôt la visite ne s'expli-

quait que trop par elle-même, étant données les situations respectives des deux anciens camarades.

Édouard Lemègre était un des condisciples que Fabien avait eus au collège Laplace et celui auquel il avait témoigné, pendant un temps, le plus de sympathie, à cause du contraste amusant qu'offraient leurs deux natures. — Ce Lemègre cachait, sous une gaîté franche, alerte, spirituelle et constante, une excessive sensibilité, un vrai cœur d'or. Il faisait des vers et était seul à en faire dans cette pépinière de commerçans; ces vers, voilés d'un doux mysticisme, il les lisait parfois à d'Estreville, qui, sans être plus tendre ni plus poète que ses camarades, avait des dehors plus fins et des façons moins brutales ou moins sèches que la plupart des autres élèves. « Tu finiras mal, avec ta poésie, » avait coutume de dire Fabien, après lecture. De vrai, il avait assez mal fini, ce brave Lemègre. Son père, riche industriel des Charentes, fut pris dans un engrenage de faillites où il laissa successivement les meilleurs morceaux de sa grande fortune; si bien que, de chagrin, il mourut juste comme son fils sortait du collège. La mort n'arrangeant pas les affaires, tout empira, et le passif eut bientôt fait d'absorber l'actif. Édouard eût pu néanmoins sauver quelques belles bribes de cet émiettement d'un plantureux patrimoine, à la seule condition d'employer certains procédés de dissimulation fort en usage parmi les héritiers menacés; mais, poète, il livra tout ce qui n'était pas son honneur à la curée des créanciers paternels. Même il leur jeta en pâture les biens qu'il tenait de sa mère; il ne lui resta rien. Alors, il gagna sa vie, comme tant d'autres, et il se fût tiré d'affaire, si sa poésie ne lui eût joué un nouveau tour en l'induisant à épouser follement une jeune fille adorable et sans le sou. A dater de ce moment, il se sentit ou se crut perdu, d'irrémissible façon : les enfans vinrent, les ressources diminuèrent, selon l'étrange proportion que comporte l'arithmétique mystérieuse de la Providence. On peut croire que, dès l'origine de cette série de disgrâces, les relations du bon Édouard s'étaient éclaircies : on ne s'écrasait pas, comme on dit, sur son paillasson. Fabien s'était refroidi; d'ailleurs, les occasions n'avaient pas été nombreuses de rencontre et de reconnaissance entre les deux anciens condisciples. — Tout cela étant, il n'y avait nulle malice à deviner que la visite de Lemègre n'avait pas d'autre objet essentiel que d'emprunter de l'argent à un ex-copain relativement fortuné et qui avait été bienveillant.

Et cela se sentait si bien que la conversation était horriblement difficultueuse. L'honnête Lemègre surtout, avec son sourire persistant, qui tournait à la grimace, paraissait souffrir beaucoup et s'apprêter à souffrir encore davantage. Au bout de cinq minutes, sa figure ouverte, souriante et ravagée prit subitement un air de réso-

lution, en même temps que, sous ses longs cheveux bouclés, son front large se teintait d'une rougeur enfantine qui n'avait jamais dû être tout à fait désapprise.

— Mon cher d'Estreville, dit-il en affermissant une voix qui avait de la tendance à chevroter, j'ai peur d'avoir été bête et lâche à la fois, pour avoir voulu essayer d'être habile. J'aurais dû tout simplement, en entrant, te dire ceci : Je me trouve dans une situation particulièrement embarrassée ; peux-tu me venir en aide ?

L'excellent garçon souffla avec bruit, comme s'il venait de gravir une côte au grand galop et regarda Fabien de ses yeux bleus très doux. Ce regard alla éveiller dans l'âme du jeune boursier des souvenirs d'adolescence et de juvénile camaraderie. D'Estreville, au reste, n'était pas un mauvais cœur ; c'était un engourdi que l'on pouvait réveiller de son insensibilité, pour un instant. Il lui était arrivé, plusieurs fois, de rendre service à ceux qui avaient requis son assistance ; il donnait aux pauvres qui le tiraient par la manche : il secourait la misère quand on lui plaçait le nez dessus. Et il était bon, de cette bonté qui vous met une petite barre en travers de l'estomac, quand, à l'entrée ou à la sortie d'un restaurant, on aperçoit tout à coup le spectre famélique de quelque hâve mendiante, tenant sur son bras un petit loqueteux encore à la mamelle : pour chasser la petite barre, il ne vous en coûte que dix centimes, ou cinquante, au plus. Il avait même un tarif tout préparé et tout dressé pour chaque catégorie de bienfaits : tant pour les quêtes laïques ; tant pour les quêtes religieuses ; tant pour les œuvres patronnées par les femmes du monde ou les actrices ; tant pour les amis ou camarades *en activité* et momentanément dans l'embarras ; tant pour les anciens, mis au rancart et tombés dans la gêne, etc.

— Mon cher ami, — fit-il en se levant et en tendant la main à Édouard Lemègre avec un suffisant empressement, — il fallait le dire, en effet !.. Je suis très disposé à t'obliger dans la mesure de mes moyens,.. qui malheureusement ne sont pas illimités... Je ne suis pas un richard, quoique je me frotte journellement à bon nombre d'hommes en or ; la richesse, tu sais, ça ne s'attrape pas comme la gale... Voyons, de quelle somme as-tu besoin ?

— Oh ! merci,.. tu es trop bon... Une petite avance, c'est tout ce que j'oserais...

Fabien se dirigeait vers un de ces coffres-forts déguisés qui cachent leur armature de fer sous une artistique marqueterie de bois rares. Il allait en extraire un billet de cent francs (le subside afférent à la catégorie des anciens camarades dans l'indigence). Mais le ton humble et navré de Lemègre lui causa un scrupule, lequel engendra tout de suite un mouvement de générosité. Et puis, le souvenir de Marie-Thérèse intervint à propos auprès de lui ; il lui

sembla que la jeune fille assistait invisible à la scène, et il se demanda ce qu'il convenait de faire pour la contenter.

— Voyons, voyons, dit-il, tu m'as l'air malheureux... Dis-moi avec franchise ce qu'il te faudrait pour sortir de ce mauvais pas.

— Hélas! mon cher d'Estreville, la somme est forte. Tout m'accable... Mais crois bien que je ne suis pas venu avec la pensée...

— Enfin, enfin... Combien?

— Je dois mille francs, et j'ai besoin, en outre, de cinq cents francs pour faire face à des besoins urgens... Mais je ne désespère pas... J'ai encore à voir un homme très riche auquel j'ai rendu quelques services : M. de Volvereins, que tu dois connaître, au moins de vue et de réputation...

— Tiens, tiens! Volvereins... Tu connais aussi le comte de Volvereins?

— Oh! je le connais comme ton bottier te connaît. Je lui ai rédigé quelques réclames dithyrambiques pour des affaires qui ne se recommandaient pas suffisamment d'elles-mêmes à l'attention du public... Mais, voilà! le comte trouve que les insertions coûtent trop cher pour qu'on paie en outre le rédacteur, et il marchande, il liarde dès qu'il s'agit de me verser les quelques louis que je lui réclame. C'est dur, va!

— Attends; nous allons en reparler, de ton client... Mais d'abord, finissons-en avec le plus pressé. Voici quinze cents francs que je te prête et que tu me rendras quand tu pourras... Accepte, accepte; il se rencontre, par un hasard heureux, que tu arrives à un moment où je suis en fonds, parce que je ne dépense rien. Profites-en.

Lemègre, profondément ému et reconnaissant d'une générosité à laquelle il ne s'attendait guère, remercia, les larmes aux yeux.

— Ah! mon cher, si tu savais comme c'est difficile de vivre à quatre du travail d'un seul! et comme on regrette, certains jours, d'avoir eu un cœur et de l'avoir laissé parler.

— D'avoir eu?.. Je te soupçonne de l'avoir toujours, ce cœur bavard.

— Je n'en suis pas sûr. La vie vous roule et vous use comme un galet, vous rendant pareil à tous ceux qu'elle a roulés comme vous. Ah! si tu savais!.. si tu savais tous les métiers qu'on voit faire et tous ceux qu'on fait soi-même, à la fin!

— Ah çà! quel est le tien, présentement?

— Poète pour parfumeurs et financiers. C'est moi qui ai inventé la réclame en vers, en vrais vers... Une idée de génie! dont les gâcheurs d'ouvrage se sont emparés pour la ramener aux proportions mesquines de l'ancienne poétique de la confiserie. Moi, je fais des sonnets lapidaires, à rimes riches, en l'honneur de la saponaire dulcifiée du Gabon ou de la lotion mammaire astringente au

suc de grenade, dite encore, en latin d'officine : *mamillaris virginica*, qui redonne du ton au gorges indolentes ou affaissées! Je fais aussi des odes triomphales pour célébrer les guanos hypothétiques et les crédits hypothécaires des cinq parties du monde... Après tout, comme littérature, c'est encore supérieur aux couplets de vaudeville et aux chansons de Béranger.

— Et c'est de cela que tu vis?

— Dame! j'y tâche... Mais, comme tu vois...

— Çà, dis-moi, si tu connais Volvereins, il me semble...

— Mais, mon cher, il me méprise autant que si j'étais un littérateur sérieux! Il ne me donnerait certainement pas une place de sous-auxiliaire dans ses bureaux.

— Quel homme est-ce?

— Pas plus méchant qu'un autre... Un peu dur à la détente seulement, comme ses pareils, lorsqu'il s'agit de petites sommes qu'ils doivent aux nécessiteux et aux claquedens. Il a plus tôt fait de réaliser un demi-million de valeurs que de jeter vingt-cinq louis à quelqu'un qui les attend pour vivre. Mais ils sont tous ainsi.

— Et canaille?

— Dans la limite autorisée. Tu sais, il ne prend que ce qu'on lui apporte... Une chance infernale : on l'estime presque!.. Ah! pourtant, si un homme comme cela voulait vous aider!

— Oui, n'est-ce pas? dit naïvement Fabien.

— Toi surtout, qui es de la partie... Mais tu réussis, sans doute, de ton côté, et tu seras bientôt millionnaire à ton tour...

— Ou sentimentalement marié, au fond de ma province.

— Ah! tu y songes?.. Bah! tu as raison; quand on est riche...

— Mais je ne le suis pas, mon brave... C'est tout au plus si ma femme et moi nous aurons quinze mille francs de rente, à nous deux...

Insensiblement, Fabien se laissait regagner par la sympathie et la confiance qui jadis l'avaient conduit à honorer Lemègre de demi-confidences. Un service rendu émeut souvent le bienfaiteur autant et plus que l'obligé. Fabien, dont le chagrin s'ennuyait d'être muet, allait poursuivre, lorsque son camarade lui dit avec élan :

— Ah! mon cher, mon cher, ne fais jamais ça, vois-tu bien!.. Tu viens de me rendre un fier service; mais, vrai Dieu! si je pouvais te détourner de la folie que tu médites et que tu m'annonces, tu me devrais du retour.

Il partit de là pour faire un tableau, en même temps humoristique et sombre, de la gêne dans un ménage. Et, comme il n'avait pas moins d'esprit que de sensibilité, et que les boutades alternaient avec l'attendrissement dans sa harangue, il captiva son auditeur au point que celui-ci en oublia l'heure de son déjeuner.

— Oui, vois-tu, conclut-il, mieux vaudrait s'écraser le cœur dans la poitrine que de se marier sans argent... Je sais bien que quinze mille francs de rente, c'est quelque chose, mais ce n'est quelque chose que pour quelqu'un qui est habitué à vivre de rien. Toi, une fois marié, tu seras tout juste aussi riche avec cela que moi avec ce que je gagne. Les dépenses d'une homme marié ne montent pas seulement au double de ses dépenses de garçon ; elles s'élèvent au triple, au quadruple, au quintuple, selon le nombre des enfans, et les besoins de la femme, et les circonstances particulières...

— Mais, que diable ! mon bon, interrompit Fabien avec un rire, il faut pourtant écouter la nature. Rappelle-toi le *sequere naturam*...

— Sottise, amère sottise ! s'écria Lemègre, qui repartit de plus en s'animant. La nature est une bête qu'il ne faut pas suivre, qu'il faut museler... En tout cas, on peut la suivre ailleurs qu'à la mairie et à l'église. Vois-tu, c'est un malheur, qui a probablement sa cause dans une loi supérieure que nous ne connaissons pas, mais il n'y a d'irrémédiables folies que celles qui sont honnêtes en leur principe. Roulez-vous dans la crapule, vous en sortirez quand vous voudrez ; mettez-vous dans la misère pour vivre honnêtement, vous n'en sortirez point... Et puis, prends garde que suivre sa nature, ce n'est pas toujours suivre la nature. Que diantre ! est-ce que la raison de l'homme n'est pas aussi dans la nature ? Eh bien ! c'est à lui de s'en servir, non-seulement contre les instincts de la brute, mais contre l'astuce et la perfidie d'une sensibilité qui n'est trop souvent que le piège orné où s'abîme son bon sens... La multiplication des êtres, voilà l'unique préoccupation de la pure nature, cette vieille entremetteuse. Et, qu'ils se multiplient, les êtres, elle prendra joliment souci de les nourrir !.. Il lui en faut beaucoup, à cause de la casse et du déchet : elle ne connaît que ça. Mais, on l'a remarqué, la profusion des germes est en raison directe de l'infériorité des espèces. Pourquoi ? Parce que plus l'intelligence est développée, moins l'espèce court le risque de disparaître, chacun des individus qui la composent ayant par-devers soi des moyens de défense et de préservation. Or, l'homme a sa raison, sa raison souveraine, qui lui a été donnée à la fois pour sauvegarder son existence individuelle et pour modérer ses appétits de reproduction, autrement dit pour en mesurer la satisfaction à l'étendue de ses ressources. S'il néglige de s'en servir, de cette raison qui est pourtant son orgueil, il retombe sous le coup de la loi commune, de la loi qui régit les espèces inférieures se propageant aveuglément : les forces brutales de la nature broient et suppriment les rejetons qu'il a imprudemment prodigués...

— Mais c'est Malthus !..

— Malthus, mon cher ami, est à peu près le seul économiste qui

ait appris quelque chose aux hommes ; les autres s'étant bornés à leur rappeler que deux et deux font quatre, et que, s'ils n'avaient ni vices ni passions, tout serait en équilibre dans la société, pourvu encore qu'ils connussent un brin l'avenir et pratiquassent seulement tous les genres de sagesse... Et voilà pourquoi les gens comme moi sont des sots avant d'être des victimes... ce qui ne les empêche pas d'être à plaindre et de souffrir, de souffrir bien cruellement, de souffrir dans leur chair et dans leur âme multipliées, dans la personne de leur femme et de leurs enfans... Ah! mon ami, Dieu te préserve de connaître cette souffrance-là!

Sa verve s'éteignait dans des sanglots douloureusement contenus.

— Sais-tu bien, lui dit d'Estreville, que pour un homme qui parle encore de Dieu, tu n'as pas l'air d'y croire beaucoup, à présent?

Lemègre se redressa, pour dire avec une gravité triste, mêlée d'ironie :

— Si, mon ami, j'y crois toujours, mais pas comme autrefois... Je ne crois plus au bon Dieu, papa du genre humain, quand il n'en est pas le père Fouettard ; je crois à un être grand et lointain, dont tout un monde invisible nous sépare, un monde peuplé de créatures intermédiaires, qui agissent sur nous avec une demi-liberté, comme nous agissons nous-mêmes sur une infinité de créatures inférieures, dont beaucoup, certes, ne nous voient point et pourraient, si elles étaient capables de raisonnement, attribuer à Dieu notre action... Quant à la justice, quant à la bonté,.. le plus grand tort que nous ayons fait à Dieu, ç'a été de le juger avec nos facultés et nos idées. Savons-nous, par exemple, ce que c'est que la bonté hors de notre sphère, et si cela existe seulement?.. Et, quand Dieu serait bon, pourrait-il l'être à notre manière, alors que nous voyons, même sur terre, chaque vertu changer de forme et d'aspect, à mesure que grandissent les responsabilités et que se compliquent les intérêts? Tout cela pour te dire que l'on peut perdre ses illusions sans perdre ses croyances, et donner à ses amis le conseil de compter sur leur raison avant de compter sur Dieu, c'est-à-dire de compter sur eux-mêmes en ce monde et sur Dieu dans l'autre, sans renier, par cela seul, l'essentiel de sa foi.

— A certains égards, tu prêches un converti, tu sais, mon bon.

— C'est vrai, dit Lemègre en reprenant son sourire. Mais je l'avais oublié... Sur ce chapitre, ajouta-t-il avec un soupir, je m'emballe volontiers... Au fond, je suis, je reste chrétien, car, avec mon système de responsabilités intermédiaires, attribuées aux êtres cachés, je peux trouver tout détestable, me donner de la critique à cœur-joie sans jamais blasphémer... J'ai été si malheureux, précisément par ce que l'on fait, en général, pour être heureux! Et puis, c'est qu'il n'y a pas seulement la misère, cette misère noire que

j'ai connue, que je connais ; il y a, dans les situations de fortune médiocres, tant de dégoûts et de tiraillemens, que vous apportent les préoccupations d'argent! Pas d'affections, vois-tu bien, pas de relations de famille qui tiennent contre ces inquiétudes-là, et je défie qui que ce soit d'être heureux, de goûter le sourire de sa femme, les caresses de ses enfans, s'il nourrit la peur secrète de les voir disparaître sous l'angoisse du besoin ou de la gêne... En somme, le bonheur est un luxe que les riches savent rarement s'offrir, mais auquel les pauvres ne sauraient nullement prétendre. C'est ce qu'il fallait démontrer, et personne n'a qualité comme moi pour ce genre de démonstration... Là-dessus, je m'en vais, mon cher d'Estreville, en te remerciant du fond de l'âme : tu m'as rendu un grand service, que je n'oublierai pas et que personne chez moi n'oubliera... Ah! au fait, si le cœur t'en dit, si tu veux un jour t'initier aux mille vexations qu'ont à subir les petits ménages, je demeure rue des Abbesses, 205, à Montmartre. Tu seras bien reçu ; tu entendras crier les marmots, tu les verras moucher, fouetter, repaître, dans un espace de cinquante pieds carrés : ça donne toujours une idée de la chose, et les célibataires ne devraient se marier qu'après un stage chez un ami bien pourvu d'enfans. En tout cas, tu me reverras avant qu'il soit longtemps, je l'espère, pour le règlement de notre compte, le règlement en espèces, car le compte restera ouvert, là, dans mon cœur...

Fabien, debout, les mains dans les poches, était pensif.

— Eh bien ! mon cher Lemègre, dit-il tout à coup en relevant la tête et en prenant la main que lui tendait son camarade, si je t'ai obligé, nous sommes quittes... Oui, là, franchement, je mijotais une folie, et, pour peu que les circonstances s'y fussent prêtées... Tes théories, fruits de ton expérience, et qui longtemps avaient été les miennes, — quant au mariage s'entend, — mais que j'étais en train de déserter tout doucement, ont sonné le réveil de mon bon sens.

— Tu es donc amoureux tout de bon ?

— Peut-être. Mais ça passera ; il ne s'agit que de laisser tomber le feu, et il y a déjà de la cendre dessus.

— Diable ! c'est que je ne voudrais pas d'une trop grosse responsabilité. Si tu aimes sérieusement... Après tout, tu n'es pas gueux comme moi.

— Tais-toi. Tu as bien parlé ; ne rétracte rien.

— C'est égal, il faut que ce soit une jolie personne pour que tu aies donné, toi, dans le romanesque !

— En effet, elle est belle... Mais, bah ! il n'y a pas de femme absolument belle, tu sais. Quand on y regarde bien, d'un peu près, sous un certain angle, on découvre toujours la tare.

— Hélas! il y a du vrai... Lorsqu'on fouille dans ses souvenirs, on est étonné de n'y pas trouver l'image d'une seule femme qui vous ait donné, avec un peu de suite, l'impression de la beauté absolue. La beauté! c'est une invention de l'art.

— Tu vois... La guérison sera facile. Regarder mieux la femme qui vous a capturé, ou en regarder d'autres superficiellement : ce n'est pas bien malin... Au revoir!.. Et merci!

Aussitôt qu'Édouard Lemègre fut parti, Fabien expédia son déjeuner, mettant les bouchées doubles; il acheva de s'habiller à la hâte et constata, en regardant sa pendule, qu'il avait failli manquer l'heure de la Bourse, — phénomène inouï autant que grave. Une fois dans la rue, il fila d'un train d'enfer, serpentant, avec une adresse toute parisienne, à travers les passans, les fiacres et les petites boutiques du jour de l'an, qu'enveloppait un épais brouillard de décembre. Et, le nez dans le collet de sa pelisse, il continuait ses réflexions sans ralentir un instant sa marche. A l'heure sacramentelle, il était à son poste.

Dans la halle aux valeurs, fourmillante et bruyante à son ordinaire, il s'acquitta de sa tâche quotidienne avec la promptitude, le sang-froid et la méthode qui lui avaient mérité de précoces avantages en même temps que l'estime de ses chefs. C'était un aide-de-camp précieux, aussi alerte dans la transmission des ordres que ponctuel et minutieux dans leur transcription; il maniait le carnet comme un vétéran, et pas une parole de quelque importance n'était articulée, au milieu de l'assourdissant tohu-bohu, qu'il n'en prît note au moins dans sa mémoire. Il avait une oreille pour les variations de la cote et une autre pour les propos non officiels. Avait-on besoin d'un cours, il le tenait à votre disposition. Voulait-on savoir ce qui s'était dit d'intéressant au sujet de tel ou tel mouvement, de tel ou tel incident de bourse, de tel ou tel événement politique, il avait tout entendu, tout retenu. On commençait à le connaître pour la sûreté de ses renseignemens. Mais, ce jour-là, il était plus bref, plus concis dans ses réponses qu'il n'avait accoutumé; aussi exact, mais moins désireux de se faire remarquer. La vérité est que, indépendamment des pensées sévères qu'il roulait dans sa tête, une préoccupation le tenait : apercevoir et saluer le comte de Volvereins. Cela lui était bien arrivé cinq ou six fois depuis son retour à Paris, et toujours le comte avait répondu avec bienveillance à ces démonstrations polies, mais sans que son amabilité excédât les bornes de la courtoisie un peu hautaine qui lui était familière. L'accueil n'était ni réfrigérant ni chaleureux; il s'agissait présentement pour Fabien de savoir si ces dispositions tempérées pouvaient devenir tout à fait favorables, à l'occasion d'une causerie tant soit peu prolongée. M. de Volvereins était attendu à la Bourse; il n'y

avait donc qu'à saisir le joint, à profiter d'un moment de solitude ou d'un hasard savamment préparé.

La séance était fort avancée ; le tumulte allait se propageant, les cris s'entre-croisaient, plus stridens et plus pressés, à travers l'immense vaisseau où grouillait, jusque dans les galeries supérieures, la foule hurlante des spéculateurs de tout ordre et des badauds de toute catégorie. En bas, c'était un remous noir, des ondulations de chapeaux de soie, d'où émergeaient çà et là des bras gesticulans, qui se dressaient tout à coup comme des signaux ; en haut, des têtes penchées, des faces grimaçantes ou ahuries. Autour de la *corbeille*, les agens de change précipitaient leurs enchères, semblant, avec leur geste automatique et accéléré, se jeter à la tête les paquets de titres qu'ils négociaient. Un peu avant le coup de cloche de la fin, Fabien, qui, entre deux traits de crayon, lorgnait dans un lointain tout embrumé d'haleines et de fumées le comte de Volvereins, en conférence, depuis quelques minutes, avec plusieurs personnages importans, Fabien ne fut pas peu surpris de voir le père de Mlle Jacqueline se diriger vers lui, précédé par un regard qui ne pouvait laisser aucun doute à celui qu'il visait. M. de Volvereins voulait lui parler, c'était évident. En effet, dès que la distance le permit :

— Monsieur d'Estreville ! cria le comte par-dessus les têtes d'un groupe compact, infranchissable, tout à l'heure, sous le péristyle, n'est-ce pas ? Je voudrais vous dire deux mots.

La phrase n'était rien, car il se pouvait que l'entretien, dans la pensée de celui qui le provoquait, ne dût avoir d'autre objet qu'une communication technique ou une demande de renseignemens ; mais le ton, mais le geste, mais le salut ! Voilà qui en disait long et qui annonçait d'aimables intentions ! Les agioteurs enfiévrés, qui avaient senti passer au-dessus de leurs fronts ce souffle de faveur, en perdirent, pour une seconde, le fil de leurs idées et le sens de leurs clameurs ; ils se retournèrent étonnés vers l'élu du dieu et lui lancèrent des regards où se devinait un commencement de considération, voire des velléités envieuses. Quant à Fabien, il ne revenait pas de sa stupeur ; il omit un chiffre sur son carnet et n'entendit pas l'appel réitéré que lui adressait son chef de file, au moment de la clôture. Eh quoi ! le comte de Volvereins venait à lui maintenant ! Et à l'instant précis où lui, chétif, se demandait comment il pourrait l'aborder avantageusement ! Cela tenait du prodige et du rêve. Mais il fallait voir. Ce fut bientôt vu.

— Mon cher monsieur d'Estreville, avez-vous l'intention d'aller chez vous pour le jour de Noël ?

Fabien hésita légèrement.

— Mais... non, monsieur. Je ne crois pas pouvoir m'absenter... Une journée, une seule journée, cela n'en vaut guère la peine.

Il y avait songé pourtant, et même il avait mûri certaine combinaison qui lui permettrait sans doute de disposer d'une semaine entière. Mais il s'était ravisé, paraît-il.

— Ah !.. tant pis ! Je m'étais mis en tête de vous avoir pour compagnon de route et pour hôte, au moins pendant une demi-journée. Imaginez-vous que je compte partir demain soir, pour aller à la Travée tirer les derniers lapins de l'année. Je n'emmène personne, pas même ma fille ; je serai seul, et, ma foi ! en égoïste bien avisé, j'avais pensé à vous comme à un jeune voisin qui peut-être serait aise...

— Mon Dieu, monsieur, dit Fabien qui était fort rouge, dès l'instant que vous voulez bien m'inviter à vous tenir compagnie, je ne puis que modifier mes projets.

— Vraiment ? Eh bien ! affaire conclue, hein ? Demain, au train du soir... J'ai un coupé retenu. Vous couchez chez moi, nous chassons, et je vous fais conduire ensuite à Estreville... Ça va ? Bon ! A demain !.. Ah ! je vous préviens que nous causerons sérieusement ; je ne désespère pas de vous intéresser.

Souriant, affable, cordial, le comte de Volvereins apparaissait à Fabien comme métamorphosé au contact magique d'une baguette d'enchanteur. Il ne vint pas à l'idée du jeune homme que l'enchanteur pût être une enchanteresse. L'issue de son dernier colloque avec Marie-Thérèse n'était pas, au surplus, pour le mettre sur cette voie. Mais, baste ! l'aubaine était bonne et arrivait à point. S'il la laissait échapper, il ne lui en écherrait pas de sitôt l'équivalent : il s'apprêta donc à la cueillir comme on la lui offrait, avec franchise et belle humeur. Édouard Lemègre n'avait pas prêché dans le désert. Sa verbosité n'avait pu affaiblir le caractère mordant et convaincu des leçons dont une expérience chèrement payée lui fournissait la substance ; et sa nature, si affective, si poétique, si rêveuse, à ses débuts dans la vie, mais si étrangement modifiée, au moins dans les manifestations extérieures qui la révélaient désormais, ne pouvait que prêter une force et une saveur particulières aux vérités cruelles dont il se faisait l'interprète ou l'apôtre. Comment Fabien, qu'avaient si longtemps pénétré les nécessités pratiques de son époque, et qui n'avait été poète que durant quelques heures ou quelques jours de langueur et d'abattement, n'eût-il pas été frappé de ce rappel à la réalité, résonnant inopinément à son oreille, transmis à sa raison par l'organe de l'homme dont il l'eût le moins attendu ? Que tout fût définitivement rompu ou seulement remis en question du côté de Marie-Thérèse, il y avait là une campagne à refaire, à entreprendre sur nouveaux frais. Il ne s'agissait donc pas même de battre en retraite ; il suffisait de ne pas s'avancer de nouveau, de ne plus prendre l'offensive, de demeurer

sur sa défaite, — et de la bénir peut-être. D'autres horizons s'ouvraient, ou mieux les anciens horizons se rouvraient. Le sourire du comte de Volvereins, c'était une aurore, l'aube d'un jour doré; le soleil se levait sur la vie de Fabien d'Estreville, dont il noyait le chagrin récent sous des flots rutilans et vermeils... Le soleil se levait; l'étoile amoureuse pouvait se ternir, s'effacer, disparaître, biffée du ciel par les rayons de l'astre métallique, par des flamboiemens d'or.

VIII.

Oui, l'enchanteur était une enchanteresse, et l'avenir souriait à Fabien d'Estreville, comme le comte de Volvereins lui-même, parce que Mlle de Nargues avait voulu qu'il en fût ainsi. Voici ce qui s'était passé.

Quelques jours avant que Jacqueline quittât la Travée, pour rentrer à Paris, vers la mi-décembre, Marie-Thérèse avait été rendre visite à sa petite amie et solder ainsi tout un arriéré de politesses. C'était précisément pendant un des séjours hebdomadaires que le comte faisait en sa propriété. Jacqueline était sortie avec Mme Faverot, son chaperon, et ne devait rentrer qu'à la fin de l'après-midi. M. de Volvereins, lui, revenait d'une courte excursion cynégétique au moment même où un domestique demandait à la visiteuse s'il lui plaisait d'attendre le retour de sa jeune maîtresse. Le comte s'apprêtait donc à monter l'escalier de pierre, dont les marches étaient ornées d'arbustes et de fleurs, quand il reconnut Mlle de Nargues. D'un mouvement prompt, il se débarrassa de sa lourde pelisse et, se découvrant, il s'avança vers la jeune fille avec ces airs de politesse excessive dont il prétendait, sans doute, se faire une parure pour lui plaire. — Au reste, cette petite affectation de galanterie lui allait assez bien.

— Ah! mademoiselle, vous ne pouvez pas ne pas attendre Jacqueline... C'est aujourd'hui l'anniversaire de sa naissance. Voyez ces fleurs, ces apprêts... Je ne vous demande pas de rester à dîner, parce que nous avons du monde, des voisins, et que je sais vos répugnances. Mais, si vous partez sans vouloir demeurer une heure sous mon toit pour embrasser ma fille en un tel jour, je croirai que c'est la maison qui vous répugne et non le monde que j'y reçois.

— Je n'ai pas l'intention de me faire prier, monsieur, dès qu'il s'agit d'embrasser Jacqueline... Mais je désire que vous ne vous occupiez pas de moi. On m'offrait de m'ouvrir la porte de ce salon; j'accepte,.. et je vous supplie d'agir comme si je n'étais pas là.

M. de Volvereins eut une moue sincèrement contrite et humiliée.

— Je vous préviens, dit-il, que vous me blessez, et que je

vais me formaliser... à moins que vous ne mettiez sur le compte de mon costume de chasse...

— Allons, mon cher monsieur, je ne veux pas lutter contre une si gracieuse insistance. Tenez-moi donc compagnie.

Ils entrèrent dans la pièce qui était le salon particulier de Jacqueline et qu'encombraient, ce jour-là, les roses, les lilas blancs et les violettes de Nice. Aussitôt que Marie-Thérèse fut assise, le comte s'approcha d'elle et lui dit, d'une voix très douce, très respectueuse, très résignée :

— Je sais bien que vous ne m'aimez guère, mais je voudrais savoir pourquoi... Dites-le-moi. Autant parler de cela que d'autre chose. Mon âge, mon caractère, le respect que je vous ai constamment témoigné depuis que j'ai le plaisir de vous approcher, tout m'autorise à choisir ce sujet de conversation, et rien ne légitimerait de votre part l'effroi ou l'aversion de pareils propos.

— Mais, monsieur, comment voulez-vous?.. Ou plutôt que voulez-vous que je réponde?

— Permettez-moi de vous aider... Vous considérez que j'ai eu des torts envers votre père. Soit! Je n'essaierai pas de vous faire comprendre notre rôle, à nous autres manieurs d'argent, brasseurs d'affaires, comme on nous appelle; nul, dans le public, ne le comprend, ce rôle souvent difficile et étrangement périlleux. Il est entendu que nous sommes tous des déprédateurs civilisés, et que la finance n'est que le faux nez du brigandage, une sorte de banditisme accommodé aux formes de la société moderne. Bien. Mais, d'abord, vous conviendrez que les brigands de mon espèce ne mettent à personne le couteau sur la gorge. Votre père voulait, voulait à toute force, entendez-le, entrer dans les affaires ; il a mal choisi son moment, et il y est entré pendant une mauvaise série. Voilà la vérité. Il s'est trouvé dans la situation d'un joueur qui attaque la chance par le mauvais côté... Seulement, personne ne consent à perdre, chacun venant à nous comme à des sorciers charmeurs d'écus pour le compte de tous... Tant qu'on gagne avec nous, cela va bien : nous sommes des hommes très forts. Mais après! De simples faiseurs... On vous a conté peut-être que j'ai retiré des gains énormes de ces entreprises où a sombré sa fortune. Eh bien! mademoiselle, je vous jure sur l'honneur que j'y ai perdu tout comme les autres intéressés, plus que les autres même, puisque j'y avais mis davantage. Seulement, j'étais déjà riche à cette époque-là ; j'ai pu supporter la perte et continuer le jeu : je me suis rattrapé d'un autre côté... J'ajoute que, si votre père avait été moins fier, moins ombrageux, j'aurais pu lui offrir, par la suite, des compensations. C'était pour moi un vieux camarade que Philippe de Nargues, et, aujourd'hui encore, j'estime

n'avoir pas eu de perte plus douloureuse à subir, dans ces malencontreuses opérations, que celle de son amitié. Il me tourna le dos, il ne voulut entendre à rien. Que pouvais-je?...

Le comte parlait avec une conviction chaleureuse qui atteignait à l'éloquence. Il était ému, sincère. Marie-Thérèse se sentit touchée.

— Je vous remercie de ce que vous me dites, fit-elle en tendant la main à M. de Volvereins. Et, quoique je n'aie jamais eu de rancune à l'endroit de qui que ce soit, surtout à propos d'argent, je ne veux pas nier que les souvenirs que vous venez de remuer n'aient un peu... modéré tout d'abord les sentimens d'estime, de confiance et d'affection dont j'eusse été heureuse d'offrir le témoignage au père de la ravissante Jacqueline.

M. de Volvereins garda la main de la jeune fille et s'écria :

— Pardon ! je n'ai pas tout dit... J'étais mal à l'aise, ajouta-t-il plus bas, pour exprimer ce que je ressentais près de vous, mademoiselle Marie-Thérèse, et voici que je m'enhardis. Plus d'une fois, j'ai eu la pensée, vous voyant si digne et si parfaite en une situation de fortune... trop modeste, me souvenant, en outre, et toujours avec chagrin, de la part indirecte qui me revient dans cette disgrâce imméritée, plus d'une fois j'ai songé à vous supplier de devenir ma complice pour m'aider à tout remettre en place... Mademoiselle, j'ai quarante-sept ans, une fortune dont je ne vous ferai pas l'injure de vous parler et au cœur une passion honnête que vous avez inspirée, et à laquelle vous commanderez toujours en souveraine,.. une passion qui restera discrète, s'il faut qu'elle le soit pour vous agréer... Voulez-vous me faire l'honneur de porter mon nom?

Il était impossible de mal prendre cette déclaration, qui n'avait rien que d'honorable en soi pour celle qui l'entendait comme pour celui qui la formulait. Marie-Thérèse, un peu saisie, se leva. Le comte était demeuré debout, pâle et souriant ; il avait, à cet instant, grand air dans son attitude de respectueuse attente, avec ses manières adoucies, son émotion contenue. Ce financier était gentilhomme dès qu'il n'était plus financier, et il y a toujours une grâce à s'humilier quand on est fort, ou quand on est riche, ce qui revient au même, de nos jours. Joignez à cela qu'il était presque beau, presque jeune, en dépit de ses favoris grisonnans, de sa moustache argentée, de son teint aduste et des rides de son front. Son regard clair, plein d'admiration et d'angoisse, eût suffi pour le sauver du ridicule, si son langage n'eût réussi à l'en préserver.

— Monsieur, dit la jeune fille, qui avait retiré sa main, je n'étais pas préparée à entendre pareille chose, mais je n'ai aucun besoin de préparation pour y répondre. J'ai sur le mariage certaines idées qui ne me permettent pas de m'arrêter à l'examen de la proposition... flatteuse...

— Je vois bien, interrompit M. de Volvereins avec une profonde amertume, que je ne m'étais pas trompé dans mon appréciation première. Vous aimez quelqu'un.

Au-dessus de ses sourcils, deux cavités se creusèrent dans le plissement vertical du front, modifiant ainsi du tout au tout l'aspect passager de cette énergique et froide physionomie, un moment éclairée par la tendresse et rendue subitement à sa dureté originelle ou acquise.

— J'ignore ce qui vous autorise, reprit Mlle de Nargues, à faire intervenir ici mes sentimens secrets. Si j'aimais quelqu'un, qu'importerait cela ?

— Oh ! pourquoi ne pas le reconnaître, mademoiselle ? Et où est l'indiscrétion ? N'ai-je pas rencontré chez vous un jeune homme, votre voisin, votre ami, qui a le bonheur de n'avoir que vingt-cinq ans ? Dites-moi donc que vous n'aimez pas M. d'Estreville !

Marie-Thérèse ne répondit rien d'abord. Oppressée, hésitante, elle pesait littéralement sa pensée. On eût dit qu'elle avait quelque chose en tête, à quoi son cœur ne souscrivait point. Les mains dans son petit manchon d'astrakan, droite et serrée en son étroit et long vêtement noir, bordé d'une humble fourrure, elle cherchait ses mots, rose sous son voile, l'œil errant, la contenance incertaine, — belle et charmante.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle enfin, de mon plein gré, et quoique rien ne m'y oblige, je vous tirerai de votre erreur. Il n'est nullement question pour moi d'épouser M. Fabien d'Estreville... Je décline l'honneur que vous voulez bien me faire, parce que je ne veux pas me marier sans que mes sentimens m'y contraignent en quelque façon, mais ce n'est pas pour me ménager une autre union... A l'heure actuelle, encore une fois, je suis vieille fille, sinon par vocation, du moins par conviction momentanée.

Le visage du comte retrouva le rayonnement si vite disparu.

— Vous ne savez pas le plaisir que me cause cette profession de foi ! s'écria-t-il. Tant d'enfantillage se glisse parmi les élans de la plus sérieuse passion ! Tant de jalousie figure, pour les rapetisser, mais aussi pour en attester la force et la puissance, dans les plus nobles, les plus graves amours !.. Si vous me disiez que je ne vous suis plus antipathique et que vous m'épouseriez aussi bien qu'un autre, le jour ou les scrupules et les besoins de votre âme deviendraient moins entiers, moins hautains, le jour où votre idéal fléchirait vers le commun niveau, ah ! si vous pouviez me dire cela, vous guéririez presque la blessure que vous m'avez faite.

— Soit, je vous le dirai donc, répliqua Marie-Thérèse avec un enjouement un peu forcé. Ni vous ni personne, monsieur de Volve-

reins, jusqu'à nouvel ordre! mais sans exclusion individuelle... Et, par conséquent, autant vous qu'un autre, le cas échéant.

— Me voilà content dans mon malheur. Je ne vous ennuierai plus... jusqu'à nouvel ordre, bien entendu.

Marie-Thérèse n'avait pas renié son amour. Mais elle avait dit l'exacte vérité, en affirmant sa volonté de ne pas se marier. Seulement, il lui restait quelque chose à dire pour mettre sa conduite en parfait accord avec ses décisions. Et ce n'était pas fort commode à exprimer.

— Maintenant, mon cher monsieur, je vous demanderai la permission,.. je me permettrai de vous présenter une requête... Mon Dieu! oui, une requête. J'ai un protégé; or, vous avez eu l'imprudence de le nommer, et de le nommer pour m'être désagréable, pour me confondre. Tant pis pour vous! Vous devez un gage.

— M. d'Estreville est votre protégé?

— A son insu. Je vous prie même de ne jamais lui dire... C'est un ami d'enfance; j'aime beaucoup sa mère... Lui-même ne m'est pas indifférent.

— Ah! vous voyez... Vous finirez par l'épouser.

— Quant à cela, non... Je ne le pense pas; il y a des raisons...

— Elles doivent être excellentes... Mais parlez. Qu'est-ce que je puis bien faire pour M. d'Estreville?

— En vérité, mon cher monsieur, je n'en sais rien.

— Ah! par exemple, dit le comte en riant, vous avez une manière à vous de recommander vos protégés... Enfin, vous donnez carte blanche au protecteur!

— Que pourrais-je vous dire de précis? M. d'Estreville s'occupe d'affaires de bourse; il a de l'ambition, sa mère aussi en a pour lui. Moi, je ne sais que cela. Et il me semble... C'est peut-être très naïf et très bête, mais il me semble qu'un homme comme vous,.. tout en haut de l'échelle, doit toujours avoir quelque bon moyen d'aider les pauvres diables qui en sont encore à gravir les premiers échelons.

— Vous voudriez que je lui tendisse une main secourable?.. C'est que, voyez-vous, précisément parce que je suis tout en haut de cette échelle, qui n'est pas celle de Jacob, et lui tout en bas, ou peu s'en faut, cela ne laisse pas que de présenter des difficultés dans l'application.

— Vous avez le bras si long!.. à ce qu'on dit. Il est commis et associé d'agent de change...

— Je pourrai certainement le recommander au titulaire de la charge... Mais c'est bien peu de chose...

M. de Volvereins réfléchit deux secondes et reprit:

— Il est intelligent?

— Oui.

— Ambitieux?

— Tout à fait décidé à réussir.

— Travailleur?

— Certes. Il le prouve, puisque, n'étant pas dénué de ressources, il a des occupations qui ne comportent, pour ainsi dire, ni vacances ni congés.

— Alors, j'aurai peut-être quelque chose pour lui... Je vous promets, mademoiselle Marie-Thérèse, de voir votre protégé... Quant à l'aider, si c'est possible, comme disait un grand ministre, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera.

Marie-Thérèse, après avoir remercié et, encore une fois, recommandé le silence sur son intervention, passa d'elle-même à un autre sujet de conversation. Jacqueline, d'ailleurs, rentra plus tôt qu'on ne l'avait annoncé. Il ne fut donc rien spécifié. Mais ce qui avait été dit suffisait.

Et voilà comment la fortune commença de sourire à Fabien d'Estreville, voilà pourquoi, un soir de la fin de décembre, la veille même du jour de Noël, il roulait, tête à tête avec le comte de Volvereins, dans un confortable coupé-lit, vers les côtes de Normandie.

A en juger par le tour de l'entretien, le jeune homme n'aurait pas besoin de mettre son soulier dans la cheminée, en arrivant à destination, pour tirer profit de sa nuit de Noël.

— Oui, mon cher monsieur,— lui disait le financier, un peu avant d'arriver à Trouville,— voilà ce que je vous offre. Quant à votre situation dans la charge de Bréval, ne vous en inquiétez pas; j'arrangerai tout avec Bréval lui-même : vous lui laisserez provisoirement vos fonds, dont vous n'aurez pas l'emploi jusqu'à nouvel ordre, et il ne vous en voudra pas de le quitter pour prendre, de ma main, une affaire aussi importante que celle où je veux vous intéresser... quoique ces messieurs n'aiment pas toujours beaucoup ces sortes d'affaires-là. Mais ils ont besoin de moi plus que je n'ai besoin d'eux, car ils ne peuvent pas, étant officiers ministériels, se coaliser et s'entendre pour me refuser leurs services, tandis que je suis parfaitement libre, moi, de porter mes ordres... et le reste, c'est-à-dire ma bienveillance et la séquelle de spéculateurs que je traîne à mes trousses, de porter tout cela où bon me semble... Vous me plaisez, vos idées sont nettes; votre expérience, des plus précoces. Ça va bien! comme on dit, à tout bout de champ, dans mon pays. Pensez-y encore. Rentrés à Paris, nous en reparlerons.

M. de Volvereins avait commencé par faire subir à Fabien un véritable interrogatoire; pis que cela : un examen déguisé. Il l'avait amené à exprimer une opinion motivée sur les choses et sur les hommes de la Bourse, sur la situation du marché, sur les causes et

les conséquences des dernières crises, sur le passé et sur l'avenir de la spéculation. Le jeune homme était sorti de l'épreuve, non pas seulement intact, mais grandi, recommandable aux yeux même d'un expert en finances comme était son examinateur. Celui-ci se déclara satisfait, tout en s'excusant d'avoir multiplié les questions. Puis, sans hésiter, il s'ouvrit à son jeune interlocuteur d'un projet qu'il avait formé d'introduire dans une maison de coulisse déjà ancienne, avec laquelle il avait de sérieuses accointances, un homme jeune, intelligent et dévoué, qui devînt petit à petit l'associé du chef de la maison, pour lui succéder au jour prochain de sa retraite. L'avenir était superbe; la position, honorable autant qu'aucune autre dans ce milieu bizarre où les honnêtes gens sont si bien mêlés aux aigrefins, que le départ en semble impossible à quiconque n'est pas du métier. La certitude de s'élever au rang de chef de maison, et d'opérer bientôt pour son propre compte en même temps que pour celui d'autrui, enlevait tout prétexte à l'inquiétude qui tenta de se faire jour dans l'esprit de Fabien relativement à un rôle louche de prête-nom, d'homme de paille, que l'on pouvait vouloir lui réserver. Au reste, le comte s'expliqua très catégoriquement sur tous les points de quelque relief et, sans entrer dans le détail de ses opérations habituelles, non plus que des services qu'il attendait de ses hommes de confiance, il sut bannir de son exposé les équivoques compromettantes et les sous-entendus suspects. Il ne demandait rien qui ne fût compatible avec le sentiment de la stricte probité financière.

En mettant le pied sur le quai de la gare, à Trouville, Fabien avait pris son parti, irrévocablement. Le jeune homme était acquis au comte de Volvereins, et virtuellement sa fortune était faite ; on le lui avait donné à entendre et il le savait de reste.

Les deux hommes chassèrent toute la journée du lendemain, tuèrent force lapins et se séparèrent amis, en se donnant un rendez-vous à bref délai. — Interprète fidèle et consciencieux du désir de Mlle de Nargues, le comte n'avait pas soufflé mot de la jeune fille, que, du reste, Fabien ne devait pas revoir cette fois-là, car, ayant embrassé Mme d'Estreville, il prétexta la nécessité de sa présence à Paris pour la liquidation de fin d'année et repartit sur l'heure. Il ne tenait pas à une entrevue avec son éphémère fiancée, ni davantage à une explication avec sa mère. Celle-ci, qui avait vieilli tout d'un coup, lui dit, entre deux baisers larmoyans :

— Dépêche-toi de réussir, mon enfant, et de te marier ; je veux te voir heureux, et je n'irai pas loin : je suis trop seule et trop inutile, à présent.

Elle mourut, en effet, à quinze jours de là, d'une congestion, ou de la rupture d'un vaisseau, ou simplement de l'ennui de vivre sans mari et sans enfant.

IX.

Fabien était seul désormais dans la vie. Un moment, il sentit le vide autour de lui. Ce fut quand il abaissa le drap jeté par les mains pieuses de Marie-Thérèse sur le visage de Mme d'Estreville, morte la veille au soir et déjà décomposée. Cette hâte de la mort à pousser au néant les restes de sa mère lui causa une impression de vertige qui le fit chanceler. Il chercha du regard quelqu'un ou quelque chose ayant gardé le reflet de cette existence évanouie; ses yeux ne rencontrèrent que deux photographies datant de plusieurs années, et représentant ses parens encore jeunes. La vue de ces ternes images avec leurs tons jaunis et passés, leurs lignes indécises, leur champ brouillé où les figures sans relief semblaient s'aplatir et se délayer, aggrava la sensation de vide et d'effroi qui l'avait fait reculer en présence d'un plus navrant témoignage du prompt effacement des êtres. Un homme qui perd sa mère retrouve des larmes d'enfant pour la pleurer; Fabien s'abattit près du lit et, dans un sanglot, murmura : « Maman!.. » Alors, une ombre se détacha de la tapisserie, venant du coin le plus sombre de la sombre chambre. Le jeune homme releva la tête. Marie-Thérèse était devant lui. Instinctivement, sans réflexion ni souvenir, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Vous étiez là!

— Je ne l'ai pas quittée... depuis qu'elle est ici sur son lit, car je suis arrivée vingt minutes après... Tout à l'heure, j'ai renvoyé les domestiques, qui étaient fatigués.

— Toujours même dévoûment, même délicatesse de sentimens... Merci! Dire qu'elle est morte comme cela, si vite, si seule... Et maintenant, plus rien d'elle, jamais!..

— Si. Quand vous le voudrez, vous la sentirez près de vous... Vous ne doutez pas qu'elle ne vive ailleurs?

Fabien eut le geste de scepticisme attristé qui est la réponse ordinaire des hommes à pareille question.

— Ah! je vous plains doublement, alors... Mais comment douter, dans ces cas surtout de brusque disparition? Tout ce qui était elle n'est pas là. Où donc est-ce qu'on ne voit plus? Par quel prodige et quelle contradiction de la nature la personnalité morale, ce qu'il y a de plus essentiel et de plus compliqué dans l'être, serait-il seul à s'évanouir d'un coup, quand nous voyons le reste s'en aller peu à peu, se désagréger par degré? Car nous savons où va le corps, ce qu'il devient et que pas une parcelle n'en est anéantie... Il y aurait là je ne sais quel ridicule et brutal escamotage d'une âme, d'une personne, sans transition, sans métamorphose...

Quoique parlant à voix basse, elle s'exprimait avec une chaleur d'indignation, comme si elle eût plaidé la cause de la morte.

Fabien avait été douloureusement frappé; l'impression ne s'effaça pas tout de suite, mais elle s'effaça. La vie le reprit, l'arracha vite à ces souvenirs de mort, une vie agitée, passionnante, remplie par des luttes et des victoires de tous les jours. Après quelques mois d'apprentissage et d'essai, le jeune homme était déjà presque à la tête d'une maison dont tout le monde, à la Bourse, pressentait le grand avenir. On savait que le comte de Volvereins en avait, plus franchement que par le passé, accepté le patronage. Le bénéfice normal était des plus satisfaisans, mais les profits accidentels, le *casuel* était sans limites. Le jeune coulissier, qui, indépendamment de son crédit et de la protection d'un grand financier, pouvait, par suite de la mort de sa mère, disposer de plusieurs centaines de mille francs, n'avait plus qu'à guetter les occasions favorables : la richesse viendrait à lui aussi sûrement que l'eau va à la rivière, le succès aux favoris de la chance.

Il aimait son métier. Y en a-t-il un, d'ailleurs, qui mieux que celui-là s'adapte aux idées et au ton général de l'époque? C'est le mouvement, c'est l'activité, c'est le travail dans une atmosphère de maison de jeu, avec des résultats aléatoires; c'est le jeu lui-même, le jeu qui sera la dernière passion de l'humanité vieillie, comme elle est la dernière passion qui meure au cœur de l'homme. Jouer pour les autres en prélevant une belle commission sur leurs mises et en jouant soi-même quand on se croit sûr de gagner, c'est le plaisir dans le travail, la réalisation d'un idéal universel. Fabien était donc agréablement occupé. Mais il ne pouvait toujours pas reprendre goût à ses distractions d'autrefois, et, dans les entr'actes de son fébrile labeur, qu'il eût jadis remplis par d'aimables ou joyeux intermèdes, il s'étonnait qu'il existât tant de *plaisirs embêtans*, comme disait Édouard Lemègre, qu'il avait appelé près de lui. C'était à peine s'il allait encore aux courses, de loin en loin, ce qui pourtant avait constitué, pendant des années, à ses yeux comme à ceux de la plupart de ses contemporains, la forme la plus attrayante du jeu, et non sans raison, car il n'en est pas qui vous procure au même degré l'illusion charmante de l'habileté, du flair, en cas de succès, — un des élémens les moins discutables de la félicité du joueur, faite en partie de présomption et de vanité. Mais il paraît qu'on se lasse même des chevaux pipés comme le sont les dés dans les tapis francs. Il paraît aussi que l'amour laisse sa trace partout où il a passé, et qu'on ne le met pas au pluriel aussi aisément qu'on le voudrait, quand il devient gênant au singulier. Car Fabien s'en tenait, malgré lui, au souvenir de Marie-Thérèse.

Il avait même, une fois encore, lorsqu'il s'était trouvé nanti de la

fortune de sa mère, qui, jointe à la sienne propre, formait un total presque respectable, il avait songé à se marier sans plus attendre. Mais, outre que le roman était interrompu et qu'il ne savait trop comment en renouer l'intrigue, Mlle de Nargues n'avait pas montré par son attitude toute fraternelle qu'elle fût vraiment impatiente de s'y abandonner de nouveau. Cependant, il avait besoin d'occuper ou d'amuser son cœur. Et, hors ces premiers chapitres sans suite prochaine, il n'avait rien à lui fournir. A la vérité, d'autres visées matrimoniales s'étaient, pour ainsi dire, spontanément offertes à son imagination. Mais il avait dû y opposer la résistance de sa raison.

Admis dorénavant dans la familiarité du comte de Volvereins, il revoyait tout à loisir Jacqueline, qui lui faisait bon visage. Souvent, vers l'heure du déjeuner, alors qu'il conférait avec le financier dans le grand cabinet, au mobilier de lampas vert et argent, de la rue de l'Élysée, Mlle de Volvereins était entrée en coup de vent, après s'être informée du nom de la personne qui avait audience. Elle avait ri, plaisanté, esquissé quelques agaceries de fillette, plutôt que des coquetteries de femme. Une fois ou deux, elle avait insisté d'une façon particulière pour garder le jeune homme à déjeuner. S'excusant sur son double deuil qui ne lui permettait pas encore d'affronter la présence de la demi-douzaine de convives que le comte réunissait invariablement chaque matin à sa table, Fabien s'était dérobé. Il avait réfléchi ; il avait peur de Jacqueline. M. de Volvereins pouvait prendre en mauvaise part une camaraderie trop accentuée entre sa fille et un jeune homme que rien n'autorisait à se croire un parti sortable pour une héritière de ce rang-là. Certain jour même, le comte n'avait-il pas, en présence de son protégé, et probablement avec intention, car il n'avait point coutume de brûler sa poudre aux moineaux, n'avait-il pas affirmé son désir de marier la petite péronnelle en Angleterre, où il possédait les plus hautes relations et où il se rendait une fois par an, plutôt qu'en France, où les jeunes femmes très riches étaient, disait-il, sur une mauvaise pente? Fabien se rappelait les paroles textuelles de cette profession de foi : « Je sais bien que les mœurs cachées de la *gentry* anglaise sont encore inférieures à celles de notre société ; mais, en Angleterre, il y a le *cant*, grâce auquel les inconséquences de conduite ne se propagent pas au-delà des régions pestiférées. Nous avons, nous, à redouter pour nos filles la contagion de l'exemple universel. Sommes-nous jamais assurés qu'elles se garderont elles-mêmes contre des entraînemens dont nous ne connaissons d'avance ni la mesure ni la portée, et dont leurs maris ne sauront pas, en général, les préserver, parce qu'ils profiteront d'entraînemens semblables chez les autres femmes de leur monde, ce qui leur permettra de prendre le mariage en patience? L'argent est trop exclusivement considéré, dans notre pays, comme un instru-

ment de plaisir. C'est dangereux pour les jeunes femmes riches, qui ne songent qu'à s'amuser... Et il n'y a pas trente-six manières de s'amuser; au fond, c'est toujours la même : ce qui varie, ce sont les accessoires, c'est le cadre, le décor, l'accompagnement... Voilà mes raisons pour préférer un mariage anglais, et c'est là ce qui vaut à Jacqueline de faire avec moi, chaque année, la traversée de la Manche. » C'était net, catégorique; l'entendeur n'avait pas besoin qu'on renouvelât la déclaration pour se pénétrer de l'importance secrète qu'on y attachait, sans doute.

Néanmoins, un matin que d'Estreville sortait de l'hôtel de Volvereins, en compagnie de Lemègre, qui y avait été mandé pour certaines communications à faire aux journaux, l'ambition du jeune homme fut directement sollicitée par une voix raisonnable. Les deux camarades devisaient de choses et d'autres, tout en regagnant le quartier de la Bourse, par un délicieux temps de mai, lorsqu'ils croisèrent, sur le trottoir de la rue Royale, Mlle Jacqueline rentrant à pied avec Mme Faverot. La jeune fille, pimpante, alerte, délurée, les avait déjà dépassés lorsqu'elle reconnut Fabien. Elle s'arrêta court, revint sur ses pas délibérément et lui serra la main, en prolongeant la démonstration plus qu'il n'était de rigueur. On eût dit qu'elle prenait plaisir à faire retourner les passans et à donner des envieux à celui qu'elle favorisait d'une si expressive amitié. D'Estreville en fut gêné, mais Lemègre en fut ravi.

— Dis donc, dis donc, fit-il en prenant le bras de son compagnon après le dernier coup de chapeau, ça chauffe, tu sais?.. Grand cafard, va! Tu te plaignais tout à l'heure que les affaires sont souvent peu ragoûtantes, qu'il y a vraiment trop de filous à la Bourse, et qu'on ne pourrait pas les en expulser sans dépeupler le monument... Et moi qui faisais naïvement chorus! Mais, saprestol! il y a de jolis dessous à tes affaires!.. Ah! mon vieux, pour le mal que je te souhaite, voilà l'opération que je voudrais te voir réussir... Et tu la réussiras, sais-tu bien? Elle est mordue, la petite, j'en réponds... Je m'y connais, peut-être : ma femme me regardait comme ça, il y a cinq ans... Mais, dame! elle n'avait que ses yeux pour me décider...

— Ah çà! interrompit Fabien, ne va pas te fourrer dans l'esprit cette idée saugrenue. D'abord, ce n'est pas celle-là que j'aime...

— Possible; mais elle est aimable, et tu l'aimeras... Voyons, réfléchis. Tu serais fou!..

Il se lança à fond de train dans des considérations d'intérêt général, plus philosophiques que sentimentales, et telles qu'il aimait à en produire pour appuyer sa thèse favorite du mariage opulent. Le pauvre garçon exagérait l'importance de l'argent dans la vie et surtout dans le mariage moderne, au point qu'en l'écoutant on eût cru entendre un abominable sceptique de profession. Mais, dès qu'il

eut épuisé la théorie, il trouva des mots et des argumens topiques qui étaient de nature à impressionner son auditeur.

— Aussi bien, disait-il, tu n'échapperas pas à ton bonheur. Cette enfant s'est mis en tête de t'épouser : tu l'épouseras. On ne fait pas le Joseph avec les jeunes filles,.. à moins qu'on n'ait lieu de les soupçonner de s'agriffer à tous les manteaux d'hommes nubiles. Si elle te veut, il faudra bien que son papa veuille de toi. Je dirai plus : à force de faire la petite bouche, tu compromettrais immanquablement ta situation. Laisse-la venir, l'infante, ne la pousse pas... D'abord, ça ne serait pas propre. Mais ne la repousse pas non plus : ce serait de mauvais goût et, de plus, très maladroit. Tu es heureux, tu tiens la veine, ne la lâche point. Dans la vie, tout vient par séries. Le père a commencé ta fortune, la fille l'achèvera; et, si elle se charge de ton bonheur, par-dessus le marché, où sera le mal ? Tu as gardé de tes amourettes de campagne une provision de vague à l'âme; écoule-moi ça dans ton commerce avec M[lle] Jacqueline de Volvereins : au moins, tu ne te détourneras pas de ton chemin... au contraire. Tu peux me croire, vois-tu bien : il n'y a encore que les hommes comme moi pour donner des conseils pratiques. Je n'ai jamais su me conduire, c'est vrai, mais je suis un logicien de premier ordre, parce que la vie m'a ouvert les yeux et que, n'ayant plus à chercher ma route, puisque je suis tombé, dès mes premiers pas, dans un trou d'où l'on ne sort guère, je n'ai plus qu'à regarder marcher les autres. Tu as besoin d'amour ; prends-en un qui t'aide, au lieu d'en prendre un qui t'entrave. Celui qui s'offre là est de premier choix, à tous les points de vue : on peut dire, sans métonymie, que la cassette a de beaux yeux. Aime-la... Eh ! oui, tu as besoin d'amour. Aux jours et heures ouvrables, tu te donnes tout à ta tâche. Mais, dans les intervalles, tu épluches, tu ratiocines... C'est bon pour moi, cette besogne-là, ce métier d'analyste. Quand on commence à mettre le nez dans ce qu'on remue, on n'ose plus toucher à rien et on ne touche pas d'argent. Vois-moi ; avant de ciseler des stances pour les parfumeurs et des strophes pour les financiers, j'ai voulu tâter du journalisme. Je me laissai dégoûter tout de suite, parce que j'appris que mon directeur, qui avait organisé une campagne enragée, dans son journal, contre le grand tripot européen des bords de la Méditerranée, ne s'était ainsi constitué inopinément le tuteur de la morale publique et internationale que pour toucher une prime un peu forte qu'il demandait avec obstination et qu'on lui refusait de même, mais qu'on finit par lui allouer, moyennant quoi sa grande colère se tourna, du jour au lendemain, en libérale indifférence. Ça m'écœura, ce chantage en première page. La belle affaire ! Est-ce que ça me regardait,

puisque je n'étais qu'un comparse? Tous les journalistes étaient-ils pour cela des forbans? Et comme j'étais plus avancé quand tu m'as recueilli!.. Sans compter qu'on m'a pris souvent, avec mes distiques élogieux, que j'allais colportant, pour un de ces jolis messieurs de lettres qui rédigent certaines feuilles spéciales et s'en vont, le portefeuille sous le bras, frapper à la porte de tous les cabinets où se trament les grandes opérations de finance. Tu sais comment ça se passe; le comte de Volvereins aussi le sait. Le joli monsieur s'assoit, ouvre son portefeuille, en extrait les épreuves d'une monographie de l'établissement ou de l'entreprise; c'est tiré sur beau papier et imprimé en caractères neufs. « Voici, monsieur, dit-il, ce que nous nous proposons de publier sur l'affaire qui vous intéresse. » Or, c'est laudatif en diable, mais horriblement cher. La victime se récrie, fait la grimace et finalement refuse de payer. « Alors, monsieur, reprend tranquillement le visiteur, permettez-moi de vous soumettre un autre travail; celui-là nous le publierons pour rien. » On préfère, en général, le premier, qui coûte cher, au second, qui ne coûte rien, mais est un amas d'imputations abominables. Et l'on paie... On m'a pris pour le confrère, l'associé de ces gens-là! Eh bien! quoi? à la Bourse, est-ce pis? Il y a des gredins en masse, à la Bourse, ce qui autorise les délicats à vous répondre, quand vous leur assurez que c'est votre carrière : « Je ne vous en fais pas mon compliment. » Mais, après que vous leur avez rappelé qu'il y a des honnêtes gens, même à la Bourse, que peuvent-ils bien vous répliquer, sinon : « Tant mieux pour elle! » Donc, quand on y est, il ne faut pas chipoter sur ce qu'on y fait, sous peine de ne pas pouvoir y rester. Et le meilleur moyen de ne pas trop sentir l'odeur de certaines fortunes, c'est de brasser l'argent en grand, comme fait le comte. Deviens son gendre; il te donnera sa recette avec sa fille.

Il semblait étrange à Fabien que ce fût Lemègre qui lui parlât le langage que, mieux que personne, il était en état de se tenir à lui-même. Mais force lui était de reconnaître qu'il avait des momens d'absence, pendant lesquels on pouvait le croire indifférent ou dégoûté. Cela venait peut-être uniquement de ce qu'il regrettait Marie-Thérèse, peut-être aussi de ce que, très jeune encore et initié à l'intime trituration des affaires, comme on ne l'est, d'habitude, que beaucoup plus tard, il avait de secrètes, voire d'inconscientes révoltes. Autre chose est de collaborer à la préparation et à l'exécution de plans que l'on comprend plus ou moins, selon ce qui vous en a été révélé, autre chose de prendre soi-même l'initiative des grands coups à frapper. Les subalternes, les sous-ordres, ne connaissent que les manipulations primaires; le public ne voit que la crête des grandes affaires d'argent ou les dehors sous les-

quels on les lui présente; l'intermédiaire, le courtier, lui, voit tout et connaît tout, le fonds et le tréfonds, l'apparent et le caché. Or, ce n'est pas toujours propre, ce qu'il voit, ce qu'il fait ou ce qu'on lui fait faire, et un jeune homme, fût-il formé à la meilleure école, peut avoir de soudains haut-le-cœur, des répugnances imprévues, sauf à s'en étonner lui-même et à passer outre.

C'était, heureusement, un fameux maître que le comte de Volvereins : froid dans la conception, hardi dans l'exécution, sans scrupules mesquins, mais sans cynisme déplacé. Prudent avec cela; n'oubliant jamais que le papier n'a pas de valeur propre, et que la valeur factice n'en saurait être de longue durée; habile à dissimuler sa main, que l'on sentait sans la voir dans une foule de combinaisons audacieuses, — quoique licites, — d'où sa fortune sortait agrandie et où son nom n'avait même pas figuré. Cette prudence, au reste, lui était imposée par sa situation politique. Député du Lot-et-Garonne, il siégeait dans la région vague des centres et déplaçait ses votes selon les nécessités du moment, c'est-à-dire selon les besoins de sa réélection, en sorte qu'il avait peu d'amis assurés. En politique, il n'était ferme (lui, si résolu) que sur deux points : 1° sur l'obligation, pour le gouvernement, de faire des économies et d'avoir un budget sincère, ce qui lui fournissait un discours annuel, favorablement accueilli dans le public comme par les électeurs; 2° sur le respect des convictions religieuses et le caractère vexatoire des mesures dites anticléricales : M. de Volvereins était comte du pape, et, quoiqu'il ne dût rien de ce chef à la papauté, ayant acquis son titre à beaux deniers comptans, il n'estimait pas, probablement, pouvoir moins faire que de réclamer la neutralité de l'état dans les questions ecclésiastiques. Il avait affecté de pencher vers la monarchie, à un moment où des bruits de restauration prochaine couraient en liberté jusque par les couloirs des chambres; mais, après avoir essuyé la boutade d'un collègue de gauche, qui déclara ne pas s'étonner de rencontrer parmi les adversaires du principe républicain un homme dont on ne pouvait nier que la noblesse ne fût parfaitement catholique, il rentra dans les zones nuageuses où l'on retourne sa casaque à volonté. Et bien lui en prit, car il ne dut sa réélection qu'à une profession de foi grisâtre, qu'il dora sur tranches, à grand renfort de libéralisme... et de libéralités. — Au demeurant, était-il honnête? Oui. Il n'y a, comme disait Lemègre, que les gens qui ne *touchent* rien auxquels on voie toujours des mains nettes. Et, en politique, l'inconstance est une opinion : c'est celle de tous les hommes d'affaires.

Dans son cabinet, M. de Volvereins ne parlait guère que d'affaires et d'argent; dans son salon, en revanche, il ne parlait jamais que de politique ou de choses mondaines. Il avait le tact de comprendre

à quel point certains sujets de conversation peuvent être déplaisans dans les milieux précisément où il semblerait qu'ils dussent le moins détonner. Et il se hâtait toujours de détourner la causerie dès qu'elle prenait un tour financier.

Un soir, à cinq heures, Mlle Jacqueline recevait ses amies, toute une troupe de jeunes filles élégantes, bavardes, tapageuses, comme il sied à de petites personnes dont les plus pauvres auront un ou deux millions de dot, avec des espérances... enchanteresses. C'était un spectacle curieux et amusant que celui de ces jouvencelles qui péroraient avec des mines imitées, des gestes souvent excessifs dans leur mièvrerie, comme le sont les gestes étudiés des enfans. M. de Volvereins, qui venait de rentrer, ouvrit la porte de son cabinet. Il aimait à écouter ce babil — et à le surveiller, car tout ne lui en plaisait point, et la présence de quelques mères de famille, guère moins évaporées que leur progéniture, le rassurait très imparfaitement.

— Ah! mon père! s'écria Jacqueline. Qui donc était là, avec vous, sans indiscrétion?

— M. d'Estreville, répondit le comte.

— Il me semble qu'il aurait pu venir me saluer.

— Il était ici pour affaires, ma chère enfant... Il y a temps pour tout.

Il avait le ton un peu sec, ce qui ne lui était pas habituel lorsqu'il s'adressait à sa fille.

— M. d'Estreville est un jeune homme très distingué, prononça, avec un air de compétence, une des adolescentes qui entouraient la cheminée, une tasse de thé dans les mains.

— Et de physionomie fort agréable, ajouta, non sans conviction, une autre jeune personne.

— Mais qui n'a pas une grande fortune, si je ne me trompe, insinua une dame, probablement la mère de l'une des deux préopinantes.

— Il a le temps d'en gagner une, riposta Jacqueline.

— Et même de la perdre, dit M. de Volvereins.

Puis, fidèle à son système, il reprit :

— Mais, fortune à part, c'est un garçon d'avenir. Il a un beau nom, une terre historique qui en rappelle l'antiquité à ceux qui en ont oublié l'illustration; s'il le voulait, il serait député avant cinq ans... Ce n'est rien d'être député, à mon âge, dans des assemblées où les ministères ne trouveront de majorité compacte que le jour où ils s'adresseront résolument aux imbéciles; mais, à trente ans, c'est superbe, parce qu'on ne sait pas ce qu'un homme et un pays sont appelés à devenir dans une période aussi longue que semble devoir l'être la carrière d'un débutant de pareil âge.

— Mais la Bourse, insinua encore la dame méfiante, croyez-vous

que ce soit précisément une des grandes avenues qui mènent à la carrière politique?

— Non, madame. Aussi M. d'Estreville fera-t-il bien de n'y pas rester, ou de n'y rester que comme j'y reste moi-même, comme y restent tous ceux qui ont de grands intérêts à sauvegarder et à défendre. A la Bourse, on prend le viatique ou l'on vient en ravitaillement; mais, quand on a des visées un peu hautes, on n'y enferme pas sa vie et son ambition.

— Alors, mon père, vous lui conseillerez de changer de carrière?

— Je m'en garderai bien. Il m'est utile... Je dis ce que je ferais, si j'étais à sa place; je ne dis pas ce que je lui conseillerais de faire,.. s'il me demandait mon avis.

Jacqueline se tut. Elle n'avait pas eu de peine à démêler une nuance de contrariété et d'irritation dans la manière dont son père répondait aux questions qu'on lui posait sur le compte de Fabien. Mais, à quelques jours de là, profitant de ce que M. de Volvereins la tenait assise sur ses genoux, elle lui dit :

— Papa, j'ai une communication à vous faire, une prière à vous adresser.

Le comte dressa l'oreille. Même dans l'intimité, il devenait de plus en plus rare que Jacqueline l'appelât « papa, » ce qui, en effet, manque totalement d'élégance.

— J'écoute, fit-il en se composant une mine souriante, mais un masque impénétrable.

— Qu'est-ce que vous diriez,.. mais, là, tout doucement, si je vous avouais que... je me suis déjà préoccupée de savoir qui pourrait bien devenir mon mari?

— Je dirais... qu'il est un peu tôt pour t'en tourmenter, mais que c'est, après tout, un droit qu'ont les jeunes filles et qui ne leur a jamais été sérieusement contesté.

— Alors, vous me permettriez, à la rigueur, de vous soumettre, dès à présent, mon choix?

— C'est-à-dire que je t'en prierais, au besoin... Seulement, je te rappelle que mes préférences sont acquises aux Anglais.

Jacqueline quitta les genoux de son père avec une moue fâchée.

— En ce cas, inutile d'aller plus loin, dit-elle. Mon choix s'est fixé... du mauvais côté de la Manche... Et, à moins de remonter à Guillaume le Conquérant et à ses compagnons...

— Bon, c'est un Normand... Je ne tiens pas à en savoir davantage, pour le moment. Tu me diras le reste dans quelques mois... ou dans quelques années. Je ne suis pas curieux, pas pressé surtout.

Jacqueline devint sérieuse.

— Vous avez parfaitement deviné, n'est-ce pas? qu'il s'agit de M. d'Estreville.

Le comte ne répondit rien, mais se mit à tambouriner sur son genou du bout des doigts.

— Or, il vaudrait mieux, ce me semble, reprit la jeune fille, me dire nettement tout de suite si je vous contrarie en pensant à lui ou en vous avouant que j'y pense.

— Allons! la question est posée; il faut bien que j'y réponde, mais je ne crois pas le moment venu de la trancher, et c'est pour cela que j'essayais des faux-fuyans.

M. de Volvereins attira sa fille à son côté et lui dit, en caressant sa joue d'un rose ambré :

— Ma chère petite, je ne te cacherai pas que l'inclination dont tu viens de me faire l'aveu me cause une déception assez vive. J'avais projeté pour toi un mariage mieux proportionné à ma fortune, qui sera la tienne un jour ou l'autre. Mais je me souviens de la promesse que ta mère, en mourant, a obtenue de moi... Je m'en souviens, quoique la pauvre femme me l'ait demandée, cette promesse, dans une pensée peu conforme à tes vues...

Il désignait du regard et du geste le portrait en pied d'une pâle et mince jeune femme, aux traits fins, prématurément fanés et qui paraissaient tels à travers les vaporeuses flatteries d'un pinceau délicat et galant.

— Ta mère, reprit le comte, n'aimait pas le milieu où elle vivait. Élevée en province, dans les idées un peu étroites, mais fort respectables et très saines de cette vieille bourgeoisie qui a souvent égalé la noblesse sur le terrain de la bonne éducation, de la distinction des manières, et l'a surpassée partout ailleurs, ta mère souffrait de l'agitation frivole, du bruit et de la vanité des plaisirs qui l'entouraient. Elle se montrait surtout frappée du grand danger qu'il y a pour une femme, dans une société riche et dissipée, à ne pas respecter son mari, et elle ne croyait pas qu'il y eût de plus sûr moyen que l'amour conjugal pour réaliser pleinement ce respect. S'inspirant donc de son malaise et de ses inquiétudes, elle me supplia, dès qu'elle se vit condamnée, de te laisser une entière liberté dans le choix de ton mari, à moins, bien entendu, que ce choix ne s'égarât manifestement et ne te dût conduire à quelque authentique et irréparable folie... Ce n'est pas le cas, j'en conviens, mais tu remarqueras que Fabien d'Estreville est justement de ces hommes que ta mère a connus, ou dont elle a connu les aînés,.. qui peut-être valaient encore mieux qu'eux. Il vivra, il sera obligé de vivre à Paris, dans ce monde des gens riches, dont nous sommes, et qui est bien le monde aujourd'hui, mais qui n'est guère recommandable, soit dit entre nous, ni par ses allures, ni par ses mœurs, ni par son prestige de clinquant...

— Mais, papa, interrompit Jacqueline, redevenue souriante de-

puis qu'elle voyait l'entretien s'acheminer à la conclusion désirée, — je ne peux pourtant pas aller à la recherche d'un beau ténébreux, vivant dans la retraite, ou d'un chevalier de la Triste Figure sans dame à qui penser... Vous ne voudriez pas que, renversant les rôles, je prisse l'initiative de la poursuite? Il faut donc bien, de toute nécessité, que je jette mon dévolu sur un des jeunes gens qui m'entourent ou qui m'approchent... Quant à vos Anglais, non! Je vous le dis avec franchise, avec netteté, parce que je sens que je ne m'acclimaterais pas : trop de brume, trop d'ennui là-bas. Fût-ce pour devenir la femme d'un monsieur blond à qui l'on dit : Votre Grâce... Non! D'abord, je n'aurai jamais l'accent...

— Fort bien, interrompit à son tour M. de Volvereins. Mais, ma chère petite, quand tu parles avec indignation d'un renversement des rôles habituels, qui t'infligerait l'humiliant personnage de poursuivante, tu ne parais pas te douter... que tu acceptes de le jouer, ce personnage, par le fait seul de ta conduite envers Fabien d'Estreville.

— Moi? Ah! par exemple! fit Jacqueline, qui pâlit légèrement.

— Dame! Je ne me suis point aperçu que d'Estreville eût des façons de prétendant.

— Il ne manquerait plus que cela! riposta Jacqueline. Oubliez-vous la différence des situations? Est-ce que j'aimerais M. d'Estreville si je le voyais, si je le croyais capable de courir après Mlle de Volvereins?

— Soit, soit! Encore faudrait-il s'assurer qu'il se tient à quatre pour ne pas courir.

— M'y autorisez-vous?

— Perds-tu l'esprit? Une jeune fille! Et à ton âge!

— Cependant... par voie indirecte... Par des questions obliques, on pourrait, je pourrais tâcher de savoir s'il n'est pas lié... Car, pour sa sympathie...

Avec infiniment d'adresse, sans manquer à son père, elle avait, à l'aide d'une simple réticence, mis en éveil une jalousie dont elle avait deviné l'existence.

— Non pas, je te prie... Je m'en charge, dit précipitamment M. de Volvereins, qui avait eu une rapide montée de sang au visage.

Malgré cette espèce d'engagement, la première fois que Fabien revint à l'hôtel de la rue de l'Élysée, ce ne fut pas à M. de Volvereins qu'il eut affaire. Jacqueline le guettait à la sortie du célèbre cabinet vert. Elle dépêcha vers lui un valet de pied, comme il allait franchir la seconde porte vitrée du vestibule.

— Pardon de vous retenir, mon cher monsieur, de vous avoir fait demander d'entrer ici pour un instant.

Elle le recevait, non dans son petit salon particulier, mais dans le grand salon, qui donnait sur la serre et les jardins de l'hôtel. Toutes

les portes étaient ouvertes; il était six heures du soir, et, à la fin de mai, ce n'est point une heure d'entre chien et loup. La démarche n'avait donc rien, par elle-même, de choquant ni d'insolite.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, dit Fabien sur le ton cérémonieux sans affectation qu'il avait adopté dans ses rapports avec la fille de son protecteur.

— Vous êtes à mes ordres quand je vous appelle, comme tout homme bien élevé y serait, bon gré mal gré. Mais je suis étonnée que vous ne songiez pas plus souvent à venir vous y mettre, spontanément.

Fabien la regarda avec une surprise inquiète. Mais elle riait. Il se rassura.

— Vous me reprochez, mademoiselle, ma discrétion? L'aurais-je poussée, sans le savoir, jusqu'à l'impolitesse?

— Je ne vous reproche rien... que de ne jamais me mettre à même de vous donner un bon avis... Tenez, je ne veux pas vous faire languir. L'autre semaine, on parlait de vous ici même. On se demandait si votre ambition resterait cantonnée entre les colonnes de la Bourse ou si elle passerait les ponts, quelque jour. On remarquait que, si elle se développait avec votre fortune, il ne lui serait pas interdit de vous conduire à la chambre.

— Moi, à la chambre! Pourquoi faire?

— Mon Dieu! pour y faire ce qu'on y fait à l'ordinaire: une fin, si l'on est un médiocre; un commencement, si l'on est une personnalité, une valeur, comme vous devez dire... Mon père semblait croire que vous êtes en droit d'y prétendre.

— M. de Volvereins ne m'a jamais parlé de cela.

— Je le sais, et j'ajoute qu'il n'a pas manifesté l'intention de vous en parler. Il vous considère, avant tout, comme un précieux auxiliaire, dont il lui paraît logique de se priver le plus tard possible. Mais je ne doute pas qu'il ne vous aide, même dans une voie qui tendrait à vous éloigner du centre de ses intérêts,.. pour peu que vous l'en priiez.

— Dans quel dessein, sous quel prétexte du moins, oserais-je l'importuner d'une telle ambition, si d'aventure cette ambition me venait?

— C'est à vous de voir, de juger... Vous tiendrez-vous toujours pour satisfait d'être un boursier plus ou moins heureux dans ses affaires?

— Je confesse que, jusqu'à présent...

— Ah!.. Je pensais, moi, que, étant donné votre nom, vous viseriez plus haut.

Elle le regardait avec un de ces airs de provocation tranquille comme seules en ont les vieilles coquettes ou les jeunes filles osées. Fabien eut un éblouissement. L'invite était claire.

— Et alors, mademoiselle, murmura-t-il, vous avez bien voulu songer à me prévenir des bonnes dispositions de M. votre père,.. de ses bonnes dispositions secrètes?

— Oui. Je trouve équitable de ne pas vous laisser vous morfondre dans une situation médiocre, même quand elle est dorée.

— Je n'ai pas eu encore le temps de me morfondre, fit observer Fabien avec un sourire. Mais je ne vous dois que plus de reconnaissance... Et, soyez-en persuadée, mademoiselle, je saurai mettre à profit votre conseil. Vienne l'occasion, j'aviserai.

Il saluait déjà, prêt à se retirer. Jacqueline, d'un regard, l'arrêta.

— Vous garderez, dit-elle, cela va de soi, un silence absolu sur mon zèle à vous servir... Et vous aurez soin de vous prémunir contre tout jugement téméraire?

— J'ai de l'orgueil quelquefois, mademoiselle; de la fatuité, jamais!

— A la bonne heure!

— Et si mon ambition, se développant avec ma fortune, ainsi qu'on voulait bien le dire naguère, gagnait jusqu'à mes sentimens intimes, je saurais attendre que les circonstances me permissent de l'exprimer sans excès de présomption ni risque d'outrecuidance.

Sa candidature matrimoniale était posée, et galamment. C'était, selon toute apparence, ce qu'avait voulu Jacqueline. Quant à lui, il n'avait pas eu même à le vouloir. Pour sa candidature politique, encore fort nébuleuse, il résolut, n'en ayant pas une démangeaison pressante, de la laisser aussi se poser d'elle-même, toute seule ou par la coopération du comte de Volvereins. Il ne tarda pas, au reste, à la voir sortir des limbes.

Un beau matin, quinze jours peut-être après l'avertissement vraiment charitable que Fabien avait reçu de Jacqueline, le comte, qui parcourait des journaux, dont il faisait sauter les bandes à tour de rôle, tandis que le jeune homme inscrivait des ordres sur son carnet, releva le nez tout à coup.

— Dites-moi, d'Estreville, pourquoi ne seriez-vous pas conseiller général de votre département... de notre département, puisque j'en suis maintenant?

— Je suis encore bien jeune... sans antécédens...

— Parfait, cela, comme à la cour d'assises. On ne vous jettera pas votre passé à la tête.

— J'aurais tout au moins besoin d'être patronné, appuyé...

— Pas tant que vous le croyez, pour le conseil général. Votre nom, vos relations de famille... Pour la députation, c'est une autre affaire, mais nous n'y sommes pas. Nous n'y serons que dans deux ans. Or, j'ai le projet de me faire plébisciter à ce moment-là, c'est-à-dire que

je voudrais me faire élire dans deux départemens, le mien et celui où je viens d'acquérir droit de cité. Supposons que je réussisse, ce qui est admissible, en effet, car je me propose d'y travailler,.. j'y travaille. D'abord, je fais reconstruire la Travée, je donne de l'ouvrage à tout le monde autour de moi, j'achète tout ce qui est à vendre, sans oublier les voix et les influences... Tous les électeurs ne sont pas à vendre, mais la majorité, et c'est à la majorité que se font les élections. Donc, je réussis... Eh bien! qu'est-ce que vous diriez si je vous cédais la place après l'avoir conquise?.. Seulement, il faut que vous soyez conseiller général et à peu près dans mes eaux... Votre opinion? Parbleu! je pense bien que vous n'en avez pas. Quelle opinion pourrait avoir un jeune homme de votre âge, quand les hommes du mien ne savent plus celle qu'il faut avoir? Il est entendu pour les électeurs que la république est... le meilleur chocolat. Il y a trop longtemps que c'est écrit sur les murs... D'ailleurs, ils ont raison, au fond, les électeurs. La concurrence ne s'est jamais brillamment affirmée, et l'on ne voit pas pourquoi des gens qui ont montré tant de maladresse dans l'opposition, où il est si facile d'être adroit, excelleraient dans l'art de gouverner, où les plus malins s'usent en quelques mois. Nous sommes fixés sur un point, c'est que la forme du gouvernail importe peu ; tout dépend de ceux qui y ont la main. Tâchons d'y mettre la nôtre, si nous la croyons ferme et prudente... Et, en somme, s'il n'y avait que des républicains en France, les choses iraient mieux, à moins que tous les Français ne soient devenus des imbéciles... Ce qui fait que la révolution ne nous a jamais profité, c'est qu'elle nous a divisés; nous avons travaillé là pour les autres, qui en ont extrait la moelle et nous en ont laissé le venin. A part cela, très légitime, la révolution; détestable au point de vue national; nécessaire, excellente au point de vue des intérêts généraux de l'humanité... C'est votre avis, n'est-il pas vrai?

— Certes, monsieur! affirma Fabien, qui, tout étourdi, tout abasourdi d'abord et n'ayant pas eu à placer un mot, avait pris le parti de rire en opinant du bonnet.

— Eh bien! donc, nous causerons à fond de ces choses et de quelques autres, le samedi soir, dans le train des maris.

Il était évident que M. de Volvereins voulait tout préparer sans rien conclure. Fabien se promit de déployer plus de prudence encore que d'empressement. — C'est égal, ce *train des maris* lui trotta par la tête. L'emploi de cette désignation banale avait-il été intentionnel, prémédité?

HENRY RABUSSON.

(La troisième partie au prochain n°.)

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA SECONDE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE, D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS.

I.

SIÈGE DE FRIBOURG EN BRISGAU. — MORT DE LA DUCHESSE DE CHATEAUROUX. — FRÉDÉRIC EST FORCÉ D'ÉVACUER LA BOHÊME.

En reprenant la plume après trois années ou peu s'en faut d'intervalle, je n'ai pas l'espérance que les lecteurs de la *Revue* se rappellent exactement à quel point j'ai arrêté le tableau que j'ai fait passer sous leurs yeux de la lutte engagée entre Frédéric II et Louis XV contre l'illustre héritière de la maison d'Autriche. Mais très peu de mots suffiront pour leur remettre en mémoire les derniers faits dont je les ai entretenus.

La grave maladie qui surprit à Metz le roi Louis XV, les scènes douloureuses qui se passèrent au lit du prince qu'on croyait mourant, le renvoi de sa maîtresse, la duchesse de Châteauroux, l'éclat donné par là à un repentir plus bruyant que sincère, sont des incidens trop connus pour qu'il soit besoin de les rappeler. En les racontant, j'ai dû faire remarquer que, bien que cette maladie du roi eût été plus promptement et plus heureusement terminée qu'on ne pensait, de fâcheuses et durables conséquences n'en devaient pas moins

résulter. Louis XV avait été arrêté, en effet, au moment où une armée autrichienne, sous les ordres du prince de Lorraine, beau-frère de Marie-Thérèse, envahissait la province d'Alsace ; et pour faire tête à cette agression, il quittait lui-même une armée qu'il conduisait en Flandre, où il avait commencé une brillante campagne. Il comptait être aidé dans sa résistance par l'appui du roi de Prusse, qui, après s'être retiré assez brusquement de l'alliance française deux années auparavant, venait d'y rentrer par un traité encore secret.

Effectivement, dès que l'entrée du prince de Lorraine en Alsace lui fut connue, Frédéric, fidèle à ses engagemens, entra de son côté brusquement en Bohême, rompant le traité qu'il avait signé à Breslau avec Marie-Thérèse et par lequel la possession de la Silésie lui avait été assurée. Il menaçait ainsi la reine de Hongrie dans ses propres foyers. Devant cette diversion inattendue, Marie-Thérèse dut songer à sa sûreté et rappeler toutes ses troupes en Allemagne. Le prince Charles, qui était déjà maître de l'Alsace et s'apprêtait à franchir les défilés des Vosges pour passer en Lorraine, reçut ordre de s'arrêter et de rétrograder au plus vite.

Nul doute que, si Louis XV eût été alors en pleine santé et à la tête de ses troupes, il ne se fût mis sur-le-champ à la suite du prince de Lorraine et, le pressant l'épée dans les reins, n'eût changé sa retraite en déroute. Mais le maréchal de Noailles, qui, en l'absence et pendant la maladie du roi, se trouva provisoirement chargé du commandement de l'armée française, accablé de cette responsabilité inattendue, n'osa prendre sur lui de faire aucun mouvement décisif. Mollement poursuivi et nullement inquiété, le prince de Lorraine put repasser le Rhin presque sous les yeux du général français et ramener en Allemagne son armée intacte.

On peut juger quelle irritation cette faute véritablement très répréhensible dut causer au roi de Prusse. C'était contre lui, en effet, qu'allait marcher en droiture l'armée du prince de Lorraine, ainsi échappée des mains des Français, et il se trouvait par là avoir attiré lui-même sur sa tête l'orage qu'il avait détourné de la nôtre. Il adressa sur-le-champ à Louis XV, avec sa vivacité et sa liberté de langage accoutumées, les plus pressantes réclamations. En réparation du tort qui lui était fait et pour en prévenir les conséquences, il exigeait qu'un corps d'armée français fût mis à sa disposition et vînt le rejoindre en Allemagne, sur le théâtre des combats qu'il avait à livrer contre Marie-Thérèse. Il soutenait, non sans quelque apparence de fondement, qu'une intervention de ce genre lui avait été promise, en cas de nécessité, par un des articles du nouveau traité.

Louis XV n'admit pas cette interprétation de ses engagemens. Dans l'état encore chancelant de sa santé, il ne se soucia ni de conduire lui-même une expédition en Allemagne, ni d'en confier la direction à aucun de ses lieutenans. L'entreprise, qui avait mal réussi dans les campagnes précédentes, lui sembla trop périlleuse pour être tentée de nouveau. Il se borna à opérer à son tour une diversion qu'il jugeait devoir être utile à Frédéric, en attaquant Marie-Thérèse dans les provinces que la maison d'Autriche possédait alors à la porte de la France, sur la rive droite du haut Rhin, et dont la ville forte de Fribourg en Brisgau était le chef-lieu. Frédéric trouva cette compensation très insuffisante et ne dissimula pas son mécontentement. De là un refroidissement entre les deux cours alliées dont il nous reste à faire voir les suites.

I.

Ce fut seulement dans les derniers jours de septembre 1744 que Louis XV, dont la convalescence exigeait encore de grands ménagemens, quitta Metz et se mit lentement en route pour rejoindre son armée, qui campait déjà devant Fribourg en Brisgau. Il passa quelques jours à Lunéville, chez son beau-père le roi Stanislas, puis traversa l'Alsace, savourant avec délices la jouissance d'être accueilli partout par l'enthousiasme des populations. Le 5 octobre, il fit son entrée à Strasbourg, où une réception magnifique lui était préparée. Il y avait soixante-trois ans presque jour pour jour (le 24 octobre 1681) que Louis XIV était venu prendre possession de la vieille cité impériale, tout récemment réunie à sa couronne, et depuis lors aucune personne royale n'y avait reparu. On se piqua de reproduire exactement le cérémonial observé pour faire honneur au roi conquérant, et les acclamations unanimes attestèrent avec quelle rapidité, malgré les murmures des jurisconsultes et des chancelleries d'outre-Rhin, le patriotisme français s'était implanté pendant ce demi-siècle dans le cœur de nos nouveaux concitoyens.

Sur un seul point cependant, un dernier regret parut être donné aux anciennes franchises républicaines. Le premier magistrat de Strasbourg demanda à n'être point astreint, en présentant son adresse de félicitation, à s'agenouiller devant le souverain. Louis XV s'informa si son aïeul avait exigé cet hommage, et, sur la réponse affirmative, il ne consentit point à déroger à l'étiquette. Rien ne fut épargné, d'ailleurs, pour lui montrer qu'il était là, comme ailleurs, un maître absolu et chéri. Parmi les divertissemens de la journée, il y eut une grande pêche faite sous les yeux du roi lui-même, et préparée de manière qu'à chaque coup de filet les plus beaux poissons du Rhin étaient déposés à ses pieds comme pour lui

faire voir que le fleuve et tout ce qu'il roulait dans ses ondes était également soumis à son empire (1).

Le 20, à son arrivée devant Fribourg, où l'armée l'attendait avec impatience, il reçut un témoignage, qui ne dut pas lui être moins sensible, du prestige qui l'entourait : ce n'était pas moins qu'un messager venu de Paris pour lui remettre une épître en vers de Voltaire lui-même. Le poète poussait l'audace jusqu'à reprocher en face au roi l'imprudence qu'il commettait de se laisser emporter par son courage et de compromettre une vie si précieuse au salut de l'état. Boileau, le *flatteur de Louis*, dont Voltaire a parfois souri, plaignait son roi d'être enchaîné par sa grandeur; c'est un lien dont Voltaire osait accuser le sien de s'affranchir. Du reste, c'était même exaltation, même attendrissement dans les louanges :

Vous dont l'Europe entière aime et craint la justice,
Brave et doux à la fois, prudent sans artifice,
Roi nécessaire au monde, où portez-vous vos pas?
Vous volez à Fribourg; en vain La Peyronie
Vous disait : Arrêtez, ménagez votre vie,
Il vous faut du régime et non des soins guerriers;
Un héros peut dormir, couronné de lauriers.
Le zèle a beau parler, vous n'avez pu le croire :
Rebelle aux médecins et fidèle à la gloire,
Vous bravez l'ennemi, les assauts, les saisons,
Le poids de la fatigue et le feu des canons;
Vos ennemis, grand roi, le craignent davantage.
Ah! n'effrayez que Vienne et rassurez Paris!
Rendez, rendez la joie à vos peuples chéris!
Rendez-nous un héros qu'on admire et qu'on aime!

Peu de jours cependant suffirent pour faire voir qu'aucun exploit digne de mémoire ne devait venir cette fois justifier ce panégyrique. Le siège commencé depuis plusieurs semaines était mal engagé, mollement poussé et n'avança qu'avec peine. Le roi, j'ai déjà eu occasion de le dire, avait tenu à commander seul, tout en autorisant à le suivre tous ceux qui s'étaient flattés de le remplacer. Aussi avait-il autour de lui, outre le vieux Coigny, qui avait ouvert les opérations, Belle-Isle, Noailles et Maillebois, tous accourus pour faire preuve de zèle, en tout quatre maréchaux de France, formant un conseil de guerre où l'on s'entendait assez mal. La place, sans être très forte, était difficile à investir. Son immense pourtour était protégé sur le côté le plus étendu par une rivière que les pluies d'automne rendaient torrentielle. Avant d'ouvrir la tranchée, il fallut

(1) Lettre du magistrat de Strasbourg, 3 octobre 1744. (Ministère de la guerre. — *Correspondances diverses.*) — *Souvenirs du marquis de Valfons*, publiés par son petit neveu, p. 114.

creuser un canal pour détourner et partager les eaux. Puis le chemin couvert fut très malaisé à établir, dans un sol détrempé qui s'éboulait à tout instant sur le dos des travailleurs. Ces difficultés naturelles étaient habilement exploitées par le commandant de la citadelle, un officier hongrois choisi par Marie-Thérèse elle-même et qui se battait, dit le chroniqueur Barbier, comme un diable. A plusieurs reprises, on tenta d'ouvrir la brèche sans y réussir. Deux officiers supérieurs, destinés à devenir très diversement célèbres, le prince de Soubise et le comte de Lowendal, Danois engagé au service de France et ami personnel du maréchal de Saxe, y furent blessés grièvement. Bref, à la fin d'octobre, au bout de cinq semaines de travail, rien n'était encore terminé, les maladies se multipliaient dans les rangs, et on comptait déjà plus de cinq mille morts. L'inquiétude devenait assez grande, car on craignait également et le danger que pourrait courir le roi dans ce foyer d'infection et le découragement qui se mettrait dans l'armée s'il se retirait (1).

Ces lenteurs, auxquelles on ne s'attendait pas, causaient aussi une vive impatience chez tous les alliés de la France, qui s'irritaient de lui voir perdre son temps et concentrer toutes ses forces sur un point dont l'importance, pas plus au point de vue de la stratégie que de la politique, ne semblait mériter un pareil effort. Pour Frédéric, en particulier, c'était une cause de mécontentement qui redoublait celui que lui avait déjà causé le passage du Rhin, trop facilement opéré par le prince Charles de Lorraine, sous les yeux ou, comme il disait, à la barbe du maréchal de Noailles.

A la vérité, on aurait pu croire que le succès de ses premières opérations militaires en Bohême devait le consoler de ce mécompte, car la fortune avait répondu à son appel plus rapidement encore qu'il n'osait l'espérer. La ville de Prague, surprise d'une attaque imprévue, avait capitulé au bout de six jours, et une garnison de douze mille hommes qui y était renfermée se voyait emmenée en Silésie tout entière comme prisonnière de guerre, tandis que les Prussiens n'avaient à pleurer que quarante morts, parmi lesquels, il est vrai, il fallait compter un frère du roi, le prince Guillaume. Quand on se rappelait toutes les péripéties dont cette cité avait été le théâtre deux années auparavant, pendant la longue résistance de Belle-Isle et des Français, il n'y avait assurément pas de quoi se plaindre. Aussi Frédéric, plus ravi de son succès que touché de sa perte, en

(1) *Souvenirs de Valfons*, p. 115-116. — *Mémoires du duc de Luynes*, t. VI. — *Journal* de Barbier, novembre 1744. — Chambrier à Frédéric, 30 octobre, 2 novembre 1744. (Ministère des affaires étrangères.)

chargeant Podewils d'annoncer à la reine douairière la mort de son frère : « Jetez, disait-il, un vernis sur cette histoire et habillez-la comme vous pourrez... Mais Prague est à nous, cette ville que je n'aurais pas (disiez-vous) aussi facilement que j'imaginais ; cette ville qui me coûterait tant de monde, cette ville dont on faisait tant de bruit... la noix n'était pas si dure que l'imaginait notre petit freluquet de Vienne (1). » Et, quelques jours après, annonçant encore la prise d'un point important à quelques lieues de Prague, il écrivait à Valori : « J'ai fait prendre Tabor par un détachement, et nous sommes en pleine marche pour l'Autriche. Ce n'est pas, assurément, agir en poule mouillée (2). »

Mais, tout en faisant sonner très haut, avec une fierté légitime, ces premiers succès, il n'en conservait pas moins un grand fonds d'inquiétude ; il sentait, comme il l'explique très bien lui-même dans l'*Histoire de mon temps*, que sa position en avant de Prague, si brillamment conquise, était toujours aventurée et précaire. Il voyait déjà déboucher sur sa droite le prince Charles, ramenant son armée à grandes marches vers la Bohême, à travers le haut Palatinat ; de vastes magasins de munitions et de subsistances, formés à Pilsen, annonçaient la prochaine arrivée du prince. Sur sa gauche, il pouvait apercevoir les éclaireurs d'un autre corps d'armée autrichien, commandé par le comte Batthyani et formé principalement des hussards, des pandoures, de toutes les troupes légères levées par l'*insurrection* hongroise, et qui battaient la campagne du côté de la Moravie. Irait-il au-devant de l'une ou de l'autre de ces attaques ? et, en ce cas, par laquelle commencer ? Les attendrait-il, au contraire, sous les murs de Prague, au risque d'avoir affaire à leur effort combiné ?

Puis il ne pouvait oublier qu'il n'avait pu arriver jusqu'à sa nouvelle conquête qu'en se frayant violemment un passage à travers la Saxe épouvantée. Mais Auguste III, avisé du retour du prince de Lorraine, avait eu le temps de se rassurer, et, s'il prenait fait et cause pour l'Autriche, comme ses derniers engagemens diplomatiques paraissaient lui en faire un devoir, c'était l'armée prussienne prise à dos, cernée de toutes parts et coupée de sa base d'opérations. Ces perspectives, qu'il roulait dans son esprit, lui causaient une inquiétude trahie, comme d'habitude, par de violens accès d'humeur. Il ne se gênait pas pour dire tout haut que ce n'était pas là sur quoi il aurait dû compter, et qu'engouffrer l'armée française dans un entonnoir, sur les bords du haut Rhin,

(1) *Histoire de mon temps*, chap. x. — *Pol. Corr.*, t. III, p. 280-288.
(2) *Pol. Corr.*, t. III, p. 190. Frédéric à Valori, 26 septembre 1744.

n'était pas du tout pour lui la même chose que de la lancer, comme on le lui avait promis, à la poursuite et sur les derrières du prince Charles. « Et voilà ce que c'est, ajoutait-il, que de faire des traités avec des Jean-f... »

Aussi, un officier général français, le marquis Du Mesnil, étant venu le trouver dans son camp, de la part du maréchal de Noailles, pour lui faire prendre patience et conférer de ce qu'on devrait faire après la prise de Fribourg, il l'accueillit avec ce ton de hauteur ironique et insultante auquel son entourage n'était que trop habitué. Du Mesnil, qui en faisait pour la première fois l'expérience, eut quelque mérite à en soutenir l'assaut avec fermeté et à rendre compte de l'entrevue au maréchal de Noailles avec une tranquillité d'esprit assez amusante.

« Après quelques phrases de complimens : « Vous voyez, monsieur, me dit le roi, que je tiens mes engagemens. Je souhaite que l'on tienne aussi ceux que l'on a pris avec moi, mais je ne m'y attends pas. » Et là-dessus, sans me donner le temps de répondre, il passa dans le derrière de sa tente ; ce début m'a paru farouche. » Le soir, on se retrouve à dîner, et, en se mettant à table, Frédéric débute par cette brusque question : « Pouvez-vous me dire, monsieur, ce que devient le quadruple Xénophon ? » Du Mesnil, ne comprenant pas, ne répondait rien. « Mais répondez, monsieur, répondez? — Sire, je ne connais pas son nom. — Eh ! c'est le maréchal de Broglie, qui s'est retiré de Bavière avec quarante mille hommes, tandis que Xénophon n'en eut jamais que dix mille. » Et de là, poursuit Du Mesnil, il partit en se répandant en propos sur la guerre de Bohême et de Bavière, ajoutant qu'il profiterait des mémoires de cette guerre et qu'il n'en ferait pas la troisième édition ; et, comme, toutes les fois qu'il m'adressait la parole, je prétextais cause d'ignorance, il me dit que ces mémoires étaient imprimés dans sa tête et qu'ils y étaient profondément gravés... Enfin, après avoir fini, pour répéter ses propres termes, « l'analyse de toutes les sottises que les généraux ont faites en Bohême et en Bavière, » dont le détail fut long et circonstancié, en me disant souvent : Je ne ferai pas de même. « Eh bien ! monsieur, qu'avez-vous à dire? Voilà vos généraux ; répondez, parlez ! » Pressé et forcé de répondre, je lui dis : « Sire, nous sommes dans l'usage, en France, de respecter le choix du roi, notre maître, quand il a honoré quelqu'un de sa confiance et du commandement de ses armées. » Il se tut un moment ; et, l'instant d'après, il se mit à parler de l'Académie française, des spectacles, de ses troupes, de leur discipline, des différens gouvernemens de l'Europe, de ce qui se passait en Piémont, de son aversion pour les moines, pour les prêtres, etc. De là, il me parla du roi d'Angleterre, du roi de Pologne, de la reine

de Hongrie, du prince Charles, et personne ne fut épargné. Il eut la satisfaction de ne dire du bien de qui que ce soit, de désapprouver tout le monde et de s'applaudir à soi-même. Il parut fort content de lui; je le fus très peu. Le dîner étant heureusement fini, il monta à cheval, et je me retirai à mon village. Avant que de sortir du camp, le prince Charles, margrave de Brandebourg, son cousin, me dit : « Monsieur Du Mesnil, le roi aime à plaisanter; mais soyez sûr qu'il aime le roi, votre maître, et les Français, dont je suis bien aise. Vous vous êtes bien conduit; continuez à garder le silence, et ne faites usage de ce que vous entendez que de ce qui pourra être utile pour le bien de la cause commune... Il faut le laisser dire, et vous faites bien de ne point entrer en discussion avec lui devant le monde. » Je lui répondis que je m'en garderais bien, et que l'on regarderait en France un homme comme un fou, si, assistant à un sermon, il voulait prendre parti contre le prédicateur, même quand il dirait des choses contraires à la religion. Ainsi, comptez, Monseigneur, sur ma sagesse. Le prince sourit, et je me retirai. »

Du Mesnil tient parole, quoique mis encore plusieurs fois à forte épreuve, et trouvant à propos des reparties qui, sous une apparence inoffensive, avaient pourtant une pointe assez piquante. « A propos de la bataille de Dettingue, dont il parla assez bien, il badina d'un ton ironique sur les Français, en les taxant de ne point aimer à livrer des batailles. Je ne crus pas devoir laisser sans réponse une attaque aussi vive. Je lui dis : « Sire, nous n'avons pas perdu l'usage d'en gagner; ce qui s'est passé en Flandre, en Piémont et récemment en Alsace en sont des preuves; et, à présent que nous sommes vos alliés, les bons exemples que nous donnera Votre Majesté augmenteront notre émulation. » Cette réponse resta sans réplique et produisit pour un moment un silence absolu. Peu après, il revint à des réflexions personnelles qui m'obligèrent à me renfermer dans le plus grand sérieux et dans le plus grand silence; mais, comme le prince m'interpellait souvent en me disant : « N'entendez-vous pas, monsieur? » Je lui dis : « Sire, il m'est ordonné par mes instructions de n'entendre que les choses auxquelles je dois et je puis répondre... » Le roi n'oublia pas non plus de me parler des batailles qu'il avait gagnées, et surtout de celle de Molwitz, dont il fit le détail. Je pris la liberté de lui dire qu'elle m'avait été racontée précisément de la même manière par une personne qui avait été bien à portée de le savoir. « Par qui, me demanda-t-il? » Je lui répondis que c'était par M. de Neuperg (le général autrichien), et qu'il m'avait dit qu'il n'oublierait jamais la belle manœuvre que M. le maréchal de Schwerin fit faire à son infanterie. Je m'aperçus que le roi de Prusse rougit et que ma réponse, plus

avantageuse à M. de Schwerin qu'il ne l'aurait voulu, ne lui avait point été agréable (1). »

Le lendemain, à la vérité, comme s'il eût craint d'avoir trop laissé voir, par la maussaderie de son langage, le fonds d'inquiétude qui le tourmentait, il prit Du Mesnil à part, l'entretint en tête-à-tête sur un ton moins hargneux, et, par momens même assez amical. Mais ce changement de ton à lui seul, et de plus quelques plaisanteries de très mauvais goût et d'étranges confidences auxquelles il s'abandonna, attestèrent encore le trouble de son esprit. « Je pris occasion de cette conversation, dit Du Mesnil, pour lui représenter avec respect combien le roi était fidèle dans l'exécution de ses engagemens et l'embarras où il m'avait mis lorsque j'avais eu l'honneur de l'approcher pour la première fois, et ensuite, lorsqu'il m'avait admis à sa table, par les discours qu'il m'avait tenus en présence de tout le monde. Il me dit : « Oubliez tout ce qui s'est passé et qu'il n'en soit plus question... Je compte sur le roi votre maître ; je ne compterais pas également sur tous ses ministres... » Il me parla ensuite de la puissance et de la grandeur d'un roi de France ; combien il se reposait sur la bonne foi et sur l'amitié du roi, qu'il était aimé de ses peuples, et que c'était une justice due au roi et à ses sujets ; et il s'étendit beaucoup sur l'estime et l'attachement qu'il a pour le roi... Il était informé des bruits qui avaient couru... Il me parla longtemps des cabales qu'il crut exister à la cour, et il s'étendit longuement sur les inconvéniens qui en résultaient : intrigues, tracasseries, soit des femmes, soit des hommes ; commerces de galanteries qui ont obtenu de grandes et de petites choses, affaires domestiques ; en un mot, il sait des détails sur tout le monde et dans tous les genres, et j'ai été fort surpris de trouver que ses connaissances s'étendaient jusqu'à moi. Il m'a fait à ce sujet la plaisanterie de me dire que je pourrais réussir auprès de la tsarine par des qualités qui ne sont pas ordinairement celles des négociateurs. *Il m'a parlé même de ses propres goûts avec une franchise dont j'ai peine à revenir...* On peut juger, par ce qu'il m'est permis de rapporter ici, que la conversation que j'ai eue avec ce prince a été composée d'un mélange de sujets bizarrement assortis ; mais, du côté de la confiance, de l'ouverture et de l'aisance, elle a été diamétralement opposée à ce que j'ai dû essuyer dans les propos de table... Ses idées sont fort grandes ; il ne se propose rien moins que d'écraser le fantôme de la maison d'Autriche ; ce sont ses expressions favorites. Au milieu de la confiance dont il est rempli, la méfiance perce néanmoins, et il lui est échappé

(1) *Mémoire sur ce que j'ai fait auprès du roi de Prusse*, par M. Du Mesnil, 12-19 septembre 1744. (Ministère des affaires étrangères. — *Correspondance de Prusse.*)

que si l'on manquait à ce qui lui est promis et qu'on ne le mît pas en état de faire vigoureusement la guerre, qu'il ne serait pas embarrassé et qu'il saurait bien se retourner. »

Du Mesnil ne crut donc pas prudent de partir sans prendre à peu près l'engagement qu'une fois Fribourg rendu, une division française viendrait se joindre à la petite armée impériale et bavaroise placée sous les ordres du maréchal Seckendorf pour aider cet officier général à faire une diversion indispensable, soit par une pointe sur l'Autriche à travers la Bavière, soit en inquiétant les derrières du prince de Lorraine. Le reste de l'armée française prendrait alors ses quartiers sur le Bas-Rhin, dans le voisinage de Mayence, pour tenir en respect les petits souverains de ces contrées, de jour en jour plus inclinés à prendre parti pour l'Autriche (1).

Ce plan ne pouvait déplaire à Francfort, où Du Mesnil, tant à l'allée qu'au retour, dut s'arrêter pour s'entendre avec l'empereur, qui y était toujours réfugié. Là, le difficile n'était pas de faire accepter un secours très désiré, mais bien de faire attendre qu'il fût disponible. L'honnête prince, en effet, ne tenait réellement plus en place. Le séjour de Francfort, dans des conditions à la vérité incommodes et presque misérables, lui était devenu insupportable. Puis, depuis qu'il voyait les souverains de France et de Prusse à la tête de leurs armées, il se sentait piqué d'émulation, ne rêvait plus que de guerroyer, de commander à son tour et de rentrer en triomphe dans sa capitale, le casque en tête et le sabre en main. A peine avait-il su Frédéric à Prague, qu'il voulait à tout prix et à tout risque partir pour Munich. Vainement lui objectait-on que le prince Charles arrivait, et que, comme on ne savait encore quelle route il suivrait pour atteindre la Bohême, on courait risque, en se lançant à l'aventure, de se rencontrer sur son chemin et de se faire écraser par lui. Vainement ajoutait-on que rien n'était préparé pour une campagne agressive en Bavière, ni subsistances ni logemens. « C'est le moment, au contraire, disait-il, puisque le prince Charles n'est pas encore arrivé et que l'Autriche ne sait plus où elle en est. » — « Ce serait à merveille (répondait, sans pouvoir se faire écouter, l'ambassadeur de France) avec une armée qui ne mange point : alors on pourrait faire la conquête du monde, parce que, n'incommodant personne, on serait sûr d'être bien reçu partout ; et si, avec cela, on pouvait encore ajouter à cette armée triomphante qu'elle ne dormît pas et qu'elle ne sentît pas les rigueurs de la saison, le coup serait immanquable. »

Rien n'y faisait : une lettre autographe de Louis XV ne fut pas

(1) *Pol. Corr.*, t. III, p. 283. Frédéric au maréchal de Noailles, 16 septembre 1744.

mieux accueillie que les conseils de son ambassadeur, et l'intendant Séchelles, accouru auprès de Fribourg pour signaler les difficultés de l'opération, ne put pas même obtenir audience. « Suis-je donc en tutelle? s'écriait le prince avec emportement. Ne me parlez point d'attendre. Je me reproche chaque jour que je passe ici. Si l'on me proposait de risquer ma vie dans une noble cause, j'y consentirais; mais de mourir de chagrin dans un trou comme Francfort, c'est ce que je ne ferai pas et à quoi on ne peut me forcer. » — « Enfin, écrivait Chavigny découragé, j'y emploie inutilement le vert et le sec, rien ne peut arrêter ce fanatisme de départ : on me cache les arrangemens que l'on prend, et je m'attends qu'il va nous échapper à la sourdine (1). »

Chavigny ne se trompait pas : le maréchal Seckendorf, qui manœuvrait toujours sur la frontière bavaroise, ayant remporté quelques succès et mis la main sur la place de Donawerth, l'empereur, confirmé dans ses espérances, n'y tint plus, et annonça brusquement qu'il partait le lendemain. Il n'était d'ailleurs pas fâché (il en convient lui-même dans son journal), en s'aventurant de sa personne, de compromettre la France, dont il craignait toujours, le moment venu, quelque hésitation à tenir sa parole. « J'ai réfléchi, dit-il, qu'ils pourraient jouer le tour à Seckendorf de lui déclarer qu'il était temps de se reposer et d'empêcher ensuite l'entière délivrance de la Bavière, mais qu'ils n'en useraient pas de la même façon avec moi... J'ai donc déclaré tout net que je partais et qu'il n'y avait plus rien à changer (2). »

La présomption est quelquefois au début couronnée de succès, et des actes téméraires peuvent réussir précisément parce qu'un ennemi prudent, ne soupçonnant pas qu'on puisse les tenter, néglige de se mettre en garde. Ce fut le cas : les Autrichiens, tout occupés de chasser Frédéric de Bohême, ou ne songèrent pas, ou renoncèrent, pour un temps, à défendre la Bavière, et Charles put y pénétrer sans coup férir, et faire à Munich l'entrée triomphale qu'il souhaitait. Exalté par cette bonne fortune inattendue, le héros improvisé ne se donna pas la peine de réfléchir que, précisément parce que son triomphe était dû à l'absence ou à l'inattention de ses ennemis, un retour offensif de leur part pouvait le lui enlever aussi aisément qu'il l'avait obtenu. La joie de se retrouver chez lui fit oublier qu'aucune précaution n'était prise pour qu'il y pût rester en sécurité. Le récit qu'il fait lui-même de sa campagne et

(1) (Ministère des affaires étrangères. — *Correspondance de Bavière, passim*, 16, 20, 22 septembre, 10, 12, 15 octobre 1744.) — Cette correspondance contient les dépêches du comte de Bavière, ambassadeur ordinaire, et de Chavigny, envoyé en mission spéciale auprès de Charles VII.

(2) *Journal de Charles VII*, p. 136.

de son arrivée à Munich, empreint d'une bonhomie touchante, mais mêlé de détails puérils peu dignes de préoccuper une âme héroïque, n'atteste aucune défiance de ce genre. Il s'y étend avec complaisance sur le bon accueil qu'il reçut à Ludwigsbourg, chez le duc de Wurtemberg, le bel appartement qu'il y a occupé, le bon chocolat qu'on lui servit, les précautions qu'il prit, cependant, pour ne déroger en rien à l'étiquette impériale; puis, le bonheur qu'il éprouva à serrer dans ses bras les membres de sa famille, qui ne l'avaient pas suivi dans son exil; enfin, les larmes qui coulèrent de ses yeux au bruit du canon, des cloches et des acclamations dont Munich tout entier retentissait sur son passage. Cette page est la dernière de ce curieux document intime, et le triste réveil qui allait suivre cette confiance exagérée n'a pas même permis de l'achever (1).

Ce que Charles avait prévu, en effet, et ce qui aurait dû l'arrêter au lieu de le pousser imprudemment en avant, ne pouvait manquer d'arriver. Le 7 novembre, après un assaut qui avait failli manquer comme les autres et qui fut encore plus meurtrier, Fribourg, à bout de vivres et de munitions, finit par se rendre, et la soumission de toutes les possessions autrichiennes riveraines du Rhin, qu'on appelait l'Autriche antérieure, suivit sans difficulté. C'était un assez maigre résultat d'un si grand effort; mais les troupes françaises étaient trop épuisées, la saison trop avancée et Louis XV trop pressé de s'en retourner à Paris pour qu'une nouvelle campagne fût possible. Le secours promis à Frédéric se borna à quelques détachemens envoyés pour fortifier le corps auxiliaire français, commandé par le marquis de Ségur et qui servait déjà sous les ordres de Seckendorf, le gros de l'armée allant prendre ses quartiers d'hiver avec Maillebois sur les bords du Bas-Rhin. Et ainsi, cette campagne, commencée avec tant d'éclat, se termina, laissant le prestige des armes françaises de nouveau compromis par la peine que leur avait coûtée un succès aussi léger qu'insignifiant, tandis que l'Autriche se remettait de son trouble et que les deux alliés de la France, Frédéric devant Prague et Charles VII à Munich, l'un se plaignant hautement, l'autre ne se doutant de rien, demeuraient dans une situation également précaire et menacée.

Ce qui, plus encore que la fatigue de l'armée et la rigueur de la saison, rendait toute nouvelle entreprise, pour l'heure présente, impossible, c'était l'incertitude de la politique qui allait désormais présider aux résolutions du cabinet français. Depuis que la maladie du roi avait visiblement affaibli chez lui la faculté de travail et d'attention qui n'avait jamais été très grande, aucun de ceux qui le

(1) *Journal de Charles VII*, p. 137-140.

voyaient de près n'espéraient plus qu'il pût sérieusement persévérer dans l'entreprise de gouverner par lui-même. Il était clair que, de guerre lasse, sans le dire, sans peut-être se l'avouer à lui-même, il ne tarderait pas à retomber sous le despotisme effectif, sinon nominal, de quelque influence toute-puissante. Dès lors, tous les esprits étaient en campagne : et ceux qui se croyaient en passe d'arriver pour faire pencher la balance de leur côté, et les spectateurs avisés pour deviner où se porterait la faveur royale et se placer à temps sur son passage. C'était un feu croisé d'intrigues, et à Paris, où les ministres, sauf le maréchal de Noailles, étaient retournés attendre la fin du siège, et parmi les hauts personnages militaires qui se pressaient dans l'entourage du roi, une lutte sourde avait recommencé entre les partisans d'une action restreinte, bornée aux frontières de France, et ceux qui, plaçant leur confiance dans Frédéric, consentaient à aller même au fond de l'Allemagne se prêter à ses exigences. C'était si bien là le point en litige que l'envoyé prussien, Schmettau, se mit en devoir, pour veiller de plus près à le faire résoudre dans le sens que désirait son maître, de suivre le roi devant Fribourg, où même, un instant, l'ambassadeur ordinaire, Chambrier, vint le rejoindre.

De là, Schmettau assiégeait Louis XV de notes pressantes, de plans de campagne indiquant tous les mouvemens que l'armée devait faire, discutant le mérite des généraux, le tout pour conclure toujours en faveur de Belle-Isle, objet connu des prédilections prussiennes. L'insistance devint même tellement indiscrète que Louis XV s'impatienta, et, dans une lettre à Frédéric, le pria d'inviter son agent à ne pas faire « de liaisons particulières à sa cour. » — « Ce n'est pas, disait-il, le moyen de me plaire, » et Frédéric dut promettre d'y mettre ordre. Malheureusement, l'avertissement arriva trop tard, car Schmettau avait déjà envoyé une copie mal chiffrée de ces notes compromettantes par un courrier qui eut la maladresse de se laisser tomber entre les mains des Autrichiens. Marie-Thérèse eut ainsi de première main connaissance de tout le détail intime et des démêlés ministériels de la cour de France, et l'on peut juger le plaisir qu'elle y prit et le bruit qu'elle ne manqua pas d'en faire. Le spectacle d'une si tendre confiance établie entre un souverain allemand et un étranger était précisément ce qu'il lui fallait pour raviver les susceptibilités très en éveil du patriotisme germanique, d'autant plus que, dans une de ces pièces, Schmettau, pour faire mieux agréer ses conseils, promettait à Louis XV qu'avec la ligne de conduite qu'il lui indiquait, on forcerait bien tous les états de l'empire, même ceux qui gardaient encore une attitude de neutralité, à se prononcer en sa faveur, et qu'ainsi le roi de France et sa dynastie seraient toujours les maîtres de l'Allemagne et les arbitres

de la *balance de l'Europe*. Cette phrase, publiée et commentée dans un manifeste officiel de la chancellerie de Vienne, où l'on reconnaissait la main de Marie-Thérèse, fit promptement le tour de l'Allemagne, et Frédéric, qui ne le lut pas (dit son secrétaire Eichel) sans un tremblement de consternation, se vit contraint de rappeler l'imprudent correspondant, en le semonçant très rudement, suivant son usage. — « Vous êtes un homme d'esprit, lui disait-il, et vous vous êtes conduit d'une façon si extraordinaire que je n'y comprends rien. C'est à vous de porter la peine de vos étourderies et de la rage que vous avez d'intriguer à tort et à travers. » — Si Belle-Isle avait compté sur cet appui pour revenir sur l'eau, il fut encore trompé ce jour-là, et, comme on va le voir, dorénavant il jouait de malheur. En revanche, le maréchal de Noailles, traité assez dédaigneusement dans les lettres interceptées si mal à propos, s'en montra assez piqué, et, à partir de ce moment, son zèle pour les intérêts du roi de Prusse et ses impatiences belliqueuses diminuèrent sensiblement (1).

Mais, au fond, ce n'était ni de l'avènement de tel ou tel ministre, ni du commandement donné à tel ou tel général que dépendait, aux yeux des connaisseurs, la direction qui allait être donnée à la politique française ; c'était d'une question en apparence moins grave, mais, en réalité, plus décisive. Il s'agissait tout simplement de savoir si Louis XV resterait fidèle aux promesses de vertu et de continence que la peur plus que le repentir avait arrachées de lui sur son lit de souffrance. Si la duchesse de Châteauroux, reparaissant devant sa vue, reprenait son empire sur ses sens et sur son esprit, avec elle aussi reprenaient le dessus les conseils ardens et guerriers dont elle avait toujours été l'interprète. Sa disgrâce prolongée, au contraire, laissait l'influence aux conseillers religieux, par nature plus pacifiques, et qui, d'ailleurs, avaient trouvé un auxiliaire inattendu dans Maurepas, le dernier héritier des traditions prudentes de Fleury. Aussi, Chambrier, en témoin attentif et sagace, n'hésitait pas à affirmer à Frédéric que dans cette lutte entre la conscience et la passion était tout le nœud de la situation politique et même militaire. — « Le retour de la duchesse à la faveur, lui écrivait-il, le 6 novembre, doit faire du bien aux intérêts de Votre Majesté ; il n'y a eu, jusqu'à présent, que cette duchesse qui ait pu dire au roi de France les choses comme elles sont et le déterminer à certains partis de vigueur ; si elle réprend du crédit sur

(1) Chambrier à Frédéric, 24, 27 septembre, 19 octobre, 20 novembre 1744. (Ministère des affaires étrangères.) — Louis XV à Frédéric, 17 septembre 1744. (Ministère des affaires étrangères. — *Correspondance de Prusse.*) — Frédéric à Louis XV, 5 octobre 1744, à Schmettau, 22 novembre 1744. *Pol. Corr.*, t. III, p. 300-322. — *Preussische staatschriften*, 494-515.

son esprit, elle portera peut-être à nommer un ministère pour les affaires étrangères, ce qui est fort nécessaire dans des affaires aussi capitales que celles d'aujourd'hui... »

... Et, quelques jours après, il ajoutait : « Il faut attendre pour voir clair dans le parti que le roi de France prendra au sujet de la duchesse de Châteauroux, parce que de là dépendront bien des choses pour ou contre le système actuel ; je veux dire, ou pour donner plus de vigueur et d'égalité aux opérations, ou pour que les choses aillent toujours comme par le passé : malgré que le roi de France pense bien, mais comme il n'a pas assez de volonté sur certaines choses, parce qu'il paraît se défier de lui-même, pour forcer son ministère à penser comme lui et à agir en conséquence, ce dernier aura toujours le dessus, parce qu'il est chargé de l'exécution. Voilà ce qui est à craindre et ce que la duchesse de Châteauroux serait seule capable d'empêcher, si son crédit reprenait une certaine supériorité, parce qu'elle dit au roi des choses qui l'aiguillonnent et le décideront peut-être à agir (1). »

Se montrer confiant et annoncer le succès qu'on désire a toujours paru, aux yeux des gens experts en intrigue, le meilleur moyen de le faire arriver. Les amis de Mme de Châteauroux ne manquaient pas de mettre cet expédient en usage. C'était parmi eux à qui ferait remarquer avec quelle sécheresse Louis XV avait pris congé de la reine, le soulagement qu'il paraissait éprouver à être délivré de sa présence, le soin qu'il mettait à écarter toute allusion aux scènes douloureuses de Metz. De là à conclure que les relations étaient déjà renouées avec la favorite, il n'y avait qu'un pas, et les donneurs d'avis, soi-disant bien informés, dont toutes les cours abondent, racontaient déjà tout bas qu'un commerce de lettres amoureuses était échangé journellement entre le camp de Fribourg et Paris. Le plus empressé comme le plus intéressé à répandre ces rumeurs était aussi le moins scrupuleux en fait de mensonges et de fanfaronnades ; je veux dire le duc de Richelieu. Ce n'était pas sans surprise, à la vérité, qu'on avait vu ce seigneur, que tout le monde croyait disgracié et perdu, revenir, comme si de rien n'était, prendre son service à l'armée et même dans l'antichambre royale. Le roi, de son côté, l'ayant reçu comme à l'ordinaire, il ne lui en fallut pas davantage pour laisser entendre à tout le monde qu'il était de nouveau dans la confidence de ses peines de cœur. — « Mon cher Valfons, disait-il à un jeune officier, son protégé (qui venait le trouver sous sa tente pour le consoler de sa défaveur), votre

(1) Chambrier à Frédéric, 19 octobre, 6, 10 novembre 1744. (Ministère des affaires étrangères.)

amitié, toujours honnête, sera récompensée par une confidence ignorée de tous et dont je vous demande le secret le plus exact : on me croit noyé et je n'ai pas de l'eau jusqu'à la cheville. Le roi lui écrit tous les jours et j'espère que tout ira bien. » — Ou Valfons ne garda pas bien le secret, ou Richelieu en avait fait encore quelques autres communications, car Chambrier parlait de cette réconciliation dans sa correspondance comme d'un fait avéré et certain (1).

Richelieu se vantait suivant son habitude, et il en convient lui-même, dans le seul document authentique que nous ayons conservé de lui. Le roi l'accueillait bien effectivement comme s'il n'eût conservé aucun souvenir de ce qui s'était passé entre eux ; mais c'était à la condition que lui-même se gardât de toucher à ce sujet délicat et de lui en rappeler la mémoire. Une seule fois, pendant la durée du siège, il tenta d'y revenir et mal lui en prit. Il était resté dépositaire de toute la correspondance du roi et de la duchesse, que le valet de chambre Lebel, dans le désordre des momens critiques, lui avait en quelque sorte jetée entre les mains, après avoir entassé pêle-mêle toutes les lettres dans une serviette, sans avoir le temps ni de les ranger, ni de les compter, ni de les envelopper. A Fribourg, Lebel fit redemander son paquet. Richelieu, voulant profiter de l'ouverture, s'approcha du roi, au moment du coucher, pour s'informer si la demande était faite de sa part et si la remise devait avoir lieu entre ses mains. Le roi rougit en le voyant venir, et, passant devant lui sans le regarder, pour entrer dans sa garde-robe, lui dit d'une voix sèche et basse : « Comme vous voudrez, comme vous voudrez. »

Le siège fini, ce fut encore, pour l'adroit courtisan, une suite de nouveaux mécomptes. Il annonça d'abord qu'il allait partir pour le Languedoc, dont il était gouverneur et où il devait présider les états de la province. A Bordeaux, il était à moitié route d'Espagne ; c'était autant de chemin fait, pensait-il, pour aller remplir la mission dont on l'avait flatté au temps de sa faveur et chercher à Madrid la future dauphine ; mais le roi ne parut pas avoir gardé le moindre souvenir de cette promesse. Le duc, alors, sollicita au moins la permission de passer par Paris pour mettre ordre à quelques affaires ; l'autorisation lui fut refusée : évidemment, on se méfiait de l'entrevue et des entretiens qu'il allait chercher dans la capitale (2).

La vérité est que le roi, travaillé à la fois par les scrupules si ré-

(1) *Mémoires de Valfons*, p. 123. — Chambrier à Frédéric, 19 octobre 1744. (Ministère des affaires étrangères.)

(2) *Mémoires inédits de Richelieu*, communiqués par M. de Boislisle.

cemment réveillés de sa conscience et par le retour de sa passion, humilié de l'éclat donné à son repentir, mais sentant le ridicule et l'odieux d'une rechute qui ne serait pas moins publique, partait de Fribourg et s'approchait lentement de Paris sans savoir encore quel parti il allait prendre et lequel de ces sentimens mélangés l'emporterait dans son cœur. La duchesse, de son côté, devinant ses incertitudes, se mourait dans la retraite à Paris d'angoisse et d'impatience. Elle passait par de brusques transitions de l'espérance au découragement. On suit ces alternatives dans les lettres que Richelieu lui-même nous a conservées.

A la première nouvelle du rétablissement complet du roi, ç'avait été d'abord des éclats de joie qu'elle ne pouvait contenir; le drame de Metz n'était plus que l'intermède d'une comédie à caractères, dont le dénoûment heureux était écrit d'avance. — « Je ne reviens pas, écrivait-elle, du compliment fait à Mme de Luynes; si c'était dans un autre moment, j'en rirais comme une folle, car il n'y a rien de si singulier; mais je me meurs de peur que cela ne passe la plaisanterie et que tous les jours je n'apprenne quelque nouveau propos, car je compare la peur qu'il a du diable à celle du page du comte de Clermont qui s'en fut à sept lieues, l'épée à la main, sans s'arrêter. Quand sa tête sera revenue, je ne serai pas en peine; je lui manquerai furieusement, et il se repentira bien de tout ce qu'il a dit et fait, et je vois d'ici qu'il prendra en aversion les gens qu'il aura, comme cela, complimentés à toute outrance. Cette quantité d'amendes honorables est comique et, pour trancher le mot, ridicule. Quand *il* se portera tout à fait bien, comme cela l'impatientera! Je vous ai dit qu'*il* n'en mourrait pas. Je vous dis à présent que nous reviendrons plus brillans que jamais... La reine a été nulle jusqu'à présent; elle commence à vouloir devenir un personnage,.. elle mourra à la peine et cela n'ira pas loin. »

Quelques jours après, cependant, les assurances ne sont pas moins positives, mais le ton respire moins de confiance et, pour sauver les dehors et s'accommoder avec le ciel, l'amante est prête à se contenter, pour un temps du moins, du nom d'amie. — « Je ne connais pas le roi dévot, dit-elle, mais je le connais honnête homme et très capable d'amitié;.. il est bien persuadé que je l'aime pour lui et il a bien raison, mais c'est un grand point qu'il le sache, et j'espère que la maladie ne lui a pas ôté la mémoire. Jusqu'ici, personne n'a connu son cœur que moi, et je vous réponds qu'il l'a bon, et très bon, et très capable de sentiment. Je ne vous nierai pas qu'il y a du singulier parmi tout cela, mais ce n'est pas ce qui l'importe (*sic*). Il restera dévot, mais point cagot... Je l'aime cent fois mieux ainsi... Je n'aurai plus rien à craindre, ni changement, ni maladie, ni le diable, et nous mènerons une vie délicieuse. Ajou-

tez un peu plus de foi à ce que je vous dis; ce ne sont pas des rêveries. Vous verrez si cela ne se réalisera pas : tout cela est fondé sur la connaissance que j'ai de l'homme à qui nous avons affaire, et je vous assure que je connais tous les replis de son âme. Adieu, mon cher oncle, portez-vous bien; pour moi, je songe à me faire une santé de crocheteur pour faire enrager nos ennemis le plus longtemps que je pourrai et avoir le temps de les punir, et ils le seront, vous pouvez en être assuré. »

A cette idée de sa vengeance qui s'apprête, son imagination s'exalte, et ce ne sont plus seulement ses persécuteurs qu'elle veut atteindre, ce sont les amis froids qui l'ont laissée succomber sans la défendre, dont elle veut punir l'indifférence. « Vous me mandez, écrit-elle, que M. le maréchal de Noailles vous a chargé de me faire ses complimens. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce la façon dont on doit agir avec quelqu'un à qui on a autant d'obligations? et je puis dire qu'il m'en a beaucoup, et que, si l'on a quelque reproche à me faire, c'est de l'avoir autant soutenu... Franchement, il ne vaut rien, ces gens-là n'aiment guère, aussi bien peu de gens les aiment. Il n'y a que moi qui ai été assez folle pour cela. Aussi, si je reviens jamais, comme je n'en doute pas, comme je le haïrais! comme je lui nuirais! comme je le persécuterais!.. Vous aurez beau dire, je le perdrai à n'en jamais revenir. Je serai toute différente de ce que j'étais; je serai méchante comme un diable, d'une impertinence dont on n'aura jamais eu d'exemple, et je leur ferai voir à qui ils se sont joués... Je voudrais déjà y être, mais il n'y a que de la patience à avoir et je suis bien sûre que cela sera. *Le roi se porte à ravir et moi aussi; il n'y a qu'à désirer que cela dure, car, pour le reste, je n'en doute pas.* Ce sera charmant, cher oncle, et nous aurons bien du plaisir, et il sera de plus longue durée que celui de nos ennemis, qui périront. Vous savez que je suis heureuse, c'est plaisant à dire dans ce moment, mais pourtant c'est ce qui vous le prouvera... Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, et, en vérité, il y en a grand besoin, car il n'y a sorte de sottises dont vous ne vous avisiez. »

Puis viennent des précautions pour éviter, avec le retour des accidens de santé, le réveil importun de la conscience. Il faut à tout événement se mettre bien avec les médecins. « Je serai bien aise de savoir comment vous êtes avec La Peyronie; faites-lui croire au moins que je ne lui sais nul mauvais gré de tout ce qui s'est passé, que je ne m'en prends nullement à lui, que vous et moi l'aimons beaucoup: c'est absolument nécessaire et pour cause que vous pouvez deviner aisément. »

Enfin, à mesure que la crise finale approche, l'impatience prend le dessus, et, moins tranquille et plus pressée qu'elle ne veut pa-

raître, elle songe à en finir en s'adressant directement au cœur du roi. Une lettre est déjà prête pour lui être remise par un messager qui va partir pour aller à sa rencontre; mais M[me] de Tencin, experte conseillère en ce genre d'affaires, l'arrête au passage: « Vous avez raison, dit la duchesse, il vaut mieux attendre que manquer son coup... Mais je ne sais plus où j'en suis, je ne reconnais plus en moi ni M[me] de La Tournelle ni M[me] de Châteauroux, je deviens étrangère à moi-même (1). »

Le roi était attendu le 14 novembre à Paris; quatre jours auparavant, le 10, on eut quelque indice des dispositions dans lesquelles il arrivait, par deux ordres d'exil expédiés de son cabinet à l'adresse: l'un, du duc de Châtillon, gouverneur du dauphin; l'autre, de M. de Balleroy, qui, après avoir rempli les mêmes fonctions dans l'enfance du duc de Chartres, était resté auprès du prince sur le pied de secrétaire intime. Pour le duc, sa disgrâce était expliquée par un motif ostensible et avoué. C'était lui qui, sans autorisation et contre l'avis même du ministère, avait cru devoir faire partir le dauphin pour Metz au moment de la plus grande inquiétude. Averti de la convalescence du roi à Châlons, il n'avait pas cru devoir suspendre le voyage; mais, dès le premier moment, la froideur de l'accueil fait par le roi à son fils n'avait que trop fait voir qu'un mourant prend rarement en bonne part les soins trop empressés d'un héritier. Tout le monde fut convaincu cependant que le véritable tort de M. de Châtillon était d'avoir hautement applaudi au renvoi de la favorite et d'avoir même tiré de ce châtiment exemplaire une instruction morale pour l'édification de son élève. Quant à M. de Balleroy, des commentaires plus plausibles encore allèrent aussi leur train, car on ne connaissait de reproches à lui faire que sa parenté avec la maison de Fitz-James et ses relations avec l'un des princes dont la brusque entrée dans la chambre du malade avait amené toute la crise. Quoi qu'il en soit, le parti religieux tout entier se sentit atteint dans la personne de ces deux seigneurs, et Maurepas, chargé de l'exécution de l'ordre d'exil, ne le transmit qu'avec consternation (2).

L'inquiétude et la curiosité, devenues générales à la cour, se répandirent bientôt dans la ville, et des propos, des nouvelles contradictoires, des rumeurs de toute sorte se propagèrent et s'échangèrent à voix basse pendant toute la durée des fêtes d'une pompe

(1) M[me] de Châteauroux au duc de Richelieu, 22 avril, 13, 20 septembre 1744. — De ces lettres, les unes se trouvent en original à la bibliothèque de Rouen, d'autres m'ont été communiquées par M. de Boislisle, en même temps que le fragment des mémoires de Richelieu. — Voir aussi Goncourt, *Maîtresses de Louis XV*, t. I, p. 366.

(2) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 133-135. — *Journal* de Barbier, novembre 1744.

inusitée qui accueillirent le roi à Paris. Quelques semaines seulement auparavant, le retour dans sa capitale du prince victorieux et miraculeusement échappé à la mort aurait excité des transports d'enthousiasme; aujourd'hui, une sourde et sombre préoccupation tempérait l'expression de la joie populaire. La reine avait quitté Versailles pour venir au-devant de son époux; elle le reçut aux Tuileries, où ils durent passer ensemble les deux jours qui suivirent. La présence des souverains à Paris, leur séjour dans la demeure de leurs ancêtres, abandonnée depuis près d'un siècle, étaient un fait si inaccoutumé pour la génération nouvelle, que non-seulement l'avocat Barbier, qui voyait passer la cérémonie de la rue, mais le duc de Luynes, qui en réglait l'ordre et la disposition dans l'intérieur du palais, croient devoir en donner des descriptions circonstanciées et minutieuses, comme d'une rareté qu'on n'a jamais vue et qu'on ne reverra plus.

Grand couvert aux Tuileries mêmes, où la foule est admise à défiler devant la table royale; dîner de gala le lendemain à l'Hôtel de Ville, servi par le prévôt des marchands et les échevins en robe rouge; *Te Deum* splendide à Notre-Dame; pèlerinage d'actions de grâces non moins solennel à Sainte-Geneviève; complimens débités par tous les prélats au parvis de toutes les églises; cantates composées par tous les poètes du jour et récitées sur tous les théâtres; arcs de triomphe sur toutes les places; illuminations des rues éclairant la promenade du cortège royal; distribution de vivres et d'argent au populaire; fontaines de vins et de liqueurs répandues sur les voies publiques; les comptes-rendus ne nous font grâce d'aucun détail; mais pas plus le courtisan que le bourgeois ne peuvent se défendre de marquer discrètement au passage les observations qu'ils ont entendu murmurer à leurs oreilles. Si Luynes nous décrit la configuration des deux appartemens contigus occupés par le roi et la reine, l'un donnant sur le Carrousel et l'autre ouvrant sur le jardin, c'est pour ajouter quelques lignes plus loin que, pendant la nuit, les femmes de chambre ont cru entendre gratter à la porte de la reine, mais que, ne s'étant pas assez empressées d'ouvrir, elles n'ont plus trouvé personne. S'il mentionne la distribution et l'ordre des services entre les divers officiers de la cour, ce n'est pas sans faire remarquer que le roi, à plusieurs reprises, a paru calculer à quelle époque le duc de Richelieu reprendrait le sien, et que le duc de La Rochefoucauld, un de ceux qui s'étaient signalés à Metz par la hardiesse de leur langage, n'a pas été appelé à son tour. Barbier, de son côté, fait observer que le grand chambellan, le duc de Bouillon, n'était point à sa place ordinaire dans le carrosse du roi. « Si c'est, dit-il, pour s'être querellé à Metz avec La Peyronie, on le lui a gardé longtemps!.. » Enfin, il n'a pas vu sans

surprise passer côte à côte dans la procession l'ami de la duchesse, le cardinal de Tencin, et Fitz-James, son proscripteur, qu'on ne s'attendait plus à y voir. « Toutes ces nouvelles se font, dit-il, sur Mme de Châteauroux, au sujet de laquelle chacun tient des propos de toute sorte, sur lesquels il est nécessaire pourtant d'être circonspect pour éviter la Bastille (1). »

Une résolution très importante, que le roi fit connaître en arrivant à Versailles, aurait dû fixer les incertitudes et ne fit que les accroître. On se souvient qu'après la mort de Fleury et le renvoi d'Amelot, Louis XV, pour bien montrer qu'il voulait tout diriger lui-même, n'avait confié à personne le ministère des affaires étrangères, se réservant d'en faire le travail directement avec les premiers commis. Cette vacance, qui, pendant la maladie de Metz et le siège de Fribourg, causait une véritable stagnation des affaires, était l'objet des réclamations les plus vives de la part des ministres et des ambassadeurs étrangers ; aussi, à son retour de l'armée, le petit-fils de Louis XIV, s'apercevant un peu tard qu'il ne pouvait, comme son aïeul, mener la France à lui seul, se résigna enfin à se faire aider par un ministre. Dans un moment où le conseil était divisé entre deux tendances contraires, dont l'une fondait tout son espoir sur le retour de Mme de Châteauroux, le choix devait être significatif, et chacun regarda s'il pouvait y trouver la trace de la main qui l'avait dicté ; mais les juges les plus habiles furent en défaut, et le roi, cette fois encore, sembla prendre plaisir à déjouer toutes les interprétations. Il eut pourtant deux nominations successives à faire, car, par une réserve assez singulière en tout temps, mais parfaitement inattendue à Versailles, le premier titulaire désigné n'accepta pas. C'était un vieux diplomate du nom de Villeneuve, qui avait presque fait toute sa carrière en Orient, et revenait depuis peu de Constantinople, où il s'était acquitté avec habileté des fonctions d'ambassadeur auprès de cette cour, où la situation d'un agent français était toujours délicate (2). On ne pouvait être plus étranger aux intrigues du jour. Villeneuve, craignant sans doute d'y être mêlé, allégua son âge et sa fatigue pour supplier le roi d'être déchargé du fardeau. Il était si contraire aux usages d'alors de se dérober, même par modestie, à une commission royale, que ce refus fit presque scandale. Les chroniques du temps racontent que, quand Villeneuve fit son entrée à Versailles, chacun le croyant en fonc-

(1) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 140-145-154 et suiv. — *Journal* de Barbier, novembre 1744.

(2) Un jeune écrivain, dont j'ai déjà eu l'occasion de signaler le mérite, M. Albert Vandal, vient de raconter, dans un volume très intéressant, l'ambassade de M. de Villeneuve à Constantinople et la situation brillante que ce diplomate avait su rendre à la France en Orient.

tions, c'était à qui se presserait autour de lui pour lui faire compliment et se recommander à son patronage. Mais à sa sortie du cabinet du roi, sa désobéissance étant connue, tout le monde s'écartait pour ne pas être atteint par la contagion de sa défaveur, et le vide se fit à l'instant sur son passage.

A défaut de Villeneuve, ce fut le marquis d'Argenson, frère du ministre de la guerre, qui fut appelé. Cette désignation, qui surprit encore plus que la première, n'en apprit pas davantage. Le marquis était à peine connu à la cour, où son humeur taciturne et la gaucherie de ses manières lui avaient fait peu d'amis, et quoiqu'on le sût très lié avec des gens qui devaient se connaître en fait d'esprit, puisqu'ils en faisaient métier, — Voltaire entre autres, — ce défaut d'usage du monde faisait douter de son intelligence, et on l'appelait familièrement *d'Argenson la bête*, pour le distinguer de son frère, qui brillait au contraire par l'art de plaire et l'agrément de sa conversation. Luynes, toujours prudent, dit seulement : « M. d'Argenson l'aîné a de l'esprit, mais non pas tant que son frère, ni de la même espèce; il est aussi d'une figure beaucoup moins agréable. » C'était le comte assurément (quoiqu'il s'en défendît) qui avait sollicité et obtenu cette grandeur nouvelle pour sa famille. Mais le comte lui-même qu'était-il et que voulait-il ? Ami dévoué de Mme de Châteauroux pendant ses jours de faveur, c'était lui pourtant qui avait été chargé de lui communiquer son ordre d'exil ; mais il l'avait fait avec tant de ménagement et une si touchante apparence de douleur qu'elle ne paraissait pas lui en vouloir. On se perdait en conjectures, et il fallait encore attendre.

L'attente se prolongea plusieurs jours. Comment elle fut enfin terminée et ce qui se passa dans les jours qui suivirent, c'est ce qu'il est assez difficile à démêler au milieu des innombrables récits, tous plus ou moins faits à plaisir, que nous transmettent des mémoires eux-mêmes plus ou moins autenthiques. Le plus digne de foi est assurément celui qui porte le nom de la vieille duchesse de Brancas, alliée, comme je l'ai dit, à Mme de Châteauroux, par le mariage de son fils M. de Lauraguais, de plus, amie intime du duc de Richelieu et désignée à ce moment-là même comme dame d'honneur de la future dauphine. Il en faut retrancher cependant quelques circonstances d'une inexactitude évidente, qui font craindre ou que la vieille dame, en écrivant ses souvenirs, n'ait été trahie souvent par sa mémoire, ou que son petit-fils, en les publiant, pour donner plus de relief aux anecdotes, se soit permis d'en altérer le texte. Sous réserve de ces détails, le fond même de la narration paraît vraisemblable. Il n'est pas douteux, en effet, que, dès son arrivée à Versailles, le roi sut se ménager une entrevue secrète avec la duchesse ; rien ne nous empêche de croire que ce fut à Versailles

même, et que pour pénétrer inaperçue dans le palais où elle se croyait sûre de rentrer le lendemain en souveraine, l'orgueilleuse favorite ne refusa pas, peut-être même trouva plaisant de s'y faire conduire dans une de ces modestes voitures de service que, dans le langage des valets et des gens de cuisine, on appelait du nom grotesque de *pot de chambre*. La rencontre fut pleine de tendresse et d'émotion, et la duchesse, prête à se trouver mal, garda pourtant assez de sang-froid pour s'écrier : « Comme ils *nous* ont traités, » indiquant ainsi par ce pronom collectif qu'offense, ressentiment et désir de vengeance, tout était redevenu commun entre les deux amans. Aussi (raconte toujours Mme de Brancas), lorsque la duchesse rentrant chez elle, des serviteurs de confiance vinrent l'avertir que sa maison était surveillée par des gens suspects qu'on croyait des envoyés de Maurepas : « C'est bien, dit-elle d'un ton assuré, il ne m'importunera pas longtemps (1). »

Effectivement, le lendemain, au sortir du conseil, le roi fit signe à Maurepas de le suivre dans un cabinet qu'on appelait le cabinet des perruques, probablement parce que c'était le lieu où, comme le raconte Saint-Simon, dans les jours de chaleur, les ministres se débarrassaient de cette forêt de cheveux postiches dont la mode du temps chargeait leur tête. Il lui enjoignit sur-le-champ, sans autre commentaire, de se rendre chez la duchesse de Châteauroux pour lui faire savoir que tout ce qui s'était passé à Metz était non avenu et qu'elle devait reprendre son rang à la cour. Maurepas, interdit, demanda la permission de mettre par écrit les termes de la commission royale, afin de ne point être exposé à les altérer. « C'est inutile, dit le roi en lui tendant un papier déjà préparé, les voilà tout écrits (2). »

Maurepas n'eut qu'à s'incliner et partit sur-le-champ pour Paris. Il était six heures du soir quand il vint frapper à la porte de la du-

(1) *Fragmens de mémoires de la duchesse de Brancas*, p. 238-230. — La vraie difficulté, qui peut faire révoquer en doute l'exactitude des mémoires de Mme de Brancas, c'est la part qu'elle attribue dans toute cette intrigue au duc de Richelieu lui-même, dont elle fait l'intermédiaire et même le témoin de la première entrevue du roi et de la duchesse. Or, il résulte du récit de Richelieu lui-même (tel que je le tiens de M. de Boislisle) et des documens authentiques du temps que le duc de Richelieu était absent à ce moment, occupé à présider les états de Languedoc, et ne revint à la cour qu'après la mort de la duchesse. — Quant aux détails donnés dans les compositions, faites à plaisir par Soulavie, sous le nom de mémoires de Richelieu et de Maurepas, et auxquels beaucoup d'historiens, entre autres MM. de Goncourt et Michelet, ont eu la faiblesse d'ajouter foi, ils ne méritent (pas plus que les recueils dont ils sont tirés) aucune confiance.

(2) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 102. — A partir de cet entretien du roi avec Maurepas, tous les faits qui vont suivre sont mentionnés dans son journal par le duc de Luynes et par conséquent parfaitement certains.

chesse. Le valet de service répondit qu'elle était absente. Il déclina son nom ; même réponse : la duchesse ne recevait personne. « Mais je viens de la part du roi, » dit Maurepas. A ce mot, toutes les portes s'ouvrirent, et il fut introduit jusque dans la chambre où était couchée la duchesse, souffrant, depuis le matin, d'un léger mouvement de fièvre. Près de son lit se tenait le duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, dépêché probablement par son père pour faire, en prudent courtisan, sa paix à tout événement. Dès qu'il entendit prononcer le nom du roi, le jeune duc se retira, et Maurepas, tirant son papier de sa poche, commença son compliment : « Le roi m'ordonne, madame, y était-il dit, d'avoir l'honneur de vous mander qu'il est bien fâché de tout ce qui a eu lieu à Metz et de l'indécence avec laquelle vous avez été traitée, et qu'il vous prie de l'oublier... » A ces mots, qu'elle attendait sans doute, la duchesse l'interrompit : « Oh ! je sais bien, dit-elle, que le roi n'a aucune part à ce qui s'est passé. — Et pour vous en donner une preuve, reprit Maurepas, il espère que vous voudrez bien reprendre vos appartemens à Versailles ; il vous donnera en toute occasion des preuves de sa protection, de son estime et de son amitié, et vous rendra vos charges. » — « Après s'être acquitté de sa commission, ajoute le duc de Luynes, M. de Maurepas voulut dire quelque chose à Mme de Châteauroux sur la prévention qu'on avait pu lui donner contre lui et l'embarras où il se trouvait de paraître devant elle par cette raison, et lui demanda sa main à baiser. » Sur le mot d'embarras, Mme de Châteauroux répondit qu'elle le croyait bien, et lui donna sa main à baiser en lui disant : « Cela n'est pas cher. » — D'autres prétendent qu'elle répondit : « Cela est sans conséquence... »

« Le soir, dit toujours Luynes, Mme la duchesse de Modène et Mme la duchesse de Boufflers (deux amies bien connues de Mme de Châteauroux) jouaient chez moi ; on vint annoncer à Mme de Modène une lettre qu'on dit lui être venue par courrier : ce courrier était un laquais de Mme de Châteauroux. Mme de Modène lut la lettre avec empressement ; elle se leva aussitôt et donna son jeu à tenir ; elle passa dans un cabinet où elle écrivit un mot, et alla ensuite dans l'antichambre parler au courrier, à qui elle donna huit louis. Le courrier montra cet argent à ceux de sa connaissance, en disant qu'il fallait qu'il eût apporté une bonne nouvelle, puisqu'il était si bien payé. » — Effectivement, le billet contenait la reproduction, à peu près textuelle, du papier lu par Maurepas, et, dès le soir même, un grand nombre de copies circulaient dans Paris, ce qui prouvait que la matinée avait été employée à les préparer (1).

(1) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 162-163.

La nouvelle se répandit donc avec la rapidité de l'éclair. Les dames reviennent ! Ce fut le cri arraché de toutes les poitrines par le sentiment de l'honneur, de la décence et de la religion également outragées. La stupeur fut assez générale pour troubler même la docile complaisance des gens de cour, en même temps qu'autour d'eux se révoltait la droiture du bons sens populaire. « Les dames reviennent, je ne sais où j'en suis, » écrivait, dans une lettre que j'ai sous les yeux, l'évêque de Mirepoix, Boyer, le distributeur officieux de la feuille des bénéfices. — « Puisqu'il reprend sa *catin*, disaient les dames de la halle, nous ne dirons plus un *Pater* pour lui ! »

Des écrivains superficiels, moitié libertins, moitié philosophes, ont pu sourire de cette émotion ressentie partout pour un caprice royal. Mais, si le maintien de la loi morale est le plus sacré des dépôts que la Providence ait confié à la garde des pouvoirs publics, c'était le peuple qui avait raison, et son instinct ne le trompait pas. C'était un jour fatal pour la royauté française que celui où elle donnait elle-même, au moindre de ses sujets, le droit de remplacer dans son cœur l'amour par le mépris. Jamais l'anathème porté par l'évangile contre ceux par qui le scandale arrive ne parut plus justement atteindre un établissement humain.

L'avertissement de la justice divine ne sembla, du reste, pas se faire attendre. Dans les fragmens de lettres de Mme de Châteauroux que j'ai citées, j'ai souligné cette phrase vraiment prophétique : *Le roi se porte à ravir, et moi aussi ; il n'y a qu'à souhaiter que cela dure, car, pour le reste, je n'en doute pas.* Cela ne dura pas même un jour. Dans la nuit qui suivit son entrevue avec Maurepas, la duchesse éprouva un redoublement de l'accès de fièvre qui la tenait alitée. Elle se leva pourtant et reçut quelques visites de compliment; mais le lendemain le mal s'aggrava, compliqué de violentes douleurs de tête, et prit rapidement des caractères assez analogues à ceux dont le roi avait souffert à Metz. Trois saignées consécutives, pratiquées suivant la mode médicale du temps, n'amenèrent qu'un soulagement momentané ; et, avant la fin de la semaine, on apprit que, sans même avoir passé publiquement le seuil de Versailles pour y recevoir les hommages qui l'attendaient, la femme orgueilleuse, dont le nom était dans toutes les bouches, gisait sur un lit de souffrance, en proie à des convulsions violentes et voyant s'avancer la mort à grands pas.

On peut juger de l'impression causée par cette nouvelle et sinistre péripétie, qui ne laissait pas à l'émotion publique même le temps de respirer. — « La circonstance de la maladie dangereuse, dit Luynes, a donné lieu à de nouvelles réflexions ; il n'y a personne

dans aucun genre qui n'en ait été frappé. On en a parlé presque publiquement partout à Paris, et à Versailles, où ordinairement on parle peu, on n'a pas été absolument exempt de quelques discours sur cette matière. Cependant, comme de pareils propos ne sont utiles qu'à déplaire, et d'ailleurs ne peuvent servir de rien, les plus sages ont gardé le silence (1). »

Ces sages n'étaient pas nombreux, et, durant toute une semaine, il ne fut question à Versailles, à Paris et presque dans toute la France, que des progrès et des incidens de la maladie. Que disaient les médecins? que pensait le roi? La reine avait-elle vraiment daigné faire prendre des nouvelles? Quelles paroles prononçait la mourante dans ses momens de délire? Lui avait-on porté les sacremens, et quel prêtre s'était chargé de la réconcilier avec Dieu? Sa sœur, M[me] de Flavacour, la seule respectée de la famille, était auprès d'elle; mais son ancienne rivale et sa victime, M[me] de Mailly, sortant de sa retraite pénitente, assiégeait sa porte, demandant à venir prier auprès de son lit : l'accueillerait-on? Les passans ne s'abordaient même dans les rues que pour s'adresser l'un à l'autre ces questions; quelques-uns même murmuraient que ce mal était étrange et venu singulièrement à propos, et que les temps n'étaient pas si éloignés où le poison venait aisément en aide aux ressentimens des fanatiques ou aux mécontentemens des ambitieux. Enfin, le 8 décembre, la mort vint faire taire tous les discours, et, deux jours après, les restes d'une beauté coupable étaient portés à l'église, puis jetés en terre, sans pompe, au petit jour, par une matinée d'hiver, pour éviter les rassemblemens et les insultes de la populace (2).

Les regards curieux se portèrent alors sur le roi, dont l'abattement et la douleur étaient extrêmes. Dès que le danger fut sans remède et la fin imminente, il avait quitté Versailles pour aller cacher son trouble dans le pavillon de La Muette; il y resta plusieurs jours, mangeant peu, parlant à peine, ne s'ouvrant à personne. Il n'en revint que la veille de Noël, pour assister à la messe de minuit. Richelieu était arrivé de Bordeaux ce jour-là même; le roi le fit venir et s'enferma avec lui : la porte était si bien close que, quand la reine fit demander à quelle heure serait le service du lendemain, on lui fit savoir qu'il était impossible de pénétrer. L'entretien, nous dit le duc, dura jusqu'à une heure du matin; le roi se fit donner lecture de toutes les lettres de la défunte, pleurant à

(1) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 168.

(2) *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 175 et suiv. — *Journal* de Barbier, novembre et décembre 1744.

tout moment à chaudes larmes et s'écriant à plusieurs reprises : « Voyez comme elle me disait mes défauts et quelle amie j'ai perdue! » Son chagrin cependant ne paraissait mêlé d'aucun nouveau retour de repentir, car on remarqua que les fêtes de Noël se passèrent sans aucun témoignage particulier de dévotion de sa part; aussi, au bout de quelques jours, tout le monde trouvait que le deuil avait duré assez longtemps, et qu'après tout, la santé du roi étant précieuse à l'état, ce qu'il y avait de mieux à faire était de l'engager de reprendre à la vie, en lui fournissant le plus tôt possible les moyens de se distraire. L'avis ne devait pas tarder à être suivi, car, dans les cœurs dépravés, la douleur peut être vive, mais ne fait pas long séjour (1).

II.

Une âme virile aurait pourtant trouvé aisément dans les devoirs de la royauté une distraction plus noble que la recherche de nouveaux plaisirs. Il était temps, d'ailleurs, d'y songer; car pendant que des jours précieux étaient perdus par le roi de France dans ces indignes soins, la situation de ses alliés en Allemagne, et même en Europe, s'était singulièrement compliquée. L'imprudence commise par Frédéric, en s'avançant au sud de Prague, ne laissant derrière lui, dans cette ville, qu'une garnison insuffisante et sans assurer sa ligne de retraite; la confiance qui avait amené, avec moins de réflexion et de précaution encore, Charles VII à Munich, ces deux fautes, l'une aperçue trop tard par son auteur, l'autre visible dès le premier jour et signalée tout de suite de tous côtés, n'avaient pas tardé à porter leurs fruits.

Frédéric, en particulier, dès qu'il eut établit son camp sur la frontière méridionale de Bohême, entre Budweis, Tabor et Neuhaus, dut reconnaître combien il s'était trompé en comptant qu'il se trouverait en face de la frontière d'Autriche dégarnie et en mesure de marcher sur Vienne sans obstacles. C'était lui, au contraire, qui restait en l'air, en péril à tout moment d'être cerné et séparé de sa base d'opérations. A part les places fortes, dont il avait pu s'emparer par un coup de main, il n'était maître de rien, et le pays tout entier lui échappait. Sa marche était embarrassée à tout moment, et son pied comme pris dans un réseau de difficultés provenant, soit de la configuration des lieux, soit de l'esprit des populations, soit de la nature même de l'ennemi auquel il avait affaire.

(1) *Mémoires de Richelieu*, communiqués par M. de Boislisle. — *Mémoires de Luynes*, t. VI, p. 180-193 et suiv.

— « Quand vous remontez à droite de la Moldau, dit-il dans l'*Histoire de mon temps*, laissant Prague derrière vous, vous traversez un pays montueux et difficile, aussi mal peuplé qu'aride... puis vous traversez des bois et des rochers pendant près de trois milles. » Il ajoute que les habitans de ces régions ingrates, « sous l'empire de sentimens aussi stupides que superstitieux, » et obéissant aux inspirations de la grande noblesse des prêtres et des baillis très affectionnés à la maison d'Autriche, se montraient tous, jusqu'au moindre passant, hostiles à l'envahisseur de leur pays... « La cour de Vienne, assure-t-il de plus, avait ordonné aux paysans, qui sont tous serfs, d'abandonner leurs champs à l'approche des Prussiens, d'enfoncer leurs bleds sous terre et de se réfugier dans les forêts voisines, leur ajoutant la promesse de leur bonifier tout le dommage qu'ils pourraient souffrir des Prussiens. »

Tant de précautions n'étaient peut-être pas nécessaires pour que la Bohême, antique patrimoine de la maison d'Autriche, si sévèrement châtiée la veille d'une défection qui avait au moins pour excuse le rang élevé et la qualité de l'usurpateur, n'éprouvât que de la haine contre un nouveau conquérant qui n'avait avec elle aucune sympathie, ni de religion ni de race, et qui lui imposait le supplice de devenir de nouveau le champ de bataille de toutes les ambitions déchaînées. Quoi qu'il en soit, l'armée prussienne, opérant pour ainsi dire dans le vide, au milieu de plaines désertes et de villages abandonnés, ne pouvant se procurer de fourrage et de nourriture par le pillage et à la pointe de l'épée, se trouva bientôt à bout de ressources et de subsistances. Cette gêne cruelle était entretenue et accrue par les incursions constantes des détachemens de la cavalerie autrichienne, principalement recrutée, comme je l'ai dit, parmi les insurgés hongrois : hussards et pandours sillonnaient à toute heure les campagnes, s'y répandant comme des essaims de guêpes, interceptant les routes, arrêtant les convois, massacrant les courriers et les éclaireurs, et se dérobant à toute poursuite par la légèreté et la vitesse de leurs montures. Frédéric se vit ainsi, à plusieurs reprises, privé de toute communication régulière, tant avec ses avant-postes qu'en arrière avec la garnison de Prague. Les courriers mêmes de Berlin lui manquèrent à plusieurs jours de suite ; « en un mot, dit-il lui-même, l'armée, retranchée à la romaine, était réduite à l'enceinte de son camp (1). »

Le prince Charles, bien conseillé, mit habilement cet embarras à profit. Pendant que son armée regagnait à grandes marches la Bohême par le Haut Palatinat, il s'était rendu de sa personne à Vienne

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chapitre x.

pour prendre les dernières instructions de la reine sa belle-sœur; mais il n'avait fait en quelque sorte que toucher barre, car, en descendant sur le perron même du palais de Schœnbrun : « Me voici, disait-il; vous voyez que je ne suis pas resté dans le Rhin, mais c'est pour remonter à cheval demain matin. » A la vérité, il avait eu quelque peine à se faire conserver son commandement, car son frère le grand-duc, trouvant sans doute l'occasion favorable ou n'aimant pas à se laisser trop éclipser, avait fait mine de vouloir le prendre à sa place. Mais ce fut la reine qui, à aucun prix, n'y voulut consentir. Depuis qu'à l'épreuve elle s'était prise à douter des talens militaires de l'objet de son amour, elle ne comptait plus beaucoup sur la gloire qu'il pourrait acquérir; rien ne compensait plus pour elle le chagrin et l'inquiétude que lui causait son absence. « J'ai été malade de colère, écrivait-elle à sa sœur l'archiduchesse Marianne, et par ma méchanceté j'ai causé la fièvre au vieux (*der Alte*, c'est le nom qu'elle donnait à son mari), car tout d'un coup l'idée lui est venue d'aller à l'armée, mais avec une telle envie qu'il a déjà fait tout cet été, d'abord que la danse allait recommencer dans le pays, raccommoder son équipage, et après que tout a été fait, il commençait doucement à m'y préparer. Au commencement, je n'ai fait que badiner, mais, à la fin, j'ai vu que c'était tout de bon; je suis revenue à mes instrumens ordinaires, les caresses, les pleurs; mais qu'est-ce que ceux-ci peuvent obtenir après neuf ans de mariage? Aussi n'ai-je rien obtenu, quoique du meilleur mari du monde. J'ai enfin repris ma colère, qui m'a si bien servie que moi et lui sommes tombés malades; la saignée m'a remise et je suis à cette heure dans l'état d'espérer plus que de craindre... Mais s'il partait encore, je le suis ou je m'enferme dans un couvent. »

Le grand-duc s'étant laissé fléchir par ces larmes, la reine n'alla point au couvent et l'armée conserva son général. On lui adjoignit seulement un excellent conseiller dans la personne du maréchal de Traun, vieux militaire très expert et qui venait de se distinguer en Italie par d'habiles manœuvres (1).

L'un et l'autre, arrivés sur le théâtre des opérations, n'eurent pas plutôt vu la situation où Frédéric s'était laissé réduire, qu'ils comprirent le parti qu'ils en pouvaient tirer. « Si cet homme n'a pas fait pacte avec le diable, écrivait le prince Charles, il est vraiment fou. » Tout d'abord, la jonction entre les deux corps d'armée autrichiens, celui qui venait de France et celui qui était resté en Bohême, s'opéra sans difficulté, en vue et presque sous le canon de l'armée

(1) Robinson à Carteret, 16 septembre 1744. (*Correspondance de Vienne.* — Record Office.) — D'Arneth, t. II, p. 563.

prussienne, qui, toujours renfermée dans ses retranchemens, ne se douta que trop tard de ce qui se passait à côté d'elle. Puis de faux avis vinrent persuader à Frédéric que l'attaque dirigée contre lui viendrait le chercher dans son camp pour le déloger des places qu'il avait conquises. Pendant qu'il se préparait à les défendre, il apprit, au contraire, que les Autrichiens, massés sur sa droite à Pisek, s'apprêtaient à passer encore inaperçus derrière lui pour s'établir en force sur la rivière de la Sasawa, dont le libre passage lui était nécessaire afin de communiquer avec Prague. Il lui fallut alors rétrograder en toute hâte pour venir se placer lui-même de l'autre côté de ce petit cours d'eau, et c'est à peine s'il eut le temps de mener à bien ce rapide mouvement de retraite pendant lequel son arrière-garde ne cessa pas d'être harcelée par la cavalerie hongroise. Ce corps, que Marie-Thérèse appelait sa création propre et personnelle, était animé à la poursuite avec une ardeur inimaginable; plusieurs de ces braves gens arrivés sur le bord de la rivière, plutôt que de laisser échapper leur proie, se précipitèrent dans l'eau au risque de leur vie, et en périssant ils s'écriaient encore : « Vive Marie-Thérèse (1)! » A mesure, d'ailleurs, que les Prussiens reculaient, les Autrichiens occupaient les postes abandonnés. Ils firent main basse ainsi sur les places fortes évacuées et où Frédéric s'accusa d'avoir, par une pitié imprudente, laissé quelques détachemens pour prendre soin des malades. Plusieurs milliers d'hommes furent faits prisonniers sans coup férir.

Ce n'était encore que demi-mal, car les armées mises en présence étaient de forces à peu près égales et une journée heureuse pouvait tout réparer; mais à peine établie dans ses nouveaux quartiers, l'armée prussienne y fut saluée par un fait bien plus grave, celui-là aussi longtemps ignoré et retardé par la difficulté des communications.

Auguste III, terminant ses longues incertitudes, se déclarait enfin prêt à exécuter les engagemens qui le liaient à l'Autriche, et vingt mille Saxons, sous la conduite du duc de Weissenfels, s'avançaient à grandes marches, sans rencontrer d'obstacles, pour venir grossir les rangs de l'armée du prince Charles. Cette complication, que Frédéric avait toujours redoutée, mais qu'il ne désespérait pas de conjurer, le jeta dans une cruelle perplexité. Ce qui l'alarmait, ce n'était pas seulement l'accroissement de force matérielle qui était acquis au prince Charles (il avait gardé de la valeur des soldats et du mérite des généraux saxons une opinion trop médiocre pour s'inquiéter beaucoup

(1) *Histoire de mon temps, loc. cit.* — Robinson à Carteret, 23 octobre 1744. (*Correspondance de Vienne.* Record Office). — D'Arneth, t. II, p. 629.

de les avoir en tête); mais la Saxe devenue hostile, c'était la route directe de Berlin fermée à ses troupes, à ses convois et à ses courriers. Il ne pouvait plus rester en rapport avec ses propres états ni y rentrer en cas de malheur qu'en faisant un long détour pour rejoindre et traverser la Silésie.

Mis en face de cette douloureuse perspective, Frédéric éprouva un véritable accès de fureur et de désespoir, et on l'entendit s'écrier : « Mais c'est donc le diable qui m'a amené en Bohême! » Plus tard, se souvenant de ces mauvais jours, il en tirait la conclusion qu'il avait eu tort, en forçant le passage des états du roi de Pologne, de ne pas profiter de l'occasion pour mettre ce prince, une fois pour toutes, hors d'état de lui résister : d'où la règle générale qu'il ne faut jamais maltraiter un adversaire à demi. » C'est une moralité dont il devait faire sentir plus tard l'application, dans une conjoncture plus éclatante, au roi de Pologne lui-même.

Nulle hésitation n'était donc plus possible : à moins de courir le risque d'être enfermé en Bohême après une défaite et de n'en plus pouvoir sortir, il fallait à tout prix couvrir et protéger la seule issue qui restât ouverte. Un nouveau mouvement de recul devint nécessaire, et Frédéric dut venir se concentrer autour de Pardubitz, petite ville située sur le cours de l'Elbe et l'une des places les plus voisines de la frontière silésienne. Mais en se rapprochant de son ancienne conquête, il s'éloignait par là même de la nouvelle, car Pardubitz était distant de Prague d'environ vingt lieues, et la ligne que l'armée prussienne avait à défendre prenait une étendue qui rendait très difficile de la garder intacte tout entière. Aussi le prince Charles, suivant son adversaire pied à pied, ne manqua pas de venir se placer en face de lui, le menaçant tantôt sur sa droite, tantôt sur sa gauche, pour le couper de l'une ou de l'autre des deux extrémités qu'il lui importait également de conserver libres. « Le dessein du prince Charles, dit l'*Histoire de mon temps*, était de forcer le roi d'opter entre la Silésie et la Bohême laquelle de ces deux provinces il voudrait soutenir. Si le roi restait auprès de Prague, les ennemis lui coupaient la communication avec la Silésie; si le roi tirait vers Pardubitz, Prague et la Bohême étaient perdus; ce dessein était beau et digne d'admiration; le maréchal Traun y ajoutait la sage précaution de choisir toujours des camps inattaquables pour ne pas être forcé à combattre malgré lui. »

La précaution était bonne en effet, car Frédéric, toujours confiant dans son génie et dans sa fortune, tenta à plus d'une reprise de sortir par un coup de force de la pénible alternative où il s'était renfermé. Il offrit plusieurs batailles dans des conditions où un ennemi,

sûr de sa supériorité numérique, pouvait être tenté de l'accepter. Et, de fait, si le prince Charles n'eût écouté que l'ardeur de son armée et les instructions impérieuses qu'il recevait de Vienne, ne fût-ce que pour éviter le reproche d'inertie et de timidité que lui prodiguait Marie-Thérèse, il aurait probablement commis cette imprudence. Mais le maréchal Traun mit à l'en préserver par de sages avis une obstination vraiment méritoire. Une fois entre autres, les deux armées passèrent la nuit si près l'une de l'autre que tout le monde dans les deux camps se croyait à la veille d'un conflit. Mais le lendemain, au point du jour, les Autrichiens ne bougeant pas, Frédéric, surpris de leur immobilité, vint lui-même reconnaître leurs positions et dut se convaincre qu'elles étaient inabordables. Il se retira très désappointé.

Le jeu pourtant pouvait se prolonger indéfiniment, tant que les Prussiens restaient maîtres du cours de l'Elbe; car ce fleuve coulant presque en ligne droite de Pardubitz jusqu'au point assez rapproché de Prague, où il vient recevoir la Moldau, qui traverse cette cité, c'était une barrière naturelle que les Autrichiens avaient à franchir pour opérer la manœuvre de séparation dont ils attendaient le succès. Aussi Frédéric avait-il disposé de distance en distance des postes de cavalerie et d'infanterie, dont des patrouilles se détachaient nuit et jour, avec ordre de l'avertir au moindre soupçon qu'on pourrait concevoir d'une tentative de l'ennemi pour passer d'une rive à l'autre.

Grâce à ces précautions, la situation put être maintenue pendant quelques jours, et plusieurs attaques, faites par les Autrichiens pour s'emparer des points où le fleuve pouvait être traversé, furent repoussées avec perte, quoique l'une entre autres, dirigée contre la ville de Kolin, eût été si bien conduite et si près de réussir que le roi lui-même faillit y être fait prisonnier. A la fin, cependant, la vigilance des sentinelles fut trompée, et, dans la nuit du 18 au 19 novembre, les Autrichiens réussirent à jeter des ponts entre Kolin et Pardubitz, et quand un bataillon prussien accourut pour s'y opposer, il était trop tard, les grenadiers de Marie-Thérèse avaient pris terre sur la rive droite de l'Elbe, et, malgré une résistance énergique et meurtrière, qui se prolongea près de cinq heures, on ne réussit pas à les déloger.

Dès lors, tout était dit. — « Le temps employé, dit Frédéric, à se plaindre du destin, eût été perdu. » Il fallait plier bagage au plus vite et se retirer en diligence vers la Silésie, en avertissant le commandant de la garnison de Prague, le général Einsiedeln, qu'on l'abandonnait et qu'il eût, absolument comme Belle-Isle deux ans auparavant, à se tirer d'affaire comme il pourrait. L'armée royale opéra

sa retraite en assez bon ordre et atteignit la Silésie sans encontre. Mais la sortie de la garnison de Prague fut une véritable déroute. Le commandant avait donné l'ordre, avant d'évacuer, de crever sa grosse artillerie, de faire sauter les ouvrages les plus importans et de jeter à l'eau toutes les armes qu'il ne pourrait pas emporter. Le temps lui manqua pour accomplir complètement ces instructions, et leur exécution imparfaite n'eut d'autre effet que de retarder le moment du départ assez pour que, pendant que les Prussiens défilaient par une porte, les hussards et les pandours fissent irruption par l'autre. Un combat sanglant s'engagea dans les rues mêmes de la ville, et les habitans y prirent part en s'emparant des canons des remparts et en faisant feu sur leurs envahisseurs fugitifs; les femmes et leurs enfans mêmes s'en mêlaient, montant sur les toits pour jeter des pierres et des projectiles de toute sorte.

Une fois hors de la ville, une longue distance restait encore à parcourir par des chemins détestables, encombrés de neige, et à travers des populations très hostiles. Devant des difficultés contre lesquelles aucune précaution n'avait été prise, les troupes, privées de nourriture et ne pouvant reposer une nuit en sécurité, se laissèrent aller au découragement. Les hommes désertaient en masse par compagnies tout entières, quelques-uns mêmes venaient demander à être admis dans l'armée autrichienne. Près de la moitié de l'effectif avait disparu quand on atteignit, à grand'peine, l'extrémité septentrionale ou la Bohême confine avec la Saxe et la Silésie. Là, le passage se trouva tout d'un coup complètement barré par de grands abattis d'arbres et des retranchemens de neige, derrière lesquels un gros corps de Saxons s'était embusqué. Ainsi pris au piège, Einsiedeln perdait la tête, tout était compromis et pas un homme n'aurait échappé, si l'ami de Frédéric, le comte de Rottembourg, payant d'audace et suppléant par son sang-froid aux indécisions du commandant, n'eût pris le parti de tourner l'obstacle. Il pénétra hardiment sur le territoire saxon et le traversa au pas de course pour aller rejoindre quelques lieues plus loin la frontière, qui ne pouvait être abordée directement. Un dernier désastre fut ainsi épargné; mais cette fuite, hâtive et désordonnée, n'en faisait pas moins le plus triste contraste avec la retraite intrépide et glorieuse qui avait illustré Belle-Isle, et dont Frédéric, rentrant à Berlin la tête basse, se repentit peut-être d'avoir porté un jugement si dédaigneux (1).

Le coup, à vrai dire, était des plus rudes et atteignait au vif le vaincu dans son orgueil en même temps que dans sa puissance. Lui-même a constaté dans ses mémoires l'étendue de son désastre,

(1) *Histoire de mon temps.* — Droysen, t. II, p. 300 et suiv.

s'accusant franchement de toutes ses fautes à une époque où, ayant eu plus d'une occasion de les réparer glorieusement, il lui coûtait peu d'en faire l'aveu. Il a comparé le sort de sa brillante armée, qui devait engloutir la Bohême et inonder l'Autriche, à celui de l'invincible *Armada* brisée par le naufrage sur les côtes d'Angleterre : assimilation un peu fastueuse, dont la conséquence avouée était de rejeter encore sur la destinée une partie des torts dont il consentait à se reconnaître coupable. Mais ce qu'il ne fait point entrer en ligne de compte, même dans sa confession la plus complète de ses disgrâces, c'est le déchaînement d'opinion publique qui soulevait en quelque sorte le sol germanique sous les pas de l'armée fugitive et aggravait pour elle toutes les amertumes de la déroute. La mauvaise fortune trouve en général peu de défenseurs, et les actes que la conscience a peine à justifier ont besoin d'être couverts par le prestige de la victoire. Aussi c'était un cri de réprobation unanime contre l'ambition insatiable qui, peu contente d'un premier succès obtenu par ruse et par violence, s'était plu à rejeter de nouveau la patrie allemande dans tous les maux de la guerre civile et de l'invasion étrangère. « Voilà le châtiment de Dieu! » s'écriait-on, non-seulement dans les conciliabules ecclésiastiques, où depuis longtemps on trouvait que la justice divine tardait trop à châtier un usurpateur hérétique, mais à côté du maître, dans sa propre armée, et même dans ses conseils. Rien n'égalait la consternation des ministres prussiens recevant à Berlin la succession de ces douloureux messages. — « Le cœur me saigne, s'écriait le pauvre Podewils en levant les yeux et les bras au ciel avec désespoir, quand j'entends et je lis les nouvelles qui nous viennent de toutes parts des progrès de nos ennemis en Bohême... Selon eux, ils ont passé l'Elbe à notre barbe ; ils nous mènent comme des troupeaux de moutons, ils nous chassent de partout... Enfin, à les entendre, c'est comme si nous n'avions plus d'armée à leur opposer, plus de généraux pour les combattre, plus de vainqueurs de Molwitz, de Chotusitz et de Prague à leur tête. Il est temps que nous rompions le silence et que nous tâchions de justifier notre conduite d'une façon ou d'autre, si nous ne voulons pas perdre tout ce que nous avons d'amis et de crédit dans l'empire et dans le reste de l'Europe (1). »

(1) Droysen, t. II, p. 390. — Lettre particulière de Robinson, 1er décembre 1744. (*Correspondance de Vienne.* — Record Office.) — *Histoire de mon temps*, fin du chap. X. — Ce passage est un de ceux où le texte définitif, rédigé en 1775, diffère du manuscrit de 1744. La modification est curieuse : dans le texte primitif, Frédéric impute tous ses revers au destin qui se joue des choses humaines, et qui se plaît à renverser, *par un souffle léger, les projets de notre présomption et de notre orgueil.* Dans le

Podewils avait raison : l'effet était déplorable, même en Europe, et suffisant pour faire mettre en oubli tout ce qu'on avait espéré ou craint du héros de la veille. Les gazettes de Hollande et de Londres étaient pleines de railleries et d'invectives, où non-seulement ses talens, mais son courage même, étaient mis en doute. On y parlait couramment de sa présomption et de sa poltronnerie. J'ai sous les yeux une caricature anglaise qui représente Marie-Thérèse faisant avaler à son rival un flacon d'eau de Hongrie, qui opère sur l'estomac du patient avec toutes les conséquences d'un vomitif et d'un purgatif pour lui faire rendre la Silésie et l'or français, et au-dessous on lit ces mots : « Une occupation suivie d'évacuation (1). »

Le plus troublé peut-être, et le plus malheureux de ceux qui s'agitaient dans les conciliabules de Berlin, c'était, je suis porté à le croire, notre ancienne connaissance, le ministre de France, le gros Valori, que Frédéric, je ne sais pourquoi, ne s'était pas soucié d'emmener cette année-là avec lui en campagne. Valori s'était plaint assez vivement d'être ainsi oublié, et il n'hésite pas, dans les mémoires qu'il nous a laissés, à imputer à l'absence de ses conseils une partie des fautes commises. Au fond, peut-être, se souvenant des traitemens assez durs qu'il avait dû subir dans ce genre d'équipée, était-il moins contrarié de son inaction qu'il ne voulait le paraître. Mais quand arriva la série des mauvaises nouvelles, son alarme devint extrême. Vainqueur, Frédéric s'était montré un allié peu sûr; mais humilié et vaincu, que serait-ce donc? Le moins qu'on pût attendre, c'était, à la première entrevue où il faudrait l'aborder, quelqu'une des bourrasques qui lui étaient familières, quelques scènes de récriminations amères où tous les malheurs seraient imputés à l'abandon, peut-être à la trahison de la France. Heureux encore, pensait Valori, si ces colères réelles ou affectées ne servaient pas de prétextes pour conclure encore une fois sous main, à des conditions inconnues, une paix précipitée et égoïste. — « Quel doit être, écrivait le diplomate avec angoisse, l'état d'agitation de cet esprit que les disgrâces déconcertent? Toutes les passions, pour ainsi dire, concourent à y porter du trouble. Un grand fonds d'amour-propre et un grand esprit d'économie sont les

texte modifié, il dit expressément : *Aucun général ne fit plus de fautes que n'en fit le roi dans cette campagne... Le roi est convenu lui-même qu'il regardait cette campagne comme son école dans l'art de la guerre, et M. de Traun comme son précepteur.* — On conçoit pourquoi Frédéric, parvenu en 1775 au comble de la renommée, et reconnu comme maître souverain de l'art militaire, était plus à son aise pour avouer les erreurs de sa jeunesse qu'au lendemain du jour où il venait de les commettre.

(1) (*Correspondance d'Angleterre*, décembre 1744. — Ministère des affaires étrangères.)

bases du caractère de ce prince : l'un et l'autre sont également blessés. Enfin, il faut l'attendre et l'entendre. » La délicatesse, et même le côté comique de cette situation, n'échappait pas aux spectateurs. « Son entrevue avec le ministre de France, écrivait de Vienne même le ministre anglais Robinson, *ce sera quelque chose d'impayable*. Il doit dire aujourd'hui des Français ce que lui disait d'eux il y a deux ans (1). »

Tout le monde se trompait, cependant, et Valori plus que tout autre : il n'avait pas réfléchi que les hauteurs et les rebuts dont il avait tant de fois souffert ne provenaient que de l'exaltation d'une âme orgueilleuse gâtée par la victoire et se croyant en droit de prodiguer le mépris au reste du genre humain. Pour la première fois, la fortune avait trahi son favori, qui se prenait à douter de lui-même en sentant sa confiance en défaut et son génie mis en cause ; aussi, loin d'accuser autrui, son premier soin parut être avant tout de se justifier à ses propres yeux.

« Je l'ai trouvé, écrivait Valori en sortant d'un premier entretien, plus embarrassé qu'irrité. » Effectivement, dans cette conversation, qui fut assez longue, le roi, devinant probablement la comparaison que tout le monde faisait tout bas, sembla n'avoir d'autre préoccupation que d'expliquer sous l'empire de quelle nécessité il avait dû ordonner l'évacuation précipitée de Prague. « Enfin, mon ami, dit-il en terminant, je suis loin d'être découragé. Je mourrais de honte d'avoir moins de courage que la reine de Hongrie n'en a montré dans des circonstances bien plus fâcheuses. Il se peut qu'elle vienne m'attaquer en Silésie et délier mes sujets de leurs sermens, alors j'invoquerai la garantie du traité de Breslau, et il faudra bien que l'Angleterre et la Russie, qui me l'ont promise, s'exécutent. » Et comme Valori, heureux d'en être quitte à si bon marché, exprimait son admiration pour cette fermeté d'âme : « Comptez donc, répliqua-t-il, que je saurai mettre en usage ce que j'ai toujours recommandé aux autres. » — Deux jours après, il lui remettait une lettre pour Louis XV, à laquelle était joint un récit de sa campagne, fait par lui-même, et qui n'était qu'une longue apologie de sa conduite. « Je félicite Votre Majesté, disait-il dans le billet auquel était annexé ce gros mémoire, de tous les heureux événemens qui viennent de lui arriver : une campagne aussi brillante que celle qu'elle vient de faire illustrera son règne et le rendra aussi brillant qu'aucun de ceux de ses prédécesseurs. » — Ce

(1) Valori à d'Argenson, 12 décembre 1744. (*Correspondance de Prusse*. — Ministère des affaires étrangères.) — Lettre particulière de Robinson, 22 décembre 1744. (*Correspondance de Vienne*. — Record Office.) — *Mémoires de Valori*, t. II, p. 190.

compliment fait du bout des lèvres à un émule qu'il jugeait, au fond, si peu digne de lui être comparé, n'était pas sans doute ce qui mortifiait le moins son orgueil.

« Enfin, remarque Valori dans ses mémoires, ce prince justifia, par sa manière de penser et d'agir, qu'il n'appartient qu'à l'adversité de corriger les hommes de leurs défauts ; il eut moins de présomption, il écoutait : ses réponses étaient plus douces et moins tranchantes. Il n'y eut personne qui ne s'en aperçût. Il venait d'essayer ses premières traverses. La touche était un peu forte, et il parut s'apercevoir du besoin que les hommes ont les uns des autres (1). »

A ces bonnes dispositions assez inattendues, Valori fut heureux de pouvoir répondre, sans tarder, par l'annonce d'une nouvelle très propre à les entretenir. La cour de France, partageant les inquiétudes de son ministre et sentant le besoin de ménager un allié dont l'humeur inégale pouvait lui fausser compagnie à tout instant, s'était décidée à lui députer encore un envoyé extraordinaire. Le but de cette mission était de combiner avec lui, pour la campagne prochaine, un plan d'opérations de nature à réparer les maux de celle qui finissait si tristement, et aucun nom ne pouvait lui être plus agréable que celui que Valori dut lui faire connaître ; car ce n'était autre que le général, le diplomate que Frédéric n'avait cessé de désigner comme le seul qui connût l'Allemagne et fût en état, aussi bien sur le champ de bataille que dans les conseils des princes, de s'y comporter convenablement ; mais c'était aussi celui qu'on accusait en France d'avoir subi trop facilement l'influence du jeune vainqueur et le charme de son génie, et que, par cette raison, on hésitait à rapprocher de lui. C'était, en un mot, le maréchal de Belle-Isle lui-même. On peut juger avec quelle satisfaction le prince entendit annoncer sa venue, et il témoigna tout de suite une grande hâte de voir arriver son ancien ami. Du reste, il n'avait pas longtemps à attendre, car Belle-Isle lui-même, n'ayant pas perdu de temps, s'était déjà mis en route. Ainsi le héros de Prague rentrait en scène, on va voir dans quelles déplorables conditions et par quelle triste aventure (2).

Duc de Broglie.

(1) Valori à d'Argenson, 15 décembre 1744. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.) — Frédéric à Louis XV, 18 décembre 1744. — *Pol. Corr.*, t. III, p. 342. — Valori, *Mémoires*, t. II, p. 204.

(2) La correspondance de Frédéric montre que le voyage de Belle-Isle était déjà en projet et très désiré par lui depuis la fin du siège de Fribourg, mais il ne fut tout à fait décidé qu'à la fin de novembre, et Frédéric ne dut en être informé avec certitude qu'à son retour à Berlin.

LA RELIGION

LE SENTIMENT RELIGIEUX

ET LE MYSTICISME EN RUSSIE

Beaucoup de nos contemporains, en France comme en Russie, ne comprennent ni l'intérêt ni l'attrait des études religieuses. S'y livrer, c'est, à leurs yeux, se montrer en retard sur le siècle, avoir des idées ou des curiosités d'un autre temps. En vérité, on pourrait leur retourner ce reproche, leur dire qu'ils en sont encore au XVIIIe siècle. Que faut-il pour démontrer l'importance des questions religieuses, si l'histoire, depuis la révolution, n'y suffit point? Le XIXe siècle s'était flatté d'en avoir fini avec elles; il a eu beau les dédaigner, elles ne l'en ont pas moins agité; et force lui est de reconnaître qu'elles lui survivront. Tout annonce que, sous ce rapport, le siècle qui vient ne différera guère de celui qui s'en va.

Il me revient à la mémoire un souvenir de mon adolescence, sous l'empire. M. Guizot venait de publier ses *Méditations religieuses*; M. de Morny, alors dans le voisinage du Val-Richer, à Deauville, disait à ce propos : « Comment, de notre temps, peut-on s'occuper de questions pareilles? » C'était, il est vrai, à un banquet pour l'inauguration d'un chemin de fer. Bien des Russes, aujourd'hui encore, seraient de l'avis de l'homme d'état du second empire. Il

est peu de pays cependant où pareille opinion nous semble moins de mise. La religion y mérite d'autant plus d'attention qu'elle a gardé plus de prise sur les masses. N'aurait-elle d'autre attrait pour notre curiosité, qu'elle serait encore pour nous un moyen de connaître le peuple, de pénétrer ses sentimens et ses instincts, de le saisir dans ce qu'il a de plus intime ou de plus spontané.

Les religions sont comme des moules où les siècles ont jeté les générations; souvent l'empreinte persiste après que le moule est brisé. Parfois, au contraire, la religion se modèle elle-même sur le peuple qu'elle prétend former à son image. Ainsi en est-il notamment des sectes russes. En Russie, l'empreinte religieuse, chez le peuple du moins, est d'autant plus marquée que la religion est demeurée plus nationale, plus populaire; que, dans les sectes, elle a pris quelque chose de plus personnel, de plus russe. C'est dans le vaste champ de la religion, dans les aériennes et nébuleuses régions de la théologie, que l'esprit encore inculte du peuple a pu jusqu'ici se donner le plus librement carrière. L'étudier dans ses croyances, c'est étudier l'ethnographie russe dans ce qu'elle a de plus relevé, non-seulement dans les coutumes ou dans les vêtemens du paysan, mais dans son esprit, dans son âme et sa conscience.

Est-ce là le seul intérêt d'une pareille étude? Nullement. A cette sorte d'intérêt à demi scientifique, à demi littéraire, s'en joint un autre au moins égal, l'intérêt politique. En examinant la religion du peuple, en scrutant ses croyances, en considérant l'église qui l'a instruit et les sectes qui l'attirent, nous sommes persuadé que nous étudions l'état et la société russes dans un de leurs principaux élémens, dans ce qui, en réalité, leur sert de base et de support.

Il serait aussi facile de bâtir une ville dans les airs que de constituer un état sans croyance aux dieux. Ainsi parle un ancien, Plutarque, si je ne me trompe, et, sur ce point, la plupart des penseurs modernes, y compris Rousseau et Robespierre, ont été d'accord avec l'antiquité. En dépit des apparences, cette vieille maxime ne nous paraît pas encore surannée. La science a eu beau émanciper la pensée de l'homme, les sociétés humaines ont peine à vivre sans croyances supérieures; non pas assurément sans culte officiel ou sans religion d'état, mais sans culte ni sentiment religieux. Ils montrent une présomption naïve, les politiques ou les philosophes qui, avec le fondateur du positivisme, croient l'heure venue de reconduire Dieu aux frontières de leur république, sauf « à le remercier de ses services provisoires. » Dieu a encore des services à rendre. Dieu exilé de la cité, bien des choses pourraient émigrer à sa suite.

Telle est, à notre sens, la difficulté capitale de notre civilisation

arrivée à l'âge adulte. Loin de diminuer avec le temps et avec l'habitude, cette difficulté s'accuse de plus en plus avec l'affaiblissement des croyances religieuses et l'énervement des notions morales dont ces croyances faisaient la force. Le péril des états modernes, leurs révolutions périodiques, leurs agitations incessantes, l'esprit d'inquiète convoitise qui travaille la plupart des nations, proviennent, avant tout, de ce que les peuples contemporains ont, en grande partie, perdu leur ancienne foi, sans que rien l'ait remplacée. De là les ébranlemens de l'Occident, et toutes ces commotions populaires qui menacent la société européenne d'un bouleversement sans analogue depuis quinze siècles.

Le socialisme, l'anarchisme, ou, d'une manière plus générale, l'esprit révolutionnaire, est le fils aîné de l'incroyance. Les utopies de la terre remplacent la foi au ciel. Partout, de nos jours, il y a, entre les questions religieuses et les questions sociales, une corrélation qui éclate aux yeux les moins ouverts, et cette connexité deviendra plus manifeste à chaque génération. Nous ne pouvons ici que répéter ce que nous disions récemment ailleurs (1) : frustrées du paradis et des espérances supraterrestres, les masses populaires poursuivent l'unique compensation qu'elles puissent découvrir. A défaut des félicités éternelles, elles réclament les jouissances de la terre. Le socialisme révolutionnaire prend chez elles la place de la religion ; et, plus s'affaiblit l'empire de cette dernière, plus cet héritier importun acquiert d'ascendant. Le sentiment religieux disparu, les luttes de classes deviennent fatales ; l'ordre social n'a, vis-à-vis des appétits déchaînés, d'autre garantie que la force.

Encore, chez certains peuples, en Occident notamment, la société, privée de base religieuse, peut en retrouver une autre, plus ou moins chancelante, dans la science, dans les progrès du bien-être, dans les intérêts matériels surtout. Un état relativement pauvre, tel que la Russie, un peuple encore peu cultivé, comme le peuple russe, ne saurait de longtemps avoir une pareille ressource. Chez lui, comme ailleurs, durant de longs siècles, la religion demeure le principal, si ce n'est l'unique étai de la société et de la paix sociale.

Ainsi en est-il bien en effet. Le grand obstacle à la révolution est dans la conscience populaire. Tout le lourd édifice de la puissance russe repose sur un sentiment, sur le respect, sur l'affection du peuple pour le tsar. Or, ce sentiment du peuple envers son souverain est éminemment d'essence religieuse.

(1) Voyez *les Catholiques libéraux, l'Église et le Libéralisme,* de 1830 à nos jours (Plon, 1885), p. 15.

A regarder certains côtés de son existence, de ses mœurs communales, certaines de ses notions ou de ses traditions, le peuple russe semble avoir la vocation du socialisme ; il porte en lui, pour ainsi dire, la révolution à l'état latent. A-t-il jusqu'ici fermé son âme à des doctrines souvent d'accord avec les instincts du moujik, c'est, en grande partie, qu'il a un frein invisible, plus puissant que toute l'autorité de la police et que tout le génie de la bureaucratie, la foi religieuse. Sans cette foi, la Russie serait déjà, de tous les états des deux mondes, le plus révolutionnaire et le plus bouleversé.

S'étonne-t-on que l'esprit révolutionnaire, sous sa forme la plus radicale, ait si profondément pénétré la pensée russe, c'est que, chez des classes entières, l'ascendant de la religion a été ébranlé. L'affaiblissement du sentiment religieux a produit, à cette extrémité de l'Europe, les mêmes effets qu'en Occident. Là aussi, la place laissée vide par la foi chrétienne a été occupée par l'esprit d'utopie et les rêveries socialistes. Là aussi, au culte de l'invisible a succédé le culte des réalités tangibles, et aux promesses de la Jérusalem céleste les visions d'un paradis humanitaire.

C'est une observation déjà ancienne que, chez les peuples modernes, la révolution agit à la manière d'une religion. Nulle part cela n'est plus sensible qu'en Russie. Nous avons eu mainte fois l'occasion de faire cette remarque aujourd'hui devenue banale (1). En aucun pays, le mouvement révolutionnaire n'a autant pris l'aspect et les allures d'un mouvement religieux. Quelle en est la raison? C'est qu'en Russie la secousse a été plus brusque et la conversion plus rapide ; que l'esprit russe a plus vite passé de la foi chrétienne à la foi révolutionnaire, et qu'en sautant de l'une à l'autre, il a apporté dans sa conversion toute la ferveur d'un néophyte. C'est, en même temps, que l'âme russe est restée plus profondément religieuse ; que, jusqu'en ses révoltes et ses négations, elle a gardé, à son insu, les habitudes, les émotions, les générosités de la foi, de façon qu'en devenant révolutionnaire elle n'a fait, pour ainsi dire, que changer de religion.

Telle est, nous l'avons vu, la principale originalité du « nihilisme » russe. Cette originalité est dans le sentiment bien plus que dans les idées. Jamais l'âme humaine, si souvent dupe d'elle-même, ne s'était montrée aussi religieuse à travers son irréligion. Ils ont beau faire profession d'athéisme, le « nihilisme, » chez beaucoup de ses adeptes, n'est que de la religion retournée. C'est pour cela que le sexe pieux par excellence, que la femme a pris une si large

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. Ier, p. 193 (2e édit.), et la *Revue* du 15 octobre 1873.

part au mouvement révolutionnaire russe. Elle allait aux sociétés secrètes et aux missionnaires du socialisme comme elle eût été au Messie et à ses prophètes. Précipitée du faîte des espérances chrétiennes, la femme russe a cherché un refuge dans les rêveries humanitaires, et remplacé l'attente de la résurrection par les songes de palingénésie sociale, portant dans sa foi nouvelle le même besoin d'idéal et les mêmes ardeurs, le même appétit de renoncement, la même ivresse de sacrifice.

La jeune fille a dit à la révolution : « Tu me tiendras lieu d'époux, tu me tiendras lieu d'enfans. » Et elle s'est donnée à cette divinité farouche, comme d'autres se vouent aux fiançailles du Christ ; abandonnant pour son impérieuse idole père et mère; lui offrant en holocauste beauté, jeunesse, amour, pudeur même. Les cheveux que d'autres laissent tomber au pied de l'autel sous les ciseaux du prêtre, elle les a coupés en l'honneur de ce Moloch insensible. Pour lui, elle a dit adieu aux parures de son sexe et quitté les vêtemens de son rang. Elle a dépouillé les habitudes du monde et revêtu une robe grossière ; elle a frappé à la maison des indigens et a partagé leur repas et leur manière de vivre. Elle a fait, à sa façon, vœu de pauvreté pour se consacrer au service des humbles et à l'évangélisation des ignorans, servant et adorant le Dieu nouveau dans ses membres souffrans.

Le jeune homme, de son côté, obéissant aux mêmes voix, a laissé là ses études et ses livres. Il s'est dit, comme l'auteur de l'*Imitation*, que l'abondance du savoir n'enfantait qu'orgueil et affliction de l'esprit. Il a, lui aussi, découvert qu'une seule science importait à l'homme, celle du salut; qu'une seule doctrine valait d'être enseignée, celle qui pouvait racheter l'homme de la servitude de la misère. Périsse tout le reste, s'il le faut, et l'art, et la civilisation! Une seule chose est nécessaire, la rédemption des masses opprimées. Tel est le nouvel Évangile, et, s'il veut des confesseurs et des martyrs, l'élite de la jeunesse se disputera l'honneur de mourir pour lui. Il se trouvera des centaines, des milliers de jeunes gens pour avoir cette folie de la révolution, comme d'autres, en d'autres temps, ont eu la folie de la croix.

C'est à cette exaltation religieuse que le nihilisme russe a dû sa force et sa vertu. Peut-être eût-il fait plus de conquêtes, peut-être eût-il été plus à redouter, si, fidèle à sa première inspiration, il s'en fût toujours tenu à l'apostolat pacifique, au lieu de faire appel aux mines et aux bombes. Mais, pour n'avoir d'autre ambition que celle de s'immoler, pour s'enfermer obstinément dans la sereine protestation du martyr, il ne suffit pas d'une quasi-religion sans Dieu et sans ciel; il faut une foi possédant un Dieu, at-

tendant tout de Dieu, lui laissant le choix de ses voies et de son heure.

La révolution a beau devenir une sorte d'humaine religion, aussi fervente, aussi croyante à sa manière que l'ancienne; elle a beau inspirer le même zèle enthousiaste et la même abnégation, elle ne saurait longtemps résister au démon de la violence. Elle est condamnée, par son principe, à laisser la force morale pour la force brutale. Sur ce point, il lui est interdit de rivaliser avec les vieilles doctrines qu'elle prétend supplanter. Il faut le Christ pour dire à Pierre de remettre l'épée au fourreau. Le croyant seul peut, devant le juge ou le bourreau, répéter le *Fiat voluntas tua*. N'est-il pas sûr d'avoir son jour et sa revanche? Et encore que de fois le croyant même s'est lassé d'attendre! Que de religions ont, elles aussi, armé le maigre bras du fanatique! A certains esprits, le fanatisme semble même un trait essentiel de l'exaltation religieuse. Rien, à ce compte, n'a été plus religieux que le « nihilisme. » Ses héros, un Jéliabof, une Sophie Pérovsky, ont égalé le fakir le plus endurci; et cela, sans Dieu pour les voir, ni paradis pour les recevoir.

De tous les mouvemens révolutionnaires du siècle, le nihilisme russe est celui qui a le plus clairement affecté les caractères d'un mouvement religieux, et c'est pour cela qu'il a surpassé en intensité et en grandeur morale des mouvemens politiques autrement importans par leurs résultats. Toute sa force était dans sa foi, une foi russe. La jeunesse des écoles, dédaigneuse des conceptions théologiques, « l'intelligence, » comme on dit là-bas, a montré qu'en elle le besoin de croire était toujours vivant. Pour ses dogmes révolutionnaires, l'athée a bravé la pauvreté et l'exil, souffrant pour la foi nouvelle avec une patience russe, comme ont souffert, durant des siècles, ses compatriotes du peuple, les raskolniks, pour « la vieille foi. » Si la révolution a eu l'air, en Russie, de prendre elle-même l'aspect d'une secte, comment s'en étonner dans un pays où fleurissent tant de sectes? Ainsi, là même où la religion semble avoir entièrement disparu, la révolution, qui en a pris la place, laisse voir le fond religieux de l'âme russe.

II.

Chez le peuple, et non-seulement chez le paysan, mais chez l'ouvrier, chez le petit bourgeois et le marchand des villes, le sentiment religieux a conservé son antique naïveté. La religion y donne une incontestable preuve de vie : la fécondité; elle y est sans cesse en enfantement, mettant au jour des sectes bizarres, sorte

de monstres d'un autre âge, dont le nombre même est difficile à fixer. L'homme du peuple semble n'avoir pas encore franchi ce degré de civilisation où toutes les conceptions prennent spontanément une forme religieuse. A cet égard comme à tant d'autres, il est le contemporain de générations chez nous depuis longtemps disparues. S'il est, en Europe, des états où la religion a tenu une aussi grande place, il n'en est peut-être point où elle en occupe encore une aussi large. La rudesse du sol, la rigueur du climat, avaient préparé son empire; les vicissitudes de l'histoire, la forme du gouvernement public et privé l'ont affermi; l'état de culture l'a maintenu.

Lorsque, au-dessus d'un village des steppes, j'apercevais l'église dominant de ses coupoles vertes les noires cabanes du paysan, il me semblait voir un emblème de cette vieille royauté de la religion sur la terre russe. Que si l'on nous demande comment ou pourquoi la religion a gardé, sur le peuple et sur la vie populaire, un ascendant qu'elle a perdu en tant de contrées de l'Europe, les raisons en sont multiples. C'est d'abord et avant tout le degré de civilisation du pays, et, si l'on peut ainsi parler, l'âge intellectuel de la nation. Ce peuple, encore jeune malgré ses mille ans d'histoire, en est à une sorte d'adolescence où les croyances de sa longue enfance conservent presque toute leur autorité. Il n'en est pas encore arrivé (nous parlons, bien entendu, des classes populaires) à la phase du scepticisme, à cette crise des croyances que traversent, depuis un siècle, les sociétés occidentales. Il n'a pas encore passé par cette redoutable mue intellectuelle qui a pour longtemps ébranlé la santé morale des peuples modernes. Il a eu beau être visité par Diderot, il a beau posséder la bibliothèque de Voltaire, il en est encore à l'âge théologique, et, malgré les recrues faites chez lui par les disciples de Comte, rien n'indique qu'il en doive bientôt sortir.

Dans cette Russie, pareille à ses paresseuses rivières, les siècles paraissent couler plus lentement. Pour la grande masse de la nation, le moyen âge dure toujours. Luther est encore à son couvent et Voltaire, l'ami de Catherine, n'est pas né. Elle est restée, au XVe siècle, pour ne pas dire au XIIIe. C'est une impression que j'ai souvent eue en Russie. Après avoir franchi, au milieu d'un peuple de pèlerins, les hautes portes du monastère de Saint-Serge, ou être descendu, à travers deux longues files de mendians, dans les galeries des catacombes de Kief, il me semblait mieux comprendre notre moyen âge. De même, pour qui n'a pas foulé le sol encore intact de la sainte Russie, la meilleure manière de se représenter le peuple russe, c'est encore de remonter au-delà de la réforme et de la renaissance, aux siècles où la foi au surnaturel dominait toute la vie po-

pulaire, où des hérésies naïves et subtiles étaient le refuge des esprits les plus hardis.

Ce peuple a conservé l'intégrité de croyances des époques où l'on n'ose mettre en doute que les conditions de la foi et la forme du salut. Son grand charme et sa grande force, c'est qu'il n'a pas été entamé par notre aride scepticisme. De là vient qu'à travers son apparente grossièreté, il a souvent l'âme moins grossière que des peuples extérieurement plus policés. Ce qu'il avait de noble et d'élevé dans le cœur ne s'est pas flétri au contact d'un esprit de négation qui n'est pas fait pour les petits et les humbles, et qui, en descendant des lettrés ou des savans dans les foules, s'y dessèche en un inepte et brutal matérialisme. C'est uniquement, dira-t-on, que la Russie est arriérée de plusieurs générations. C'en est au moins une des raisons. Libre à chacun de l'en plaindre ou de l'en féliciter. Ce qui est certain, c'est que c'est là un fait gros de conséquences, d'autant qu'à considérer l'épaisseur des couches populaires et le mince épiderme de classes soi-disant instruites qui les recouvre, il faudra longtemps pour que ce qu'on appelle les idées modernes en pénètre le fond.

La Russie populaire vit dans une autre atmosphère que la nôtre : les vents qui soufflent de l'Occident seront longtemps avant d'en avoir renouvelé l'air. C'est presque le seul pays de l'Europe où l'homme du peuple ait conservé le sens de l'invisible, où il se sente réellement en communion avec les hôtes du monde supra-terrestre. Ses villages de bois, en vain traversés par la vapeur, sont de ceux où un saint des vieux jours se sentirait le moins dépaysé.

L'état de culture du peuple n'est pas la seule raison de cette persistante prédominance des penchans religieux ; l'histoire, l'état social, l'état politique de la Russie, n'y sont pas étrangers. Dure a été la vie sous le sceptre paternel des tsars. Rares et précaires étaient les joies qu'offrait l'existence à ce peuple de serfs. Sentant peser sur lui tout le poids d'un des plus pesans édifices sociaux qu'ait connus le monde chrétien ; ne voyant s'ouvrir à ses yeux de chair aucune libre perspective, il était d'autant plus enclin à chercher des échappées sur l'au-delà. Il lui fallait un monde plus clément, où il trouvât en tout temps un refuge. La religion le lui assurait. En même temps que la grande consolatrice, la foi était pour lui la grande revanche de l'âme. Plus cette vie était lourde, plus il vivait de l'autre.

L'ignorance des masses, le manque de tout bien-être, la double tyrannie du bailli représentant le seigneur et de la police représentant l'état; toutes les tristesses de l'existence russe concouraient au même effet, tournaient le cœur du peuple dans le même sens.

Cette influence historique s'étend secrètement jusqu'aux classes cultivées, aux classes atteintes, depuis un siècle, du scepticisme occidental. Elles aussi ont durement ressenti le poids de l'histoire et de la vie. De là, en grande partie, l'accent original de leur mélancolie, leur précoce désenchantement d'une civilisation inférieure à leurs exigences, leur effort convulsif, dans le naufrage de leurs croyances, pour se rattacher à une foi nouvelle. De là, chez tant de ceux qui traversent le désert de la vie russe, un penchant au pessimisme, au mysticisme, au nihilisme, trois puits profonds et voisins l'un de l'autre, où se laissent choir bien des âmes lasses. De là, pour une bonne part, les brusques et douloureux coups d'aile d'une littérature restée croyante dans l'incrédulité, gardant le sentiment d'une foi qu'elle a perdue et frappant de ses élans impuissans un ciel vide.

Nous sommes portés, en Occident, à demander à la race, au sang slave, le secret des penchans mystiques et de l'instinct religieux des Russes. De pareilles vues ont beau se retrouver jusqu'à Pétersbourg ou à Moscou, c'est là, me semble-t-il, moins une explication qu'une simple constatation. Entre le génie slave et le génie hindou, entre le nihilisme de l'un et le bouddhisme de l'autre, on s'est plu à découvrir une ressemblance; et, cette ressemblance, on a été, chez nous et en Russie, jusqu'à l'attribuer à une parenté des deux races et à la pureté du sang russe (1).

Le nihilisme mystique de certains contemporains (nous ne parlons pas ici du nihilisme révolutionnaire, assez improprement dénommé) a beau présenter certains points de contact avec le vieux bouddhisme des bords du Gange, il y a entre l'esprit russe et l'esprit hindou, l'un essentiellement réaliste, l'autre essentiellement métaphysique, non moins de contrastes que de similitudes. A tout prendre, ils ne diffèrent guère moins que les épaisses jungles du Deccan et les pâles forêts du Nord. L'un tient du soleil des tropiques et l'autre des neiges du cercle polaire. Si notre œil perçoit entre eux de secrètes affinités, cela prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent; cela montre que la nature sait, dans les régions les plus dissemblables et par des moyens opposés, aboutir parfois aux mêmes effets; que l'homme peut, sous les cieux les plus divers, éprouver à son insu les mêmes sentimens. Encore, en pareil cas, la part de l'histoire et de l'état de culture, la part du régime social, politique ou religieux, est-elle peut-être plus grande que celle de la nature.

Quant à conclure de pareilles similitudes de tempérament à une

(1) Voyez, p. ex., le beau livre de M. E.-M. de Vogüé : *le Roman russe*, chap. Iᵉʳ.

étroite parenté de race; quant à en faire honneur à la pureté du sang aryen des Russes, regardés comme la lignée directe des Aryas, toutes les données de l'ethnographie protestent contre ce système. S'il est injuste de refuser aux Russes le titre d'Aryens, il est hors de doute que le Slave moderne, que le Russe en particulier, fortement croisé d'élémens finno-turcs, est par le sang un des moins aryens des peuples indo-européens. La ressemblance du vieux slavon avec le sanscrit ne saurait, à cet égard, rien prouver. Les Lithuaniens du Niémen seraient, à ce compte, en droit de faire valoir des titres supérieurs. Les plus éloignés du berceau présumé de nos ancêtres communs, les Celtes, pourraient, eux aussi, par certains côtés, prétendre à une ressemblance avec leurs lointains cousins du Gange, sans que Bretons ou Gallois en puissent conclure au privilège d'un sang plus pur.

Ici, comme en bien d'autres questions, l'appel à la race n'éclaire rien, d'autant que l'instinct mystique est loin d'être également commun à tous les peuples de souche slave. Il est peut-être plus rare chez les Slaves du Danube ou de l'Elbe que chez leurs voisins de sang germanique. Il n'a guère d'empire que chez les Russes et les Polonais, en tant de choses si différens, en cela seul peut-être semblables. Et encore, si, au XIXe siècle, la littérature polonaise, la religieuse poésie de Mickiewicz ou de Krasinski, le poète anonyme, est tout imprégnée d'un douloureux mysticisme, cela tient avant tout aux souffrances ou, comme disent ses fils, au long martyre, à la passion de la Pologne, cette crucifiée des nations. Si Mickiewicz, le grand poète de Lithuanie, s'est, avant Léon Tolstoï, égaré dans les subtils brouillards des sectes mystiques, c'était, chez l'adepte du tovianisme, attendant la résurrection de sa patrie, autant folie patriotique que folie religieuse.

Veut-on, chez les Slaves du Nord, regarder le penchant au mysticisme comme un trait du tempérament national, il faut, croyons-nous, en rechercher l'origine dans l'histoire d'un côté, dans la nature de l'autre. Pour employer le langage du jour, la théorie des « milieux » nous paraît ici moins décevante que celle des races. Si de pareilles recherches ne sont pas entièrement vaines, l'explication la moins trompeuse est encore celle que nous fournissent ces deux grands facteurs du caractère d'un peuple, l'histoire et le climat, autrement dit, le milieu moral et le milieu physique.

Chez les Slaves, comme chez toutes les grandes races, l'instinct religieux a ses sources au plus profond du cœur; chez le Russe, le sentiment mystique nous semble jaillir du sol et découler du ciel.

Nous avons déjà tenté d'analyser les principaux traits de la na-

ture russe et la manière dont ce ciel et cette terre ont agi sur le caractère national (1). Les impressions de cette pâle nature se résument pour nous en un contraste. Sur ces vastes plaines tantôt nues, tantôt couvertes de maigres forêts, l'homme se sent petit, sans que la nature se montre réellement grande. Il se sent faible, il se sent pauvre, sans que la nature lui fasse toujours sentir sa force ou sa richesse. Une pareille terre, sous le froid ciel du nord, éveille aisément l'instinct de l'infini avec le sentiment de l'inanité de la vie. Cette terre russe, à la fois immense et débile, incline l'âme à la mélancolie, à l'humilité, à la méditation intérieure, par suite au mysticisme.

Vues d'en haut, du sommet des falaises abruptes ou des collines boisées qui bordent le Dniepr, le Don ou le Volga, vues des tours de Kief ou des murailles de Nijni, ces plaines russes donnent la même sensation d'infini qu'ailleurs la mer. Ce paysage, tout horizontal, laisse généralement au ciel la plus grande place. Souvent le ciel occupe seul tout le tableau; la terre, à force d'être plate, s'efface; les regards, que rien n'arrête, vont en tous sens se perdre dans le ciel. Les diffuses forêts du centre ou du nord donnent d'une autre manière une impression analogue. L'œil, à travers les noires aiguilles des pins dénudés ou le grêle feuillage des trembles et des bouleaux, se sent invinciblement attiré vers le ciel. La forêt, comme la nuit, est partout mystérieuse. Les songes habitent la vivante solitude des bois. Leur silence, fait de bruissemens confus, a une solennité grave dont l'âme se sent enveloppée; et, quand le vent du pôle passe sur leur tête, les forêts du nord ont tour à tour les gémissemens et les grondemens de la vague sur la grève.

A ces impressions du sol russe s'ajoutent celles qu'apportent les saisons, plus contrastées ici que nulle part ailleurs en Europe; les saisons, dont les oppositions violentes nous ont semblé expliquer ce qu'il y a de heurté, de déréglé, d'outré, dans le caractère et la pensée russes; expliquer, par leurs contrastes, l'antithèse perpétuelle de l'âme russe, tour à tour résignée et révoltée, douce et dure, indifférente et passionnée, somnolente et fiévreuse; tour à tour et souvent à la fois réaliste et mystique, positive et rêveuse, brutale et idéale, et sans cesse prête à passer d'un extrême à l'autre, avec une égale sincérité de conviction, avec des emportemens et des élans étranges. Ce manque d'équilibre, ce manque de mesure, si frappant chez ce peuple, comme sous ce climat, ferait seul comprendre ses accès de mysticisme, et les bonds et les chutes de sa pensée, violemment renvoyée de la terre au ciel.

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. Ier, liv. III, ch. II et III.

Les saisons, avons-nous dit, confirment et corroborent les impressions du sol; le ciel russe est en cela d'accord avec la terre russe. C'est d'abord l'hiver, le long recueillement de l'hiver, le froid sommeil de la nature, engourdie sous la neige et dont la mort apparente fait une impression solennelle. N'est-ce pas un fait trop peu remarqué que l'énergie du sentiment religieux dans les pays du Nord? Le Nord n'est pas moins religieux que le Midi; peut-être serait-il permis de dire qu'il l'est davantage. L'histoire en fait foi. L'Ecosse presbytérienne a, sous ce rapport, mérité d'être comparée à l'Espagne de l'inquisition. La Pologne, l'Irlande, la Suède de Swédenborg, l'Angleterre même, ont été au nombre des pays les plus croyans de l'Europe. Le sentiment religieux des peuples septentrionaux diffère de celui des peuples du Midi comme les lacs de l'Écosse ou de la Finlande diffèrent des golfes bleus de Naples ou de Valence. Des aspects du Nord il prend une teinte plus sombre et plus austère, il devient plus mélancolique et plus intime, peut-être en est-il plus profond.

Les régions septentrionales, où ont longtemps été confinés les Grands-Russes, sont celles où ont pris naissance la plupart des sectes mystiques de la Russie. Sous cette latitude, les longues nuits de l'hiver, les longs jours de l'été tendent presque également à ouvrir l'âme aux impressions mystiques ou aux religieuses angoisses. Ce n'est pas seulement au figuré que les ténèbres engendrent la superstition; elle naît spontanément, chez l'homme comme chez l'enfant, de l'obscurité physique et des heures nocturnes. Partout la nuit est le temps des craintes mystérieuses, qui, ainsi que les phalènes et les oiseaux du soir, se cachent dans le jour pour voltiger autour de l'homme après le coucher du soleil. L'été, les longues soirées de juin, avec leur diaphane crépuscule qui n'est ni la nuit, ni le jour, donnent à l'atmosphère du nord quelque chose d'éthéré, d'immatériel, de fantastique, qui semble étranger au monde réel; tandis que, durant les gelées d'hiver, les deux Ourses, inclinées sur le pôle, et l'innombrable armée des étoiles scintillent sur les cieux noirs avec un éclat obsédant.

Partout ce qui déconcerte l'esprit et épouvante les sens, ce qui accroît la fragilité de la vie et semble la mettre dans la dépendance de causes extérieures à la nature, éveille ou renforce le sentiment du surnaturel. Or, les Russes de la Grande-Russie sont restés, pendant des siècles, sous le joug de trois fléaux, qui, en ébranlant périodiquement l'imagination populaire, les ont inclinés, à la fois, à la superstition, au mysticisme, au fatalisme. Nous voulons parler des épidémies, des famines, des incendies, dont les anciens annalistes n'ont cessé de mentionner les ravages. Épidémies

et famines, s'abattant sans pitié sur chaque génération, n'ont pas moins affecté le tempérament moral des Russes que la richesse de la Russie.

Les fléaux soudains, sans cause apparente ou explicable, sont attribués par le peuple à des crimes de la terre ou à des vengeances du ciel. Rien n'entretient davantage la conception primitive de la maladie, tour à tour imputée à des sortilèges ou à une punition divine, sans autre remède que les prières ou les enchantemens. C'est là une des sources historiques du fatalisme et de la superstition des populations orientales. A l'aide du médecin, au soulagement incertain d'une science qu'il ne comprend point, le paysan russe préfère souvent des paroles mystérieuses, une amulette ou un pèlerinage; au contraire, on l'a vu souvent, par une religion mal entendue, repousser comme diaboliques les spécifiques les plus efficaces. On dirait qu'il réserve sa foi pour le sorcier et ses scrupules pour le médecin. C'est ainsi qu'en plusieurs contrées la vaccination a été longtemps fuie comme un péché, sous prétexte que c'était le sceau de l'Antéchrist. Naguère encore, lors des épidémies de diphthérie, devenues si fréquentes dans l'Europe orientale, les villageois de Poltava s'opposaient opiniâtrement à la désinfection de leurs maisons, voyant dans les procédés sanitaires une profanation de leurs demeures, et dans les fumigations une opération satanique. Quand il a recours au médecin, le moujik en attend souvent le même genre de service que du sorcier; si ses remèdes sont impuissans, il le traite comme un imposteur.

La peste et la famine, ces deux blêmes et maigres sœurs si longtemps acharnées sur elle, sont en train de disparaître de la Russie comme du monde civilisé. Il n'en est pas de même d'un autre fléau dont l'Occident peut à peine comprendre les ravages et l'impression décourageante, l'incendie. Le caractère du peuple en a été aussi éprouvé que son bien-être. Comme les famines et les épidémies, comme tout ce qui rend la santé, la vie ou la fortune précaires, l'incendie a fomenté chez les Russes la superstition et le fatalisme. Lui aussi a souvent provoqué les soupçons aveugles et les violences soudaines d'une foule atteinte d'un mal dont la cause lui échappait. Comment s'étonner que l'imagination populaire y voie parfois un châtiment céleste contre lequel il n'y a d'autre secours que la prière ou une image miraculeuse? Naguère encore ce sentiment était assez fort, chez le paysan, pour paralyser ses bras en face des flammes. On en a vu déménager leurs maisons, enlever leurs vêtemens et leurs ustensiles, décrocher les châssis de leurs doubles fenêtres et laisser leur village brûler en s'écriant : « C'est la main de Dieu! »

Les villageois font parfois encore le même accueil résigné aux maladies nouvelles qui déciment leurs troupeaux ou leur famille et aux insectes qui fondent à l'improviste sur leurs champs. Le sud de la Russie n'est pas toujours à l'abri des ravages des sauterelles. Vers 1880, on a vu, dans le gouvernement de Kherson, les paysans refuser de se défendre contre une invasion de criquets. « Dieu est irrité, disaient-ils ; les sauterelles sont un châtiment de Dieu. » Et ils restaient assis, immobiles, en face de l'armée dévorante des locustes, répétant : « Quand le jour du châtiment sera passé, les sauterelles partiront. » Pour triompher de l'obstination de ces moujiks, l'autorité civile dut s'adresser au clergé, et, en pareille rencontre, le peuple des campagnes est loin de toujours obéir aux exhortations de ses prêtres.

Le fatalisme est un des traits les plus marqués du caractère national. Général chez les paysans, il persiste fréquemment dans des classes ou chez des hommes que leur éducation semblerait devoir y soustraire. L'esprit russe en est pour ainsi dire imprégné. On en retrouve la trace dans sa bravoure comme dans sa résignation, dans ses révoltes comme dans ses soumissions, dans ses témérités non moins que dans ses découragemens, dans ses accès d'activité fiévreuse aussi bien que dans ses langueurs et son apathie, dans ses négations presque autant que dans sa religion. Si le Russe a vraiment quelque chose d'oriental, c'est par là.

Au fatalisme s'allie souvent chez lui le mysticisme, un mysticisme inavoué qui s'ignore, qui fréquemment se nie lui-même et a honte de se reconnaître. Cette veine mystique, longtemps inaperçue des indigènes, frappe l'étranger. Nous l'avions, pour notre part, dès longtemps signalée (1). Après avoir été lente à le découvrir, l'Europe est peut-être aujourd'hui disposée à grossir ce mysticisme russe, à lui faire une trop grande part dans la littérature, dans la pensée, dans le caractère slaves. Il s'en faut que tous les Russes en soient vraiment atteints. Partout, sur notre globe déjà vieux, c'est là forcément chose rare. Peut-être même est-on d'autant plus frappé de le rencontrer en Russie qu'il s'y mêle fréquemment à des instincts qui semblent jurer avec lui.

Pareil à une vapeur subtile, le mysticisme n'en plane pas moins sur la terre russe. S'il n'a pas de prise sur toutes, il pénètre certaines âmes ou plus fines, ou plus ardentes, ou plus maladives. A l'opposé de ce qu'on serait tenté d'imaginer, les années semblent y rendre plus sensible ; la jeunesse s'en défend parfois mieux que l'homme fait. Le mysticisme est, chez plus d'un Russe, une affec-

(1) Voyez p. ex. la *Revue* du 15 oct. 1873.

tion de la maturité. Tel qui en semblait exempt à vingt-cinq ans en est atteint à cinquante. Gogol et Léon Tolstoï en sont des exemples. Cette sorte d'évolution et comme de conversion mystique s'est vue également ailleurs. En Russie, elle ne s'explique pas seulement par l'éternel désenchantement de la vie humaine, mais aussi par les fatales déceptions encore inhérentes à la vie russe. Les étroites limites de l'activité intellectuelle sous le régime autocratique; les barrières où se heurte en tous sens l'initiative individuelle; l'inaction tôt ou tard imposée aux esprits indépendans; le vide mal dissimulé de l'existence officielle et le vide trop apparent de tout ce qui n'est pas service d'état; en un mot, l'impuissance d'agir et la fatigue de vouloir, l'inutilité de l'effort, mieux ressentie avec l'âge, rejettent parfois dans la contemplation et le mysticisme des âmes robustes qui, en d'autres pays, se fussent absorbées dans l'action. Peut-être l'usure du climat n'y est-elle pas non plus étrangère, car les forces morales ne lui résistent souvent pas mieux que les forces physiques; on vieillit vite sous ce ciel.

Le mysticisme russe se ressent, du reste, du sol et du peuple; il conserve presque toujours une saveur de terroir. Ne lui demandez point l'exquise et allègre poésie de ce doux extatique de François d'Assise qui, dans sa charité, embrassait toute la nature vivante, prêchant aux petits oiseaux et « à ses sœurs les hirondelles. » Peut-être faut-il pour cela le ciel et les fraîches vallées de l'Ombrie ou de la Galilée. S'il n'a pas la suavité franciscaine, le mysticisme russe a rarement l'âpreté de l'ascétisme oriental. S'il est, lui aussi, souvent bizarre, lourd, prosaïque, il est d'ordinaire moins sombre et moins farouche. Il perd rarement tout à fait le sens du réel; il garde des soucis pratiques jusque dans ses conceptions les plus folles. Son vol ne dépasse jamais les sommets. Le vide éther des espaces célestes, l'air raréfié des hautes cimes, ne conviennent pas à ces enfans de la plaine. Jusqu'en ses envolées les plus hardies, le Russe ne quitte presque jamais la terre du regard. Aux songes les plus étranges de l'illuminisme religieux ou de l'utopie politique il mêle fréquemment les calculs de l'esprit le plus pratique.

C'est que le fond du caractère russe demeure un positivisme latent, un réalisme, lui aussi, parfois inconscient, qui perce à travers tout ce qui le recouvre et le cache. Ce n'est pas seulement dans la littérature, dans le roman qu'on trouve combinés, en Russie, ce que les Occidentaux ont appelé naturalisme et idéalisme, positivisme et mysticisme; c'est dans l'âme, dans la vie, dans le caractère russes. Les contrastes que Joseph de Maistre se plaisait déjà à signaler dans les idées et dans les mœurs de ses hôtes de la Néva, nous les avons partout retrouvés dans l'homme lui-même. Il faut

toujours en revenir là quand on parle des Russes. C'est cette alliance de traits opposés qui fait l'originalité de leur caractère national, qui lui donne quelque chose d'imprévu, de troublant, d'insaisissable, et en rend l'étude si attachante parce qu'elle réserve toujours des découvertes ou des énigmes. Chez le Russe, les contraires s'attirent. Toutes ces oppositions de tempérament, tous ces contrastes de caractère se manifestent dans sa religion, et nulle part peut-être avec plus de relief que dans ses sectes populaires.

III.

Nous étudions le sentiment religieux en Russie; mais le peuple russe est-il vraiment religieux, est-il vraiment chrétien? Les vagues et grossières croyances du moujik méritent-elles le nom de religion? ses confuses notions sur la vie et sur le monde proviennent-elles bien de la foi chrétienne? Beaucoup de ses compatriotes le contestent. Pour un grand nombre de Russes, la Russie n'est ni religieuse, ni chrétienne. A Pétersbourg, à Moscou même, cela est devenu une sorte d'axiome. Des hommes, d'opinions d'ailleurs fort diverses, sont là-dessus d'accord. A les en croire, le moujik n'a de la religion que l'apparence ; il n'a de chrétien que les dehors. En certains cercles, ce n'est pas là seulement un lieu-commun, c'est aussi une prétention nationale. On est disposé à s'en faire gloire, oubliant que, s'il y a là une part de vérité, la cause en est surtout au peu de culture du pays. Déjà, sous Nicolas, l'un des oracles de la pensée russe, Biélinsky, écrivait à Gogol, si je ne me trompe : « Regardez bien le peuple et vous verrez qu'au fond il est athée. Il a des superstitions, il n'a pas de religion. » A plus d'un Pétersbourgeois cela semble préférable. On trouve avantage à ce qu'au point de vue religieux comme au point de vue politique, l'esprit russe soit une table rase.

Un Russe, ami et disciple de Littré, a fort bien, sur ce point, exprimé l'opinion de beaucoup de ses compatriotes; il nous reprochait d'avoir attaché trop d'importance à l'entrée de la Russie au nombre des nations chrétiennes (1). En Russie, a dit M. Wyroubof, il y a eu des églises, il n'y a jamais eu de religion, si ce n'est le polythéisme primitif. L'église a dissous peu à peu le paganisme sans réussir à lui rien substituer. Le peuple, resté sans croyances en rapport avec ses besoins, s'est montré accessible à toutes les superstitions, à toutes les étrangetés. En fait, la Russie n'a jamais

(1) Voyez la *Philosophie positive*, nov. 1873 et août 1881.

été ni réellement chrétienne, ni réellement orthodoxe ; elle n'a jamais été soumise qu'à un simulacre de baptême.

L'objection revient à dire que les sujets du tsar ont un culte et n'ont pas de religion. C'est là, qu'on veuille bien le remarquer, une observation que, pour des raisons analogues, on pourrait étendre à bien d'autres pays, à bien d'autres époques. Certes, il n'a pu suffire aux Varègues de Vladimir de prendre un bain dans les eaux du Dniepr pour en sortir chrétiens. A Kief et à Novgorod, comme plus tard à Moscou, un paganisme latent et inconscient a pu longtemps régner à l'ombre de la croix byzantine. Mais, à regarder l'histoire, la Russie n'est ni le seul état de l'Europe où le christianisme ait été officiellement imposé par une sorte de coup d'autorité, ni le seul où la foi chrétienne soit longtemps demeurée tout extérieure, toute superficielle. Les Francs de Clovis et les Saxons de Charlemagne ne nous semblent pas avoir beaucoup mieux compris le christianisme que les droujinniks de Vladimir et d'Iaroslaf. Nous pourrions, à cet égard, faire de curieux rapprochemens entre les Francs peints par Grégoire de Tours et les Slaves décrits par la Chronique de Nestor. A comparer les deux pays et les deux époques, ce n'est pas toujours chez le moine de Kief et chez les Rurikovitch qu'on trouverait le moins de religion et le moins de sens chrétien. Dans la Russie des apanages, l'église et la foi n'ont guère eu moins d'ascendant sur les grands princes qu'elles n'en ont eu, en Occident, sur les Carolingiens et les premiers Capétiens. Qu'on lise les instructions de Vladimir Monomaque à ses fils ; l'empereur Louis le Débonnaire ou le roi Robert n'auraient pas, dans leur testament, montré plus de respect de l'évangile ou de souci de l'église.

A prendre l'époque actuelle, la Russie n'est pas non plus le seul pays des deux mondes où le christianisme se réduise fréquemment en pratiques extérieures et en notions grossières. Ce que certains Russes disent de leurs compatriotes, bien des nationaux ou des étrangers l'ont dit de maint peuple de l'Europe ou de l'Amérique méridionale. Combien de fois n'a-t-on pas répété que, avec toute sa dévotion, avec tous ses hommages aux saints et aux images, le Napolitain ou l'Andalous, et, à plus forte raison, le Mexicain ou le Péruvien, n'étaient réellement pas chrétiens ; que, sous le mince vernis de leur christianisme de surface, perçait partout le vieux polythéisme? Pour un esprit non prévenu, le cas de la Russie n'est donc pas aussi singulier que semblent le croire beaucoup de Russes. Il n'y a pas là de quoi dénier au moujik le titre de chrétien, car il faudrait alors le refuser à bien d'autres. L'on risquerait d'aboutir à cette bizarre découverte que les pays où la religion est restée le plus en honneur, où ses rites et ses préceptes ont gardé le plus

d'empire sur les masses, ne connaissent ni religion ni christianisme.

La religion, et cela est vrai de la plus sublime comme des plus humbles, la religion s'épure ou se dégrade selon le milieu qui la reçoit. Chez un peuple grossier, ignorant, elle devient ignorante et grossière. Entre elle et le croyant, il y a une action réciproque ; elle se matérialise quand elle ne peut le spiritualiser; elle s'avilit avec ceux qu'elle ne peut élever. La religion prend les hommes par le dedans ou par le dehors, selon leur degré de culture ; et c'est par le dehors que commence le plus souvent son empire, comme c'est encore par le dehors qu'il se prolonge, alors que s'affaiblit son autorité sur le dedans.

Il se rencontre souvent ici une confusion d'idées qu'il importe d'éviter. De ce qu'une religion est grossière, de ce que les rites et les formes y prédominent, il ne s'ensuit pas toujours qu'elle soit toute de forme. Elle peut être, ou mieux, elle peut sembler tout extérieure, sans être pour cela superficielle. Ce sont là deux choses fort différentes. Telle pratique, qui nous paraît de pure forme, peut tenir au plus profond des notions populaires ou au plus intime du cœur; il faudra des siècles pour l'en déraciner. L'importance attachée aux rites et aux observances ne prouve point que le culte reste sans prise sur le fond de l'homme. Loin de là, à un certain degré de culture, comme à un certain âge de la vie, l'intérieur est asservi à l'extérieur. Il ne pénètre à l'âme que ce qui frappe les sens ; il n'y a de règle pour le dedans que ce qui règle le dehors, parce qu'alors l'homme est presque tout en dehors, ou le dehors est presque tout l'homme.

Cette réserve faite, il reste vrai qu'en Russie la religion est demeurée plus grossière qu'en tel ou tel autre pays. La foi chrétienne y est entachée de notions païennes. En dehors même de ces tribus d'origine finno-turque, qui n'ont de chrétien que leur inscription sur les registres de l'église, le paysan, s'il est toujours religieux, ne semble pas toujours chrétien. Pour être parvenu à rayer de l'âme russe le nom et le souvenir des dieux païens, le christianisme n'a pas toujours réussi à y graver ses dogmes et ses croyances. Entre les vieilles conceptions païennes et les enseignemens évangéliques, il y a une sorte de superposition qui a persisté jusqu'à nous. Ce ne sont pas seulement les rites du paganisme que le paysan a çà et là conservés, c'est, sous une enveloppe chrétienne, l'esprit même du polythéisme. Aussi est-ce devant le moujik qu'on pourrait dire que le paganisme est immortel.

Ce phénomène s'explique par plusieurs raisons faciles à saisir : par l'état de culture du peuple, par son manque d'éducation histo-

rique, et aussi par son caractère, par son réalisme invétéré, son attachement traditionnel aux rites et aux coutumes. Il s'explique par l'esprit de l'église qui lui apporta l'évangile, par les défauts du christianisme byzantin, lui-même déjà tombé dans le formalisme, et aussi par la manière dont la foi nouvelle se substitua à l'ancien polythéisme. Le missionnaire grec était enclin à faire consister toute la religion dans les rites ; et ses protecteurs, les convertisseurs du peuple, les princes de Kief, étaient naturellement, par leur éducation païenne, encore plus portés à ne demander à leurs sujets que le respect des observances de la foi nouvelle.

Une des choses qui frappent dans l'histoire de la Russie, c'est la facilité avec laquelle le christianisme s'est introduit chez les Slaves russes. Entre l'évangile et le paganisme la lutte fut courte, la victoire peu disputée. A Kief, où le Christ avait des églises dès avant Vladimir, le polythéisme semble avoir été vaincu sans avoir presque combattu. Il s'efface, en quelque sorte, il s'évanouit tout à coup devant le conquérant étranger. Or, en religion, plus encore qu'en politique, il n'y a de complètes et de durables que les victoires disputées.

Le triomphe du christianisme fut d'autant plus rapide que le polythéisme des Slaves russes était plus informe, plus vague, plus primitif. S'il avait des dieux, s'il possédait même des images, des statues de ses dieux, le Slave du Dniepr n'avait ni temples pour les abriter, ni clergé pour les défendre. Le culte, pour ne pas dire la religion, était encore chez lui en voie de formation. Au lieu d'être en décadence, comme le polythéisme classique, son paganisme semble avoir été plutôt dans la période d'élaboration. Ce qui, en d'autres circonstances, en eût pu rendre la résistance plus vive, ne l'a pas empêché de succomber devant une religion supérieure non-seulement par ses croyances, mais par son organisation, par son culte et son clergé. Toutefois, comme le sentiment païen était encore dans toute sa vigueur, que l'âme populaire en était imbue, le triomphe du Dieu unique a été longtemps plus apparent que réel. Les idées et les notions du polythéisme ont, après sa défaite officielle, persisté à travers les rites du nouveau culte. Ce qui a été renversé par Vladimir, ce sont les dieux de bois à tête d'argent et à barbe d'or du paganisme russo-slave, plutôt que les antiques conceptions que ces dieux personnifiaient. Aux anciennes idoles, convaincues d'impuissance devant le Dieu des missionnaires byzantins, ont succédé le Christ et les saints du christianisme. La victoire de l'évangile s'est ainsi trouvée d'autant plus facile qu'elle était moins profonde. Il a pris d'autant plus vite possession des collines de Kief et des demeures des Varègues qu'il s'emparait

moins des esprits et apportait moins de trouble dans les âmes, moins de changement dans les idées. On comprenait si peu le christianisme qu'on restait à demi païen sans le savoir. Tel encore souvent le moujik.

La religion du peuple a ainsi été longtemps une sorte de paganisme chrétien, ou mieux de christianisme païen, où le polythéisme « représentait les croyances, et le christianisme le culte. » Si les idées chrétiennes s'infiltraient peu à peu à travers les notions païennes, en revanche les vieilles cérémonies du paganisme, avec ses chants et ses danses, revivaient souvent au-dessous des rites de l'église. On a pu dire que le peuple russe était un peuple bireligieux. Les vieux chroniqueurs en faisaient déjà la remarque. Cette sorte de dualité de croyances, persistant à travers les siècles, a frappé tous ceux qui ont étudié le paysan; elle se retrouve encore aujourd'hui dans ses chants, ses contes, ses traditions, comme dans son imagination. L'élément chrétien et l'élément païen s'y mêlent et s'y entre-croisent de telle façon que sa religion ressemble à une étoffe de deux couleurs.

Les dieux slaves ont-ils été effacés de sa mémoire, le peuple a gardé le souvenir des divinités secondaires, de celles du moins qui, par leur nom ou par leurs attributs, personnifiaient le plus nettement les forces de la nature. Comme presque partout, c'est la partie inférieure de la mythologie qui a le mieux résisté. C'est ainsi que, en près de dix siècles, le christianisme n'a pu supprimer ni le *Vodiany*, l'esprit des eaux, vieillard au visage boursouflé et aux longs cheveux humides qui habite les rivières et fait sa demeure près des moulins; ni les *Rousalkas*, sorte de sirènes ou de naïades slaves, à la peau d'argent et à la chevelure verte, qui attirent les jeunes gens au fond des eaux; ni le *Léchii*, l'esprit des bois, sorte de lutin folâtre ou de sylvain aux pieds de chèvre, qui égare les voyageurs dans la forêt; ni le *Domovoï*, le génie de la maison, dont le poêle, ce foyer russe, est la demeure préférée. Tous ces êtres fantastiques jouent un grand rôle dans les chants et les contes populaires. Les marais, les lacs, les forêts les ont fait vivre dans l'imagination russe.

En Russie plus qu'ailleurs, c'est surtout dans le culte des saints que le polythéisme s'est survécu. Si oubliés que soient les dieux slaves, ils n'ont disparu du sol russe qu'en se travestissant en saints chrétiens. Pour se retrouver dans l'Orient hellénique, comme dans l'Occident latin, de pareilles métamorphoses n'ont nulle part été plus fréquentes qu'en Russie. Elles seules expliquent la vogue de certains bienheureux et la bizarre hiérarchie du ciel russe. La place assignée par la dévotion populaire à ses saints favoris est

sans rapport avec leur rôle dans l'histoire ecclésiastique ou leur rang dans la liturgie orthodoxe. On a remarqué que, parmi les hôtes de l'empyrée chrétien, les plus vénérés du peuple étaient souvent les moins humains, ou les moins historiques, ceux que la légende a le plus librement modelés à son gré. La raison en est simple : saints légendaires, anges du ciel ou prophètes de l'ancienne loi, les préférés de la dévotion russe ont, pour la plupart, conservé un caractère mythique.

Plusieurs ne sont que des dieux dégradés ou purifiés. De l'Olympe barbare de la Rouss primitive, ils se sont glissés dans le paradis orthodoxe. Parfois, sous le couvert d'une ressemblance de noms, ils ont transmis à un saint leurs attributs et leurs fonctions. C'est ainsi que saint Blaise, en russe Vlas, a, dans les superstitions locales, pris l'emploi de l'antique Volos ou Veles, le dieu des troupeaux. Le Jupiter slave, Péroun, le dieu de la foudre, dont les statues furent jetées dans le Dniepr et le Volkof, est remonté sur les autels sous la figure d'Élie, saint Élie, Ilia. Le prophète d'Israël, enlevé au ciel sur un char de feu, a succédé au dieu du tonnerre des anciens Russes, de même que, chez les Grecs, le même Élie avait déjà hérité d'Hélios, le Soleil. Lorsqu'il tonne, c'est, pour le moujik, le char du prophète Élie qui roule dans les cieux. En même temps que de la foudre, ce maître de l'orage dispose de la grêle. Un conte du gouvernement de Iaroslavl le montre détruisant les récoltes d'un paysan qui célébrait la saint Nicolas sans fêter la saint Élie.

Pour d'autres bienheureux, pour l'archange saint Michel, pour saint George, l'un des patrons de l'empire, dont l'équestre image, d'origine païenne, décore l'écusson national, le caractère mythique n'est pas moins marqué. Il en est de même de saint Nicolas, le plus invoqué et le plus puissant de tous les saints russes, celui qui, selon la croyance populaire, doit succéder à Dieu, lorsque Dieu se fera vieux. Saint Nicolas a les vocations les plus diverses. C'est, comme en Occident, le patron des enfans, c'est le protecteur des matelots, des pèlerins, des gens en danger. Par opposition à saint Élie, souvent dur et vindicatif, saint Nicolas est le bon saint, obligeant et secourable par excellence. Le Russe en emporte le culte partout avec lui et le répand autour de lui. Les païens d'au-delà de l'Oural ont pour saint Nicolas les mêmes hommages que les orthodoxes : ainsi les Votiaks non baptisés et les Ostiaks, qui l'appellent Kola, le dieu russe. En Europe comme en Asie, plusieurs tribus finno-turques, officiellement converties au christianisme, ne connaissent guère d'autre dieu chrétien. Presque toute la religion des Tchouvaches du Volga se réduit en pèlerinages à ses sanctuaires,

partout fort nombreux. On peut ainsi, encore aujourd'hui, suivre en Russie même les diverses phases de l'évolution religieuse, du paganisme ou du fétichisme au christianisme.

La façon dont le paysan honore ses saints, l'idée qu'il se fait de leur puissance, de leur protection, de leurs rancunes, est souvent encore toute païenne. Il redoute leur vengeance et prend garde de blesser leur amour-propre. Il cherche à gagner leur faveur, et leur en veut de leur négligence. « Te sert-il, prie-le ; ne te sert-il pas, mets-le sous le pot, » dit un dicton populaire. On sait que dans chaque maison, presque dans chaque chambre, la place d'honneur, un des angles de la pièce, selon un usage oriental, est occupée par les saintes images, ces dieux lares moscovites. Pour elles est le premier salut de tout Russe qui entre. Veut-il commettre un acte qui puisse les choquer, le pécheur a le soin de leur voiler la face. Ainsi les femmes de mœurs légères.

Les Russes ont l'habitude d'honorer les saints et le Christ lui-même en faisant brûler des cierges devant leurs images. Durant les offices, les fidèles, debout les uns derrière les autres, se transmettent de main en main les petits cierges à poser devant l'iconostase. Un jour, c'était la fête de saint George, un paysan passait ainsi deux cierges. « Pourquoi deux? lui demanda-t-on. — C'est, répondit le moujik, qu'il y en a un pour le saint et un pour le serpent. » Plus d'un homme du peuple serait enclin à rendre ainsi hommage en même temps à saint George ou à saint Michel et au dragon terrassé par le saint. Il y a dans leurs croyances une sorte de dualisme inconscient. La vie leur apparaît comme la lutte de deux principes opposés. On a cru retrouver dans les traditions populaires le souvenir de deux dieux ennemis : le dieu blanc, dieu du bien, le dieu noir, dieu du mal. Cette vue, à en croire les mythologues, a beau sembler inexacte, elle est d'accord avec les idées et la religion de nombre de moujiks. On dirait parfois que, sous leur christianisme, se retrouve une sorte de manichéisme latent. Maintes sectes populaires croient partout découvrir le diable et l'Antéchrist.

Une chose plus d'une fois remarquée, c'est la facilité avec laquelle le moujik russe, le colon russe, transporté au milieu de populations idolâtres, en adopte les superstitions et parfois même les rites païens. En Sibérie, notamment, un grand nombre de paysans orthodoxes se laissent prendre aux grossières séductions du chamanisme et figurent parmi les ouailles des chamans. Aux bords de la Léna, beaucoup fréquentent les sanctuaires bouddhistes des Bouriates, leurs voisins. Jusqu'aux environs d'Irkoustk, la capitale de la Sibérie orientale, siège d'un archevêché orthodoxe, on

rencontre, dans les izbas russes, des idoles bouriates, en même temps que des images de saint Nicolas dans les huttes des Bouriates. En Europe même, dans la région du Volga, le paysan subit souvent la contagion des superstitions polythéistes ou fétichistes de ses voisins allogènes, les Tchouvaches ou les Tchérémisses, par exemple. Il semble qu'à demi émergé du paganisme, le moujik soit toujours près d'y retomber, quand il ne rencontre pas de main pour l'aider à en sortir. L'immensité du pays, l'éloignement de centres intellectuels et religieux, l'insuffisance et la négligence d'un clergé, à la fois trop peu nombreux et trop peu instruit, sont pour la religion autant de causes de corruption. Chez un pareil peuple, ce qui doit étonner, ce n'est point que le christianisme s'allie souvent à des notions païennes, c'est que la foi chrétienne ait vécu et duré, qu'elle n'ait pas été entièrement étouffée par les ronces du paganisme.

Sous le polythéisme chrétien du moujik, se retrouve une couche religieuse encore inférieure, qu'en creusant un peu l'on découvre également au fond des peuples de l'Occident, la sorcellerie. On ne saurait demander au paysan du Don ou du Volga d'avoir perdu l'antique foi dans les sortilèges et les maléfices, alors que de semblables croyances rampent encore au fond des campagnes, dans les pays les plus anciennement civilisés. A cet égard encore, le spectacle que nous offre l'izba russe nous fait remonter de plusieurs siècles en arrière. En aucun pays contemporain, la confiance dans les charmes magiques, la crainte du mauvais œil et des mauvais présages, la foi dans les songes et les enchantemens n'est aussi commune. Il est peu de villages qui n'aient leurs sorciers, et l'un des livres les plus répandus dans le peuple est le *Sonnik*, l'interprète des songes.

Ces superstitions sont tellement enracinées que, si l'on ne savait quelle peine a la culture à en triompher en des pays autrement favorisés, l'on serait tenté d'en rejeter la faute sur le sol ou sur la race. Le Nord a toujours été la terre des magiciens, et la sorcellerie y a conservé un caractère plus sombre. Entre toutes les races ou les nationalités de l'Europe, les Finnois ont, sous ce rapport, longtemps joui d'une sorte de primauté. Aucun peuple n'a eu plus de foi dans la force des enchantemens. Les magiciens tchoudes ont, en Russie comme en Scandinavie, gardé leur antique renom. Les traditions finnoises, les poésies recueillies dans les villages de Finlande font à la sorcellerie une place unique dans la littérature. Le grand poème dont les *runot*, habilement soudées, ont formé le Kalevala, est l'épopée des conjurations magiques. Dans cette sombre Iliade ou cette brumeuse Odyssée du Nord, les héros, au lieu de

combattre avec le fer ou l'airain, luttent à coups d'incantations et de talismans, terrassant leurs ennemis et domptant les élémens par la puissance de leurs évocations. Le principal personnage, le vieux *runoia* Wäinämöinen, n'est qu'un sorcier divin, l'Achille ou l'Ulysse de la sorcellerie. Lönnrot et les savans finlandais qui ont recueilli les *runot* du Kalevala ont également publié des formules d'enchantement et des exorcismes destinés à conjurer tous les périls dont la colère d'êtres malfaisans peut menacer l'homme.

Chez les Finnois modernes, chez les Finlandais protestans du moins, la religion et la culture ont secoué le joug des plus grossières de ces superstitions. Il n'en est pas de même en Russie. Le Grand-Russe, dans les veines duquel coule tant de sang finnois, le Russe qui, pour la sorcellerie, a été l'élève des devins tchoudes, est demeuré plus fidèle aux croyances de ses ancêtres et maîtres. Dans toutes les calamités publiques ou privées, en cas de maladie, en cas de disette ou d'épidémie, le moujik continue à recourir à la science du magicien et à l'expérience des sorcières. En certains villages, le paysan fait régulièrement exorciser son champ par le sorcier après l'avoir fait bénir par le prêtre; il est ainsi en règle des deux côtés. En Sibérie et dans certaines régions du Nord, les sorciers et les chamans prélèvent une sorte de dîme pour protéger les villages contre les maladies et les épizooties. Ce ne sont pas seulement des paysans isolés qui consultent en secret les maîtres de la science noire ; ce sont des villages entiers, publiquement et en quelque sorte officiellement, parfois après délibération des assemblées communales.

Jusqu'au centre de la Russie, dans les gouvernemens qui entourent Moscou, on voit la population des campagnes recourir, pour chasser la peste bovine, aux rites de leurs ancêtres. Les femmes, rassemblées au milieu des ténèbres, pendant que les hommes demeurent enfermés, font à demi nues une procession nocturne. En tête marchent les saintes images, associant malgré lui le christianisme aux antiques cérémonies païennes. Des jeunes filles sont attelées à la charrue ; elles tracent autour du village un sillon que des incantations traditionnelles interdisent à la peste de franchir. D'autres fois la maladie, personnifiée par un mannequin de paille, est noyée dans la rivière, ou bien enterrée ou brûlée solennellement, avec un chien ou un chat. On a vu, en temps de choléra, des paysans du centre de l'empire contraindre leur prêtre en habits sacerdotaux à ensevelir, selon les rites de l'église, une poupée de cette sorte représentant le choléra.

C'est contre la sorcellerie et non contre les dieux du paganisme que l'église et le clergé ont eu le plus à lutter. Dans ce combat sé-

culaire, le christianisme, loin de toujours triompher de son occulte adversaire, ne l'a emporté qu'en dégénérant lui-même, pour nombre de moujiks, en une sorte de magie sainte, officiellement consacrée par l'église et l'état. Aux yeux de maint paysan, les rites de l'église ne sont que des charmes plus solennels et ses prières des incantations, propres à conjurer les périls réels ou imaginaires. Pour lui, le prêtre est avant tout le dépositaire des saintes formules et le maître des célestes évocations; le Christ n'est, en quelque façon, que le plus puissant et le plus doux des enchanteurs; Dieu n'est que le magicien suprême (1).

Un des traits les plus marqués de la religion du moujik, ce n'est pas seulement le formalisme extérieur, c'est l'attachement au rite, à *l'obriad*, comme disent les Russes. Cet attachement, qui a été, chez les Moscovites, le principe d'un schisme et de nombreuses sectes, tient en partie au caractère national respectueux de toutes les formes, dans les choses profanes commme dans les choses sacrées; il tient aussi à la conception religieuse du peuple. Pour lui, le rituel et les paroles sacrées ont par eux-mêmes une vertu mystérieuse, on pourrait presque dire une vertu magique; les changer, c'est leur faire perdre cette vertu. Ainsi s'expliquent, par exemple, les longues controverses sur l'orthographe du nom de Jésus ou sur le signe de croix, dont, aujourd'hui encore, les Russes de toutes classes font un tel usage. Si la manière de se signer a coupé l'ancienne Moscovie et, après elle, la Russie contemporaine, en deux partis ennemis, c'est que, pour la masse du peuple, le signe de croix n'était pas seulement une sorte de memento du Crucifié et de profession de foi chrétienne, mais une espèce de signe magique, un préservatif contre le mauvais œil et contre les dangers du corps et de l'âme.

Si grossière que semble une pareille religion, c'est encore là, nous devons le répéter, de la religion; c'est encore là du christianisme; et un christianisme qui, en réalité, ne vaut peut-être pas beaucoup moins que celui de plusieurs peuples des deux mondes. En Occident même, si notre façon d'entendre la foi du Christ est généralement supérieure, elle ne l'a pas toujours été. Dans la dévotion du moujik, bien des pratiques que protestans et catholiques lui reprochent comme d'indignes superstitions ne sont que des restes d'un âge ailleurs évanoui, et, si l'on peut ainsi parler, des traits d'archaïsme religieux.

Est-ce uniquement par la naïveté de ses conceptions ou par ses pratiques enfantines que le peuple russe a droit au titre de chré-

(1) *El Magico prodigioso*, selon le titre de la pièce de l'Espagnol Calderon.

tien? Nullement; s'il est chrétien, ce n'est pas seulement par les dehors, par ces rites auxquels il attache tant de prix, c'est aussi par le dedans, par l'esprit et par le cœur. Peut-être même mérite-t-il plus, à cet égard, le nom de chrétien que beaucoup de ceux qui le lui contestent. A travers cette religion obscurcie et comme épaissie par son ignorance et sa grossièreté, on retrouve souvent chez lui le sentiment religieux dans toute sa noblesse. Sous ce demi-paganisme, et jusque sous les aberrations de sectes bizarres, se fait jour l'esprit chrétien dans ce qu'il a de plus intime et de plus singulier, tel qu'en la plupart des pays de l'Occident, il n'apparaît presque jamais dans les couches populaires.

De tous les peuples contemporains, le Russe est un de ceux où il est le moins rare de rencontrer les aspirations propres au christianisme, et les vertus qui en on fait une religion unique entre toutes, la charité, l'humilité, et chose moins commune encore, chose ailleurs presque inconnue de l'homme du peuple, l'esprit d'ascétisme et de renoncement, l'amour de la pauvreté, le goût de la mortification et du sacrifice. S'il comprend mal la doctrine orthodoxe, s'il est peu au fait des dogmes de l'église, d'autant que son clergé omet parfois de les lui enseigner, le moujik entend la morale et les conseils du Christ; son cœur en sent l'esprit. A-t-il l'intelligence ou l'imagination encore païenne, il a déjà l'âme chrétienne. A travers l'impur alliage des superstitions, sous la rouille des sectes, reluit l'or de l'évangile.

Pour s'expliquer ce singulier phénomène, moins extraordinaire et moins rare peut-être chez les pauvres d'esprit que nous le croirions de loin, il faut dire que cette compréhension de l'évangile, que cette disposition à se pénétrer du sentiment chrétien, semble tenir en partie au caractère ou au génie national, à de secrètes affinités entre la foi chrétienne et le fond de l'âme russe. Tertullien, par un sublime paradoxe, disait de l'âme humaine qu'elle était naturellement chrétienne. Si cela a jamais été vrai, c'est peut-être surtout de la Russie et des Slaves du Nord. Entre l'évangile et la nature russe, il y a une sorte de conformité, si bien qu'il est souvent difficile de décider ce qui revient vraiment à la foi et ce qui appartient au tempérament national.

Une chose manifeste, c'est qu'en tombant sur la terre russe, dans les tourbières des forêts et dans les grandes herbes de la steppe, la mystique semence du semeur de l'évangile n'est pas tombée sur un sol ingrat. Les ronces du paganisme et les broussailles de la superstition ne l'ont pas empêchée d'y lever, d'y donner parfois ses fleurs les plus délicates et ses fruits les plus exquis. Ce peuple, que certains de ses fils se plaisent à mettre hors du chris-

tianisme, est du petit nombre de ceux qui ont conservé l'idée de la sainteté; chez lesquels cette haute vision, si étrangère aux foules de l'Occident, est demeurée populaire et vivante, avec ce qu'elle a pour nous de sublime et d'étrange. Le paysan russe est presque le seul en Europe à chercher encore la perle de la parabole évangélique et à vénérer les mains qui semblent l'avoir trouvée. Ce qui est l'essence du christianisme, il aime la croix ; il ne la porte pas seulement à son cou, en cuivre ou en bois de cyprès, il se réjouit de la porter dans son cœur. Il n'a pas désappris la valeur de la souffrance; il en goûte la vertu; il sent l'efficacité de l'expiation et en savoure l'amère douceur. Un des appas qui l'attirent aux sectes, c'est le désir de souffrir pour la vérité, c'est la soif de la persécution et du martyre. « La souffrance est une bonne chose; Mikalka a peut-être raison de vouloir souffrir, » dit un des héros de Dostoievsky.

Ces sentimens se retrouvent dans la littérature, depuis que cette littérature s'est rapprochée du peuple; non point, il est vrai, chez les écrivains « démophiles » à tendances révolutionnaires, qui exaltent le paysan sans le connaître ou le comprendre, mais chez les grands romanciers dont l'âme a pénétré son âme, qui, parfois, pour mieux s'identifier à lui, n'ont pas craint de dépouiller l'homme cultivé. Ainsi de Léon Tolstoï; ainsi de Dostoievsky; ainsi même d'Ivan Tourguénef, quoique, à l'inverse de ses grands émules, l'auteur des *Reliques vivantes* eût personnellement la tête libre de toutes fumées mystiques.

Chose singulière, cette littérature russe contemporaine, presque tout entière œuvre de sceptiques libres-penseurs, est, par certains côtés, une des plus religieuses de l'Europe. Le fond en est souvent, à son insu, secrètement chrétien. Les romanciers sont avant tout préoccupés de l'âme, de la conscience et de la paix du cœur; ils ont le souci anxieux de l'énigme de l'existence et des mystérieuses destinées humaines. A travers leur rationalisme perce le sentiment religieux dans ce qu'il a de plus obsédant. Chez eux, le christianisme s'est, pour ainsi dire, volatilisé. On peut leur appliquer la belle image d'un de nos penseurs : pareille à ces vases qu'imprègnent encore des parfums évaporés, la littérature russe, de même que l'âme russe, reste souvent imbue des sentimens d'une foi évanouie. Du peuple, comme du sol, s'élève jusqu'aux froides couches lettrées une sorte de vapeur religieuse.

IV.

En Russie, de même que dans le reste de l'Europe, l'ère de l'unanimité morale est passée pour ne plus jamais revenir peut-être. La

religion a cessé de « relier » toutes les âmes ; elle a perdu son sens étymologique ; elle n'enveloppe plus les intelligences d'une atmosphère commune. Ici se montre un des contrastes que l'on retrouve partout en Russie. Ici se manifeste le dualisme qui, depuis Pierre le Grand, coupe la nation en deux. Nulle part la religion n'a une telle influence ; nulle part elle n'en a si peu. Tandis que le gros de la nation est demeuré sous son empire, des classes presque entières se vantent d'en avoir secoué le joug. Cette seule opposition expliquerait comment l'action du christianisme et l'importance de la religion sont jugées d'une manière si diverse.

A cet égard, les classes cultivées, « l'intelligence, » comme on dit là-bas, et le peuple, les deux Russies superposées et presque étrangères l'une à l'autre, semblent appartenir à deux âges différens, sans qu'aucune d'elles peut-être soit tout à fait notre contemporaine. Si l'une nous paraît en être toujours au moyen âge, au XVe ou au XIVe siècle, l'autre en est fréquemment restée au XVIIIe siècle, à l'incrédulité frivole ou au naïf philosophisme antérieur à la révolution. Dans les salons de Pétersbourg, un Mesmer, un Saint-Martin, un Cagliostro, tous les rêveurs ou les faiseurs de la fin du XVIIIe siècle, auraient bien des chances de rencontrer le même accueil que chez les contemporains de Catherine II. Pour être plus ou moins sceptique et n'accorder qu'une foi limitée aux dogmes d'aucune église, alors même qu'il en observe décemment les rites, le beau monde n'a pas toujours renoncé à tout commerce avec le surnaturel. Si nombre d'hommes et de femmes croient de leur dignité d'êtres cultivés de se confiner dans la sphère des réalités scientifiques, bien peu se résignent à ne pas dépasser les étroites frontières des connaissances positives et savent s'arrêter aux bords obscurs de l'incognoscible. Parmi les contempteurs les plus décidés des chimères métaphysiques et des illusions religieuses, plus d'un se donne carrière dans les utopies du millénarisme humanitaire. D'autres en reviennent, comme leurs arrière-grands-pères, à une sorte de théosophie ou d'illuminisme nébuleux. L'esprit de secte, longtemps relégué chez le peuple, menace de s'insinuer dans le monde ; s'il faut y voir un indice de l'espèce de détraquement moral de cette société déséquilibrée, il est permis d'y retrouver aussi l'obsession de l'inconnu, le goût toujours renaissant du merveilleux, avec cette sorte de mysticisme inconscient qui travaille l'homme russe. On le voit apparaître sous les formes les plus diverses jusque dans les classes instruites. Tel qui, pour scruter la nuit des destinées humaines, méprise les lointaines clartés de la religion et le demi-jour de la foi, recourt volontiers aux troubles lueurs des visionnaires et à la lampe des magnétiseurs. A défaut du christianisme, on fait appel au spiritisme.

Entre l'état religieux de la Russie et celui d'une notable partie de l'Occident, il n'y en a pas moins une différence capitale, pour ne pas dire un contraste. La situation est en quelque sorte inverse. L'axe religieux est déplacé, le point d'appui de la foi chrétienne retourné. Tandis qu'en plusieurs pays de la vieille Europe, en France et en Angleterre notamment, la religion, devenue suspecte au bas peuple qu'elle a si longtemps consolé, s'est en grande partie réfugiée dans les hautes classes, dont le XVIII[e] siècle lui avait fait essuyer les dédains; chez les Russes, les croyances chrétiennes vont en diminuant de bas en haut. En bas, chez le paysan, chez le marchand, chez l'ouvrier même, la foi; en haut, chez les classes cultivées, le scepticisme ou l'indifférence. Cette sorte d'interversion des rôles est avant tout imputable à l'état social et à l'histoire. Plus le peuple montre de foi, plus il reste attaché aux croyances de ses pères et plus les classes supérieures sont portées à regarder la religion comme bonne pour le peuple, moins elles sentent le besoin de la soutenir de l'autorité de leur exemple. Le sentiment aristocratique est alors d'accord avec l'orgueil du savoir pour pousser à mettre sa vie comme ses idées au-dessus des règles communes. Le frein social est assez solide pour qu'on ne se fasse pas scrupule de ne s'y point soumettre. Ainsi longtemps de la Russie; l'empire de la religion semblait assez fort pour qu'en le secouant elles-mêmes, les classes civilisées ne craignissent pas de l'ébranler au-dessous d'elles. Ce n'est pas qu'il y eût moins d'hypocrisie (il y a partout, en pareil cas, plus d'instinct que de calcul), c'est plutôt qu'il y avait plus de frivolité et moins d'expérience.

Qu'un jour, à une époque prochaine peut-être, il y ait, dans la société russe, une reprise religieuse analogue à celle dont le XIX[e] siècle a été témoin en Angleterre, en France, en maintes parties de l'Allemagne, on ne saurait en être surpris. Là, tout comme ailleurs, l'un des effets de la propagande révolutionnaire parmi les foules sera de ramener à la vieille foi les sympathies des esprits, des professions, des classes qu'effraient les progrès de la démocratie et les menaces du socialisme. Assaillie comme un obstacle par les uns, la religion est par les autres défendue comme un rempart. Le flot de la révolution n'a qu'à grossir ou à se rapprocher, pour que la foi religieuse apparaisse comme une digue contre le débordement des idées subversives, et qu'on voie les mains qui se faisaient un jeu de la miner se faire un devoir de la relever.

Il y a déjà, en Russie, des symptômes d'un pareil revirement. Cela est sensible dans la haute société, dans les couches aristocratiques. Une certaine liberté d'esprit y est-elle toujours de mise, le respect, si ce n'est la pratique, de la religion y est de bon ton. L'impiété, l'athéisme tranchant, on les laisse à de moins raffinés.

Cela est plus sensible encore dans le monde officiel, où la politique a toujours tenu la religion en honneur. Plus la propagande révolutionnaire lui a donné de soucis et plus le gouvernement a été pris de ferveur religieuse.

Ainsi autrefois, sous Nicolas; ainsi aujourd'hui, sous Alexandre III. Le « nihilisme » a valu à la Russie un réveil de ce zèle officiel. L'état a tout fait pour fortifier l'ascendant des croyances religieuses, non-seulement sur le peuple, mais sur toutes les classes de la nation, dans tous les établissemens d'instruction, de l'école populaire aux universités. A cet égard, la politique impériale, sous Alexandre III, comme jadis sous Nicolas, serait, en tout autre pays, qualifiée de cléricale.

Beaucoup de Russes, il est vrai, affirment que toute espèce de « cléricalisme » est incompatible avec la Russie, incompatible avec l'orthodoxie orientale. N'est-ce pas là encore une prétention que les faits peuvent démentir ? Si cet équivoque terme de cléricalisme, mal défini même en Occident, semble particulièrement impropre en Russie, c'est d'abord que l'église et l'état y sont trop intimement liés pour que l'activité de l'église s'exerce aux dépens de l'état et contre l'état; c'est ensuite que le clergé est loin d'y posséder ou d'y pouvoir revendiquer le même ascendant que dans les pays catholiques. Presque entièrement isolé de ses compatriotes, formant lui-même une sorte de caste, le clergé russe a peu de rapports avec les autres classes et, par suite, peu d'empire sur elles, en haut surtout. Pour la noblesse, pour l'état lui-même, l'église a longtemps été une église de paysans, ses prêtres un clergé de moujiks. Cela a-t-il empêché l'état de la soutenir de son autorité, de lui prêter, d'une manière constante, ce qui lui fait défaut presque partout en Occident, l'appui de la loi et du bras séculier ? Repousse-t-on le terme de clérical, le gouvernement russe s'est maintes fois montré piétiste. L'état, en effet, peut faire du piétisme ou du cléricalisme, peu importent les mots, par calcul politique autant que par conviction religieuse ; l'état peut être dévot par instinct de conservation, dans son propre intérêt, bien ou mal entendu, et non dans l'intérêt d'une église ou d'une doctrine. Même en pays catholiques, la plupart des hommes que leurs adversaires traitent de cléricaux ont beaucoup moins en vue l'avantage du clergé, ou la défense de la foi, que le bien de l'état et de la société.

L'église russe a conservé des droits et prérogatives dont aucune autre église ne jouit en Europe. Nulle part, le spirituel et le temporel ne sont restés aussi étroitement unis; nulle part, la religion n'est aussi protégée. Il est vrai que, selon la règle commune, ses privilèges vis-à-vis du pays, l'église a dû les payer en dépendance vis-à-vis du pouvoir.

Une des raisons de cette intimité de l'état et de l'église, c'est que, en Russie, la religion est demeurée essentiellement nationale. Cela explique comment l'église excite si peu de haine jusque dans les cercles où l'on est le plus rebelle à ses dogmes. Le scepticisme est commun dans les classes cultivées; l'esprit de négation y est souvent tranchant; l'église y est rarement attaquée. L'indifférence n'est point seule, comme en Occident, à retenir dans le giron de l'église les hommes qui franchissent les limites du dogme. En perdant la foi de ses enfans, l'église russe garde généralement leur sympathie. Comme certains fils, on en voit qui lui témoignent de l'affection en lui montrant peu de respect ou même peu d'estime. Le plus grand nombre reportent sur elle une part de l'attachement qu'ils ont pour leur patrie. Les deux choses leur paraissent liées; le Russe qui ose renoncer au culte de ses ancêtres est honni, moins comme apostat que comme traître à son pays. C'est que l'église est pour eux chose russe; qu'elle est avant tout une institution nationale, la plus ancienne et, malgré tout, la plus populaire de toutes. C'est que, non-seulement, elle a contribué à former la nation et à faire la Russie, mais qu'aujourd'hui même elle en est restée le ciment.

Le peuple russe n'est pas encore entièrement sorti de cette phase, où la religion tient lieu de nationalité et se confond avec elle. Pour les masses, bien mieux, pour les hautes classes, pour le gouvernement lui-même, il n'y a de vrais et de foncièrement Russes que les orthodoxes. « Autocratie, orthodoxie, nationalité, » disait l'empereur Nicolas, et, de cette triple devise, reprise par Alexandre III, les deux derniers termes, regardés comme équivalens, sont les moins contestés. Pour le moujik, russe ou orthodoxe semblent synonymes. Le paysan, dont le nom traditionnel *Krestianine* signifie chrétien, le paysan, quand il s'adresse à ses pareils, les appelle orthodoxes, mettant, à l'orientale, la religion à la place de la nationalité. Veut-on dans le peuple exciter la fibre nationale, c'est la foi qu'il faut toucher. Ainsi ont toujours procédé les hommes qui ont poussé la Russie à guerroyer en Orient. C'est pour les souffrances des orthodoxes opprimés par le musulman que le cœur du peuple battait, en 1878, sous Alexandre II, comme un demi-siècle plus tôt chez Nicolas. Ce n'est qu'à une époque relativement récente que l'idée d'affinité de race a tendu, dans les cercles cultivés, à se substituer à l'idée de fraternité religieuse; chez les masses, celle-ci a toujours primé. Pour remuer les couches profondes, il n'y a qu'à leur montrer des orthodoxes à délivrer ou la croix à relever sur la coupole de Sainte-Sophie. Veut-on réveiller les passions guerrières, ce n'est pas le clairon qu'il faut sonner; ce sont les cloches des trois cents églises de Moscou. Le vieil esprit des croisades couve encore dans le sein du peuple. Peut-être un jour l'entraînera-t-on ainsi en Asie jusqu'au tombeau du Christ, sauf à s'arrê-

ter, comme les Francs de la quatrième croisade, à faire des conquêtes en chemin.

Ce lien de la religion et de la nationalité, l'histoire l'a noué et les siècles n'ont fait que le resserrer. Sous ce rapport, la Russie nous a rappelé l'Espagne (1), avec cette différence que toutes ses luttes nationales, toutes ses guerres politiques, à l'Occident comme à l'Orient, ont pris, pour le peuple, l'aspect de guerres de religion. Qu'il eût affaire à l'Asie ou à l'Europe, au Nord ou au Midi, au Mongol ou au Turc, au Suédois ou au Polonais, à l'Allemand ou au Français même, c'était toujous l'infidèle, l'hérétique, le schismatique qu'il avait à combattre. Son ennemi était toujours l'ennemi de Dieu. Ce sentiment a survécu à l'émancipation du joug tatar. Il lui était antérieur. Déjà, dans la Russie des apanages, le baptême était regardé comme la marque distinctive du Russe vis-à-vis des populations allogènes. Déjà la foi était le garant ou la marque de la nationalité. Le Finnois ou le Finno-Turc converti était regardé comme Russe. Dans la cuve baptismale se combinaient les élémens d'où devait sortir le peuple nouveau. C'est l'orthodoxie, non moins que l'autocratie, qui a fondé l'unité russe; elle a créé et sauvé la conscience nationale.

Comment, après cela, les théoriciens de la nationalité, les Russes résolus à vanter tout ce qui est russe, les slavophiles et leurs émules, ne se seraient-ils pas faits les panégyristes de l'église nationale? Ils n'y ont pas manqué; les Samarine, les Aksakof, les Khomiakof ont célébré à l'envi les mérites et les services de l'orthodoxie orientale. Ils n'ont pas craint d'en établir la supériorité sur toutes les autres formes vivantes du christianisme. A force d'exalter leur église, de lui chercher des titres aux yeux mêmes des incrédules, certains slavophiles ont, par le rationalisme de leurs argumens, éveillé les défiances de cette orthodoxie dont ils s'étaient constitués les apologistes. Quelques-uns ont eu la surprise de se voir censurés par le saint-synode. Par son principe, il est vrai, leur apologétique était autant politique que religieuse. L'apôtre était, chez eux, au service du patriote.

S'ils ne donnent pas dans les exagérations systématiques des slavophiles, la plupart des Russes croient devoir à leur pays de faire taire leurs préférences religieuses personnelles devant ce qui leur semble un intérêt national. « En religion, me disait à Moscou une femme du monde, je suis simplement chrétienne, sans attache à aucune confession; mes tendances seraient plutôt protestantes; mais, comme Russe, je suis passionnément orthodoxe. » Telle est la pensée, si ce n'est le langage, de la plupart de ses compatriotes : étant Russes, ils sont orthodoxes ou pravoslaves, ainsi qu'on dit en russe.

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, t. 1er, p. 239-240 (2e édit.).

Le rôle, déjà séculaire, de patronne de l'orthodoxie, a été trop avantageux à la Russie pour qu'aucun patriote ose en faire fi. De pareilles missions historiques apportent d'ordinaire autant de profit que d'honneur. Les considérations politiques et l'instinct populaire sont d'accord pour ne pas le laisser oublier à Pétersbourg. Entre les Russes et l'Orient grec ou romain, la religion est le seul lien qui subsiste. Entre eux et leurs congénères du Danube, elle est peut-être encore le moins fragile, car, tôt ou tard, chez les Slaves émancipés par l'aigle moscovite, les affinités de race s'effaceront devant le sentiment national; le Slave disparaîtra sous le Serbe, sous le Bulgare. Les Bulgares entendraient la messe en latin qu'aujourd'hui même la Russie n'aurait pas plus de prise sur eux que sur les Polonais. Si, parmi les Grecs et les Roumains, parmi les Serbes même, la politique russe a gardé quelques sympathies, c'est surtout dans le clergé. Cet instrument religieux viendrait à s'user en Europe qu'il pourrait encore servir en Asie, où déjà il a ouvert aux tsars la Géorgie et le Transcaucase. L'orthodoxie a valu au peuple russe une sorte de *primato* dont, à l'inverse d'autres nations, en cas analogue, l'empire du Nord n'entend pas se dépouiller de lui-même.

Au dehors comme au dedans, les destinées de l'état semblent liées aux destinées de l'église. Après avoir été le premier facteur de la nationalité russe, l'orthodoxie orientale a été le premier élément de sa grandeur. Ce qu'elle était sous les Rurikovitch et les vieux tsars, elle l'est encore, près de deux siècles après Pierre le Grand. De nos jours mêmes, nous devons le répéter, la religion est restée la pierre angulaire de l'empire. Sur elle repose tout l'édifice autocratique. Il nous faut terminer ces réflexions par où nous les avons commencées. La Russie n'est pas seulement un pays chrétien, c'est encore, à bien des égards, un état chrétien. Et, quand nous disons qu'elle est demeurée un état chrétien, nous avons bien moins en vue la situation légale de l'église, ou la conception officielle de l'état, que les notions populaires.

Les vieilles lois russes donnent fréquemment à l'empereur le titre de souverain chrétien, et c'est à ce titre qu'elles reconnaissent aux tsars une autorité sans limite. Le code, le *svod*, débute en proclamant le pouvoir autocratique et en réclamant pour lui l'obéissance au nom de la loi divine, dans les termes mêmes prescrits par l'apôtre (1). Mais, encore une fois, ce qui fait de la Russie un état chrétien à base religieuse, c'est bien moins la loi et l'enseignement officiel de l'état ou de l'église que la notion de l'immense majorité du peuple. Pour le paysan, le tsar est le représentant de Dieu, délé-

(1) « L'empereur de Russie est un monarque autocratique au pouvoir illimité (*néogranitchennyi*). Dieu lui-même commande qu'on soit soumis au pouvoir suprême, non-seulement par crainte du châtiment, mais encore par motif de conscience. » Ce sont les termes de saint Paul : Romains, XIII, 5.

gué par le ciel au gouvernement de la nation. Là est, pour la conscience populaire, le principe et la justification de l'autocratie. Là est la raison de l'espèce de culte public et privé, rendu par le moujik au tsar, oint du Seigneur. Il a réellement pour son souverain une religion souvent poussée jusqu'à la superstition; mais le culte qu'il lui rend dans son cœur, comme par ses actes, le paysan le fait remonter au Dieu que l'église appelle le roi des rois et ses livres slavons le tsar éternel. C'est pour cela qu'il se courbe et se prosterne devant lui, et parfois se signe à son approche, comme devant les saintes icones. Pour son peuple, l'empereur sacré au Kremlin a un caractère strictement religieux; le tsar est comme le lieutenant et comme le vicaire de Dieu; cela explique l'ingérence que le peuple orthodoxe lui a laissé prendre dans l'église. A plus forte raison, cela explique l'esprit de docilité des masses, le peu de goût d'une grande partie de la nation pour les libertés politiques. Le tsar gouvernant au nom de Dieu, n'est-il pas impie de lui oser résister? L'église ne lance-t-elle pas, chaque année, l'anathème contre les téméraires qui ne craignent pas de mettre en doute la divine vocation du tsar et contre les rebelles à son autorité (1)? La soumission aux puissances n'a-t-elle pas été commandée par l'apôtre; et l'obéissance et l'humilité ne sont-elles plus les premières des vertus chrétiennes? Ces sentimens ne sont pas toujours confinés dans le peuple. L'un des chefs du slavophilisme, Constantin Aksakof, dans un mémoire remis à l'empereur Alexandre II, le conjurait de ne pas se dessaisir de l'autocratie, parce que, de toutes les formes de gouvernement, c'était la plus conforme à l'évangile.

Un survivant des luttes du nihilisme, se plaignant des privilèges accordés au clergé, s'attaquait à ce qu'il appelait la théocratie russe (2). Ce mot, jeté à la légère, comme un reproche banal, par un révolutionnaire, pourrait, à bien des égards, être pris au propre. Le gouvernement russe n'est pas sans droit au titre de théocratique. Chez lui, la théocratie est à la base de l'autocratie. Et cela n'a rien de surprenant : il en a été de même ailleurs. Chrétiens ou musulmans, la plupart des gouvernemens autocratiques ont eu un principe religieux. L'église, au lieu de dominer le pouvoir civil, a beau lui sem-

(1) « A ceux qui pensent que les monarques orthodoxes ne sont point élevés au trône par suite d'une bienveillance spéciale de Dieu; et que, lors de l'onction (à leur sacre), les dons du Saint-Esprit ne leur sont point infusés pour l'accomplissement de leur grande mission; et qui osent se soulever contre eux et se révolter, tels que Grichka, Otrépief, Jean Mazeppa et autres pareils : anathème, anathème, anathème! » — Ces imprécations, particulières à l'Église russe, sont récitées solennellement dans l'office « de l'orthodoxie, » où elles font suite aux anathèmes contre les athées et les hérésiarques.

(2) Stepniak (pseudonyme) : *Russland under the tzars*, Londres, 1885.

bler subordonnée, le gouvernement russe est demeuré une théocratie, en ce sens qu'il s'appuie tout entier sur la foi religieuse. J'oserais, à cet égard, le comparer au gouvernement des Hébreux, qui, sous leurs rois comme sous leurs juges, faisaient profession d'être gouvernés par Dieu et par la loi divine. Le rapprochement est d'autant plus naturel que le Russe, lui aussi, s'est, depuis des siècles, habitué à se regarder comme le peuple élu, comme le peuple de Dieu. Les fils de la sainte Russie ont, pour leur *gosoudar*, quelque chose du sentiment que pouvaient avoir les Hébreux pour leurs rois ou, comme dit le Slavon, pour leurs tsars David et Salomon. Qu'est-ce au fond que le régime russe, cette sorte d'anachronisme vivant dans l'Europe moderne? Le tsarisme n'est qu'une théocratie patriarcale, déguisée par la nécessité des temps et par l'influence du voisinage en monarchie militaire et bureaucratique.

S'il n'y avait d'autre Russie que la Russie populaire, si le Russe finissait toujours au moujik, si la Moscovie, parquée dans ses forêts, n'avait pas été en contact avec l'Europe, le trône des tsars orthodoxes serait à l'abri de toute secousse. Par malheur, l'homogénéité morale de la nation a été brisée; la sainte Russie a perdu l'unité de foi religieuse et politique. En dehors même de sa large ceinture de provinces d'une autre nationalité et d'une autre religion, il y a, au sein du peuple russe, deux nations diverses et superposées, différentes de culture, de croyances, de besoins; deux Russies qui ne sauraient s'accommoder du même régime et dont l'une blasphème ce que l'autre adore. Au-dessus de la vieille Russie moscovite, de la *Russie russe*, comme aiment à dire ses panégyristes, il y a la Russie moderne, la Russie européanisée, la Russie pétersbourgeoise, ainsi que l'appellent ironiquement ses détracteurs; il y a la Russie libérale, dédaigneuse des superstitions populaires, pour laquelle la dévotion des masses envers le tsarisme n'est qu'un fétichisme grossier; il y a la Russie révolutionnaire, fanatiquement ennemie du dogme autocratique, pour laquelle jeter des bombes à l'oint du Seigneur est œuvre pie. De ce contraste viennent les difficultés russes; et comme ces deux Russies adverses ne peuvent vivre en paix, comme aucune des deux ne semble de force à supprimer l'autre ou à la convertir, on se demande quand prendra fin ce dualisme, à travers quels déchiremens et au prix de quelles commotions se pourra rétablir l'équilibre intérieur de la nation (1).

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

(1) Voyez *l'Empire des tsars et les Russes*, tome II, livre VI, p. 59 et suiv., 2[e] édit.

LE

PATRONAGE DES LIBÉRÉS

La pensée qui a présidé à la fondation de la société dont je vais parler est tout entière de préservation sociale. Elle est née de nos discordes civiles, au lendemain de la plus impie des insurrections, de celle qui s'est appelée et que l'histoire appellera la commune. Les révoltés avaient bien su ce qu'ils faisaient. En mettant le feu à la préfecture de police et au Palais de Justice, ils anéantissaient « les casiers judiciaires; » c'est-à-dire leurs titres de noblesse dans le crime et le délit, les documens officiels constatant les condamnations antérieures, les pièces où les magistrats cherchaient et retrouvaient les antécédens des accusés. C'était, en quelque sorte, faire peau neuve et se débarrasser du bagage encombrant des récidives. Le calcul était ingénieux, mais il fut déjoué, car en France l'administration est personne de précaution; elle sait que les paperasses sont sujettes à s'égarer, c'est pourquoi il ne lui déplaît pas d'en accumuler des quantités considérables; tôt ou tard, elle y trouve son bénéfice. Par le ministère de la justice, par les greffes de province, il fut possible de reconstituer les documens que l'incendie avait détruits. Les conseils de guerre ne se firent faute de les interroger, et l'on reconnut, sans trop de surprise, que la plupart des fédérés arrêtés les armes à la main, noirs de poudre et gluans de pétrole, avaient, en nombre appréciable, traversé les tribunaux correctionnels et les cours d'assises. On s'en émut, on fit, comme toujours, plus de rhétorique que de besogne; on parla

de « l'armée du crime, du bas-fond social, du péril qui menaçait la civilisation, de la moralisation des classes pauvres, des mauvaises passions qui sapent les bases ; » on entassa lieu-commun sur lieu-commun, puis chacun retourna à ses affaires et personne n'y pensa plus.

Le danger auquel la France venait d'échapper, non sans avoir reçu plus d'une blessure profonde, était cependant de ceux qui méritent quelque méditation. La justice avait fait son devoir en frappant les récidivistes plus sévèrement que ceux dont le casier judiciaire était encore intact ; la société s'écartait du criminel qui légalement était quitte envers elle, puisqu'il avait purgé sa peine ; l'état restait impuissant à subvenir à des besoins qui, pour être supportés par des gens peu dignes de pitié, n'en sont pas moins cruels. Que n'aurait-on pas dit et quelle thèse de déclamation, si le budget avait inscrit à sa dépense une somme destinée à secourir les repris de justice ? Tant d'hommes honnêtes dans la misère, abandonnés à eux-mêmes, et des criminels émargeant au trésor public comme des fonctionnaires ; la probité est donc une duperie, puisque le vice reçoit une prime d'encouragement, une sorte de pension de retraite après avoir fait son temps de prison ? On entend d'ici les plaintes de la moralité et les dissertations de la philosophie. On ne fit rien, on ne tenta rien en faveur des libérés, que la surveillance de la haute police maintenait alors dans des résidences déterminées, où le plus souvent ils ne trouvaient point d'ouvrage et retombaient en récidive. Cercle vicieux : les précautions prises pour sauvegarder la société créaient un péril pour elle. La question a toujours été mal envisagée ; il ne s'agit point de faire du sentiment et de se lamenter sur un pauvre assassin, ou sur un voleur infortuné, qui, presque toujours, n'est qu'un gredin de basse espèce ; il s'agit de sécurité publique et d'enlever aux délinquans le prétexte, sinon le motif de la faim. La loi récemment votée sur la relégation des récidivistes produira de bons résultats, si on l'applique d'une façon rigoureuse, et surtout si on lui donne une large extension. Tout individu qui a des habitudes pernicieuses, qui a fait, devant la justice, ses preuves d'incapacité morale, doit être mis hors d'état de nuire dans le milieu même que ses méfaits ont déjà attaqué. Il ne manque point en Algérie, au Sénégal, au Congo et ailleurs, de terrains où les libérés pourraient avoir l'indépendance de leurs actions et trouveraient à vivre. Dans bien des pays, ils peuvent être des pionniers dont le travail ou l'esprit d'aventure aurait un avenir fécond. Il y aura un siècle, dans un an, que le capitaine Philips fonda Botany-Bay avec huit cents déportés : on sait ce que l'Australie est devenue.

I. — LES CONDAMNÉS.

A l'heure où fut conçue l'idée de venir en aide aux libérés, le projet de la loi de relégation n'était même pas formulé, et l'on sentait, surtout après les désastres dont le pays avait été frappé, qu'il y aurait imprudence à demander au gouvernement de prendre en main la cause des criminels, lorsque tant de victimes de la guerre et de la commune supportaient un état misérable qu'il était presque impossible de soulager. L'initiative individuelle pouvait seule assumer une tâche que les pouvoirs publics devaient répudier. C'est ce qui se produisit. Par une contradiction qui n'est qu'apparente, l'impulsion première partit du ministère de l'intérieur. M. de Lamarque était chef du premier bureau à la direction des prisons et des établissemens pénitentiaires. Nul mieux que lui n'avait pu, par fonction, se rendre compte de la quantité de récidivistes qui avaient endossé l'uniforme de garde national, avaient troublé Paris pendant la période d'investissement et s'étaient dressés contre la civilisation même, au cours des néfastes journées qui vont du 18 mars au 28 mai 1871. Il poussa un cri d'alarme (1). Ses attributions lui permettaient de mesurer l'étendue et la profondeur du péril ; comment y porter remède? Chez lui, le fonctionnaire se doublait d'un homme de bien, philanthrope dans le sens élevé du mot, peu sujet aux illusions, mais animé d'une volonté persistante et qui s'appuyait sur une longue pratique des malfaiteurs dont il aspirait à neutraliser les mauvais instincts. Il se demanda si la société faisait tout son devoir en punissant, si elle n'aurait point intérêt à mettre le libéré à même de vivre de son travail, tout en prenant contre lui les précautions que justifiaient de coupables antécédens. Cette tâche de préservation sociale et de relèvement individuel, l'état ne pouvait l'entreprendre, mais elle pouvait tenter l'émulation de quelques âmes à la fois charitables et prévoyantes qui comprendraient qu'empêcher un malheureux de retomber dans le crime, c'est lui rendre service, et c'est en même temps supprimer un élément de perturbation dont la collectivité peut avoir à souffrir. Il se mit à l'œuvre et fit, pour les prisonniers adultes, ce que déjà l'on avait fait en faveur des jeunes détenus : il créa une société de patronage. Il ne se limita pas et ne repoussa personne ; il accueillit non-seulement les détenus correctionnels, mais les réclusionnaires, les forçats, les récidivistes ; à chacun il ne demanda que le ferme vouloir de rentrer dans la vie normale par le travail et la bonne

(1) *La Société moderne et les repris de justice*, par M. J. de Lamarque. Paris, 1875 ; Dentu. — Brochure de 43 pages.

conduite. On peut penser que les déceptions ne lui manquèrent pas; mais plus d'une fois il eut lieu d'être satisfait, en acquérant la certitude qu'il avait sauvé des malheureux et restitué à la circulation des forces redevenues utiles. Dans l'élaboration de son projet, il eut pour confident et pour auxiliaire un de ses amis, M. Rewel La Fontaine, dont l'intelligence et la bonté furent émues par la perspective du bien que l'on allait tâcher de faire. Lui, non plus, il ne se ménagea pas; l'indépendance de sa fortune lui permit, en certaines occurrences difficiles, d'être mieux qu'un conseiller écouté ; il a été, il est resté fidèle à la pensée qui a présidé à cette fondation de miséricorde, et nul n'y a été plus dévoué que ce collaborateur volontaire.

Pas un instant M. de Lamarque ne crut que son action bienfaisante pourrait s'exercer indifféremment sur tous les libérés. Il connaissait trop bien ce monde-là pour avoir conçu de si ambitieuses espérances, mais il s'était dit que s'il parvenait à arracher aux méfaits et aux geôles quelque pauvre homme qui n'avait failli que par désespoir, entraînement ou faiblesse, il n'aurait perdu ni son temps ni ses peines; il pensait aussi que la vue d'un criminel, relevé par son propre effort, réhabilité par lui-même, serait de bon exemple et pousserait dans la voie droite ceux qui s'en étaient écartés plutôt par circonstances que par instinct. Dans ce monde étrange qui rôde autour de la société comme une bande de loups autour d'une étable, il serait injuste de ne voir que des êtres malfaisans, uniquement guidés par leurs passions et ne reculant devant rien pour obtenir du crime ce qu'ils n'ont point le courage de demander au travail. Certes, de tels hommes existent, et le nombre en est même considérable sous la discipline de la chiourme. Il est douloureux, mais il n'est qu'équitable, de reconnaître que les lois de l'atavisme pèsent parfois lourdement sur certaines natures : on pourrait citer des dynasties de voleurs, comme on cite des dynasties souveraines; on s'y succède de père en fils, et certains noms, appartenant à la même famille, se reproduisent, depuis deux siècles, sur les livres d'écrou. Le vol n'est plus un métier, c'est une vocation; on en reçoit les aptitudes au jour de la naissance, comme les germes d'une maladie héréditaire que l'âge développera et rendra incurable. Dès que l'enfant est hors de langes, dès qu'il peut se mouvoir, courir, faire usage de ses mains, il vole; la famille l'y encourage, excitant son émulation et perfectionnant son adresse. S'il est arrêté, on l'acquitte comme ayant agi sans discernement, mais il est enfermé, jusqu'à sa majorité, dans une maison d'éducation correctionnelle; dès lors il est perdu; il est réservé à la prison, à la maison centrale, au bagne et peut-être à l'échafaud. Il n'est pas besoin d'appartenir à une lignée de malfaiteurs pour naître avec des instincts pervers;

il est des enfans, de cervelle défectueuse, que le vice saisit dès leurs premières années; ni l'exemple de la probité, ni les reproches, ni les encouragemens à bien faire, ni les punitions ne peuvent rien sur ces êtres de moralité inférieure; ils sont nés coudés, rien ne les redressera; ils ont dans l'organisme je ne sais quoi qui les conduit naturellement au crime, et en fait, pour ainsi dire, l'élément même de leur existence. J'en ai rencontré dans les prisons, j'ai causé avec eux, la notion du bien et du mal leur échappe; la religion, la morale, la philosophie, la justice, tout ce qui, en un mot, constitue la civilisation, a glissé sur eux sans les pénétrer; ils sont restés l'homme primitif, l'homme de l'âge de pierre, qui vole, tue, s'enivre parce qu'il n'est encore qu'un animal. Ils ne respectent rien, ne redoutent que la force qu'ils ont en horreur, parce que souvent elle les domine et protège les autres contre eux. Le fond même de ces bêtes humaines, c'est la paresse et l'alcoolisme; l'idéal de l'existence leur apparaît comme une orgie permanente : être couché et boire toujours, quel rêve! Parfois je me suis demandé si ces êtres incomplets n'étaient point des malades, et si leur place ne serait pas plutôt à Bicêtre qu'à la Grande-Roquette. Grave question, qu'il ne faut point trop agiter, car la réponse pourrait désarmer la loi et compromettre le salut social.

Avant, pendant, après l'emprisonnement, nulle influence ne parvient à pénétrer ces criminels qui semblent nés pour le crime; libres, ils cherchent un bon coup à faire; détenus, ils aspirent à se venger de ceux qui les ont punis; libérés, ils retournent au méfait, comme le chacal retourne à son vomissement. Avec eux, rien à faire, et M. de Lamarque a dû être certain d'avance que son action ne les atteindrait pas. Il n'en est pas de même des hommes qui sont devenus voleurs par habitude et, ceci est cruel à dire, par nécessité. C'est parmi eux que se recrute, en majeure partie, la classe des récidivistes; petits délits en général et, par conséquent, peine minime. Quelques-uns sont très ferrés sur le code pénal et savent ne jamais s'exposer qu'à un emprisonnement variant de trois mois à une année, ce qui leur permet de faire leur temps dans les prisons de Paris, où, malgré la surveillance, les relations avec les complices ne sont point impossibles. Un homme a commis un vol ou une escroquerie, il est condamné. Lorsqu'il a purgé sa peine et qu'il est libre, il a en poche une somme dérisoire qui ne lui donne ni le pain quotidien, ni le loisir de faire des démarches pour trouver une place; sa situation de libéré lui ferme les portes; où aller? on n'a pas de domicile; que devenir? on n'a plus d'argent : « *Item* faut vivre, » disait un condamné après avoir écouté les considérans de son jugement. La faim est pressante; on vole de nouveau, et la prison ressaisit celui qu'elle vient de lâcher. L'aurait-elle repris si, au jour de sa libération, le malheureux avait

trouvé une main secourable, un asile et un emploi, si infime qu'il fût, et la possibilité de manger chaque jour? Pour certains hommes, qui déjà ont traversé les cellules pénitentiaires, l'heure de la mise en liberté est redoutable; ils n'ont oublié ni les angoisses, ni les espoirs déçus, ni la lutte contre eux-mêmes, ni la rechute qu'ils eussent voulu éviter. Ce souvenir les déprime, et à une indépendance faite de tourmens ils préfèrent le séjour de la maison de détention, où du moins ils sont nourris à peu près, où ils dorment à l'abri, où ils sont soignés s'ils sont malades. Lorsqu'ils comparaissent devant la justice, ils ne font rien pour atténuer leur faute, ils espèrent, ils désirent le maximum, et sont déçus s'ils ne l'obtiennent pas. Il leur arrive même de commettre intentionnellement un délit en plein tribunal, afin, comme ils le disent, de se mettre du pain sur la planche pour longtemps. Au mois de février dernier, deux hommes précédemment condamnés à une peine légère passent en police correctionnelle; délit de filouterie assez insignifiant : l'un et l'autre étaient entrés chez un marchand de vin et avaient dépensé à leur repas 1 fr. 60, qu'ils n'avaient pu payer. L'un des prévenus dit : « Je ne veux pas être un voleur, je n'avais rien à manger, on m'avait mis hors de la prison comme un chien, sans un sou. » Le tribunal le condamne à six mois et son complice à un mois d'emprisonnement. Le premier salue les juges et leur dit : « Vous n'êtes que des bourriques! » Le second déclare qu'il s'associe à l'opinion de son camarade. Le tribunal, jugeant d'urgence, les frappe chacun d'une peine de deux ans de prison. Les deux prévenus savaient quel serait le résultat de l'insulte, et c'est pourquoi ils l'ont proférée. Ils y gagnent deux années de subsistance et la possibilité de faire « une masse » qui leur donnera quelques semaines de tranquillité au jour de leur libération.

Il est une autre catégorie de condamnés dignes de pitié, car ils ont péché par ignorance, presque de bonne foi, égarés dans leur débilité intellectuelle. Volontiers je les nommerais « les embrouillés. » Nos paysans du Perche ont un mot pour désigner l'homme embarrassé de tout et neutralisé par la moindre complication; ils disent : « Il se noie dans son crachat. » Bien des gens qui sont sous les verrous ont été, eux aussi, noyés dans leur crachat. Appelés à une fonction qu'ils sont incapables de remplir, ils font sur eux-mêmes un effort perpétuel dont la fatigue les rend plus impropres encore à leur besogne. Ils ont beau travailler, déployer du zèle, veiller, s'ingénier de mille façons pour éclairer leur obscurité, ils restent dans les ténèbres et s'y perdent. Caissiers, ils embrouillent leurs chiffres et dénaturent involontairement les additions; commis dans un magasin, ils embrouillent les marchandises et confondent le prix des unes avec le prix des autres; garçons d'hôtel, ils embrouillent les

clés, les vêtemens et le linge; en toute chose ils sont ahuris. Il en résulte des irrégularités qui ressemblent à des indélicatesses et les conduisent devant les tribunaux; ils s'embrouillent dans leurs explications, ils s'embrouillent dans leur défense; ils impatientent les juges, les témoins, leur avocat: la cause est entendue! on les envoie en prison, et ils ne comprennent rien à ce qui leur est arrivé. Ils accusent la destinée, ils accusent leurs patrons, ils accusent la magistrature, ils accusent tout le monde, excepté eux, qui doivent leurs désastres à leur incapacité mentale et à un amour-propre exagéré. En réalité, ils ne sont point coupables, aussi ne peuvent-ils se repentir, mais ils sont désespérés. Sur ceux-là on peut agir, rien n'est plus facile, car ils se donnent avec confiance et, en quelque sorte, avec naïveté; on s'empresse à les sauver, et on les sauve, à condition de les pourvoir d'un emploi qui ne dépasse point leur intelligence.

La catégorie de délinquans sur laquelle on peut exercer une action bienfaisante est celle des hommes qui n'ont point reculé devant un compromis de conscience et qui ont commis une faute que l'on a découverte avant qu'ils aient eu le temps de la réparer. Catégorie nombreuse, digne d'intérêt et qu'il est aisé de rendre au bien, si la démoralisation pénitentiaire ne les a point pervertis. La quantité d'individus que les circonstances ont sollicités, qui n'ont pas su résister à une pensée mauvaise, qui sont coupables d'un larcin, d'une filouterie, d'une escroquerie, d'un vol même dont la justice n'a pas eu à s'occuper, est très considérable. Nous les côtoyons partout, dans les rues et ailleurs. Leur « patron, » par bonté, par insouciance ou par pitié, n'a point voulu faire d'esclandre; la perte est minime, il la supporte en maugréant, mais il ne dépose pas de plainte; il congédie le malheureux : « Va te faire pendre ailleurs! » et tout est dit. Mais si le patron est d'esprit acerbe, si déjà il a été trompé, il cède à un mouvement d'irritation que, peut-être, il regrettera trop tard : dès lors arrestation, prévention, jugement, condamnation; toute une existence est compromise, si la Société de patronage n'intervient pas. C'est là, dans ce monde qui n'est que faible, auquel il faut savoir épargner les tentations de la récidive, qu'elle fait son meilleur sauvetage. Souvent, très souvent, elle a remis dans la bonne route des hommes d'instinct honnête, qui s'en étaient écartés momentanément. A ces pauvres gens, qui ont payé cher l'oubli de soi-même, la leçon a profité : en eux persiste un sentiment d'humiliation sur lequel ils s'appuient énergiquement pour revenir à la probité et reconquérir une considération dont ils sont avides. Il est facile de les aider, car ils s'aident eux-mêmes; pour les sauver, il suffit parfois de leur tendre la main, comme à un homme tombé à l'eau, mais qui sait nager. Le comptable

qui fait un emprunt à la caisse et ne peut le restituer avant la vérification de son livre; le garçon de recette qui prélève quelque somme sur la facture dont il a touché le montant et qui compte le rendre lorsqu'il aura reçu ses gages, cela se voit tous les jours et c'est le fond même de la police correctionnelle. La peine terminée, où iront-ils? A la misère, si on ne les secourt et, par conséquent, à la récidive. Aussi on s'en occupe avec prédilection, et pour eux les efforts redoublent.

Plus d'un est entré en prison écrasé par la chute et par la condamnation; repentant de sa sottise, réellement vertueux, malgré sa faute, s'excitant à supporter courageusement le temps de l'expiation, et se jurant de ne reculer devant aucun sacrifice pour parvenir au relèvement. Ils sont de bonne foi, l'on n'en peut douter, et cependant, lors de leur libération, ils sont gangrenés jusque dans les moelles; la prison a fait son œuvre et leur a communiqué ses impuretés. Dans le milieu d'immondices sociales où ils ont vécu, ils n'ont respiré que l'air du vice ; ils n'étaient point de tempérament solide et la contagion les a pénétrés. Ils ont bu toute honte, jeté leur probité par-dessus les lois, et dans la société ils ne voient plus qu'une ennemie à laquelle il est légitime de livrer bataille. Ils ont écouté le catéchisme du vol, ils se sont appropriés les doctrines malfaisantes, ils ont été séduits par la vanité de la lutte, et tel qui a été accablé de remords pour avoir dérobé 20 francs, qui a été désespéré d'avoir été frappé d'une peine de trois mois d'emprisonnement, pratiquera le vol avec effraction et tuera pour essayer de s'assurer l'impunité. Le fait n'est peut-être pas très fréquent, mais il n'est pas rare non plus : il résulte de la prison même. Elle reçoit le condamné, l'enferme, le garde, le met dans des ateliers qui sont des écoles de perversion, dans des dortoirs qui sont des écoles de dépravation, et ne fait rien ni pour son intelligence ni pour son âme. Elle n'est responsable que d'un détenu ; on le lui confie, elle le rend ; c'est tout ce qu'elle exige d'elle-même ; elle se tient quitte envers tous, car on ne lui a pas imposé d'autres obligations. Dans un rapport présenté à Louis XVIII, le 9 avril 1819, le comte Decazes disait : « Il est du devoir comme de l'intérêt de la société d'exiger qu'aucun soin ne soit négligé pour opérer la réforme morale de celui qui doit rentrer un jour dans son sein. » Excellente parole, mais voilà soixante-huit ans qu'elle attend confirmation. Au point de vue matériel, des progrès considérables ont été réalisés, on ne peut qu'y applaudir ; mais sous le rapport de l'amendement, il serait temps de commencer, car nulle tentative sérieuse n'a été faite. La seule mesure efficace qui ait été adoptée et qui pourra mettre fin au danger permanent de la promiscuité et à la contagion de l'exemple est la loi du 5 juin 1875, en vertu de laquelle

toute prison de courte peine doit être aménagée pour le régime cellulaire. Depuis qu'elle a été promulguée, cette loi, qui touche les départemens aussi bien que Paris, a-t-elle été exécutée? J'en doute; les vieux abus ont la vie longue en France; sur trois cent quatre-vingts maisons départementales auxquelles la loi est applicable, seize seulement ont été aménagées pour le système séparé et quatre sont actuellement en construction (1); dans toutes les autres prisons, on retrouvera ce pêle-mêle où se recrutent, où s'exercent, où se perfectionnent les troupes du méfait et du vice. Il ne faut se lasser de répéter que la prison doit être un hôpital moral, sinon elle agit contre son but, et rend à la société des élémens plus dangereux que ceux qu'on lui a remis en garde, car elle n'est que l'école normale de la stratégie criminelle. Je demandais à un condamné qui avait commis des actions abominables avec une adresse et une énergie surprenantes : « Où as-tu appris si bien ton métier? » Il me répondit : « En centrale; au pays boisé. » Le pays boisé, c'est la maison de détention de Clairvaux.

Ceux qui échappent à l'influence de ce milieu d'infection et sortent indemnes de la pourriture dans laquelle ils ont vécu sont rares; j'en ai personnellement connu deux qui, après de tristes aventures, ont été des hommes impeccables et ont même fait leur chemin dans la vie. Tous deux sont morts, leur histoire date de loin; elle est bien antérieure à la fondation de la Société de patronage des libérés, et je peux la raconter sans inconvénient. L'un d'eux fut mon camarade, dans un des nombreux collèges où s'attrista mon enfance; c'était un garçon sans gaîté, un peu sournois, volontiers soupçonneux, qui, ses études terminées, ne sut pas choisir son orientation; il touchait à tout, aux lettres, à la peinture, au journalisme politique, à la chimie, pour laquelle il avait du goût, au droit, dont on lui avait imposé l'apprentissage. Il vivait dans le quartier latin, à l'aide d'une modique pension qu'il recevait de sa famille, qui n'était point riche. Il avait associé à son existence une fille jeune, blonde, d'allures un peu molles, demi-grisette, demi-ouvrière, type aujourd'hui disparu, mais fort commun il y a quarante-cinq ans. Le faux ménage allait cahin-caha; on se disputait parfois : querelles d'amoureux qui ne duraient guère. Un jour, la discussion fut vive, car la jalousie s'en était mêlée. Il s'oublia jusqu'à la frapper; elle fut prise de terreur, ouvrit la fenêtre et appela au secours. Il craignit un scandale, et voulut la faire rentrer; elle se cramponna à la barre d'appui. Que se passa-t-il dans la tête du malheureux? Il saisit un couteau, se jeta sur elle et lui coupa la gorge. Ceci se passait à la croisée, dans une rue très fré-

(1) Si l'on continue à marcher du même pas, il faudra 286 ans pour que la réforme soit complète.

quentée, en plein midi; cinq minutes après, il était arrêté. La cour d'assises fut sans clémence et le condamna à dix ans de travaux forcés; au bout de la huitième année, il fut gracié et dispensé du séjour obligatoire dans une ville désignée, car à Toulon sa conduite avait été correcte. Il revint à Paris et s'y perdit dans la foule. Son nom, par un hasard étrange, était celui d'un instrument de punition usité dans les maisons de force; il en changea. Je le rencontrais souvent, jamais je ne lui fis mauvais accueil, et jamais non plus, on peut le croire, je ne me permis la moindre allusion blessante. Il faisait pitié à voir, car il vivait sous l'oppression d'une crainte perpétuelle; son regard, plein d'anxiété et de sollicitation, semblait toujours implorer le silence. Sa misère fut dure, il la supporta simplement, sans emphase et sans plainte; il ne recula devant aucune besogne, pour ne devoir son pain qu'à son travail. Plusieurs fois on lui proposa de lui venir en aide, il refusa. Il était passé maître en l'art de rédiger les catalogues, il y trouva une rémunération suffisante et fut enfin attaché à une très importante publication; il y fit paraître plusieurs volumes qui furent remarqués. Ceux qui les ont lus ne se doutent guère que le nom qu'ils ont répété avec éloge cache celui d'un ancien forçat. Il avait un geste singulier : très souvent il portait la main à son épaule, là même où le fer rouge avait été appliqué. Il est mort environ deux ans avant la guerre. Parmi les objets qui composaient son mobilier, on trouva une boîte en paille tressée qui contenait un anneau de la chaîne qu'il avait portée jadis. J'imagine qu'en ses heures de défaillances, qui ont dû sonner souvent, il ouvrait le petit coffret et chassait les pensées mauvaises. C'est peut-être grâce à ce talisman qu'il s'est maintenu droit.

L'autre n'avait sur la conscience qu'une peccadille, que l'on a trop brutalement punie. Il n'avait rien d'un meurtrier, tant s'en faut; c'était un bon vivant, exubérant, joyeux, spirituel et gai, ne résistant pas à sa jeunesse qui l'entraînait, qui faillit le perdre et l'eût perdu s'il n'avait eu le cœur bien placé. Un samedi de carnaval, n'ayant pas d'argent pour aller au bal de l'Opéra, il brisa un tiroir dans l'étude de l'officier ministériel chez lequel il travaillait et y prit une cinquantaine de francs; puis, le soir venu, il s'habilla en « général étranger, » alla retrouver ses camarades, passa la nuit à danser, soupa, et le lendemain avait l'oreille basse, car il s'attendait à recevoir une forte semonce et peut-être même à être congédié. La semonce fut un interrogatoire que lui fit subir le commissaire de police, car son patron l'avait dénoncé. Trois ans d'emprisonnement. Il fut envoyé dans une maison centrale et y resta dix-huit mois. Il se secoua et regarda la vie en face : non; tout n'est point désespéré pour une frasque de jeune homme dont on n'a même

pas prévu les conséquences. Il entama résolument la lutte du travail, et, je le dis à la louange de ce monde parisien trop souvent calomnié, chacun s'empressa de l'y aider. Personne ne souleva le nom sous lequel il dissimulait son nom véritable, que nul n'ignorait. Jamais on n'eut l'apparence d'une action même douteuse à lui reprocher. Très répandu, très recherché même, affable, obligeant et courtois, il s'était créé mieux que des relations, il avait des amis; avec lui, la sécurité était parfaite; il eut son heure de notoriété et, lorsqu'il obtint des succès, on ne lui ménagea pas les applaudissemens. Quand il mourut, encore jeune, on parla beaucoup de lui; aucune allusion pénible ne fut faite à son passé; le respect que son effort et sa rectitude avaient inspiré lui survécut.

Les deux hommes dont je viens de parler sont dignes de tout éloge; plonger dans le cloaque pénitentiaire, en sortir et n'en garder aucune scorie, c'est faire acte de vertu. Jamais je n'ai rencontré l'un ou l'autre, sans me rappeler la parole de saint Luc : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui s'amende que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance. » Ces « deux pécheurs » sont des exceptions, moins peut-être par l'énergie qu'ils ont déployée pour ne plus retourner à la faute, que parce que le groupe dans lequel ils vivaient ne les a pas, à force d'avanies et de mépris, rejetés dans les bas-fonds où l'on achève de se décomposer. Pour eux, dans leur intérêt, en faveur de la correction de leur attitude, on a fait taire les préjugés et détruit les suspicions. C'est là un acte exceptionnel et qu'il fallait signaler, mais qui n'a été et ne pouvait être justifié que par une conduite irréprochable. La réserve qu'inspire le libéré, l'éloignement dont il est l'objet n'ont rien qui doive surprendre, car c'est le produit de l'expérience; l'on a été si souvent trompé que la méfiance reste invincible. Comment en pourrait-il être autrement? Le régime des prisons achève l'œuvre des mauvaises passions, rend chronique le mal sporadique, qui ne tarde pas à devenir incurable. On sait le mot populaire : « Il est si malade que les médecins l'ont abandonné. » On peut l'appliquer à bien des détenus dont l'écrou vient d'être levé : malade par lui-même, malade par les difficultés qui le guettent, malade par le vide dans lequel il va entrer. Il se sent traité en paria par la société qu'il traite en adversaire; il rend coup pour coup et succombe, car la masse finit par se refermer sur lui. Ceci on peut le constater; la statistique criminelle est un document moral de premier ordre; elle enregistre les effets et fournit ainsi le moyen de déterminer les causes. La quantité des récidivistes augmente dans des proportions redoutables, et n'est pas éloignée de 50 pour 100. Sous l'empire de certaines circonstances, le péril a éclaté avec violence et a troublé les cœurs. Quel remède à cette

menace qui n'a rien de théorique et qui serait formidable si, d'individuelle qu'elle est encore, elle devenait collective? D'une part, l'amélioration morale du système pénitentiaire et, de l'autre, la possibilité pour les libérés de vivre de leur travail à la sortie de la prison. Si le droit de la société est d'être sévère, le devoir de l'homme est d'être compatissant; en outre, son intérêt est de neutraliser les forces subversives qui peuvent l'attaquer en rappelant le vieux proverbe : « La faim chasse le loup du bois. » C'est ce que M. de Lamarque a voulu; il a envisagé la question en homme pratique, connaissant la matière à fond, sans excès de sensiblerie, mû par la pensée de tenter, dans une sphère d'action restreinte, mais vivace, un essai de préservation sociale. Sa conviction était profonde, et rien ne l'a ébranlée. La récidive est un danger permanent; il faut la combattre, non avec la présomption de la détruire, mais avec la ferme volonté de la diminuer; c'est ce qu'il a fait, et c'est dans ce dessein qu'il a créé la Société de patronage des libérés adultes.

II. — LE SAUVETAGE.

La Société, fondée à Paris le 25 novembre 1871, a été autorisée, le 9 juin 1872, par le préfet de police, et reconnue comme établissement d'utilité publique par décret du 4 novembre 1875. Elle fonctionne régulièrement. Après avoir été dirigée par M. de Lamarque, qui est mort, puis par M. Lefébure, que connaissent bien les œuvres charitables, elle a aujourd'hui pour président M. Bérenger (de la Drôme), que ses aptitudes à secourir les malheureux, ses traditions de famille, ses études pénitentiaires ont, en quelque sorte, délégué à cette mission d'élite. Le conseil d'administration, dont il est le chef, est en réalité un conseil de famille, car les libérés peuvent être assimilés à des mineurs sur lesquels il est urgent de veiller et qu'il faut pourvoir. Cette tutelle, on ne la leur impose pas, mais on en protège ceux qui viennent la réclamer. Elle ne leur est pas marchandée; elle est complète, très prévoyante, et ne se ménage point pour parvenir au résultat entrevu. Comparer le détenu qui sort de la geôle à un mineur n'a rien d'excessif; l'un comme l'autre est avide de sa liberté, dont il ne sait que faire; curieux, imprudent, insouciant, il croit à sa force de résistance, qui n'existe que bien peu, et, si on ne le guide, il s'égarera, car toute occasion peut le tenter, tout feu follet l'entraîner à l'abîme. C'est là le côté moral, que modifie cependant une sorte de sensation physique faite de honte et d'inquiétude, sensation trop souvent fugitive, mais dont on peut profiter lorsque l'on parvient à la reconnaître à temps, à la minute propice. C'est de cet instant que peut dater, non pas une rénovation immédiate et absolue, mais une

amélioration qui pourra persister et devenir définitive si la volonté échappe à ses défaillances habituelles. L'heure est rapide, il faut se hâter de la saisir. C'est très délicat; il n'est point facile d'agir sur ces âmes soupçonneuses, aigries, dont la défiance semble le principal élément. On ne saurait mettre trop de précaution dans le maniement de ces êtres, qui ne s'expliquent point le dévoûment abstrait et cherchent à comprendre dans quelle intention on essaie de les ramener, sinon au bien, du moins à la possibilité de vivre sans faire le mal. Pour les convaincre, pour les engager même seulement à tenter un essai, il faut beaucoup d'habileté, de la franchise, peu de morale, paraître ajouter foi à leurs récits, ne point solliciter des aveux, faire valoir leur intérêt matériel, et leur démontrer que la grand'route, sans étapes de tribunaux et de prison, conduit au bien-être avec plus de sûreté que le chemin de traverse où sont les fondrières et parfois les précipices. Là où la sévérité et la raideur du maintien échoueront, la bonhomie et une sorte d'indifférence philosophique seront presque certaines de réussir. Je crois que l'on n'en doute point au patronage des libérés, car on a fait à cet égard une expérience qui a servi d'enseignement.

Dès le début, à cette heure où toute œuvre nouvelle tâtonne, on pratiquait avec ferveur la visite des prisonniers; au lieu de les attendre, on les allait chercher, et c'est dans les cellules mêmes de la détention qu'on leur montrait en perspective la protection qui s'étendrait sur eux lorsqu'ils seraient libérés. On avait cru que les hommes qui, par devoir professionnel, sont en rapports constans avec les coupables, seraient aptes, entre tous, à faire naître la volonté de l'amendement, et l'on avait réclamé le concours de jeunes magistrats, de jeunes avocats pleins de zèle que tentait la grandeur de la tâche dont ils se chargeaient bénévolement. En apparence, c'était raisonner juste, nul autre choix meilleur ne pouvait être indiqué, et l'on s'attendait à un résultat excellent : le résultat fut négatif. La source de recrutement fut tarie, et peu s'en fallut que la Société de patronage ne fût obligée de fermer ses portes, parce que personne n'y venait plus frapper. Dans le magistrat, dans l'avocat, visiteur volontaire et au besoin bienfaiteur, les détenus se refusèrent à voir l'homme, ils ne voulurent reconnaître que le fonctionnaire relevant de la justice. Dès lors, ils s'imaginèrent que l'on abuserait de leurs confidences, que l'on retournerait contre eux toute parole imprudente qui leur échapperait, et que le patronage qu'on leur offrait cachait une sorte d'ingérence de la police, à l'aide de laquelle on établirait contre eux une surveillance déguisée. Ils se tinrent sur la réserve et, tout en faisant de belles promesses aux gens de bien qui les sollicitaient à la vie régulière, ils se dissimulèrent à la sortie de prison et échappèrent à une protec-

tion qui leur apparaissait comme une entrave à leur liberté et, disons le mot, comme un espionnage organisé. On fut très surpris de constater que tant de dévoûment et d'efforts se brisaient contre un préjugé enraciné ; le système des visites fut délaissé ; on résolut d'abandonner les détenus à eux-mêmes, de les livrer à leurs propres réflexions, qui, sans doute, les pousseraient à faire spontanément ce que l'insistance et les bons conseils n'avaient pu obtenir. Cette fois, on ne se trompa point, et l'on reconnut qu'en cette matière, comme en tant d'autres, il est sage de laisser toute spontanéité à l'initiative individuelle. On s'aperçut, en outre, que pour un libéré, c'est-à-dire pour l'homme qui vient de vivre sous la réglementation poussée à outrance, le premier besoin est de se soustraire à la réglementation. Lorsque, pendant des mois ou des années, on n'a pas fait un acte qui n'ait été prévu, indiqué, prescrit, on veut à tout prix reconquérir la direction de soi-même et n'y renoncer qu'en vertu d'une résolution personnelle.

Aujourd'hui, nulle pression n'est donc plus exercée sur le condamné pendant qu'il subit sa peine; on n'ira pas le chercher dans sa prison, mais on l'accueillera favorablement s'il se présente au patronage et y demande appui. On se contente de lui dire qu'il existe à Paris une société secourable, une société de sauvetage moral qui ne désespère point des coupables, et remplit auprès d'eux une sorte d'office paternel où l'on peut rencontrer le salut et même mériter la réhabilitation. Ce sont les surveillans, et bien souvent le directeur de la maison pénitentiaire, qui fournissent les indications, sans insister, presque comme un conseil donné entre camarades : « Moi, à ta place, j'en essaierais! » Seul, perdu dans le silence, astreint à un travail de hasard où il est malhabile, le détenu rêvasse ; il se rappelle l'arrestation, les alternatives de crainte et d'espoir de la prévention, l'interrogatoire dont il s'était promis de triompher et qui a triomphé de lui, les juges en présence desquels il s'est enchevêtré dans ses mensonges, la condamnation, le panier à salade qui l'a secoué sur les pavés de la ville, qu'il entendait sans la voir, la formalité de l'écrou, l'étroite cellule si bien close et la morne solitude où il doit vivre pendant un nombre de jours qu'il calcule sans cesse : comme le temps est lourd, comme il dure et combien sont lentes les heures! Faudra-t-il donc traverser encore tant d'angoisses? Comment vivre au jour de la libération? Si cependant ce que l'on dit de cette Société de patronage était vrai? Le surveillant a peut-être raison; ça ne coûte rien d'essayer; allons, au petit bonheur, on essaiera.

On n'a eu qu'à se louer d'avoir adopté la mesure qui supprimait l'intermédiaire entre les détenus et le patronage ; le recrutement, qui était devenu presque nul, s'est accru dans de notables propor-

tions, et, pour l'année 1885, s'est élevé au chiffre de 1,241, dont 1,143 hommes et 98 femmes. L'œuvre est ouverte; elle reçoit indifféremment et avec une égale bienveillance les détenus qui sortent des prisons de la Seine et ceux qui arrivent des maisons centrales. Elle ne demande même pas le repentir, que toujours l'on peut feindre; elle n'exige que la volonté de travailler et de se tenir en dehors du méfait. Les hommes de bien qui la dirigent : M. Bérenger, président; M. Revell La Fontaine, secrétaire-général, qui, dès le début, fut le collaborateur énergique de M. de Lamarque; M. Sevin-Desplaces, trésorier, dont le zèle est infatigable et la conviction profonde, estiment qu'il n'est pas un condamné, si criminel qu'il soit, que l'on ne puisse, en certains cas, rendre à la vie régulière. A cet égard, leur expérience les rend affirmatifs, et, quoique les déceptions ne leur aient point été épargnées, ils ne se lassent ni de croire, ni d'espérer, ni de se dévouer. Certains faits qui, je le crains bien, ne sont qu'exceptionnels, leur donnent raison et prouvent qu'il suffit parfois d'un incident pour qu'une nature, que l'on estimait à jamais pervertie, soit modifiée et redressée pour toujours. Voici une histoire que l'on raconte volontiers et dont le héros achève de vieillir en paix :

En 1849, un certain H... purgeait, à la maison centrale de Gaillon, une condamnation à dix ans de réclusion. C'était, en langage de chiourme, un cheval de retour. Il avait débuté jeune dans le crime et ne s'était point arrêté. Il s'était résolument mis en hostilité contre les conventions sociales; il n'était point le plus fort, avait été vaincu, et, malgré ses défaites successives, renouvelait le combat dès qu'il était rendu à la liberté. Condamné, la première fois, pour banqueroute frauduleuse, il avait subi la marque, supplice barbare emprunté au moyen âge et qui ne disparut de nos codes qu'après la révolution de 1848. Il portait donc sur l'épaule le T. F. indélébile qui avait remplacé la fleur de lis d'autrefois. Lorsqu'il eut fini son temps et que le bagne de Brest le lâcha avec le passeport jaune, il retourna au crime et subit je ne sais combien de condamnations. A Gaillon, il était respecté par ses codétenus, qui admiraient sa persistance dans le mal et le redoutaient. Ses notes étaient déplorables : « Très dangereux, capable de tout. » Capable de tout, en effet, il n'allait point tarder à le prouver. A cette époque, M. Jaillant, qui fut directeur-général de l'administration pénitentiaire en France, était directeur-adjoint de la maison centrale de Gaillon. Un jour qu'il passait dans les ateliers, un réclusionnaire, qui lui en voulait ou qui trouvait simplement le régime de la prison désagréable, se précipita sur lui, armé d'une alène de bourrelier : le coup eût été mortel. H... vit le mouvement du détenu, d'un bond instinctif se plaça devant M. Jaillant et voulut désar-

mer l'assassin. Dans la lutte, il eut le bras traversé de part en part. Conduit à l'infirmerie, regardant sa blessure dont le sang coulait avec abondance, il dit en souriant : « Qui sait? c'est peut-être le mauvais sang qui s'en va. » M. Jaillant n'eut qu'à demander la grâce de H... pour l'obtenir sans restriction, c'est-à-dire avec la suppression de la surveillance de la haute police et de la résidence obligatoire. Voilà trente-huit ans de cela ; depuis lors, H... n'a pas eu une défaillance. On s'en est occupé avec sollicitude, je n'ai pas à le dire, mais il n'a jamais trompé l'espoir de ceux qui s'intéressaient à lui. Il a fait divers métiers, ponctuellement, à l'abri des reproches, et de tous les ateliers où il a travaillé, il est sorti avec des certificats honorables. A une certaine époque, il fut pris par le chômage et réduit à de dures extrémités ; il resta droit et ne se courba point vers les actions mauvaises. La Société de patronage existait déjà, il s'y présenta ; on lui fit fête, car on y connaissait son aventure, et la confiance qu'il inspirait y reçut un éclatant témoignage. Une ville de province venait d'installer, à grands frais, un square, lieu de promenade, de jeux pour les enfans, et qui exigeait une surveillance à la fois active et paternelle. Le poste de gardien, convenablement rétribué, était fort recherché ; grâce au patronage, H... en fut pourvu. Celui qui avait porté la casaque du réclusionnaire revêtit la tunique galonnée, se coiffa d'un képi à cocarde et sentit un sabre battre à son côté. L'homme qui, pendant tant d'années, avait combattu contre toute autorité, devenait le représentant de l'autorité, en avait les insignes, en faisait respecter les règlemens ; il fut impeccable dans ces fonctions qu'on lui avait hardiment confiées et qui le rehaussaient à ses propres yeux. Il a été le modèle des surveillans, et les gratifications que la municipalité lui accordait spontanément ont prouvé en quelle estime on tenait ses services. On le regretta, lorsque l'âge, l'affaiblissant et lui ayant imprimé le tremblement sénile, le contraignit à quitter la place où il n'avait mérité que des éloges. Il vit toujours ; il est au repos dans une maison hospitalière qui reçoit les vieillards indigens et leur donne asile jusqu'au départ définitif. Il y est très aimé ; on n'y sait rien de lui, si ce n'est que sa conduite est exemplaire et qu'il exerce de l'influence sur ses compagnons. Quand surgit quelqu'une de ces disputes si fréquentes entre vieux malingreux, ou que l'on prévoit du trouble dans les dortoirs et dans les préaux, on s'adresse au père H.., qui n'est pas lent à remettre tout en bon ordre. Il est l'auxiliaire bénévole de la direction ; il est en quelque sorte le juge de paix dans cette population de la misère et de la caducité, dont ses paroles conciliantes apaisent les différends. Lorsque la mort l'aura touché, le garçon de salle qui enveloppera son cadavre dans la funèbre serpillière sera bien sur-

pris de découvrir à l'épaule la trace du fer dont les bourreaux stigmatisaient jadis les forçats.

J'ai été voir M. Jaillant; j'ai causé de H... avec lui, et il a confirmé les détails qui précèdent. L'ancien réclusionnaire est très discret; c'est à peine si de temps à autre il demande quelque peu d'argent pour acheter du tabac. M. Jaillant m'a dit : « Cet homme-là est une exception. » Soit, je n'en disconviens pas, mais cette exception, la Société de patronage s'ingénie à la faire naître, à l'entretenir, à la multiplier, et on ne saurait trop l'en louer. On ne peut imaginer les efforts qu'elle accomplit pour s'interposer entre le libéré et la récidive, la récidive mortelle qui est comme la lèpre et ne lâche plus ceux dont elle s'est emparée, à moins d'un miracle, et les miracles ne sont pas fréquens. Si le libéré a une famille où il peut trouver un asile momentané et quelque protection, la société se met en rapport avec elle, et bien souvent obtient qu'un enfant prodigue et coupable soit recueilli au foyer dont son inconduite l'avait chassé. Elle n'épargne rien pour trouver à caser, ici ou là, ceux de ses « cliens » sur lesquels elle croit pouvoir compter; elle reste en correspondance avec ceux dont elle a accepté la tutelle; elle fortifie leur persévérance : « Allons! bon courage; le vieil homme est mort, veillez assidument sur l'homme nouveau, nous vous le confions, car nous avons foi en lui. » J'ai lu plusieurs lettres de libérés; elles sont touchantes et écrites avec une simplicité qui donne bon espoir pour l'avenir. D'où viennent-elles? De la frontière de Chine peut-être, ou du Sénégal, ou de l'Amérique du Sud, ou de Paris, ou d'une ville de province. On comprendra quel scrupule m'arrête; je ne pourrais dire, sans causer préjudice à des malheureux qui s'essaient au relèvement, à quelle source on va puiser l'eau de Jouvence dont ils peuvent être régénérés. Ici, la discrétion n'est que correcte; quand on cherche à pénétrer les misères de son temps et les œuvres des grands cœurs qui tâchent d'y porter remède, on devient presque un confesseur, et l'on n'est pas maître du secret dont on a reçu confidence. Mais ce qui nous appartient et ce que nous devons faire connaître, c'est le résultat obtenu, et nous dirons que le nombre des libérés qui s'adressent au patronage paraîtra considérable, si l'on songe qu'ils appartiennent à un monde qui pousse parfois le goût de l'indépendance jusqu'à la passion.

Ces hommes-là sont-ils animés de la volonté de fuir le vice et de n'y retomber jamais? Oui, certes, aux premiers jours de leur liberté et au début du métier dont on les a pourvus; mais le diable est malin, parfois il souffle de mauvais conseils à ses anciennes connaissances et alors des récidives se produisent; on peut les évaluer à une moyenne presque régulière de 8 à 10 pour 100, ce qui est singulièrement minime en comparaison de la récidive des libérés

ordinaires. L'efficacité, l'influence du patronage se manifeste ainsi d'une façon éclatante, et l'on ne peut douter, d'après ces chiffres, qu'elle ne diminue le nombre des méfaits et, par conséquent, le nombre de ceux qui les commettent. Par une contradiction qui semble singulière au premier abord, la récidive atteint les ouvriers bien moins que les employés. L'ouvrier, une fois entré et accepté dans un atelier, y reste, y fait bien sa besogne, devient parfois habile, gagne sa vie quotidienne et n'a d'autre responsabilité que celle de la tâche qu'il doit accomplir. Celui-là ne retombera pas dans sa faute, qui, huit fois sur dix, a été le résultat de la misère, d'un chômage prolongé, d'une circonstance fortuite où l'on pourrait trouver plus d'une excuse. Pour l'employé, il n'en est pas ainsi; c'est généralement un homme qui se fait illusion sur lui-même; l'instruction plus ou moins rudimentaire qu'il a reçue lui a donné une haute opinion de ses facultés; il rêve d'être quelque chose et sent qu'il n'est rien; il sait calculer, il en conclut qu'il est apte à être secrétaire-général d'une compagnie financière; il a quelques notions de droit, et il en infère qu'il devrait être chef de division, notaire ou magistrat. Les besoins de la vie sont exigeans et l'ont réduit à être clerc d'huissier, teneur de livres ou agent comptable dans une maison de commerce. Il se trouve déclassé, il regimbe contre le sort, il est mécontent et a des goûts disproportionnés à sa position; il joue, il parie aux courses, il s'affuble d'un faux nom, et, comme l'on dit, veut jeter de la poudre aux yeux. Avant même d'avoir failli, il est déjà tombé. Il commet un abus de confiance, il est frappé par la loi. Libéré, il accourt au patronage et jure que jamais plus il ne recommencera, que toute une existence de probité rachètera une erreur qui n'est imputable qu'à la jeunesse. Est-il aussi complètement guéri qu'il s'efforce de le faire croire aux autres et de le croire lui-même? J'en doute, car si on lui propose un métier manuel, il s'indigne et refuse; en lui la vanité persiste, la vanité, qui est la plus dangereuse des conseillères pour les volontés débiles.

On lui obtient un emploi en rapport avec ses aptitudes; après mille sermens de bonne conduite, il entre, en qualité de commis, chez un négociant. Celui-ci a été prévenu; on ne lui a rien laissé ignorer du passé de l'homme qu'il prend à son service; on lui a recommandé de ne le jamais exposer à une tentation; il l'a promis et ne tarde pas à oublier sa promesse. Nous sommes ainsi en France, et bien des mésaventures particulières, bien des malheurs publics n'ont eu d'autre cause que ce mal d'insouciance dont nous ne pouvons guérir. Le commis est ponctuel, on l'a surveillé pendant les premiers jours; peu à peu on s'est accoutumé à lui, on ne se souvient plus des confidences que l'on a reçues; on lui remet des

factures à recouvrer; il a « une belle main, » on lui donne la correspondance à faire; il est bon comptable, on l'associe au travail du caissier; un lundi matin, il ne paraît pas; on le croit malade, on envoie à son domicile, il n'y a pas paru depuis deux jours; on vérifie la caisse, elle est en déficit. La tentation a été trop forte; l'ancien coupable mal converti a succombé, par sa faute, ceci n'est point discutable, mais aussi par celle du patron, qui n'a pas eu la prudence de le défendre contre lui-même. Ce cas de récidive se présente souvent; celui qui le commet est coupable de n'avoir pas lutté avec courage contre les sollicitations de sa faiblesse, mais il est bien un peu victime de ces sottes conventions sociales qui imposent à un petit employé l'obligation d'avoir la tenue d'un « monsieur, » de sorte que, pour lui, le superflu devient le nécessaire. Regardez passer dans la rue un commis de nouveautés et un millionnaire; ce n'est pas toujours celui-ci qui est le mieux vêtu et le plus élégant : mauvaise égalité que celle-là et qui a conduit bien des détenus en police correctionnelle. Elle n'est pas seulement dangereuse pour les malheureux qui portent le poids d'un passé pénible, qui ont sérieusement tenté de le faire oublier et qui n'ont pas eu la force de résister à des entraînemens mesquins, elle nous rejette au temps du baron de Fœneste, où « pour paraître » était le mot d'ordre; elle ne ménage point les privations à ceux qui ne savent se soustraire à ses exigences et qui sacrifient tout à l'apparence extérieure. Est-elle de date récente dans notre pays et ne serait-elle pas un défaut même de notre caractère national? Nos grands-pères disaient : « Habit de soie, ventre de son; » et un personnage d'une comédie de Ponsard a réveillé les souvenirs de plus d'un spectateur lorsqu'il a dit :

Et je n'ai pas dîné pour acheter des gants.

III. — LES HOMMES.

Au début, lorsque l'œuvre vagissait encore et qu'elle était sans sécurité sur ses destinées, elle a fait plusieurs expériences qui lui ont permis d'améliorer ses procédés de sauvetage. A cette époque, lorsqu'un libéré venait lui demander secours, elle l'envoyait prendre gîte dans un des nombreux garnis avec lesquels elle était entrée en relation, car elle ne possédait aucune maison où elle pût abriter ses cliens. Cet état de choses était défectueux, car les garnis de bas étage et le préau des prisons, c'est tout un; le vice, sinon le crime, s'y recrute, et l'âme mal affermie qui s'y aventure y peut trouver sa perte. Là, plus que partout ailleurs, l'ancien détenu, qui cherche à sortir de la fondrière où il s'est embourbé, s'entend dire :

« Il veut travailler, en voilà un fainéant! » Bien souvent il n'en faut pas plus pour faire évanouir les résolutions que le séjour de la cellule a pu inspirer. On ne tarda pas à reconnaître les inconvéniens que créait ce mode de protection. Les libérés se présentaient au siège de la société, y revenaient une fois ou deux, puis disparaissaient. Qu'étaient-ils devenus? Les greffes judiciaires auraient pu répondre. On comprit que, pour être et demeurer efficace, le patronage devait posséder un asile ne relevant que de lui et où il hébergerait les libérés qui crieraient à l'aide; mais, pour que cet asile restât temporaire, ne fût qu'une maison de convalescence et ne devînt point une retraite ouverte à la paresse et à la nonchalance, il fut décidé que l'on n'y pourrait être accueilli que pendant douze jours pleins. En 1878, on s'installa dans une maisonnette louée rue Rouelle et qui bientôt devint insuffisante. On fit un effort, on contracta un emprunt, et la société est, depuis 1880, propriétaire d'un asile situé rue de la Cavalerie, n° 4, vers les confins de l'École militaire, dans le xve arrondissement, sur des terrains qui faisaient partie de la plaine de Grenelle et où jadis j'ai vu des jardins maraîchers.

La rue n'est pas belle et la maison n'est point un palais. La rue, mal pavée, servant à toute sorte d'usages dont l'incongruité est manifeste, commence à l'avenue de Suffren et rejoint l'avenue Lamotte-Piquet par un retour d'équerre à l'angle duquel s'élève une masure percée d'une porte charretière donnant accès dans un préau orné d'un arbre qui paraît étonné de sa solitude. C'était une maisonnette à laquelle on a pu ajouter un corps de bâtiment légèrement construit, qui contient les ateliers, le réfectoire et les dortoirs; la petite maison sert de logement au régisseur, qui est un homme vigoureux, de figure bienveillante, de regard franc, dont j'aurai suffisamment fait l'éloge en disant qu'il a été sous-officier d'infanterie et que, pendant dix-sept ans, il a appartenu aux brigades des sergens de ville. Il connaît bien son personnel, « ne s'en fait pas accroire, » traite ses pensionnaires avec une mansuétude qui n'est pas de la faiblesse et maintient la discipline imposée par le règlement. Lorsque j'ai visité la maison, elle renfermait quarante et un libérés; on ne pourrait en coucher davantage; la veille, il s'en était présenté dix-sept, qu'il avait été impossible de recevoir, faute de place, et que l'on avait dirigés sur l'asile de nuit municipal récemment installé quai de Valmy. La règle est uniforme et l'on est tenu de s'y soumettre. A six heures du matin, lever; après les ablutions et un repas sommaire, le libéré est libre jusqu'à midi; c'est l'heure des « grèves, » c'est-à-dire de l'embauchage de ce qu'autrefois l'on nommait les tâcherons, ouvriers de forte besogne, engagés à la journée et payés chaque soir. A midi, le libéré doit

être rentré; il reçoit son repas, repas substantiel, bien supérieur à celui de la prison, et où la viande, en portion suffisante, est régulièrement servie six fois par semaine. Jusqu'au repas du soir, sept heures, le séjour à la maison et le travail sont obligatoires; à huit heures et demie, coucher; à neuf heures, extinction des feux. Ce n'est point l'emprisonnement, ce n'est pas la liberté complète; c'est un état intermédiaire qui offre le travail, le repos et la sécurité.

On a vu que les libérés doivent, chaque matin, aller à la recherche d'un emploi; on fait de la sorte appel à leur initiative, on les invite à se débrouiller eux-mêmes, et, lorsqu'ils réussissent, on obtient un double avantage : d'une part, on n'a pas été contraint, par obligation de conscience, de révéler les tares d'un passé peu irréprochable; d'autre part, on sait que l'homme se maintient volontiers plus longtemps dans le poste qu'il a choisi lui-même que dans celui qu'on lui a procuré. Le travail auquel on est astreint dans l'asile est enfantin et rappelle celui de la prison : à des hommes de tous métiers, on ne peut imposer qu'un métier facile et qui s'exerce promptement sans apprentissage. J'ai vu faire du cartonnage de dernière catégorie, boîtes molles pour les insecticides, les dentifrices et autres poudres de perlimpinpin. Le travail n'est pas rémunérateur; un bon ouvrier, de midi à six heures, peut gagner 0 fr. 80, dont la moitié forme sa masse et l'autre moitié entre en décompte des frais que nécessite sa présence à l'asile. Il est fâcheux qu'on ne puisse les occuper à une besogne sérieuse, mais cela est impossible; comment faire concourir à un travail commun des serruriers, des maçons, des comptables, des peintres en bâtimens, des charretiers et des débardeurs? C'est déjà beaucoup d'obtenir de certaines mains assez d'adresse et de flexibilité pour ne pas mettre en pièces les bandes de carton qui leur sont confiées. Lorsque les commandes font défaut, ce qui est le cas de l'heure actuelle, le chômage inutilise ces malheureux et les réunit, désœuvrés et bâillans, autour du poêle en fonte du réfectoire. Quelques-uns lisent, d'autres causent à voix basse; il y en a qui rêvassent, seuls, dans un coin, comme s'ils écoutaient les pernicieux conseils de l'oisiveté. Sur certains visages, on peut remarquer des expressions qui n'ont rien de rassurant pour l'avenir et qui seraient inquiétantes si l'on ne savait que la physiognomonie est une science fertile en erreurs.

Le régisseur de l'asile en est le pourvoyeur; il reçoit par jour et par homme 1 franc, à l'aide duquel il doit nourrir ses pensionnaires, en se conformant à des menus déterminés d'avance. Il a la haute main sur les libérés, et il remet à chacun d'eux une carte sur laquelle sont inscrites les conditions qu'il faut faire connaître, car elles prouvent que le patronage entend n'être point dupe de son bon vouloir et ne pas dépenser ses efforts en pure perte :

« Seront exclus de la faveur du patronage, les libérés : 1° qui auront fait une fausse déclaration ; 2° qui refuseront les emplois auxquels la société les aura appelés ; 3° qui, envoyés au siège d'une administration quelconque ou au domicile d'un particulier en vue de leur placement, ne se rendront pas immédiatement à l'adresse indiquée ; 4° qui, après avoir été placés, ne justifieront pas, par une conduite exemplaire, la confiance de l'œuvre. » Ces prescriptions ne sont qu'équitables ; c'est le droit du tuteur, et c'est son devoir, d'abandonner le pupille qui le trompe, abuse de sa bonté et compromet la confiance qu'il inspire. En 1885, — c'est la dernière année dont je possède les chiffres officiels, — sur les 1,143 libérés qui se sont adressés au patronage, 943 ont passé par l'asile de la rue de la Cavalerie ; tous ne s'y sont pas comportés d'une façon correcte, car je vois que l'on a été contraint d'en expulser 44 pour fautes contre la discipline ; 2 ont été arrêtés pour délits commis antérieurement ; 112 en sont partis après y avoir passé les douze jours réglementaires ; 54 ont reçu des secours de route et un passeport afin de retourner dans leur pays natal ; 17 ont été réconciliés avec leur famille qui les a recueillis ; 32 ont contracté des engagemens militaires ; 27 ont été, par les soins de la société, admis dans des hospices ; 130 ont été placés dans des ateliers ou dans des chantiers ; 485 ont quitté spontanément l'asile sans faire connaître les motifs de leur départ ; au 31 décembre 1885, on gardait 40 pensionnaires. En résumé, sur 943 libérés entrés à l'asile, 260 ont profité de la protection que la Société de patronage a étendue sur eux.

Le nombre de ceux que l'on pourrait nommer les évadés est considérable : 485 ; c'est beaucoup ; mais il faut se garder d'en tirer des conjectures excessives ; bon nombre d'entre eux, plus de la moitié, m'a-t-on dit, ont trouvé à se caser et n'ont point reparu à l'asile, par insouciance ou pour dépister toute recherche et mieux dissimuler leur passé. Quelques-uns ont été rencontrés : « Pourquoi n'êtes-vous pas revenu ? — Parce que je suis placé ; je vous en prie, ne dites pas que j'étais chez vous ! » Quant aux autres, leur bonne résolution n'a pas tenu longtemps. La vie libre les appelait, le cabaret leur souriait derrière le comptoir d'étain ; peut-être se sont-ils grisés et n'ont-ils point osé revenir ; il est plus probable que des camarades les ont accostés dans la rue : « Viens donc ! tous ces gens-là, c'est des jésuites et des propres à rien ; vas-tu pas lâcher les amis ? » et ils sont partis avec eux, à la rencontre, comme dit leur langage, c'est-à-dire prêts à la première filouterie, au premier vol que le hasard leur offrira. Ceux-là sont perdus ; de délits en délits, de geôle en geôle, ils descendront au crime, ils arriveront au bagne ; et peut-être, si, sur leur route néfaste, ils se lient

avec quelque beau parleur qui emmanche son éloquence dans le couteau de l'assassinat, parviendront-ils à se persuader et à vouloir persuader aux autres qu'ils font acte de revendication sociale et sont en lutte légitime contre une civilisation qu'ils trouvent mal faite, parce qu'ils n'ont jamais eu le courage de s'y faire la place qu'elle réserve au travail, à l'intelligence et à la probité.

Il est cependant un fait dont il convient de tenir compte : les départs spontanés de l'asile sont plus fréquens en été qu'en hiver. Les nuits de décembre et de janvier ne sont point propices au sommeil en plein air et la bise est dure sous les arches de pont ; on reste au logis, car on y a bon gîte et bon feu. Quand vient le printemps, la sève monte aussi dans ces cervelles sans pondération ; on connaît de si bons abris dans le bois de Clamart et de Chaville ; il est si doux de dormir sur l'herbe haute. On s'en va, on ne revient pas, ou, si l'on revient, c'est avec les poucettes et sous la conduite d'un gendarme qui n'ignore pas que son devoir est d'arrêter les vagabonds. Parmi ceux qui désertent l'asile, les vieillards sont à faire connaître. Ils sont finis, c'est leur mot ; incapables de travail, incapables d'une action mauvaise, parce que toute énergie physique leur manque ; parfois impotens, souvent infirmes, ils aperçoivent l'hospice comme un port de salut. On leur propose de les faire entrer à Villers-Cotterets. Ils refusent ; fi donc ! le dépôt de mendicité ! Ils réclament leur admission à Ivry, la maison des Incurables, pour laquelle on dépense un million par an. Ce n'est point chose facile de forcer de telles portes, l'Assistance publique ne se soucie guère de les ouvrir devant de vieux filous qui ont passé leur vie en prison ; elle n'est point aveugle dans ses choix, et l'on ne peut l'en blâmer. On insiste pour qu'ils acceptent Villers-Cotterets, dont l'accès est plus facile, parce que la préfecture de police en tient les clés. Ils refusent de nouveau, se plaignent, estiment que l'on est injuste à leur égard, reprennent leur béquille et s'en vont. Ils n'iront pas bien loin ; vagabondage invétéré ; ils n'ont point voulu du dépôt de Villers-Cotterets : un jugement les enverra à la maison de répression de Saint-Denis et ils perdront au change.

Les pensionnaires de l'asile appartiennent en général aux couches infimes de la population de Paris ; ils ont fait leur temps dans les prisons de la Seine. Quelques-uns cependant, avisés et désireux de bien faire, viennent des maisons centrales de Gaillon, de Poissy, de Melun ; ils sont sortis du même milieu, ils y rentreront et continueront à vivre dans le groupe social pour lequel une condamnation de plus ou de moins ne tire pas à conséquence. Il n'est pas de règle sans exceptions, et là même, en feuilletant certain registre, on en découvre dont on reste surpris. Nulle classe de la société n'échappe à la

faute : ni l'éducation, ni l'aisance, ni l'exemple des vertus héréditaires de la famille ne peuvent sauver des natures faibles que le vice sollicite et qui, de chute en chute, finissent par tomber entre les quatre murs d'une cellule. On ose à peine dire que des gens de bonne condition, qui ont vêtu la toge du magistrat, ceint l'écharpe du commissaire de police, porté l'épée de l'officier, ont été heureux de pouvoir s'abriter et reprendre haleine rue de la Cavalerie : « Les destinées du joueur sont écrites sur les portes de l'enfer, » disait Moessard à Frédéric Le Maître, dans le drame fameux de Dinaux et de Victor Ducange : elles sont également écrites sur la porte des prisons et sur celle des asiles qui accueillent les libérés, car il n'est pas rare que l'on se déshonore à jamais pour acquitter ce qu'on nomme une dette d'honneur : « manger la grenouille, » selon l'expression du régiment, c'est bien souvent commettre un abus de confiance afin de pouvoir réparer une étourderie. N'est-on pas trop sévère dans bien des cas, et ces sortes d'affaires, que la jeunesse et le respect humain mal compris rendent jusqu'à un certain point excusables, ne devraient-elles pas être soustraites à la justice et confiées à l'appréciation paternelle d'un chef militaire? Il y a longtemps, bien longtemps, un aspirant de marine commit un larcin pour aller « courir bordée » et se donner quelque plaisir. L'aventure fut découverte et cachée dans l'intérêt même du corps, de si hautaine probité, auquel appartenait ce malheureux. Ses camarades lui infligèrent une sorte d'expiation de famille ; il s'y soumit. Sa conduite et sa bravoure le relevèrent bien au-delà de sa mauvaise action. Il fut un des grands hommes de mer dont la France garde le souvenir : il est mort amiral et son nom est attaché à l'une de nos victoires navales. *Nil desperandum* doit être la devise de ceux dont l'intérêt se porte sur la jeunesse qui a failli.

Un danger permanent menace les hommes de cette catégorie, sur lesquels la justice a posé la main et qui, par l'assiduité au travail et la régularité de l'existence, sont sortis du bourbier. C'est l'indiscrétion des tiers, le bavardage des imbéciles sans cœur et souvent « le chantage » d'un ancien camarade de préau. Un garçon jeune, intelligent, était employé caissier; il se rendit coupable d'un détournement de fonds. Arrêté, jugé, puni, il demanda secours au patronage, qui, reconnaissant en lui les indices d'une résolution vigoureuse, le pourvut d'un métier, d'un très humble métier, près d'un patron auquel rien ne fut dissimulé. Il ne recula devant aucune tâche, si répugnante qu'elle fût, et témoigna d'aptitudes telles qu'il s'éleva peu à peu et devint l'associé de la maison où il servait. Tout était pour le mieux et la vie se rouvrait devant lui. Le moment de faire ses vingt-huit jours de service militaire arriva. Il n'était pas au logis lorsque le gendarme se présenta; celui-ci remit le livret chez

le portier, qui s'empressa de le lire et y vit la mention du jugement dont le malheureux avait été frappé. Au bout d'une heure, tous les locataires et tous les voisins savaient que l'homme qu'ils étaient accoutumés à respecter n'était qu'un repris de justice. Quand le pauvre homme rentra, il ne put se méprendre sur le sens des allusions qui lui étaient faites. Il mit sa caisse en balance, ses écritures à jour et partit; il n'a jamais reparu.

Une aventure analogue, que je vais raconter, est tellement étrange qu'elle peut paraître invraisemblable : j'ai eu les documens sous les yeux et j'en garantis l'exactitude. Un enfant né dans un des départemens de l'Ouest, d'une mère qui était ouvrière en couture et d'un père qui était musicien trombone attaché à une troupe de saltimbanques, avait, par suite de protections dont j'ignore l'origine, été admis dans le collège de sa ville natale. Ses facultés d'assimilation, sa mémoire, étaient prodigieuses ; toujours le premier de sa classe, il remportait toutes les récompenses à la distribution des prix qui clot l'année scolaire. Les chefs d'institution de Paris sont très au courant de ce qui se passe dans les lycées de province, et ils excellent à y découvrir les phénix. Ils les attirent, les prennent « au pair, » c'est-à-dire pour rien, servent parfois une pension aux parens et se font des réclames à l'aide des prix que ces petits forçats de la concurrence industrielle obtiennent au concours général. J'en ai connu plus d'un qui a subi ce martyre et qui a fait son chemin dans les lettres ou ailleurs. Celui dont je parle fut accaparé par une institution de Paris qu'il est inutile de nommer; il paya largement sa pension par le nombre de « nominations » qui avaient fait son nom célèbre dans les établissemens universitaires de ce temps-là (1). Reconnu admissible à l'École normale, il n'y fut pas admis, à la stupéfaction de ses maîtres et à son grand désespoir. Pris par le service militaire, il fut un soldat soumis, régulier, sans reproche. Tombé malade au régiment, porté à l'hôpital, il obtint un congé de convalescence renouvelable. Sa misère était extrême; ne sachant comment payer son pain, il vendit son pantalon d'ordonnance : 3 francs. Arrêté pour ce fait, il fut condamné à quelques mois de prison. Quatre jours après sa libération, n'ayant pas un centime en poche, il se sentit si abandonné, si affamé qu'il tendit la main ou accepta, sur la voie publique, une pièce de dix sous que lui donnait un passant touché de son air minable. — A-t-il mendié, a-t-il simplement reçu l'aumône qu'on lui a spontanément offerte? — Le fait est obscur. — Un agent de police l'avait vu; l'article 174 est péremptoire : de trois à six

(1) Dans l'espace de six ans, il remporte 4 prix et 3 accessits au concours général, 16 prix et 25 accessits au lycée : donc un total de 48 récompenses. Dans les deux dernières années scolaires, il n'obtient plus que des accessits (15); on l'a surmené, sa force de résistance est affaiblie.

mois d'emprisonnement; le tribunal fut indulgent et n'appliqua que le minimum de la peine. Lorsqu'il sortit de prison, sa situation matérielle restait la même, mais elle avait été moralement aggravée par les deux condamnations qu'il venait de subir. Il se promit de ne plus mendier; mais où coucher? Il n'avait ni domicile ni moyen de s'en procurer un. Dans la ville du Midi où ces faits se produisirent, les nuits sont tièdes; il s'étendit sur un des bancs de la promenade et s'endormit. Un sergent de ville le réveilla et le conduisit au poste. Récidive; le tribunal fut sévère : article 271; six mois de prison, surveillance de la haute police pendant dix ans.

Dès lors sa vie devint errante; dans aucune des résidences qui lui furent assignées, il ne trouvait à vivre. « Que savez-vous faire? — Je puis donner des leçons de latin, de grec et d'histoire. » On lui riait au nez. Il s'en allait au hasard des routes, vivant sous bois, comme un fauve, admis parfois à coucher sur la paille des granges ou près des chevaux dans l'écurie, et, néanmoins, dans ces heures de fuite et de désespérance, travaillant toujours et continuant une œuvre autrefois entreprise pour rendre son nom célèbre. — Quoi donc? — Une traduction d'Horace. Toutes les brigades de gendarmerie le connaissaient et partout l'arrêtaient. De prison en prison, de misère en misère, il fut incarcéré dans une ville du centre de la France. Le magistrat chargé de l'instruction constata que cet infortuné avait déjà subi quarante condamnations pour le même fait : rupture de ban; du reste rien, pas un vol, pas une escroquerie, pas même un outrage aux agens. Il le fit venir, écouta son histoire, dont la sincérité n'était pas douteuse, et comprit que ce vagabond incorrigible n'était qu'un être faible, n'ayant plus la force de lutter et abruti par les persécutions du sort. Au lieu de le traduire devant la justice, il le maintint en prison et écrivit à la Société de patronage : « Chose surprenante, aucune de ces condamnations (sauf la première, — et la justice en conseil de guerre est souvent rigoureuse), aucune de ces condamnations n'a été prononcée pour immoralité ou indélicatesse... Il est difficile de ne pas se sentir ému de compassion en présence de ce malheureux qui, mieux secondé par les circonstances ou doué d'une plus grande énergie morale, aurait pu conquérir une situation élevée dans le corps enseignant (1). » En présence de cette lettre écrite par un de ces hommes de bien qui sont nombreux dans la magistrature française, la Société de patronage s'émut, car il y avait là un cas de détresse digne de toute commisération. On obtint la suspension de la surveillance de haute police et l'autorisation de faire venir à Paris ce mal-

(1) Les condamnations se décomposent ainsi : vente d'effets militaires, 1; mendicité, 2; vagabondage, 12; rupture de ban, 25.

heureux, qui fut reçu à l'asile de la rue de la Cavalerie. Il fut tout étonné de pouvoir sortir sans avoir les gendarmes à ses trousses et de ne pas s'entendre crier au détour de chaque rue : « Halte-là ! vos papiers ! »

M. Sévin-Desplaces, qui développe dans l'œuvre une infatigable énergie, se jura d'arracher cet homme à la fortune adverse. Il alla trouver un chef d'institution, ne lui cacha rien et lui demanda d'accepter son protégé à l'essai. Le maître de pension répondit : « Je me le rappelle, et nous avons jadis tous jalousé la maison X... qui avait un tel élève. Je le prends, je l'utiliserai, et vous pouvez compter que son secret est en bonnes mains. Malheureusement j'ai ici un répétiteur qui l'a connu, qui parfois lève un peu le coude et qui est capable de commettre une indiscrétion; je le chapitrerai, il n'est point mauvais homme, et je crois qu'il gardera le silence. » Dès le lendemain, l'ancien vagabond, convenablement vêtu par les soins du patronage, entrait en fonctions et, deux fois par jour, faisait une classe supplémentaire aux élèves qui suivaient les cours du lycée. Il était heureux, il se reprenait à l'existence, il comptait sur l'avenir et se disait : « Enfin ! je vais donc pouvoir terminer ma traduction d'Horace... » Ses écoliers l'aimaient, il était naturellement enjoué, avait l'enseignement sans pédantisme et se montrait indulgent pour les peccadilles des bambins qui l'écoutaient. Un jour, le répétiteur qui « levait le coude » l'avait sans doute levé plus que de coutume ; dans la cour de l'institution, il aborda l'ex-pensionnaire de l'asile des libérés et, avec un sourire bienveillant, il lui dit : « Eh bien ! mon garçon, avouez que l'on est mieux ici qu'entre deux gendarmes ou sur le grabat des prisons... » Le pauvre homme ne répondit pas; il sortit de la maison et n'y rentra jamais. Qu'est-il devenu? Personne ne le sait. La Société de patronage a fait toute recherche pour le découvrir et n'a point réussi. J'imagine que le coup a été trop fort et qu'il en est resté assommé; il n'était point de vigueur à recommencer le combat où l'on est toujours vaincu. Il se sera assis, la nuit, sur le parapet d'un pont, il se sera raconté son histoire et se sera demandé pourquoi tant de misères accumulées sur lui; il aura longtemps regardé la rivière qui miroitait sous l'éclat du gaz, il aura écouté ce murmure qui ressemble à une berceuse pleine de promesses dont toute douleur est endormie; il aura répété le vers de Virgile :

Abstulit atra dies et funere mersit acerbo,

et il aura été voir de l'autre côté de cette vie mortelle s'il y aurait indulgence pour un traducteur d'Horace. — Si ces lignes tombent sous les yeux de celui dont une parole ironique a rejeté un malheu-

reux dans le désespoir, qu'il comprenne, s'il se peut, la grandeur du crime que sa sottise trempée de vin lui a fait commettre.

Les hommes qui, après avoir failli, conservent une délicatesse de sentimens d'où peuvent naître pour eux de nouvelles infortunes, sont rares et très à plaindre. Derrière toute parole, ils voient des allusions, en aperçoivent là où il n'en existe pas, et souvent, par excès du désir qu'ils éprouvent à cacher un passé pénible, y retombent, ou cherchent dans la mort l'anéantissement de leur souvenir. Les autres sont plus philosophes; volontiers, parlant ou entendant parler de leurs condamnations, ils diraient : « J'ai eu des malheurs; » ils cherchent à tirer le meilleur parti possible de l'existence qu'ils se sont eux-mêmes rendue pénible, et, lorsqu'ils y parviennent, il n'est que juste de les applaudir, car ils ont compris, par leur propre expérience, que la régularité est supérieure aux hasards de mauvais aloi qui jadis les avaient séduits. Si, dans les emplois qu'ils occupent, ils rencontrent, à cause de leur passé, des difficultés trop dures, ils retournent à l'asile, qui ne les repousse pas. On leur tient compte de leur bon vouloir, on apprécie l'effort qu'ils ont accompli, et comme on ne veut pas, sous prétexte de relèvement, les condamner à une vie intolérable, on tâche de leur découvrir un emploi meilleur où ils puissent, sans être exposés aux avanies, jouir du fruit de leur travail et avoir le bénéfice de leur bonne conduite.

IV. — LES FEMMES.

Il est advenu à la Société du patronage ce qui arrive invariablement à toute œuvre bien conçue, de large esprit et portant avec elle un bienfait social : elle a été obligée d'élargir son cercle d'action et de se multiplier, afin de ne point repousser des misères intéressantes. Elle eût voulu, dans le principe, se limiter au patronage des hommes; mais, toute galanterie mise à part, elle n'eut point le courage de se refuser aux femmes qui l'invoquaient, et, en 1881, sur l'initiative de M. Bérenger, un asile pour les femmes libérées fut créé et installé rue Lourmel. Il est mitoyen avec l'infirmerie des Dames du Calvaire; par-dessus le chaperon d'une petite muraille, le cancer du corps et le cancer de l'esprit peuvent s'apercevoir; quel est le plus incurable? Le recrutement se fait presque exclusivement à la prison de Saint-Lazare; quelques femmes viennent de la maison centrale de Clermont, mais le fait est tellement rare qu'on pourrait, sans manquer à la vérité, le passer sous silence. Plus encore que l'homme, la femme est sujette à faillir, et si elle a un long voyage à faire pour venir jusqu'à la maison du salut, elle rencontrera au cours de sa route tant d'occasions de retomber en faute

qu'elle y retombera et n'arrivera point au but qu'elle s'était proposé, dans ce premier mouvement dont M. de Talleyrand recommandait de se méfier, parce qu'il est toujours bon. C'est donc Paris qui fournit des pensionnaires à l'asile, et l'on peut reconnaître qu'il n'y envoie pas la fleur du panier. En effet, les sœurs de Marie-Joseph, les dames de l'OEuvre des Libérées dont j'ai précédemment parlé, ont, en quelque sorte, le droit ou le privilège de faire leur choix les premières et l'on pourrait dire, sans trop forcer la note, que l'asile de la rue Lourmel ne reçoit que celles dont personne n'a voulu. Le mot m'a été dit : « Nous n'avons que le rebut de Saint-Lazare. » Eh bien! on en tire un excellent parti, grâce à une combinaison dont l'intelligence m'a vivement frappé.

Dans les premiers temps, lorsque l'on vivait dans une maisonnette accostée d'un jardinet, on s'était ingénié à occuper les femmes d'une façon fructueuse pour elles, pendant qu'on leur cherchait un emploi, que trop souvent l'on ne découvrait pas, car ils sont bien limités, les métiers auxquels une femme peut s'adonner sérieusement. La force musculaire de l'homme lui permet de s'utiliser là où la femme est incapable; il peut s'improviser terrassier, gravatier, démolisseur, déchargeur; à telle besogne, un peu de vigueur et quelque courage suffisent. Pour la femme, il n'en peut être ainsi: sa faiblesse est un obstacle invincible; elle n'est guère apte qu'aux œuvres d'adresse, celles qui exigent des bras robustes lui sont interdites. La paysanne qui vaque aux travaux des champs a été façonnée par un lent apprentissage commencé dès l'enfance, et encore est-elle réduite souvent au sarclage, à la fenaison, aux soins de la basse-cour et de la vacherie; les plus solides battent le blé sur l'aire et sont promptement épuisées par la fatigue. En outre, les métiers sédentaires, auxquels la femme semble condamnée par sa constitution même, sont bien peu rémunérateurs. On en fit l'expérience rue Lourmel. Les libérées n'avaient d'autres ressources que le travail de la couture; à assembler des draps, à ourler des torchons, on gagne peu : 10, 12 sous par jour; comment vivre, comment économiser? On s'en préoccupait; le problème devenait ardu. Allait-on être obligé d'abandonner ces malheureuses, parce que l'on ne trouvait pas moyen de pourvoir à leurs besoins et de leur mettre en main un instrument qui leur permît de vivre? La question était d'autant plus difficile à résoudre que la plupart des libérées ne savaient en réalité aucun métier, et que l'on était, à cause de cela même, presque dans l'impossibilité de les empêcher de retomber dans la récidive. C'est alors que M. Bérenger eut une idée des plus ingénieuses et qui fut féconde. Il se dit que, puisque les pensionnaires n'avaient point de métier, il fallait leur en enseigner un, et que, pour être véritablement utile et faire acte de sauvetage, l'asile

devait être une sorte d'école professionnelle. Il résolut de créer un atelier de brochage (1883).

Il fit part de son projet à quelques grands éditeurs, qui l'approuvèrent et lui promirent leur clientèle. Il trouva mieux qu'un appui, il trouva une avance de fonds assez considérables, à l'aide desquels on put s'outiller et faire d'indispensables constructions. L'argent fut rendu au terme fixé, mais le bienfait n'en fut pas moins d'importance. Lorsque j'ai visité l'atelier, trente et une femmes étaient à l'œuvre, sous la direction d'un contremaître accompagné d'un ouvrier servi par un apprenti. L'ouvrage ne chômait pas ; attentives à leur besogne, les brocheuses coupaient, assemblaient, cousaient les feuilles. Comme on est aux pièces, c'est-à-dire payé selon la besogne terminée dans la journée, on ne perd pas son temps ; on se hâte ; nulle causerie, on n'entend que le bruit du couteau de bois glissant sur le papier.

L'apprentissage est assez rapide ; en deux ou trois mois, une femme adroite parvient à réaliser par jour un gain de 2 fr. 50, qui, au bout d'une année, lorsque l'on s'est parfait au travail, peut s'élever jusqu'à 4 francs. Le métier s'exerce facilement ; il n'exige qu'une certaine attention à la lecture des signatures, c'est-à-dire des chiffres qui indiquent en quel ordre les feuilles doivent être placées, mais il n'est lucratif que pour la jeunesse : on ne le fait bien qu'à la condition de le faire vite, et, par conséquent, de posséder une grande agilité dans les mains. Aussi n'astreint-on à ce travail que des femmes jeunes, pour lesquelles il peut devenir un gagne-pain assuré. Beaucoup de libérées qui ont passé par l'atelier de la rue Lourmel ont trouvé à se caser convenablement dans des maisons de brochage, y ont donné bon exemple et s'en sont bien trouvées.

Les nécessités de l'apprentissage n'ont pas permis d'appliquer à l'asile des femmes le règlement qui est en vigueur dans l'asile des hommes, car une période de douze jours serait insuffisante pour enseigner même les notions élémentaires d'un métier. Il en résulte que le séjour peut être prolongé pendant des mois et plus. En outre, on est autorisé à quitter l'asile et à venir y travailler en qualité d'ouvrière externe. Sur les trente et une femmes que j'ai vues assises près des longues tables et assidues au labeur, dix-huit sont pensionnaires, prennent leur repas à la maison dans les mêmes conditions que les hommes de la rue de la Cavalerie (1), et vont la nuit dormir dans un vaste dortoir, bien aéré, très propre et de tenue remarquable ; six ouvrières supplémentaires, n'ayant jamais

(1) La directrice reçoit 0 fr. 75 par jour et par tête pour la nourriture des pensionnaires.

connu ni tribunaux ni prisons, avaient été appelées du dehors, parce que « l'ouvrage pressait (1); » enfin, les sept dernières sont des libérées qui se sont délivrées elles-mêmes par leur bonne conduite et leur travail. Après avoir réuni une « masse » suffisante, chacune d'elles a loué, dans le quartier, une chambre où elle habite et où elle fait sa cuisine. A l'heure de l'ouverture de l'atelier, elles arrivent, apportant leur repas qu'elles ont préparé, se mettent à l'ouvrage et ne le quittent qu'au moment de la fermeture. Tout leur gain leur appartient, et, comme il suffit à éviter la misère, elles sont à l'abri du besoin, lorsqu'elles savent se soustraire aux sollicitations des cabarets, des bals de barrière et des hommes qui les fréquentent. Celles-là sont relativement heureuses, on les envie, leur sort excite l'émulation, et, avec un peu d'énergie, on parvient à les imiter : avoir son indépendance, un chez soi et de l'ouvrage assuré dans un atelier où l'on est bien accueilli, c'est être certain, si l'âme est encore ferme, de n'avoir plus rien à démêler avec la justice correctionnelle. Toutes les femmes qui entrent à l'asile ne sont pas employées au brochage ; sur 98 qu'on y a reçues en 1885, 12 ont été envoyées dans des maisons hospitalières, 32 ont trouvé place dans des ateliers, 22 sont parties sans motifs apparens et ont peut-être repris leur vie d'aventure ; 8 ont été expulsées pour fautes disciplinaires ; 4 ont été rappelées dans leur famille ; au 31 décembre, il restait 20 pensionnaires, qui, sans doute, continuaient ou terminaient leur apprentissage. Quelques-unes sont gardées pour les soins de la maison, la cuisine ou les services intérieurs.

Il est une de ces pauvres femmes que je n'ai pu voir sans être ému, car je connais son histoire, qui est celle de tant de malheureuses filles arrivées à Paris pleines de confiance, et que leur confiance a perdues. Servante, elle fut chassée, non pour un acte d'indélicatesse, mais parce que les fautes qu'elle avait commises étaient devenues trop apparentes. Comment vécut-elle ? où donna-t-elle le jour à un enfant dont le père se dérobait, selon l'usage du sexe fort, qui n'obéit « qu'aux lois de l'honneur? » Je l'ignore ; mais je soupçonne que les misères à travers lesquelles elle traîna furent aiguës, et qu'elle eut l'énergie de les supporter pendant quelques mois, car un soir, n'en pouvant plus, elle attacha un billet explicatif aux vêtemens de son enfant, qu'elle déposa sur le trottoir d'un quai; puis elle fit le signe de la croix et se jeta à la rivière. Des mariniers purent la sauver; son premier cri en revenant à l'existence fut pour redemander son fils, que l'on retrouva endormi là même où elle l'avait placé. La préfecture de police avisa la Société de patronage, qui répondit : « Envoyez vite la mère et l'enfant. » Le

(1) On broche à l'asile 275,000 volumes par an.

petit garçon devint la joie de l'atelier; joie de courte durée, car la mort se hâta de l'emporter. La mère est restée à l'asile, employée tantôt aux travaux du ménage, tantôt aux tables où l'on broche les livres. On la traite avec quelque déférence, car l'infortune a des droits auxquels on ne résiste guère. La maison lui paraît bien grande, maintenant que le pauvre petit n'y est plus. Elle n'est pas seule à souffrir de cet impitoyable départ. La directrice, qui est une femme active et compatissante, très empressée autour du troupeau qu'elle guide, regrette l'enfant dont la gentillesse l'avait séduite et qu'elle aimait à sentir se mouvoir autour d'elle.

Tous les libérés ne séjournent point dans les asiles; un certain nombre qui réclament les bons offices du patronage s'adressent directement au « bureau, » dont le siège est rue de l'Université, n° 176, dans une dépendance des anciennes écuries impériales. Le plus souvent on n'y distribue que des vêtemens ou de faibles secours en argent; cependant trente-neuf libérés hommes ont été pourvus d'emplois et sept ont été dirigés sur des colonies. C'est du bureau que part l'impulsion; des administrateurs d'autant plus dévoués qu'ils ne sont point rétribués et qu'ils représentent les volontaires de la charité sociale, entretiennent des relations avec l'administration des prisons, la préfecture de police, les ministères, les grands établissemens de travaux publics, les directeurs de chantiers, les chefs d'usine, les colonies, les familles des condamnés, afin d'être utiles à ceux-ci et de les préserver lorsque sonne l'heure de la libération. Ces chefs du patronage sont très ardens à leur œuvre, ils en comprennent l'utilité, ils voudraient l'étendre, la propager et en faire ce qu'elle devrait être, ce qu'elle sera, une organisation de salut, où tout libéré de bon vouloir trouvera la possibilité de ne plus être un danger pour lui-même et pour les autres. Les services que la société a rendus sont déjà considérables; on les a sainement appréciés en haut lieu; aussi, tout en lui laissant son initiative, en ne s'immisçant pas dans ses façons d'être, en ne contrôlant même pas ses moyens d'action, le gouvernement a jugé utile de lui donner son appui. On semble s'être inspiré des paroles que M. Bérenger a prononcées à l'assemblée nationale, lors d'une discussion sur une loi pénitentiaire; il a dit: « Il faut qu'il y ait des sociétés de patronage, il faut que le gouvernement intervienne, non pas pour les diriger, non pas pour en nommer les présidens, car il serait à craindre qu'une intervention de cette nature ne gâtât l'œuvre ou ne la compromît, mais pour lui prodiguer ses encouragemens et en favoriser l'action. » C'est là ce que l'on fait, rien de plus; le cas est rare en France, où l'administration semble trop souvent prendre à tâche de substituer son action aux actions individuelles. Le ministère de l'intérieur a accordé « au bureau » un logement

dans un des bâtimens qui lui appartiennent, et le budget inscrit au profit de la Société de patronage une somme importante qui cependant ne représente pas l'équivalent de la moitié de la dépense. En cette circonstance, le gouvernement se montre intelligent et généreux; on serait mal venu de ne point se trouver satisfait.

La charité privée, qui semble inépuisable en notre bon pays de France, n'a pas refusé son offrande, mais elle est restée au-dessous des besoins, car la dépense s'est, en 1886, élevée à près de 80,000 francs. La somme est considérable, mais en apparence seulement, et pour ne pas dépenser davantage, il a été nécessaire de ne reculer devant aucune économie. La société est donc très pauvre et par cela même forcée de se réserver plus qu'il ne convient. L'aumône ne lui a pas manqué, je viens de le dire, mais elle a été restreinte; on dirait qu'elle a hésité et qu'elle s'est volontairement modérée à cause du genre particulier de misère qu'on lui demandait de secourir. Des criminels, des détenus, des libérés, des hommes qui portent en eux la honte ou la révolte de la prison, est-ce donc si intéressant et n'existe-t-il pas d'autres sujets de commisération et de générosité? Je sais ce que l'on peut dire à cet égard; mais, si l'offrande que l'on réclame est en quelque sorte une prime d'assurance contre le méfait; si elle doit, non pas éteindre, mais amoindrir en partie cette terrible plaie sociale qui est la récidive; si elle aide à pousser vers l'amélioration des êtres qu'une heure de faiblesse ou même de perversité a perdus; si, par suite de l'expérience subie, elle rend des forces à celui qui n'avait pas appris à les respecter, n'est-elle pas utile, n'a-t-elle pas le double caractère sacré de secourir l'infortune et de favoriser le relèvement moral; n'a-t-elle pas de quoi tenter les grands cœurs?

Les hommes de bien qui se sacrifient à cette œuvre où tant de difficultés ne les arrêtent pas, où si souvent leur récompense est faite de déception, représentent assez fidèlement ces frères de la Merci qui jadis allaient racheter les captifs dans les états barbaresques. Ils font effort pour délivrer le détenu de ses mauvais penchans et pour rédimer le libéré de ses vices. Ils ne leur parlent que des choses immédiates : « Demain, si vous ne travaillez, la faim vous saisira et vous volerez pour vivre; travaillez, et la facilité même de votre existence vous ramènera à la probité, qui toujours vous sera plus avantageuse que les actions prohibées. » Beaucoup ont écouté ces paroles et n'ont eu qu'à s'en applaudir; mais combien plus en auraient profité, si la Société de patronage, au lieu d'être, pour ainsi dire, confinée dans Paris, voyait accroître ses ressources et pouvait rayonner sur la province, avoir une succursale dans tout chef-lieu de département, se mettre ainsi en rapport avec les réclusionnaires sortant des maisons centrales et avec les libérés quit-

tant les prisons municipales. Son action se dilaterait dans de larges proportions, deviendrait féconde et serait un puissant auxiliaire pour la justice, qui parfois se sent paralysée devant le nombre toujours croissant des récidives. La loi de rélégation est bonne, si elle est appliquée, mais elle sera singulièrement onéreuse pour le budget, et, de toute façon, le relèvement par le travail vaut mieux que l'éloignement imposé en charge à l'état. L'augmentation des récidives produit un résultat étrange : les prisons deviennent insuffisantes à contenir tous les détenus, et c'est pourquoi le nombre des grâces croît dans des proportions anormales. Cercle vicieux par excellence : plus on condamne, plus on gracie ; question de place, pas autre chose ; on libère un prisonnier pour donner sa cellule à un autre. Ne serait-il pas plus profitable de le libérer tout à fait de la prison et de lui-même ? C'est la mission de la Société de patronage, elle n'y faillirait pas, et serait partout où l'on a besoin d'elle, si, au lieu d'être forcée d'être très prudente, elle pouvait se déployer avec l'ampleur que donne la richesse. Elle n'est pas seulement « établissement d'utilité publique, » comme dit le décret du 4 novembre 1875, elle est œuvre de nécessité sociale; à ce titre, on ne saurait trop lui venir en aide, afin de faciliter sa tâche et de lui donner tout le développement qu'elle comporte.

Lorsqu'il est question de détenus, de libérés qui veulent tenter la fortune de la vie laborieuse, il m'est impossible de ne point regarder vers les terres inoccupées, incultes, en mal de civilisation, que la France possède dans les pays lointains, dans les contrées noires où l'existence en plein air est facile, où la température rend la misère nulle, où l'Européen se relève par la supériorité même de sa race, où la liberté des grands espaces sollicite aux aventures et où nos déclassés, pour ne dire plus, trouveraient à employer, à dépenser l'activité qui en fait un péril pour notre société méthodique et réglée. Au temps de mes voyages, j'ai rencontré quelques-uns de ces hommes dont j'ai gardé bon souvenir et dont, à cette époque, j'ai peut-être envié le sort. A l'oasis d'El-Khadjé, un déserteur français jouait au seigneur et possédait de beaux dromadaires. Il s'était enfui de je ne sais plus quel pénitencier d'Algérie, où il avait été enfermé pour des fautes qui ressemblaient à des crimes. Après un voyage invraisemblable, où les péripéties n'avaient point manqué, il était arrivé à l'oasis, s'était installé, sans souci de l'archéologie, dans un temple construit par Darius Ier (1) avait épousé une négresse et se promettait de faire souche d'hon-

(1) Le cartouche de la dédicace du temple est : « Le Dieu bienfaisant, seigneur du monde, le chéri d'Amon-Ra, seigneur de la région d'Heb-Osch, le fils du soleil Ni-Triouch (Darius) toujours vivant. »

nêtes gens. « Son petit commerce, disait-il, n'allait pas trop mal. » Il était marchand d'esclaves, ce qui n'a rien de déshonorant dans ces pays-là. Sur le Nil, au-delà des cataractes, je reçus la visite d'un ancien comédien qu'un accès de galanterie exagéré avait failli envoyer aux galères; il avait été plus leste que la justice et lui avait échappé. Il avait essayé de s'établir au Caire, avait mal réussi dans son entreprise, et un beau jour était parti pour Khartoum en compagnie d'un Bim-Bachi qui allait prendre le commandement d'un bataillon de Nubiens. Il se fit chasseur d'éléphans, vendait l'ivoire et prospérait. Je lui offris quelques livres de poudre anglaise que j'avais achetée à Malte; en échange, il me donna la corne d'un rhinocéros qu'il avait tué et que je conserve précieusement en mémoire de ce pauvre garçon, qui bientôt après notre rencontre fut tué au champ d'honneur, écrasé, aplati sous le pied d'un éléphant blessé.

Ces hommes que les hasards de ma vie m'ont fait côtoyer étaient heureux; mal à l'aise dans notre civilisation, que leurs passions rendaient trop étroite, ils ont trouvé dans la libre vie du voyageur à déployer sans contrainte l'ardeur qui les dévorait; leurs défauts, incompatibles avec les devoirs et les droits du monde social, sont devenus des qualités dans leur existence sauvage; mais on peut croire qu'ils n'ont pas failli, parce qu'ils n'ont plus eu l'occasion de faillir. Il me semble que dans nos colonies africaines des bords de l'Océan-Atlantique, vers ces fleuves que la curiosité aryenne commence à explorer, il y a place et possibilité de vivre pour bien des hommes que la récidive entraînera, s'ils restent dans nos pays. Je sais, sans que j'aie à m'expliquer davantage, qu'un petit nombre de libérés ont, sur leur demande, été expédiés dans une de ces régions où flotte le drapeau français; ils pourront y contribuer à la civilisation, car on va construire des voies ferrées, établir des fortins et ouvrir des routes; ce sera bien, s'ils s'y emploient; payés comme ouvriers, recevant en outre la ration du soldat, il leur sera facile de rentrer dans la vie régulière et d'élever honnêtement les petits mulâtres qui naîtront d'eux. Mais au-delà de nos possessions, à nos frontières mêmes, se dressent les bois de gommiers et s'étendent les immenses terrains de chasse; resteront-ils attachés à la glèbe, retourneront-ils à la vie des ancêtres primitifs? Qu'importe? Ils obéiront à leur instinct et nul n'aura rien à leur reprocher. Si la Société de patronage développe le goût de l'émigration volontaire chez les libérés qu'elle prend en tutelle, elle aura atteint son but, qui est de relever le coupable et de débarrasser le pays d'un danger permanent.

MAXIME DU CAMP.

ÉTUDES

SUR

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

LA CONQUÊTE DE LA GERMANIE PAR L'ÉGLISE ROMAINE.

Lettres et biographies de saint Boniface dans les *Monumenta moguntina*, au tome II de la *Bibliotheca rerum germanicarum* de Jaffé. — Mignet, *Mémoires et notices*. — Zeller, *Entretiens sur l'histoire du moyen âge*. — Werner, *Bonifacius, der Apostel der Deutschen*.

Dans les écrits historiques du moyen âge, on trouve parfois, au cours de quelque sèche notice ou parmi le fouillis des détails inutiles, une phrase qui semble briller d'un éclat extraordinaire. L'auteur ne s'est pas donné de peine pour l'écrire ; le fait qu'il y rapporte ne vaut à ses yeux ni plus ni moins que d'autres, mais c'est un grand événement, et le lecteur, qui le rencontre tout à coup, s'arrête pour réfléchir. « Le bienheureux Grégoire, dit le biographe de Grégoire Ier, envoya les serviteurs de Dieu, Mellite, Augustin, Jean, et avec eux plusieurs moines craignant Dieu, prêcher la nation des Anglais. » Le bienheureux Grégoire, dit le biographe de Grégoire II, « prêcha en Germanie la parole de Dieu par la bouche de Boniface, évêque. » Quatre lignes, et c'est assez pour ouvrir devant l'esprit une perspective immense. Le *Liber*

pontificalis a raison de dire que les papes ont été les véritables conquérans de l'Angleterre et de la Germanie, et ces deux phrases, rapprochées l'une de l'autre, résument une grande histoire : l'Angleterre devenue romaine, au temps de Grégoire Ier, a engendré un Anglo-Romain, Boniface, qui, au temps de Grégoire II, a donné la Germanie à la papauté.

I.

Toute la vie de Boniface témoigne de la puissance exercée par la religion et par la papauté sur les âmes des Saxons d'Angleterre. Orgueil de la naissance, du rang et de la richesse, amour filial, attachement au sol natal, elles ont tout effacé : reste le catholique, c'est-à-dire le membre de l'église universelle et le serviteur du chef de cette église. Boniface, qui s'appelait Winfried, a répudié son nom pour en prendre un de forme latine et il a renié sa famille. Né vers 680 à Kirton en Wessex, il était très aimé de ses parens, qui étaient nobles et riches; sa mère « l'allaitait de sa sollicitude; » son père, qui le préférait à ses autres fils, voulait lui léguer tous ses biens, mais l'enfant ne ressentait que de l'aversion pour les choses de la terre, et, un jour que des prêtres entrèrent dans la maison paternelle pour y prêcher, comme c'était la coutume du pays, il sentit s'éveiller en lui la vocation de la vie religieuse. Le biographe de Boniface raconte la lutte du fils contre le père, qui employait, « pour l'attirer vers la mollesse des jouissances séculières, la frauduleuse habileté de la ruse humaine. » Heureusement « la miséricorde divine » intervint : elle envoya au père une maladie mortelle, et « l'homme de Dieu, privé de son père charnel, suivit son père adoptif, le Rédempteur; il renonça aux gains terrestres pour acquérir la récompense de l'éternel héritage, et, selon la parole de la vérité, il laissa son père, sa mère, ses champs et tout ce qui est du monde, pour gagner le centuple et posséder la vie bienheureuse. »

Boniface apportait au monastère « une anxieuse aspiration vers les saintes études des lettres. » Ces études étaient très compliquées. Un abbé de ce temps nous en a laissé le programme dans une lettre où il s'excuse de ne pouvoir aller passer auprès d'un évêque les fêtes de Noël. Il n'a pas trop de temps, dit-il, pour la lecture, car il lui faut pénétrer jusqu'à la moelle le droit romain, scruter jusqu'au dernier fond les décrets des jurisconsultes, et, chose plus ardue, discerner par des règles certaines les cent espèces de mètres. Une lettre ne suffirait pas pour exposer tous

les secrets de la métrique. Si encore on pouvait s'y donner tout entier! Si l'on n'avait qu'à classer les acéphales, les lagares, les prociles, les monoscèmes, les pentascèmes, les décascèmes, les catalectiques, les brachycatalectiques et les hypercatalectiques! Mais la science des nombres est là, qu'on ne peut apprendre que par une lecture acharnée; puis le zodiaque et les douze signes du ciel, et l'art de l'astrologie, et le calcul de l'horoscope, toutes choses difficiles qu'aucun docteur n'a pleinement élucidées. « De tels arcanes, très saint-père, dit en terminant l'abbé, ne peuvent être explorés que par une méditation fréquente et prolongée. » Ces sciences n'étaient assurément pas considérées comme de simples auxiliaires dans l'éducation sacrée; on les aimait pour elles-mêmes, et n'était que l'auteur parle de la Nativité au début de sa lettre, et du poids de ses péchés à la fin, on le prendrait pour un pur érudit.

Boniface fut un très bon élève, qui passa en lisant « bien des minutes, bien des heures et bien des années. » Il a sans doute étudié le droit romain; il a certainement appris le droit canon. Autant que personne surtout, il a obéi au précepte de Moïse : « Le livre de la loi ne sera jamais éloigné de ton visage; tu le méditeras tous les jours et toutes les nuits. » Son biographe vante la connaissance qu'il avait acquise des saintes écritures, et ses lettres en témoignent. Il possédait « l'éloquence de l'art grammatical; » la grammaire, en effet, était une rhétorique, et Boniface a fait une forte rhétorique; il sait tourmenter sa phrase et l'obscurcir sous des fleurs fanées. Il est un métriste, et nous avons de lui des vers à tours de force. Écolier distingué entre tous, il passa bientôt maître. Sa réputation attira auprès de lui de nombreux disciples. Son autorité fut grande sur ses élèves; un d'entre eux, écrivant à une religieuse une épître qui semble un devoir travaillé, appelle Boniface « notre maître à tous. » Il se réjouit d'avoir eu pour maître particulier « cet éclaireur céleste, à qui sont connus les secrets des cœurs. » — « C'est lui, dit-il, qui a ouvert l'œil de mon esprit et qui arrose chaque jour ma poitrine aride de la pluie céleste du nectar d'en haut. »

Des études si variées donnaient à l'esprit beaucoup de lumières, mais des lumières diffuses. Ces hommes, qui voulaient tout apprendre, ne savaient le tout de rien. Ils ne comprenaient bien ni l'esprit des lois, ni le génie des écrivains, ni les secrets de la science. Ils peinaient à la surface des choses. Ces moines, fils de barbares, ne demandent point à la vie antique la moelle qui les pourrait nourrir et fortifier pour une vie nouvelle : ils dévorent avec avidité la pâture qui leur est offerte et languissent dans la torpeur d'une mauvaise digestion. Leur esprit est comme opprimé par une éducation

trop lourde, car l'éducation subjugue plus d'esprits qu'elle n'en affranchit. Ne rencontrons-nous point tous les jours, dans les professions intellectuelles modestes ou parmi la foule des petits politiques, de braves gens qui ont appris sans comprendre, et qui sont les serfs de leur mémoire, les esclaves du livre? Tels sont la plupart des savans du VIIIe siècle. Ils n'obtiennent point la pleine possession de la chose enseignée, qui satisfait l'esprit et l'excite à l'activité. Ils sont et demeurent passifs, incapables d'invention, même de critique. La règle est la règle, indiscutable et indiscutée : ils l'aiment comme elle est, et leur joie est de la savoir. Plus elle est compliquée, mieux ils goûtent l'orgueil de la connaître. Leur éducation les a préparés à la docilité perpétuelle d'un écolage sans fin.

Cette éducation a renforcé en Boniface une disposition naturelle : il est né inquiet, scrupuleux, méticuleux. Son intelligence et sa conscience sont en quête de difficultés; où il n'en est point, il en trouve. Il lui faut une direction continue, des règles précises, des textes clairs, des décisions authentiques. Ses lettres sont pleines de questions souvent étranges; il interroge anxieusement, et, si la réponse ne le satisfait pas, son trouble devient une souffrance. Nous pénétrons ici jusqu'au fond de cette âme : Boniface a peur, peur de l'erreur, peur du péché, peur des peines éternelles. Il se sent sous l'œil d'un juge, très dur et très formaliste.

Une lettre, où il raconte un cauchemar de moine, respire la terreur au point qu'il est impossible de n'en être pas ému. Ce moine atteint d'une maladie mortelle s'est tout à coup senti allégé du poids de son corps, et, comme si une main avait écarté le voile qui recouvrait ses yeux, il a embrassé d'un regard toutes les terres, tous les peuples et toutes les mers. Des anges le portaient, revêtus d'une splendeur dont il ne pouvait soutenir l'éclat. Ils chantaient : « Seigneur, ne m'accuse pas dans ta colère et ne me saisis pas dans ta fureur! » Ils écartaient par le signe de la croix une flamme immense qui montait de la terre vers le ciel. Une multitude d'âmes flottait, disputée par la tourbe des esprits malins et par le chœur éclatant des anges. Bientôt le pauvre homme voit accourir autour de lui tous ses péchés, même ceux qu'il a négligé de confesser comme futiles, et d'autres qu'il a commis sans savoir qu'ils fussent des péchés. Chacun lui dit son nom : « Moi, je suis ta cupidité; moi, ta vanité; moi, la parole inutile que tu as dite; moi, ta désobéissance; moi, ta paresse dans les saintes études; moi, le chemin inutile que tu as fait! » Un homme qu'il a blessé, du temps qu'il était encore dans la vie séculière, montre sa blessure ouverte et saignante d'où sort un grand cri. Les mauvais esprits hurlent, disant le temps

et le lieu où les péchés ont été commis. Heureusement les mérites du moine l'entourent pour le protéger : « Je suis l'obéissance qu'il a montrée à ses supérieurs; moi, le jeûne par lequel il a châtié les désirs de son corps; je suis la prière pure qu'il versait en la présence du Seigneur; moi, le psaume qu'il chantait pour plaire à Dieu. » Et les bons anges exaltent ses vertus. Cependant il voit au-dessous de lui des puits de feu qui vomissent des flammes : des âmes en sortent, semblables à des oiseaux noirs; elles se posent un moment sur la margelle, puis se précipitent avec de grands gémissemens; ce court repos que Dieu leur permet de prendre signifie qu'au jour du jugement il rafraîchira ces suppliciés et leur accordera le repos éternel. D'autres puits ne laissent échapper qu'un murmure horrible de plaintes et de larmes : là sont tourmentées pour l'éternité les âmes sur qui ne descendra point la miséricorde du Seigneur. Enfin, au-delà d'un fleuve de poix ardente sur lequel est jeté un pont, le moine aperçoit les hautes et brillantes murailles de la Jérusalem céleste. Les anges n'avaient pas mission de l'y mener; ils lui permettent de regarder sur la terre le combat que les bons et les mauvais esprits se livrent dans les âmes des vivans. Chaque fois qu'un péché a été commis, il entend les démons se communiquer bruyamment la nouvelle et se réjouir. Du haut du ciel, il découvre aussi son corps, et de tout ce qu'il vient de voir, rien ne lui semble plus odieux, plus misérable, plus fétide que ce corps, où les anges lui commandent de rentrer. C'est lui-même qui, revenu sur terre, a raconté la vision à Boniface; celui-ci la rapporte à l'abbesse de Thanet dans une des plus longues lettres que nous ayons de lui : il ne met pas en doute la véracité du moine; il en donne même des preuves qu'il trouve convaincantes.

Cette religion terrible est bien celle de Boniface. Son âme est triste : elle exhale une plainte perpétuelle. Aux moines et aux nonnes d'Angleterre, il demande des consolations. Il est membre d'une association de secours mutuels par la prière, qu'ils ont fondée. Il leur conte, il conte au pape et à tous ses correspondans ses chagrins. Je suis « triste et inquiet, » dit-il, *tristis et dubitans.* On dirait parfois qu'il succombe sous le poids d'une fatigue indicible. « Laissez-moi vous exposer les angoisses de mon âme fatiguée, » écrit-il à un évêque. Il aspire au repos dans la solitude : « Il est un lieu silvestre dans le désert d'une vaste solitude... C'est là que je voudrais reposer quelque temps mon corps fatigué par la vieillesse, et dormir après la mort. » Ses citations bibliques et profanes sont désolantes. « Mes jours ont décliné comme une ombre et comme le foin je suis desséché!.. » ou bien encore, et ici Boniface donne l'état vrai de son âme : « Partout la peine,

et partout le chagrin; au dehors, les combats, au dedans, la peur. »

Ce désespéré a-t-il aimé quelqu'un sur terre? La mort de son père a été pour lui un bienfait de Dieu ; il lui restait des proches : c'est pour éviter leur contact qu'il s'est enfui « dans les lieux étrangers. » Toute la tendresse dont il était capable s'est arrêtée sur ses frères et ses sœurs des monastères. La tristesse sombre qui est répandue sur toute cette vie est doucement éclairée par les sentimens d'affection et de respect qu'échangeaient ces religieux. Quel charmant tableau a dessiné le biographe de Boniface, lorsqu'il montre le saint agenouillé près du lit de mort de son vieux maître, l'abbé de Nuthcelle : « Une douleur profonde le saisit, lorsqu'il vit les membres séniles du maître s'affaiblir de plus en plus, puis la langueur croissante et les secousses de l'agonie annoncer à la congrégation des moines assemblée autour du lit que le dernier jour était venu ; lorsqu'enfin il vit le vieillard, sous le regard navré des frères, rendre le dernier soupir ; car la piété de la compassion brille souvent dans le cœur des saints qui ont coutume de s'affliger selon le siècle, mais, pour obéir au précepte de l'apôtre, se consolent aussitôt dans le Seigneur! » Ces compagnons de la vie monastique, morts au monde et vivans vers Dieu, se serrent les uns contre les autres, comme les passagers d'un navire voguant dans la nuit vers l'inconnu. Frères et sœurs échangent l'expression d'un mystique amour fraternel. « Comme le matelot ballotté par la tempête, écrit sœur Eadburg à son maître Boniface, désire le port ardemment, comme les champs desséchés appellent la pluie, comme la mère attend avec anxiété le retour de son fils, moi j'aspire à jouir de votre vue. » Si éloignée qu'elle soit de lui, « elle tient son cou serré dans un perpétuel embrassement fraternel. » L'austère apôtre rend amour pour amour ; une de ses lettres est adressée « à sa sœur Eadburg, abbesse, qu'il entoure du lien d'or d'un amour spirituel et qu'il serre dans un divin et virginal baiser d'affection. »

Le cœur de Boniface n'a pas connu d'autres plaisirs, car c'est chose étrange que ce missionnaire n'ait pas senti les joies de l'apostolat. Il n'a pas eu l'ardente charité envers le gentil qui animait saint Paul et les grands prédicateurs de la foi. Il n'a pas goûté l'émouvante tendresse d'un Grégoire le Grand pour des âmes qui languissent dans les ténèbres extérieures en attendant la mort éternelle. « Nous cherchons en Bretagne, disait Grégoire, des frères que nous ne connaissons pas. » Boniface n'a point prononcé de paroles si chrétiennes et si humaines. A la vérité, il éprouve quelque pitié pour les Saxons, qu'il recommande aux prières de l'église

d'Angleterre, parce qu'ils ont coutume de dire : « Nous sommes du même sang et de la même chair, » et il souhaite que Dieu, qui a voulu que tous les hommes fussent sauvés, n'ait pas en vain répandu son sang pour le salut du monde ; mais il n'a que de dures paroles pour les païens, « ces aveugles qui ne voient pas leurs propres ténèbres et ne reconnaissent pas la lumière de la vérité évangélique, ces êtres charnels, ces idiots. » Obligé « de parcourir les recoins ténébreux des pays germaniques » et « d'aventurer le vaisseau de son âme sur la mer germanique, toute pleine de périls, » il se lamente à tout moment, et demande à tous ceux qui l'aiment de relever son courage lassé, de consoler « l'exilé germanique. » Le nom du pays qu'il a entrepris de gagner au Christ et à l'église romaine est pour lui synonyme de péril, de tristesse et d'horreur. Que cherche-t-il donc à travers ces fatigues, ces dangers et ces dégoûts ? Il l'a dit dans une lettre adressée à une abbesse : « Ma très chère sœur, c'est la crainte du Christ et l'amour des voyages qui m'ont séparé de vous par ce long et large intervalle de terre et de mer ! » L'amour des voyages, car ces Anglo-Saxons, enfermés dans une île, n'ont point perdu l'aventureuse humeur des Germains. La crainte du Christ, car Boniface, à chaque instant de sa vie, dispute son âme à l'enfer. On a quelque regret à dire que ce missionnaire cherche son propre salut, lorsqu'il travaille au salut des autres. Pape, évêques, religieux se représentent aussi bien que lui l'apostolat comme une affaire. La langue dont ils se servent est celle du commerce; ils parlent de *lucrum*, de *negotium*, de *commercium :* « Tu es, dit Grégoire III à Boniface, comme celui dont parle la parabole, à qui cinq talens ont été confiés et qui en a gagné cinq autres, et j'applaudis avec toute l'église au bénéfice d'un tel commerce, *in talis commercii lucro plaudimus cum tota ecclesia...* » Le pape, qui dirige l'entreprise, espère en tirer profit pour lui-même : « Dieu, dit-il, t'a envoyé dans ces régions à notre place et par notre autorité apostolique ; puisses-tu toucher le prix de ton travail, et nous, y trouver le pardon de nos péchés ! » Boniface espère en effet que la conversion des païens assurera son repos éternel, mais il est tourmenté toujours ; ne se trompe-t-il point? ne pèche-t-il point par ignorance? Tout lui paraît difficultés, embarras, « pièges à loups, » et le bénéfice de son âme est exposé à mille dangers.

Tel était saint Boniface, un Anglais triste, tourmenté par l'ennui, méthodique, formaliste, et j'ajouterais, si l'on pouvait ainsi parler en une matière où la grandeur des intérêts ennoblit les intentions et les actes, voyageur pour l'affaire de son salut. Ce nouvel apôtre de la Germanie ne ressemble pas aux moines d'Irlande, de Galles et d'Écosse qui s'en vont à travers les pays païens sans guides, sans di-

rection, prêchant où ils se trouvent, semant en terre vierge la parole divine et laissant pousser la moisson sans la croire perdue si quelque ivraie se mêle aux bons épis. Boniface est l'homme de la règle, de la *norma*, de la *regula*, de la *rectitudo*, du *canon*. Ces mots sont souvent sous sa plume et cette idée toujours dans sa tête. Or l'église romaine est à ses yeux la dépositaire de la tradition canonique. Il a été élevé dans la haine des dissidens, dans le mépris des irréguliers et des révoltés ; puis, comme tous les Anglo-Saxons qui cultivent à la fois « la science des lettres libérales et celle des saintes Écritures, » citent Virgile et les psaumes, étudient les canons et la métrique ancienne, il vénère la double majesté de Rome, la ville maîtresse de l'ancien monde et la source de toute sagesse séculière, mais aussi la capitale de l'église universelle, le grenier qui garde la semence de la foi, le lieu saint où sont morts les apôtres Pierre et Paul, et tant de martyrs, de vierges et de confesseurs dont Dieu seul sait le nombre et les noms, le trône de l'évêque à qui le Christ a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans le ciel. Rome est en toute chose son guide et son recours. A Rome, il demande de lui confier pour la répandre « la semence de vérité. » A Rome, il soumet tous ses doutes, et il adresse toutes ses questions afin que lui et le successeur des apôtres « aient une seule et même parole. » — « Je suis, dit-il, le disciple de l'église romaine. » Ce n'est point tel ou tel pontife qui est l'objet de son culte ; il n'a pas été le courtisan des papes, auxquels il a fait entendre plus d'une fois de dures vérités. Il distingue entre eux, qu'il croit capables d'altérer la tradition canonique, et l'église romaine, gardienne des vraies règles. Il se la représente comme une personne vivante, qui ne peut ni tromper ni se tromper, et il l'aime, comme ses sœurs des monastères, d'une mystique affection : « J'ai vécu dans la familiarité, dans le service du siège apostolique, et toujours j'ai confié au pontife apostolique toutes mes joies et toutes mes tristesses. » *In servitio apostolicæ sedis* : voilà bien la devise de Boniface ; on diminue peut-être sa gloire, mais on rétablit la vérité en disant qu'il a été moins un apôtre qu'un légat du saint-siège.

II.

En l'année 717, Boniface quitta l'Angleterre pour aller prêcher en Frise. De là, il se rendit à Rome. Sa première visite fut pour le tombeau de saint Pierre, auquel il demanda l'absolution de ses péchés. Quelques jours après, admis à l'audience du pape, il lui conta son voyage et le motif de sa venue, puis il sollicita la permission d'aller prêcher les infidèles. Le pape, qui l'avait écouté

avec un bon visage souriant, lui demanda s'il n'apportait point de lettres de recommandation de son évêque. Boniface, troublé sans doute par la vue du seigneur apostolique et pressé de lui ouvrir son cœur, avait oublié de présenter ces lettres; il les tendit au pontife, qui le congédia d'un signe. Bientôt il fut rappelé auprès de Grégoire. Plusieurs jours de suite, le pape causa longuement avec lui, l'interrogeant, discutant, lui faisant subir un examen de foi. A la fin, satisfait de ce qu'il avait entendu, il lui donna l'autorisation de partir « pour visiter les peuples féroces de la Germanie et leur porter la parole divine. » C'était en 719. Quatre ans après, Boniface retournait à Rome, et le pape le consacrait évêque en Germanie, après avoir reçu de lui ce serment :

« Moi, Boniface, évêque par la grâce de Dieu, à toi, bienheureux Pierre, prince des apôtres et à ton vicaire le bienheureux pape Grégoire et à ses successeurs, je promets par l'indivisible Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et par ton corps très sacré qui est là, de garder toute la foi, toute la pureté de la sainte foi catholique, et de toujours persister, avec la grâce de Dieu, dans la pureté de cette foi, qui est la source du salut des chrétiens. Jamais je ne consentirai, sur le conseil de qui que ce soit, à rien faire contre l'unité de cette commune et universelle église, mais, comme je l'ai dit, je garderai ma foi et la pureté de ma foi; et je servirai en toutes choses toi et les intérêts de ton église, toi, qui as reçu de Dieu pouvoir de lier et de délier, et ton vicaire dessus dit et ses successeurs. Si je connais des prêtres qui agissent contrairement aux coutumes anciennes des saints pères, je n'aurai avec eux aucune communion, aucun rapport. Si je puis les en empêcher, je les en empêcherai ; si je ne le puis, je les dénoncerai fidèlement et tout de suite au seigneur apostolique. Et si jamais, ce dont Dieu me garde, je manque de quelque façon et en quelque occasion que ce soit à toute cette promesse, que je sois accusé devant le juge éternel, et que j'encoure le châtiment d'Ananias et de Saffira, qui ont eu l'audace de vouloir te dépouiller de ce qui t'appartenait et de te mentir !

« Cette copie de mon serment, moi, Boniface, pauvre évêque, je l'ai écrite de ma propre main, et je l'ai déposée sur ton corps très sacré, et j'ai prêté ce serment devant Dieu, témoin et juge ; et je jure de le tenir. »

Nous l'avons dit déjà dans une précédente étude, ce serment est celui que prêtaient les évêques suburbicaires, les subordonnés directs de l'évêque romain. Aucun prélat des vieilles églises d'Orient, de Gaule ou d'Espagne, n'aurait consenti à le signer; mais un Anglo-Saxon, un prêtre d'une église qui était la fille de l'église de Rome, se mettait sans scrupule sous le commandement du pape et faisait entrer avec

lui la Germanie dans la clientèle du pontife. Il est plus remarquable encore que la formule du serment des évêques suburbicaires ait été modifiée pour Boniface. Il promet au pape de lui dénoncer « tous ceux qui agissent contrairement aux coutumes anciennes; » mais voici ce que disait la formule habituelle : « Je promets aussi de ne point consentir à tout ce qui serait fait par qui que ce soit contre l'état et contre notre très pieux empereur : de toutes mes forces, je m'y opposerai, et, de toutes les façons que je pourrai, je le dénoncerai à mon seigneur apostolique. » La différence est grande : en Italie, le pape est obligé de tenir compte de l'empereur ; en Germanie, où le prince de la Rome d'autrefois n'a jamais commandé, l'évêque de la Rome chrétienne est empereur à sa façon. Cette terre nouvelle est sienne ; elle est soumise à son autorité : c'est contre son autorité seule que les méchans peuvent comploter, et c'est à lui qu'il faut déférer les conspirateurs.

Boniface devenait ainsi l'homme lige de la papauté. Il repartit pour la Germanie, emportant avec lui la loi à laquelle il allait soumettre tout le monde, le *Codex canonum*. En 732, Grégoire III, qui vient de succéder à Grégoire II, le nomme *archevêque* avec pouvoir d'instituer des évêques de par l'autorité du saint-siège. Cinq ans plus tard, l'archevêque de la Germanie va en cour de Rome rendre compte de sa mission ; le pape le garde une année entière et le renvoie après avoir répondu à toutes ses questions et lui avoir prodigué les conseils et les ordres. Mais voici qu'en 741, Charles Martel, le puissant et peu catholique duc des Francs, étant mort, son fils Carloman, dont l'âme est tout ecclésiastique, prie Boniface de l'aider à réformer l'église d'Austrasie; vite, le prélat écrit au pape pour lui demander « le jugement et l'ordre du siège apostolique. » Zacharie confie à Boniface « toute la province des Gaules, » et le missionnaire arrivé à Rome, quelques années auparavant, modeste et inconnu, devient un des premiers personnages de la chrétienté ; il est le « légat de l'église universelle. » Enfin le moment est venu où ce voyageur doit s'arrêter, car il a été jusqu'à présent évêque et archevêque sans résidence. D'accord avec les princes francs, le pape lui donne pour résidence Mayence, et il marque les limites de sa province ecclésiastique.

Dans ce *cursus honorum* parcouru par Boniface, il y a deux périodes distinctes : jusqu'en l'année 741, sa vie se passe en Germanie ; à partir de cette date, en Germanie et en Gaule ; mais dans l'un et dans l'autre pays, une même pensée le conduit : il travaille sans relâche à mettre les églises cisalpines sous l'autorité de l'église d'outre-monts.

Sans doute, il a prêché l'Évangile à des païens, en Frise, où il a

passé près de quatre années, puis en Hesse et en Thuringe. Ici est le propre terrain de son apostolat. Il a été un prédicateur habile et réfléchi, un bon professeur de la foi, meilleur que le pape; car celui-ci, s'adressant un jour aux Saxons, les avertit de ne point chercher leur salut dans un métal, de ne point adorer des idoles d'argent, d'airain ou de pierre, de ne point se laisser tromper par la sublimité des discours, ni induire en erreur par la philosophie. Ces pauvres gens, qui ne connaissaient pas même le nom de philosophie, n'étaient pas capables d'entendre des paroles que saint Paul avait dites à des Grecs et que le pape prenait au hasard dans l'arsenal des citations. Boniface s'était préparé à son devoir apostolique. Il savait argumenter contre un païen, partir de l'erreur même pour conduire l'esprit de son adversaire à la vérité ; par exemple, il feignait d'accepter les généalogies des dieux, mais il demandait qui gouvernait le monde avant la naissance des dieux; il raillait l'impuissance de ces immortels qui ne continuent pas d'engendrer, et il plaignait les pauvres barbares qui n'ont en partage qu'un sol raidi par le froid, alors que les chrétiens possèdent les terres qui produisent le vin, l'huile et toutes sortes de bonnes choses. D'ailleurs, il ne négligeait pas certains moyens accessoires, dont l'effet était très grand. Il pensait que les barbares doivent être traités comme des enfans. Un jour, il prie l'abbesse Eadburg « de copier en lettres d'or les épîtres du seigneur apôtre saint Pierre, pour les mettre devant les yeux de ces êtres charnels et leur inspirer ainsi la vénération des saintes écritures. » Et l'on se représente cette scène pittoresque de l'histoire de la civilisation : le missionnaire prêchant la parole divine, révélant la grandeur de Pierre, ce porte-clés du ciel, ce portier de la vie bienheureuse, lisant les épîtres de l'apôtre, puis tout à coup tournant vers l'auditoire le manuscrit, et les païens regardant bouche bée, éblouis par l'éclat du métal, remplis de respect pour l'homme surnaturel qui leur écrit avec de l'or. Enfin, s'il fallait triompher d'une trop longue résistance, le missionnaire ne reculait point devant le péril d'un acte héroïque. Un jour, en Hesse, auprès de Geismar, en présence d'une foule d'infidèles, il mit la cognée à un arbre d'Odin et le jeta par terre; puis, avec le bois, il fit une chapelle qu'il plaça sous l'invocation de saint Pierre, comme pour marquer la victoire de la Rome nouvelle sur les dieux qui avaient défendu la Germanie contre l'ancienne Rome. Boniface convertit ainsi des milliers de païens, et il fit vraiment œuvre d'apôtre; mais ce n'est pas cette œuvre qui lui a coûté les plus grands efforts, ni donné les plus ardens soucis.

Le vrai pays païen était alors la Saxe, c'est-à-dire cette région qui, à l'ouest, touchait presque au Rhin, et, à l'est, atteignait l'Elbe,

qu'elle dépassait vers l'embouchure. Dans cette grande plaine encore mal cultivée et recouverte de forêts, la vie germanique était intacte. Point de princes, point de villes. Le peuple saxon est réparti entre des cantons et dans les anciens cadres sociaux : noblesse, hommes libres, serfs. Les représentans de ces cantons se réunissent à époque fixe en une grande assemblée qui est comme le parlement de cette république fédérative. Les Saxons sont des cultivateurs, des soldats, des marins. Ils font la guerre et la piraterie. Ils ont colonisé l'Angleterre ; ils se défendent contre les Francs à l'ouest, contre les Slaves à l'est. Les Francs les ont plusieurs fois vaincus : ils ne les ont jamais soumis. Chez eux, point de comtes établis par un roi étranger, point de duc vassal, point d'évêques surtout. La Saxe est demeurée fidèle aux dieux de la Germanie : elle est le dernier refuge de l'antique religion ; elle couvre contre les entreprises chrétiennes la Scandinavie et cet immense territoire, ce *Far-East* européen où s'échelonnent des Slaves, des Lithuaniens, des Finnois, tout un monde de barbares inconnus. Elle est comme le rempart du Nord contre la civilisation chrétienne. C'est pourquoi elle devait, plus que tout autre pays, attirer l'apôtre des Germains. Boniface a certainement entendu plus d'une fois en lui-même une voix qui lui ordonnait d'aller en Saxe. Les prières qu'il demande à ses frères d'Angleterre pour les Saxons n'étaient sans doute que le prélude d'une mission qu'il projetait. Cependant, il n'a point passé la frontière de la Saxe. Toute son activité a été dépensée en Thuringe, en Hesse, en Allemanie, en Bavière. Pourquoi est-il demeuré dans ces pays où avaient prêché avant lui les Bretons, et où il trouvait des chrétiens, des prêtres, des abbés, même des évêques ? Justement parce que les Bretons y avaient prêché, parce que les chrétiens et le clergé y vivaient sans règles précises, parce que, lui, le légat de l'église romaine, avait apporté de Rome en Germanie, non-seulement l'Évangile, mais encore le code des canons, parce qu'enfin la violation des préceptes canoniques lui paraissait chose aussi damnable, plus odieuse peut-être que l'ignorance de l'Évangile.

Boniface a décrit l'état où il a trouvé la chrétienté germanique. Partout de singuliers fidèles qui ont été baptisés on ne sait par qui ni comment ; ils mangent toutes sortes de viandes suspectes, du cheval et du lard ; ils font des sacrifices païens dans le voisinage des églises et croient fêter ainsi les saints martyrs et confesseurs. Plus étrange encore est le clergé : « Les faux prêtres sont bien plus nombreux que les catholiques ; ils s'appellent évêques et prêtres, ces imposteurs qui jamais n'ont été consacrés par des évêques catholiques ; ils trompent le peuple, troublent et confon-

dent les ministères sacrés. Ce sont des nomades, des adultères, des homicides, des efféminés, des sacrilèges, des hypocrites; parmi eux, nombre d'esclaves, qui ont pris la tonsure pour échapper à leurs maîtres. Ces serviteurs du diable se déguisent en serviteurs du Christ. Ils vivent sans évêque, à leur guise; contre les évêques qui voudraient réformer leurs mœurs scélérates, ils ont des défenseurs parmi le peuple, qu'ils réunissent dans des endroits écartés, car ils accomplissent leur ministère, non pas dans une église catholique, mais dans les champs, dans les cabanes des paysans, pour que leur stupide ignorance échappe aux évêques. Ils ne prêchent pas la foi catholique, car ils n'ont pas la vraie foi; ils n'enseignent pas les paroles consacrées que doit comprendre tout catéchumène arrivé à l'âge de discernement; ils ne demandent pas à ceux qu'ils doivent baptiser de renoncer à Satan; ils ne les munissent pas du signe de la croix du Christ qu'il faut faire avant le baptême; ils ne les instruisent pas dans la croyance en l'unité divine et en la sainte Trinité; ils n'exigent point d'eux qu'ils croient dans leur cœur à la justice ni qu'ils assurent leur salut par la confession. »

Si peu généreux que soit Boniface envers les païens, il ne les maltraite point par de si acerbes paroles. En présence des désordres qu'il retrace, il éprouve une horreur comparable à celle qu'ont ressentie les prophètes devant les spectacles d'abomination et de désolation qu'ils ont décrits avec emportement. Ainsi que les prophètes qu'il a beaucoup étudiés et qui lui ont donné, comme à tant d'ecclésiastiques, un ton de lamentation relevée par l'invective, ce moine triste exagère le mal, et, en toute sincérité, charge son tableau de couleurs dont plus d'une est fausse assurément. Les mots, dans sa bouche, ne disent pas ce que sont les choses. Le mélange qu'il réprouve de coutumes païennes et de rites chrétiens n'est peut-être qu'un effet de cette tolérance intelligente que Grégoire le Grand recommandait aux missionnaires envoyés par lui en Angleterre, comme le moyen d'attirer doucement les païens autour des églises et de transformer peu à peu leurs superstitions en hommages aux saints martyrs. Pour qu'un prêtre soit dit par Boniface homicide ou adultère, il suffit qu'il aille à l'armée ou bien qu'il soit marié. Un évêque est un faux évêque, s'il n'est pas classé dans la hiérarchie comme on l'entend à Rome. Bref, tous les missionnaires irlandais, leurs élèves et leurs ouailles sont enveloppés dans la même réprobation, car c'est bien d'eux qu'il s'agit. Certains traits de la description faite par Boniface ne conviennent qu'à ces irréguliers du christianisme.

« A quoi donc peuvent servir les bonnes œuvres, si elles sont faites en dehors de l'église catholique?.. » Ces mots d'un Anglo-

Saxon expriment la doctrine de l'église d'Angleterre. Boniface aurait pu les écrire, car son respect pour les règles de la tradition romaine va jusqu'à ce point qu'il se demande s'il ne vaut pas mieux, pour les païens, mourir dans l'ignorance que d'être instruits par de « faux prêtres. » Il travaille donc de toutes ses forces à déposséder « les hérétiques. » Il n'éprouve pas de grandes difficultés en Hesse ni en Thuringe où il institue ses évêchés; mais en Bavière et en Allemanie, il se trouve en face d'églises anciennes où le christianisme, florissant au temps romain, avait été rétabli après les invasions par des missionnaires francs et surtout par des Bretons. La Bavière avait d'ailleurs son duc, qui était presque un roi, avec lequel fallait compter, car il était en relations directes avec le pape auquel il avait fait visite. Boniface emploie trois années à réorganiser cette église désordonnée; parmi les quatre évêques de Bavière, un seul lui paraît légitime, parce qu'il a reçu la consécration à Rome, c'est Vivile de Passau; les autres ont été consacrés « on ne sait par qui. » Boniface procède à l'épuration, et il institue de nouveaux évêques à Freysingen, à Ratisbonne et à Salzbourg. Il essaie aussi d'étendre son autorité sur l'Allemanie. Des lettres du pape enjoignent aux évêques de Spire, de Constance et d'Augsbourg de se laisser *instruire* par le légat « dans la doctrine catholique, » de fuir comme la peste la société des missionnaires étrangers et *particulièrement des Bretons*; enfin, de se réunir en concile avec les évêques bavarois. Effacer toutes les dissidences, toutes les particularités, même les frontières des provinces germaniques dans l'uniformité de la règle romaine, telle était la politique du pape et de son serviteur. Elle ne réussit pas complètement; des évêques dépossédés se maintinrent sur leur siège, et l'on ne voit point que le concile prescrit ait été tenu, mais c'était beaucoup que quelqu'un fût venu représenter dans ces pays l'autorité du pontife, agir en son nom, et préparer la soumission de ces églises locales au chef de l'église universelle.

Boniface était tout occupé de ce soin quand lui arriva d'Austrasie l'appel de Carloman. Alors s'offre à lui un nouveau théâtre plus vaste, plus retentissant, où ses paroles et ses actions auront une plus grande puissance, car les chefs des Francs sont sur le point de devenir les maîtres de l'Occident. Ce n'était pas en Germanie qu'il importait de vaincre le paganisme et l'hérésie pour faire prévaloir l'autorité du prince des apôtres; la Germanie, à demi soumise déjà par les Francs, était la proie désignée de ces conquérans. Gagner aux doctrines romaines Carloman et Pépin, les fils de Charles Martel, l'oncle et le père de Charlemagne, c'était donner le monde à la papauté.

Lamentable encore est le désordre de cette église. « Depuis soixante ou soixante-dix ans, écrit Boniface, la religion ecclésiastique y est foulée aux pieds; les offices sont livrés à des laïques avides de posséder des biens ou bien à des clercs adultères, scortataires et publicains. On y voit des jeunes gens grandir au milieu des débauches, obtenir le diaconat, et, bien qu'ils aient dans leur lit, la nuit, quatre ou cinq concubines, faire office de diacres et lire l'évangile. Tous ces incestes ne les empêchent pas d'arriver à la prêtrise; à la fin, ajoutant les péchés aux péchés, mais montant de grade en grade, ils deviennent évêques; et ceux de ces évêques qui se vantent de n'être pas des adultères et des fornicateurs sont des ivrognes, des chasseurs, des soldats qui versent le sang des chrétiens aussi bien que des païens. Deux hommes surtout sont des auteurs de scandales, « deux hérétiques détestables et publics, blasphémateurs contre Dieu et contre la foi catholique. » L'un, Aldebert, rapporte qu'un ange de Dieu est venu, des extrémités du monde, lui apporter des reliques qui lui donnent pouvoir de tout faire. Pénétrant dans les maisons, il a séduit des hommes et des femmes qui le suivent en foule, disant qu'il est un apôtre; il a corrompu des évêques ignorans qui l'ont ordonné évêque; il dédaigne de consacrer des églises en l'honneur des apôtres et des martyrs. Il demande ce que prétendent les hommes qui s'en vont visiter à Rome le seuil des apôtres. Il a consacré des chapelles en son propre nom; il a planté des croix et bâti des oratoires dans les champs, au bord des fontaines, et commandé qu'on y fît des prières, et des multitudes de peuples sont venues à ces assemblées, méprisant les autres évêques et les anciennes églises, et disant: « Les mérites de saint Aldebert nous seront en aide. » Il donne ses ongles et ses cheveux pour qu'ils soient honorés et portés avec les reliques des saints apôtres; enfin, ce qui est le plus grand des blasphèmes, comme le peuple, prosterné devant lui, voulait un jour confesser ses péchés: « Je sais tous vos péchés, dit-il, il est inutile de les confesser. Vos péchés vous sont remis. Allez en paix. » L'autre hérétique, Clément, rejette les canons des églises du Christ, les traités des saints pères Jérôme, Augustin et Grégoire, et les lois des conciles; bien qu'il ait eu deux fils nés dans l'adultère, il se prétend évêque; il veut qu'il soit permis à un chrétien d'épouser la veuve de son frère; il soutient que lorsque Jésus-Christ est descendu aux enfers, il a libéré de la prison infernale tous ceux qu'elle renfermait, crédules et incrédules, laudateurs de Dieu et adorateurs des idoles! »

Ici encore, Boniface n'exagère-t-il point le mal qu'il a sous les yeux? Certes il y avait de grands désordres dans l'église franque,

des compromis singuliers avec le paganisme, un abandon qui pouvait devenir funeste à la foi et des personnages égarés dans des bizarreries dangereuses; mais on ne peut regarder sans quelque émotion les traits, même enlaidis par le peintre, d'une église chrétienne populaire, ce clergé vivant de la vie de famille et acceptant son service dans l'état, ces évêques qui entrent dans la maison du pauvre, se font suivre par la foule, prêchent et prient en plein air, combattent la superstition des lieux consacrés et du pèlerinage à Rome, rejettent la confession auriculaire, et prétendent réconcilier dans l'amour du Christ l'humanité tout entière, celle qui est morte avant la naissance du Sauveur et celle qui est née après sa mort. Boniface est sans pitié pour ces fantaisies. Il s'acharne contre les hérétiques jusqu'à ce qu'ils soient jetés en prison, et il poursuit avec ténacité la réforme de l'église des Gaules. Dans cinq conciles, il rétablit les règles canoniques depuis longtemps oubliées. Défense aux clercs d'avoir d'autres vêtemens que les *casulæ*, insigne des serviteurs de Dieu; d'aller à l'ennemi, à moins qu'ils ne soient choisis pour célébrer l'office divin en campagne et porter les reliques dans les batailles; interdiction du mariage : voilà pour distinguer par le vêtement, par le célibat, par toute la façon de vivre, les clercs des laïques. Voici pour mettre l'ordre dans le corps ecclésiastique : chaque prêtre résidera dans sa paroisse et sera soumis à son évêque, auquel il rendra compte de son ministère à termes réguliers; l'évêque visitera ses prêtres et fera la tournée pastorale de la confirmation; les prêtres et évêques inconnus ne seront plus admis à exercer le ministère sacré qu'après avoir été examinés en concile. Il sera tenu un concile chaque année. Pour achever l'œuvre, Boniface aurait voulu grouper les évêchés en provinces ecclésiastiques, gouvernées par un archevêque métropolitain, qui, recevant des mains du pape le *pallium*, insigne de sa dignité, aurait étroitement rattaché toutes les églises au chef de l'église universelle. Il n'y a point réussi, mais du moins il a préparé l'église franque à reprendre cette institution oubliée : il en dit l'importance dans une lettre à l'archevêque de Cantorbéry, où il expose l'histoire de la réforme accomplie par lui dans le pays des Francs. « Nous avons décrété et confessé notre volonté de garder jusqu'à la fin de nos jours la foi et l'unité catholique, de demeurer soumis à l'église romaine, de nous réunir en concile chaque année, de demander au siège de saint Pierre le *pallium* pour les métropolitains, de suivre en toutes choses, conformément aux canons, les préceptes de saint Pierre, afin d'être comptés au nombre des brebis qui lui sont confiées. » Puis, insistant sur l'office du métropolitain : « Il lui appartient, dit-il, d'examiner les mœurs de son clergé; de convoquer en concile les évêques de sa province, et de faire

que ceux-ci, retournés dans leurs diocèses, réunissent les prêtres et les abbés pour leur communiquer les décisions prises et leur en prescrire l'observation. Si l'évêque trouve dans son diocèse un abus qu'il ne puisse réformer, il doit en référer au concile, l'archevêque présent, de même que l'église romaine m'a commandé de lui signaler fidèlement tout abus que je ne pourrais redresser. Ainsi, les évêques doivent faire connaître au métropolitain, et le métropolitain au pontife romain, tout ce qui est à faire pour corriger les peuples de leurs erreurs. »

Voilà bien la pure doctrine de l'église romaine : à chacun sa place nettement marquée, ses devoirs prescrits avec précision ; à chacun son rang dans la hiérarchie ; en haut, mais rapproché du plus humble, car il n'y a que deux degrés entre le plus modeste prêtre et lui, est le chef de l'église universelle.

Le pape a regardé faire avec admiration cet utile serviteur. Il l'a comblé de tous les honneurs ; il l'a recommandé aux évêques, aux princes, aux peuples comme le messager qui vient de la part de saint Pierre. Il entretient avec lui une correspondance suivie, répond à toutes ses questions, et, sans se fâcher, essuie ses boutades ; car le légat, s'il est le fils humble et soumis de l'église romaine, n'entend point que le pontife se dispense ou dispense qui que ce soit des règles établies. On lui a conté que, tandis qu'il applique avec rigueur en Germanie la prohibition du mariage entre parens, le pape a autorisé un laïque de haut rang à contracter une de ces unions qui est un crime abominable. On lui a dit encore que des barbares qui sont allés en pèlerinage au tombeau des apôtres ont vu, tout près de saint Pierre, les Romains célébrer les calendes de janvier par des danses, des chants païens et des repas de jour et de nuit ; parmi ces orgies, des femmes vendaient des philtres d'amour et des bracelets magiques : serait-ce vrai ? Boniface veut le savoir et il le demande au pape lui-même. Est-il vrai encore que le pape ait autorisé des évêques, adultères et fornicateurs endurcis, à continuer leur ministère épiscopal ? Est-il possible enfin que le successeur de saint Pierre exige de l'argent des évêques auxquels il envoie le *pallium*, et qu'il tombe ainsi dans l'hérésie de Simon le Magicien ? Franchement et rudement, Boniface, ce chrétien du Nord, sérieux, sombre, dur aux autres comme il est à lui-même, interroge le seigneur apostolique et le prie de s'expliquer. Le pape se défend avec douceur, affirme qu'il n'a pas commis tous ces crimes, et redouble les expressions de sa bienveillance, de son affection et de sa gratitude.

Il connaît à merveille le caractère de son légat, il le ménage, le réconforte, le rassure contre lui-même. D'étranges dialogues s'engagent entre ces deux prêtres, l'un toujours difficultueux et dont

l'étroitesse d'esprit se manifeste, à mesure qu'il vieillit, par des questions plus puériles, l'autre, plus haut placé, dominant les choses, accoutumé à la politique et aux concessions. Parfois, ils ont les mêmes scrupules : Quels oiseaux est-il permis de manger? demande Boniface. Les chrétiens, répond le pape, ne peuvent manger ni des geais, ni des corneilles, ni des cicognes. Il interdit surtout, comme particulièrement abominable, la viande de cheval. — Boniface ne sait pas en quel temps il est permis de manger du lard. « Les pères, lui dit le pape, n'ont rien décidé là-dessus ; mais voici le conseil que je te donne : le lard ne doit pas être mangé sans être fumé ou cuit ; toutefois, si quelqu'un en veut manger cru, que ce soit après la fête de Pâques. » — Le plus souvent, le pape se montre plus libéral. Boniface veut savoir si les religieuses peuvent se laver les pieds mutuellement comme les hommes, aux jours prescrits. Réponse : « Oui, car le Seigneur a commandé les ablutions réciproques, et nous avons tous, hommes ou femmes, le même Seigneur. » — Boniface a été obligé de se trouver en la compagnie de méchans prêtres, lorsqu'il a été à la cour des Francs. Il n'a pas eu avec eux de communion spirituelle, mais il a dû se résigner au contact corporel, s'asseoir à la même table qu'eux. Ne sera-t-il pas damné pour cela? Non, puisqu'il n'a point « consenti à l'iniquité de ces hommes. » D'ailleurs, il faut bien voir les méchans, si on veut les corriger, et souvent on trouve dans l'intimité de la vie, dans la gaîté d'un repas, des oreilles propices où l'on peut insinuer les paroles de vérité. — Boniface ne sait point s'il doit tenir pour prêtres des hommes qui n'ont pas reçu l'ordination régulière : « Assurément, dit le pape, s'ils sont gens de bien et catholiques. » — Un fidèle a été baptisé par un prêtre qui savait fort mal le latin, car au lieu de dire : *In nomine patris et filii et spiritus sancti*, il a dit : *In nomine patria et filia et spiritus sancti*. Boniface ne croit pas qu'un baptême soit valable, si les paroles évangéliques n'ont pas été prononcées exactement ; il a donc de nouveau administré le sacrement. Le pape l'en blâme ; un baptême est bon quand il a été donné au nom de la Trinité, et peu importe en cette matière l'ignorance de la langue latine.

Le pape a dû sourire plus d'une fois à la lecture des lettres de son légat, mais il aimait ces questions et cette inquiétude : « Tu veux savoir en toutes choses, lui écrit-il, la doctrine de la sainte église catholique, apostolique et romaine ; c'est bien! » Avec une joie visible, il assiste à la fondation de l'empire pontifical, car cette organisation qui s'achève a plus de prix à ses yeux que la conversion des infidèles. Ce sentiment se trahit en toute naïveté dans une lettre de félicitations qu'il adresse à Boniface : « Je vois par les lettres de ta fraternité que notre Dieu a daigné, par tes efforts et par ceux

du duc Charles, faire entrer dans le sein de la sainte mère église plus de cent mille âmes, mais je vois aussi ce que tu as fait dans la province des Bavarois, et j'en rend grâces, les mains tendues vers le ciel, au Seigneur notre Dieu, auteur de tous biens! » Qu'est-ce donc que Boniface a fait en Bavière? Il a ramené dans le vrai chemin les Bavarois, qui vivaient contrairement à l'ordre ecclésiastique, *contra ordinem ecclesiasticum!* Et c'est du rétablissement de l'ordre que le pape remercie le Seigneur en tendant les mains vers le ciel.

Dans cette campagne de Bavière, le pape le suit avec une particulière sollicitude : « Tu as bien obéi à notre précepte apostolique, dit-il, et, comme je te l'ai commandé, tu as marché! » On dirait un général attentif à tous les détails d'une grande expédition dont il a donné le plan. A la fin, quand la victoire est assurée, le cri de triomphe éclate. Zacharie vient de recevoir la « charte de soumission et de fidélité » que lui ont adressée des prélats de Neustrie, d'Austrasie et d'Allemanie. Des évêques qui ne se connaissaient pas auparavant, comme ceux de Rouen et de Strasbourg, de Beauvais et de Spire, de Laon et de Wurzbourg, se sont réunis pour lui faire hommage. Il les remercie par ces paroles mémorables. « Vous avez accompli la parole du prophète : qu'il est doux, qu'il est bon d'habiter ensemble comme des frères!.. Grâces à Dieu, vous êtes unis à nous; *il n'y a plus qu'un bercail et qu'un pasteur*, celui que le pasteur des pasteurs, notre Seigneur Dieu et sauveur Jésus-Christ a institué prince des apôtres! »

Enfin le même pontife a résumé toute l'œuvre du légat dans la lettre où il lui annonce que sa résidence est fixée à Mayence; le jugement qu'il porte doit être retenu par l'histoire : « Ta sainteté fraternelle a été envoyée pour y prêcher dans la province de Germanie par notre prédécesseur de sainte mémoire, le seigneur pape Grégoire. Après avoir commencé l'œuvre, tu es venu à Rome, et, par lui encore, tu as été ordonné évêque, puis renvoyé en Germanie pour prêcher; tu as travaillé dans cette prédication, sous la conduite de Dieu, vingt-cinq ans, depuis que tu as été ordonné évêque. Dans la province des Francs, tu as tenu un concile en notre nom, comme les canons l'ordonnent, et *tous ont été pliés à l'obéissance. Omnes flexi sunt obedire.* »

III.

C'est en l'année 751 que Boniface prit possession du siège de Mayence. Il aurait préféré Cologne, que les princes francs lui avaient d'abord assignée; sans doute, cette ville lui plaisait, parce qu'elle était voisine de la Frise, où les païens demeuraient en grand

nombre, et plus proche encore de la Saxe, où aucune église et pas même une chapelle n'était consacrée aux martyrs. Nous ne savons d'ailleurs ni pourquoi les princes francs ont contrarié les désirs de Boniface, ni quels étaient au juste ces désirs. Préférait-il garder sa qualité de légat universel sans se renfermer dans une province? Il croyait avoir reçu de l'église romaine mandat de corriger les erreurs des peuples, quels qu'ils fussent, et telle lettre écrite par lui à un roi anglais pour lui reprocher sa conduite fait penser à ces leçons de morale que les grands papes du moyen âge distribuaient de si haut entre les princes de la chrétienté. Peut-être aussi l'âme inquiète de Boniface aspirait-elle toujours vers la solitude pour s'y recueillir, s'examiner, s'apaiser dans l'extase ou se châtier par le remords. Il ne se plut pas dans sa ville épiscopale. Ses lettres sont plus tristes que jamais :

« Priez pour moi, dit-il à ses sœurs Léobygite, Thécla et Cynégilde. Je suis le dernier et le pire des légats que l'église catholique, apostolique et romaine a envoyés pour prêcher l'évangile. Priez afin que je ne demeure pas stérile et que je ne retourne pas vers celui qui m'a envoyé sans un cortège de fils et de filles. Priez pour que le Seigneur ne m'accuse pas d'avoir caché le talent qui m'a été confié. Priez pour qu'il ne me donne pas, au lieu d'une récompense, le châtiment d'un labeur infructueux! » Boniface regrettait-il de n'avoir pas assez travaillé à la conversion des païens, de n'avoir pas assez prêché l'évangile? Non, sans doute, car il estimait avoir fait œuvre pie en servant l'église romaine; et l'autorité de cette église, à laquelle il avait obéi en toutes choses et qui était incapable d'errer, le couvrait devant Dieu. Ce trouble et cette inquiétude s'expliquent par la vieillesse et par l'approche de la mort : la figure du Christ apparaissait plus terrible à Boniface, l'éternité plus menaçante. Il résolut d'assurer le « bénéfice de son âme » par le seul moyen qui fût infaillible. En l'année 755, il annonça donc à ses disciples qu'il partait pour la Frise afin de gagner la palme là où il avait fait ses premières armes. Il termina ses recommandations suprêmes par ces mots : « Préparez ce qui est nécessaire à notre voyage, et mettez dans la caisse de mes livres le linceul qui enveloppera mon corps décrépit. » Puis il alla demander le martyre aux Frisons : les Frisons le lui donnèrent.

Ainsi mourut le disciple, le légat, l'esclave, l'amant de l'église romaine. Assurément Boniface n'a pas mesuré la grandeur de son œuvre, ni soupçonné le jugement de l'avenir. Les païens de Rome et d'Athènes, qui ne connaissaient pas le mystère de la vie future, pouvaient bien concevoir l'ambition de faire durer leur nom dans la mémoire des hommes : *volitare per ora virûm*

était pour eux la façon de se survivre; mais un saint ne pense qu'à l'éternité; au-delà du tombeau, ses regards n'aperçoivent que les puits de l'enfer, les ailes noires des âmes tourmentées et les murs éclatans de la Jérusalem céleste. Comment auraient-ils cru à la valeur et à la durée des œuvres humaines, ces hommes qui attendaient la fin des temps, et qui annonçaient même aux peuples nouveaux, auxquels ils apportaient la bonne nouvelle, « le déclin du jour? »

On a parfois attribué à Boniface un rôle politique, mais il n'était pas l'homme des princes et des cours, ce moine qui craignait la compagnie des séculiers et n'osait s'asseoir à la table des banquets. Charles Martel d'ailleurs ne semble guère s'être occupé de lui, et la lettre qu'il lui a donnée pour attester qu'il le prenait sous sa protection n'est qu'une formule de chancellerie : elle ne prouve pas qu'il lui ait accordé des secours efficaces. Boniface a écrit un jour : « Sans l'appui du prince des Francs, je ne puis ni gouverner le troupeau de l'église, ni défendre les prêtres, les moines et les servantes de Dieu; sans la crainte qu'il inspire, je ne puis interdire en Germanie les rites des païens ni les scandales de l'idolâtrie. » Ce passage souvent cité prouve que Boniface estimait à sa valeur la puissance des Francs, mais non pas que cette puissance ait été mise à son service. On vit bien à la mort de Charles Martel que le pauvre évêque n'entendait rien aux choses temporelles, car il s'adressa pour recommander son église à Griffon, c'est-à-dire à celui des trois héritiers qui allait être dépouillé par les deux autres. Il est vrai qu'il entra bientôt en relations intimes avec Carloman, prince très pieux, en qui sommeillait, pour s'éveiller bientôt, la vocation de la vie religieuse; mais il n'a pas été ni l'ami ni le conseiller de Pépin. Lorsque celui-ci négocie avec la cour de Rome pour préparer et légitimer la révolution qui va le porter au trône des Francs, il n'emploie point Boniface, qui ne lui a pas offert ses services. Il est probable que le légat de l'église universelle présida au premier sacre du roi, et que ces mains, qui avaient baptisé des Hessois, des Thuringiens et des Frisons, mouillèrent avec l'huile consacrée le front de l'élu. Il est certain qu'il accepta sans protester le changement de dynastie, et il parle à Pépin comme à un monarque institué par Dieu; mais il ne vit pas auprès de lui. Le véritable ministre des affaires ecclésiastiques est alors Fulrad, l'abbé de Saint-Denis. Boniface lui recommande un jour l'église de Germanie; le ton de la lettre est très humble : c'est un prélat campagnard qui parle à un prélat de cour. Il s'adresse en même temps au roi, et sa lettre crie misère : « Mes prêtres mènent une pauvre existence à la frontière des païens. Ils peuvent bien acheter du pain pour manger, mais non pas trouver des vêtemens. Il leur faut aide et conseil pour qu'ils puissent se soutenir et durer dans ces lieux où

ils exercent le saint ministère. Si, par dévotion envers le Christ, vous voulez bien accorder ce que je vous demande, daignez me le faire savoir, soit par mes envoyés, soit par des lettres de votre piété. » Ce n'est pas ainsi que parlerait à un roi l'évêque qui lui aurait donné sa couronne.

Dans ses dernières années, Boniface vit relégué en Germanie. Le pape lui-même semble l'avoir oublié. La correspondance entre le légat et le saint-siège s'interrompt. Pas plus que le chef de l'état, le chef de l'église n'a consulté l'évêque de Mayence sur les choses de la politique. Rome a plusieurs fois varié avant de s'engager définitivement dans l'alliance des Francs; elle a essayé de s'entendre avec les Lombards; elle a intrigué avec le duc des Bavarois : Boniface ne l'a peut-être point su, occupé qu'il était à poursuivre son œuvre ecclésiastique. A la fin, le pape a compris que son seul recours contre tous ses ennemis est dans la puissance des Francs. Non content d'avoir approuvé l'usurpation de Pépin, il se décide à se rendre auprès de lui pour le sacrer de ses propres mains et pour implorer son assistance. Il passe les monts. C'était chose inusitée et singulièrement grave que ce voyage du successeur des apôtres. L'Italie et la Gaule en furent émues, non sans raison, car dans cette entrevue du pontife et du roi des actes furent accomplis et des résolutions furent prises, dont les effets devaient se faire sentir pendant des siècles. Il y eut autour du pape un grand concours de princes, d'évêques, de seigneurs et de peuple : le pape n'appela point auprès de lui son légat; Boniface ne quitta point Mayence. C'était en 754 : le vieux missionnaire pensait au linceul.

Cependant Boniface a fait, sans le savoir, de la politique, de la grande politique, et je doute si, dans la foule des princes, des héros, des fondateurs d'empire et des personnages historiques, vingt hommes se rencontrent dont les actions aient été aussi considérables et d'aussi durable conséquence que celles de ce moine. Il a représenté le siège apostolique auprès des princes francs, dans des conciles qui étaient des diètes, où les ducs et les comtes siégeaient avec les évêques et les abbés. Devant ces guerriers qui ne savaient que la guerre, devant ces prêtres perdus dans les désordres de la vie séculière, il a ouvert et commenté le code des canons, expliqué les lois de l'église universelle, supérieure à toutes les églises et à tous les peuples. En face du temporel, orgueilleux de sa force, il a mis le spirituel, l'impalpable, l'idéal. Dans les conseils de la Germanie en armes, le légat du saint-siège a produit la majesté romaine, cette puissance étrange, faite de souvenirs incompris et d'autant plus grandioses, faite aussi d'espérances infinies, puisqu'elle tient les clés du ciel. Il a donné aux Carolingiens l'idée d'un pouvoir plus sacré que le leur, d'un gouvernement organisé, d'une

administration réglée, d'un empire qui comprendrait tous les chrétiens et serait le symbole visible de l'unité de l'église. Il a fait siéger ensemble des évêques francs et des évêques germains et placé les uns et les autres sous l'autorité du pape; il a donc uni étroitement la Gaule et cette Germanie qu'il a introduite dans la communauté chrétienne de l'Occident. Il a préparé le terrain où se rencontreront, pour s'accorder d'abord et se déchirer ensuite, le sacerdoce et l'empire.

Dans le futur empire, Boniface a marqué la place de la future Allemagne. A la première page des documens de l'histoire de ce pays, il faut mettre cette lettre pontificale : « De par l'autorité du bienheureux Pierre apôtre, nous décrétons que la susdite église de Mayence est, dès aujourd'hui, et demeurera jusqu'à la fin des temps ta métropole et celle de tes successeurs. Elle aura au-dessous d'elle cinq diocèses : ceux de Tongres, de Cologne, de Worms, de Spire et d'Utrecht, et *toutes les nations* de la Germanie à qui ta fraternité fera connaître par sa prédication l'église du Christ. » Cela veut dire que la Germanie n'est plus une expression géographique qui désigne un ensemble de peuples barbares et inconnus : elle est une province de l'église romaine. C'est à ce titre et sous cette forme qu'elle entre dans l'histoire. Il y a eu un évêque en Germanie avant qu'il y eût un roi allemand, et ce roi procède de ce prêtre. L'Allemagne attendra encore plus de dix siècles après la mort de Boniface une capitale politique : Boniface lui a donné une capitale ecclésiastique. Mayence jouera dans l'histoire de l'Allemagne un rôle plus grand que Reims dans la nôtre. Aucun ange n'y a porté dans une sainte ampoule l'huile à sacrer les rois, mais l'évêque de Mayence, dont la province s'étendra jusqu'à l'Elbe et au Danube, représentera bientôt l'unité de l'Allemagne et le droit de ce pays à vivre d'une existence distincte. Il sera le grand électeur des rois allemands, le grand chancelier de l'empire. La puissance de l'église en Allemagne, l'autorité politique et la richesse de ces archevêques, évêques et abbés qui posséderont une grande partie du territoire, le caractère ecclésiastique de la royauté allemande et du « saint empire romain de la nation teutonique, » tous ces phénomènes étranges, qui traverseront les âges, ont pour cause lointaine la mission de Boniface.

L'œuvre est de telle importance que l'historien doit se demander si elle a été bonne de tous points. Était-il nécessaire que ce légat du pape levât sa férule sur le berceau de l'Allemagne? Ces irrégulières églises populaires étaient-elles capables et dignes de vivre? Que serait devenu ce christianisme abandonné à lui-même? Se serait-il accommodé aux caractères divers des pays et des peuples, en gardant comme principes essentiels l'idée de l'unité divine et

de la rédemption, mais en tolérant les différences du culte, en laissant aux âmes le contact direct avec Dieu et le droit de commettre même des folies dans l'amour divin? Ou bien aurait-il dégénéré? Le paganisme, si proche encore, aurait-il pris sa revanche en le pénétrant pour le corrompre? Nous ne savons, car nous sommes impuissans à nous représenter comment aurait vécu l'humanité si tel événement, à tel moment, n'avait changé le cours des choses. Il est vrai, nous sommes poussés par un instinct secret, nous qui savons tous les abus commis par l'autorité, à croire que la liberté, même avec ses périls, ses témérités et ses folies, nous aurait fait un monde meilleur que celui où nous vivons. Et pourtant, toute l'histoire démontre que la liberté n'est point chose naturelle, primordiale, antérieure : elle n'apparaît nulle part que sous la forme d'une réaction contre l'autorité.

Quoi que l'on pense des exagérations commises par Boniface dans ses jugemens, il est impossible de ne point sentir que la religion nouvelle ne pouvait être sauvée que par l'autorité. Pour affranchir les barbares du puissant et séduisant empire du vieux culte naturaliste, il fallait se saisir de leurs esprits et les soumettre à une discipline nette et ferme. Boniface a donné aux Germains cette discipline. Le christianisme qu'on lui a enseigné dans les monastères anglo-saxons, où l'on étudiait le droit romain avec l'Ancien-Testament, est comme un mélange de mosaïsme pris dans la Bible et d'impérialisme qui vient de Rome, où le pape a succédé à l'empereur. L'écriture, la tradition, les canons composent une législation qui règle les moindres mouvemens de l'esprit, les plus insignifiantes habitudes de la vie, et dont l'application est confiée à une hiérarchie fortement organisée. Quiconque était pris dans cet engrenage devait perdre tout espoir d'y échapper. Boniface a dicté aux Germains ces lois, sans se soucier de leurs instincts naturels, qu'il tenait pour mauvais et sataniques. Il a disposé de l'Allemagne avant qu'elle fût née. Mais l'Allemagne va prendre conscience d'elle-même; elle modifiera cette religion étrangère, pour l'approprier à son génie. Moins d'un siècle après Boniface, le Christ du peuple et des poètes populaires ne sera plus le sombre juge que redoutait le moine anglo-saxon. Il prendra la figure d'un roi habitant une Burg, entouré de ses vassaux et de ses sujets, et faisant régner la paix et la justice. Le Christ mosaïque et romain deviendra un Christ allemand. Ainsi sera prise la première revanche de la liberté, mais ce Christ demeurera le fils unique de Dieu, source de tout bien et de toute grâce, sur qui ne prévaudront point les dieux d'autrefois tombés dans la condition de démons, à jamais vaincus par l'autorité. Puis un jour viendra où toutes les prescriptions minutieuses imposées par Boniface à l'enfance d'un peuple paraîtront

vaines; des mystiques, des hérétiques écarteront ces formes vieillies pour se mettre en communication directe avec le divin. Une chaîne ininterrompue de sages et de rêveurs mènera de Boniface, le légat pontifical, qui est arrivé en Germanie avec le livre des canons, à Luther, qui jettera ce livre au bûcher. Alors naîtra la liberté chrétienne dans le pays même qui a le plus souffert des abus de la discipline romaine.

Boniface, Luther! ces hommes semblent les deux termes d'une inconciliable opposition. Pourtant, l'un procède de l'autre, et toujours il faut, dans la descendance des personnages qui ont fait une œuvre considérable et laissé sur la destinée d'un peuple la marque de leur intelligence et de leur volonté, compter les fils rebelles qui ont détruit l'œuvre : ils ne sont pas ceux qui ressemblent le moins au père. Sans doute, il est de grandes et visibles différences entre Luther et Boniface : celui-là aime la vie, que celui-ci ne connaît pas et qu'il calomnie; mais ce contraste n'est-il point produit par le contraste même des temps où ils ont vécu? La vie était une maigre chose au VIII[e] siècle, dans les petits royaumes d'Angleterre et dans cette Germanie qui semble vide : elle débordait au XVI[e] siècle dans la plantureuse Allemagne, toute pleine d'évêchés, de monastères, d'universités, de villes, de princes et de peuples. Mais laissons au compte du tempérament individuel cette opposition entre Luther qui a aimé les chansons, la bière, la femme, et Boniface, qui n'a connu que cette joie des âmes tristes, la mélancolie. Considérons en l'un et en l'autre le chrétien : tous les deux ont l'esprit inquiet, sensible, frémissant; Luther vit comme Boniface, dans la peur du péché, dans la terreur de l'enfer; plus que Boniface lui-même, il redoute le diable. N'a-t-il point vénéré comme le plus soumis des enfans le successeur des apôtres, avant de l'exécrer comme l'Antéchrist? et Boniface n'a-t-il point un moment entrevu dans les scandales de Rome la future « Babylone » des réformés? Ces deux moines se sont ainsi rencontrés dans les mêmes sentimens. Tous les deux enfin ont été des hommes d'action, parce qu'ils étaient des hommes de foi ardente, mais chacun d'eux a fait en son temps ce que ce temps attendait. Et qui sait? Luther au VIII[e] siècle aurait peut-être été Boniface, l'homme de la règle, du canon, du formalisme et des œuvres extérieures; Boniface au XVI[e] siècle eût cherché le repos et le remède de son âme dans la justification par la foi. Si quelqu'un pouvait suivre ces transformations lentes, mais continues, qui mènent d'un terme à l'autre d'une antithèse, et retrouver la ressemblance intime d'hommes qui semblent si différens parce qu'ils ont vécu à quelques siècles de distance, celui-là comprendrait l'histoire.

ERNEST LAVISSE.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LE BOIS D'ACOULA.

C'était en pleine terre chaude mexicaine, sur le littoral de l'Océan-Atlantique. Parti du village de Cosamaloapam à la naissance du jour, j'avais, pendant quatre heures, cheminé dans l'obscur dédale d'une forêt de palmiers. Sur le sol que je foulais, et que ne pouvaient atteindre les rayons du soleil, nulle trace de vie animale, nulle verdure, nul mouvement. Partout de hauts stipes gris dont les vastes panaches cachaient soigneusement le ciel, dont les rangs pressés fermaient en tous sens l'horizon. A plusieurs reprises, la ressemblance des arbres m'avait laissé croire que, mésaventure plus redoutable encore dans les forêts que dans les savanes, je tournais sans avancer. Au moment où je songeais à revenir en arrière, pour rompre le charme dont je me croyais victime, un rayon s'était montré au loin, et j'avais enfin découvert le but de mon excursion : la petite rivière du *Salado*.

Assis à l'un des coudes décrits par le mystérieux cours d'eau, — de rares Indiens connaissent seuls les solitudes qu'il traverse, — je le voyais s'étendre en droite ligne, puis se diriger vers l'ouest.

Au-dessus du sillon tracé par son lit entre les palmiers se découpait une longue bande de ciel dont le bleu flamboyant, saturé de soleil, ramenait vite mes regards éblouis vers le sol ou, mieux dit, sur l'épais tapis de plantes aquatiques qui me cachait la vue de l'eau.

Le lieu était morne, sauvage, d'un pittoresque étrange. Deux ou trois des arbres qui bordaient la petite rivière, et dont elle baignait les racines, se penchaient si fort au-dessus d'elle que leur obliquité me gênait. Tôt ou tard, sous le souffle d'un vent d'orage, les imprudens devaient s'abattre dans l'eau, qui, voilée, immobile en apparence, rongeait sournoisement leur base et préparait leur chute.

Deux de ces vaincus, comme exemples, flottaient en face de moi, et ce ne fut qu'à la longue que je m'aperçus qu'ils se mouvaient. Entraînés par un courant à peine sensible, ils allaient être mollement conduits jusqu'au fleuve des Papillons, dont les ondes vivantes, tumultueuses, les emporteraient vers la mer. Là, saisis, roulés par les flots surchauffés du Gulfstream, ils entreprendraient un long voyage circulaire pour se voir, par une nuit de tempête, brutalement lancés sur une des plages sablonneuses qui bordent le golfe du Mexique. Alors les vieux arbres, nés, grandis dans le silence des solitudes, entendraient nuit et jour la mer, cette éternelle désolée, se lamenter et gémir. Accoutumés à porter des nids, ils serviraient de refuge, comme je l'avais vu quinze jours auparavant, à d'énormes crabes qui, des splendeurs de la terre tropicale qu'ils habitent, ne connaissent et n'apprécient que les sables arides, les cadavres putréfiés d'animaux, les troncs morts.

Il était plus de midi, l'heure, dans la terre chaude, des solennels et troublans silences. Aucun souffle, aucun mouvement, aucun bruissement. On « respirait du feu, » ainsi que me l'avait dit l'Indien qui m'accompagnait, avant de s'étendre, pour goûter les douceurs d'une sieste, nu sur le sol nu.

Aucun souffle, aucun bourdonnement, une immobilité inquiétante, funèbre, sous les rayons d'un soleil qui, d'ordinaire, vivifie tout. Rien ne semblait pouvoir marcher, voler, ni même ramper sous le poids d'un air si chaud, si lourd, qu'il appesantissait jusqu'aux ailes de gaze des némocères. Et cet air embrasé, écrasant, était saturé de cette odeur fade, écœurante des régions où règne la fièvre jaune; de cette odeur mortuaire que veulent en vain oublier ceux qui l'ont une fois respirée.

Je n'étais pas seul sur les bords de la rivière du Salado; outre l'Indien qui dormait sous ma garde, un échassier, un tantale à tête chauve, était venu, quelques minutes après mon arrivée, se poser

lourdement à trente pas de moi. Sans se préoccuper de ma présence, le gigantesque oiseau avait procédé à ses préparatifs de pêche, sondé la vase, écarté quelques herbes, appuyé son long bec contre sa poitrine, puis replié sa jambe gauche. Planté sur sa jambe droite, trop grêle en apparence pour supporter le poids de son corps et qui néanmoins le supportait sans faiblir depuis une heure, il se tenait droit, impassible. On eût pu le croire endormi sans les points lumineux de ses pupilles noires, scrutant les profondeurs de l'eau.

Sur la rive qui me faisait face, cherchant les rayons du soleil avec le même soin que je mettais à les éviter, un caïman. Si, accoté contre le stipe du palmier au pied duquel j'avais déjeuné, je ne bougeais guère, mon voisin, — 15 mètres à peine nous séparaient, — bougeait moins encore. De même que le tantale, il paraissait pétrifié. Tourné vers la rivière, prêt à s'y plonger en cas d'alerte, il soulevait de temps à autre sa mâchoire supérieure, seule mobile, comme on soulève le couvercle d'une boîte. Dans cette position béate, il me regardait rêveur. Je lui rendais le même hommage; toutefois nos idées, — si les crocodiles en ont, — ne devaient pas plus se ressembler que nos personnes ou nos goûts. Je l'observais et, bien que mon fusil chargé fût à portée de ma main, je n'avais nulle intention hostile. Je voulais étudier les allures de l'étrange bête, voir se manifester un de ses instincts. J'attendais qu'elle agît. Mais elle, qu'attendait-elle?

Une proie? Non: son ventre s'étalait rebondi, débordant; elle jouissait visiblement des ardeurs du soleil en repue. Quel être mystérieux que ce muet antédiluvien, que cette créature du monde primitif attardée, oubliée dans le nôtre! Antiques maîtres de la terre, des eaux et même de l'air, les grands sauriens ont vu naître l'homme, ils savent de quel limon il est pétri. J'aurais voulu pouvoir interroger non-seulement le reptile, mais aussi l'échassier. Avec son crâne chauve, sa gravité, son air méditatif, il devait en savoir long, ce penseur patient, sur l'enfance ténébreuse de notre globe.

J'observais, et que de pensées traversaient mon esprit! La solitude porte à la mélancolie; ce n'est pas le rire qui, au désert, est le propre de l'homme. J'observais, j'étudiais le présent, lui demandant surtout l'explication du passé.

Le milieu dans lequel je me trouvais, il faut l'avouer, justifiait amplement les tendances de ma curiosité. Tout, dans ce qui m'entourait, contribuait à me faire oublier la réalité, à me transporter dans une des phases merveilleuses des temps écoulés. Aucun des objets ni des êtres que j'avais sous les yeux n'appartenait au monde

moderne, tous dataient de l'époque antédiluvienne. En fait de végétaux, des cycadées, des fougères, des prêles; comme êtres vivans, des mollusques, des reptiles, des némocères. Le demi-jour, le silence, la chaleur, l'odeur miasmatique qui s'élevait du sol limoneux, me rendaient le contemporain du monde qui a été. En ce moment, un bruit quelconque, se produisant à l'improviste, m'eût fait appréhender l'apparition de l'un des monstres de l'époque secondaire, de cette époque indécise où les reptiles avaient des ailes, où, l'homme n'étant pas encore né, la pensée était absente de la terre.

Tout à coup, mon voisin le tantale, avec une lenteur méthodique en parfait accord avec la gravité de sa tenue, redressa son bec, abaissa celle de ses jambes qu'il tenait repliée, éleva ses ailes de façon à ce qu'elles se trouvassent droites sur son dos, et parut écouter. S'affaissant sur ses longs jarrets, il les détendit à l'improviste et, sous cette impulsion puissante, son corps massif fut soulevé. Ses ailes battirent aussitôt, faisant siffler l'air énergiquement fouetté. Par un vol oblique, l'énorme oiseau s'éleva jusqu'au sommet des palmiers, le dépassa. Se mouvant alors à l'aise, il poussa un cri aigre et disparut. Je supposai que, las d'une attente vaine, las d'immobilité, le mélancolique pêcheur allait chercher fortune plus loin.

Ramenant mes regards vers la rivière, je vis avec surprise le caïman bouger à son tour. D'une marche indolente, rampante, il se rapprocha de l'eau, puis se laissa glisser si doucement sous les herbes flottantes qui la couvraient qu'elles ondulèrent à peine. Je me levai; la retraite de mes deux voisins ne pouvait être une simple coïncidence de leur caprice, elle devait avoir été déterminée par une même cause. Leur ouïe, leur odorat, ou l'un des sens inconnus des hommes que possèdent certainement les animaux, les avait sans aucun doute prévenus d'un danger, et la prudence m'ordonnait de ne pas mépriser leur indirect avis, de profiter de leur expérience.

Je me tins longtemps aux écoutes, perplexe, réfléchissant. La venue d'un fauve, je le savais, n'eût pas plus troublé la sieste du caïman que l'apparition d'un oiseau de proie n'eût interrompu la pêche du tantale. S'agissait-il de l'approche d'un Indien? Non; dans les régions de la terre chaude où l'homme se montre rarement, aucun animal, qu'il soit carnivore, ruminant, ailé ou rampant, ne se trouble à son apparition. Tous le regardent avec plus de surprise que d'effroi, avec plus de curiosité que de convoitise. Le nez au vent, les oreilles dressées, — je parle des ruminans aussi bien que des carnassiers, — ils s'avancent même parfois vers lui, comme

pour l'aborder. Je ne fais d'exception que pour les loups de savanes et les renards, qui, nomades, ont forcément rencontré des chasseurs dans leurs voyages, appris d'eux la méfiance, peut-être aussi la félonie.

Comment, sur la terre découverte par Colomb, — je restreins mon observation à ce que j'ai vu, — expliquer l'allure amicale des animaux dits sauvages en face de l'homme? Est-ce confiance dans leurs armes naturelles, dans leur force? Leur instinct leur révèle-t-il que, dans une lutte corps à corps, le triomphe leur est assuré, ou un pacte de paix a-t-il véritablement existé autrefois entre tous les êtres de la création? Serait-ce en réalité pour attaquer, non pour se défendre, ainsi que l'affirment les anthropologistes, que nos ancêtres ont inventé la lance, la fronde, la flèche, aujourd'hui résumées dans le fusil? Si l'on considère...

Un grondement prolongé interrompt mes réflexions. Je me penche en avant, j'incline la tête, je retiens ma respiration. Prévenu par ses sens subtils qu'un bruit insolite s'est fait entendre, mon Indien se réveille, se met debout, nos regards se croisent, interrogateurs. Nous nous taisons; c'est là une preuve que, pas plus l'un que l'autre, nous ne pouvons expliquer la nature du bruit que nous entendons. Toute l'attention de mon compagnon se porte vers la droite, tandis que la mienne se concentre vers la gauche; lequel de nous a raison?

La rumeur, qui semblait d'abord augmenter d'intensité, s'affaiblit, devient à peine sensible, s'éteint. Nous sommes-nous trompés? nos oreilles ont-elles bourdonné? Plusieurs minutes s'écoulent; au moment où je me dispose à parler, le bruit renaît.

— Un orage, dis-je, en songeant au vacarme que produisent les feuilles de palmiers lorsqu'elles sont remuées par le vent.

José, — mon Indien, — secoue négativement la tête, écoute de nouveau. Je suis son exemple, et, si je n'étais au désert, j'affirmerais qu'un tambour résonne là-bas, bien loin, et qu'à son roulement se mêlent de temps à autre, comme dans les fêtes foraines, les sons aigus d'un clairon. Cette idée, absurde dans le milieu où je me trouve, je la repousse au moment où José, me montrant le sud, s'écrie comme s'il lisait dans ma pensée :

— Tambour et clairon, señor!

Il ajoute aussitôt :

— Un homme est perdu dans la forêt, et les gens d'Acoula sont à sa recherche.

Un homme perdu dans la forêt! ces mots m'ont fait frissonner, en réveillant dans mon esprit de terribles souvenirs. En un instant nous sommes équipés, en marche dans la direction du bruit qui,

à des intervalles presque égaux, se tait et recommence. Nous n'échangeons pas une parole, nos pensées sont avec l'égaré près duquel, chose affreuse, nous allons peut-être passer sans le découvrir. Il nous entendra venir, lui, marcher autour du point où il gît, puis nous éloigner. Sentant fuir l'espérance, il essaiera de se mettre debout, d'appeler, et de sa gorge sèche, douloureuse, ardente, ne sortira qu'un râle sourd, qu'un souffle silencieux.

Perdu! Dans les forêts de palmiers, plus inhospitalières encore que les savanes, car elles ne vous laissent même pas entrevoir le ciel, un pareil accident c'est, pour la victime, une agonie lente et une mort inexorable. La vérité devenue certaine, l'âme la mieux trempée, celle de l'Indien lui-même, doit aussitôt lutter contre l'affolement qui, si la bonne voie n'est vite retrouvée, annihilera le raisonnement, rendra vaine la sagacité, voire l'expérience. La panique venue, et elle vient, hélas! fatale, implacable! commencent les va-et-vient sans règle qui achèvent de désorienter. On se hâte, on court, talonné par la terreur, par les spectres menaçans de la faim, de la soif, de la mort. O vanité de l'instinct, vanité de la prudence humaine! les spectres que l'on fuit ne sont pas en arrière, ils sont en avant. Ils sont en avant, à l'affût près de l'arbre au pied duquel on roulera tôt ou tard, saignant, épuisé, vaincu.

Que d'angoisses précèdent cette chute suprême, que d'étapes douloureuses! Le demi-jour dans lequel on erre devient nuit, et l'on s'aperçoit avec désespoir que l'on a oublié de réunir les matériaux nécessaires pour allumer un feu. Perdu dans un labyrinthe, on l'est bientôt aussi dans de sinistres ténèbres. Condamné à l'immobilité, on croit sans cesse entendre ramper, on croit sentir sur sa joue l'haleine brûlante d'un fauve, la moite caresse d'une chauve-souris vampire. On se tient debout alors que l'on devrait s'asseoir, s'étendre. On lutte contre le sommeil au lieu de lui demander des forces. Aveuglement inexplicable, tout ce qui peut précipiter, rendre certaine la catastrophe que l'on redoute, on le fait. Angoissé, désespéré, on appelle, on implore le jour qui semble oublier de paraître; on compte les secondes, les minutes, les heures, et l'on trouve qu'elles sont éternelles, ces miettes de l'éternité.

L'aube que l'on a craint de ne plus revoir s'annonce; elle vous trouve en marche. La tête, lourde d'insomnie, fatiguée d'idées ressassées, garde mal son équilibre sur les épaules, vacille, penche en avant comme celle d'un enfant récemment né, comme si la cervelle était devenue de plomb. On va, machinal, sans direction arrêtée. On trébuche souvent, bien que le sol soit sans aspérités. On ne se défend plus contre les insectes, qui, joyeux, couvrent votre visage, vos mains de leurs piqûres venimeuses et se gorgent à loisir de

votre sang fiévreux. Bientôt, gonflés, meurtris, les pieds se refusent à porter le corps endolori. La faim tord les entrailles, la soif dessèche la bouche, dont les parois laissent suinter du sang. Les yeux, ternes sous les paupières pesantes, dont les mouvemens sont douloureux, perdent la juste vision des choses. D'incessans mirages montrent des tableaux décevans, terribles : on rêve éveillé, on le sent, et les hallucinations s'imposent. Les chutes deviennent fréquentes ; peu à peu, on hésite à se remettre debout, puis vient l'heure où l'on ne se relève plus.

On ne se relève plus! Mais, — instinct de la bête, qui, outre qu'elle veut vivre, est dressée à fuir les causes de mort, — on essaie de se traîner, de ramper. A la fin, au prix d'indicibles souffrances, on réussit à s'adosser contre un arbre, et le sommeil, jusqu'alors repoussé, chassé, combattu, serait le bienvenu. Il vient, imparfait, troublé, et cette somnolence, pleine d'affreux rêves, est plus pénible encore que la veille. Chacune de vos douleurs corporelles, de vos angoisses morales, se traduit par un cauchemar particulier. Des tenailles mordent vos chairs, des charbons ardens brûlent vos lèvres et vos paupières, des ongles fouillent et déchirent vos entrailles, des cris discordans blessent vos oreilles. Ces cris, ils sont parfois couverts par les coups mesurés, retentissans d'un glas, d'un glas qui sait votre nom, qui vous appelle, auquel on répond mentalement d'abord, puis auquel on crie, pour le faire cesser : Me voilà ! De loin en loin, un éclair de raison, un effort inutile pour se lever, pour marcher, puis la résignation de la bête qui se sent mourir. La mort n'épouvante plus : on l'accepte, on l'implore, on regrette de l'avoir fuie. Bientôt naît une appréhension poignante, celle de l'instant suprême où l'âme se séparera du corps. Celui-ci, l'esprit l'abandonne; « la guenille, » jusqu'alors défendue avec énergie, cesse brusquement d'être « chère. » L'âme consent, aspire à quitter la terre pour aller vivre là-haut, dans le ciel invisible, d'une vie conforme à ses instincts, à son essence, que le corps, avec ses exigences, lui a si souvent fait méconnaître. Elle s'humilie, se repent, s'élève. En face du Dieu que mesure et discute la philosophie, elle évoque l'image souvent reniée du grand Crucifié. Elle réclame de sa pitié, trop sublime pour n'être pas divine, une part de cette immortalité radieuse qu'il a promise à ceux qui auront aimé comme il a aimé, souffert comme il a souffert, cru en lui.

Ces souvenirs d'angoisses éprouvées, de désespoirs ressentis, d'espérances invoquées, ma mémoire me les présente tandis que je chemine sur la même ligne que José. Nous marchons à distance l'un de l'autre, afin que nos regards puissent embrasser une plus

vaste étendue de terrain. Nous examinons au passage le pied de chaque arbre. De temps à autre, l'un de nous entoure sa bouche de ses mains, pousse un cri prolongé qui s'éteint, hélas! sans réveiller aucun écho.

Nos fusils sont armés; un fauve, fuyant la battue, peut croiser notre route. Par intervalles, les instrumens, sur la nature desquels nous ne pouvons plus nous méprendre, cessent de résonner. Évidemment les chercheurs écoutent, et nous écoutons de notre côté. Le bruit éclate de nouveau, et ces sons forains me sont douloureux. O les contrastes! Quelqu'un se meurt, je sais de quelle épouvantable mort, et devant mes yeux humides passent et repassent, évoquées par le clairon, l'image d'un homme en maillot pailleté d'or, celle d'un pitre se bourrant d'étoupes enflammées. Souvenirs d'enfance, souvenirs de la patrie lointaine, que je chasse avec persistance, et qui, à cette heure néfaste, reviennent obstinés.

Tout à coup, j'aperçois un Indien; il m'a vu de son côté et fait entendre un cri particulier que des voix espacées répètent: tambour et clairon se taisent aussitôt. En moins de cinq minutes, nous sommes, José et moi, entourés d'une vingtaine d'habitans d'Acoula. Les questions sont pressées de part et d'autre, les réponses brèves. José ne s'est pas trompé: ceux qui nous parlent sont à la recherche non d'un homme, mais d'une jeune femme de leur village. Partie l'avant-veille pour aller vendre des fruits à Cosamaloapam, elle a dû, au retour, être surprise par la nuit. Est-elle égarée? A-t-elle été la victime d'un tigre noir signalé dans la contrée? Depuis deux jours on cherche.

Ces détails nous sont donnés par le régidor d'Acoula, tandis que le mari de la pauvre égarée l'écoute. L'infortuné nous interroge ensuite; nous ne pouvons, hélas! rien lui apprendre. Le tambour résonne, le clairon lance un son aigre, les Indiens s'espacent et nous prenons rang dans leur vaste ligne. Chacun doit mesurer ses pas sur ceux de son voisin de droite, ne jamais le perdre de vue, répondre à son cri de ralliement. Après chaque roulement du tambour, après chaque sonnerie du clairon, un arrêt pour écouter. Pour écouter le silence morne que nous seuls troublons par notre bruit, ou, de loin en loin, le sifflement des ailes d'un rapace, qui, posé au sommet de l'un des arbres près desquels nous passons, fuit, effrayé, jusque dans les hauteurs du ciel.

Un appel nous rassemble; le vieillard qui dirige les recherches élève au-dessus de sa tête les débris d'un épi de maïs. Chacun veut examiner, palper l'inerte objet, puis le sol sur lequel il gisait est scrupuleusement examiné, étudié. Ni l'épi ni le sol n'ont rien révélé; néanmoins, la direction de la marche est changée. Nous

croisons un sentier que connaissent, me dit-on, tous les habitans du village, et qu'a dû suivre un moment l'égarée. Une trace enfin, un semblant d'empreinte, puis une fleur flétrie; nous avançons alors plus vite. Peu à peu, il me semble que là-bas, en avant, l'obscurité de la forêt se montre moins dense. Oui, du jour, du soleil! Je crois que nous allons déboucher sur le bord du Salado, et je me trouve brusquement sur une plage de sable fin, devant un lac.

Vers la gauche, à 200 mètres de distance environ, trois vautours, sinistres indicateurs, planent au-dessus des palmiers. Nous rentrons aussitôt dans la forêt, et nous nous dirigeons au pas de course vers le point signalé. Nous effarouchons plusieurs rapaces, qui, à grand bruit d'ailes et de feuilles froissées, vont rejoindre ceux de leurs compagnons qui planent. J'arrive un des premiers près de leur proie, près de la petite Indienne. Elle est couchée sur le côté, les bras étendus, ses grands yeux noirs démesurément ouverts. Oh! ce geste, ce visage crispé, ce regard où la terreur a laissé... Non, je ne décrirai pas ce spectacle de mort, si vivant dans mon esprit.

La douleur des Indiens est silencieuse; ils ne savent ni gémir ni pleurer. Tous ceux qui m'entourent se taisent, consternés. Nul commentaire, nulle question; l'irréparable dénoûment, mieux que des paroles, raconte le drame qui s'est accompli. Le mari de la victime, — elle avait seize ans et il en a dix-huit, — s'est assis près d'elle, a pris une de ses mains. Morne statue de la désolation, il ne regarde pas sa compagne, il regarde la terre molle, que l'un de ses doigts creuse machinalement. On lui tend une gourde, il la repousse. On lui parle, il n'entend pas. Comme elles sont poignantes, les douleurs sans larmes! comme elles vous émeuvent, les douleurs muettes!

Sur un ordre donné à voix basse par le régidor, le pauvre corps mutilé, dont une fleur encore fraîche d'orchidée pare les cheveux, est roulé dans une couverture, ficelé. L'alcade nomme à haute voix le mari; il se lève docile. C'est lui qui, le premier, doit porter la sanglante dépouille. On la lui place sur le dos, il l'assujettit à l'aide d'une courroie qui s'appuie sur son front et se met aussitôt en marche. On me remercie de mon aide, on m'invite à la veillée qui va précéder l'inhumation de la jeune femme. Connaissant ces tristes scènes, que déshonore invariablement l'ivresse, je prétexte, pour ne blesser personne par mon refus, un rendez-vous à Cosamaloapam. Je suis bientôt seul avec José, et, pas à pas, nous regagnons le lac. Il est un peu contrit, mon brave guide, de ne pas assister à la veillée à laquelle, lui aussi, il a été convié, mais il n'en témoigne aucune mauvaise humeur. Déçus de leur côté, les vautours se mon-

trent moins résignés, moins philosophes. Là-haut, dans le ciel, ils décrivent des spirales pour suivre leur proie, qu'ils comptent reconquérir.

J'examine enfin le lac ; son aspect n'est pas de nature à égayer mes idées. Des palmiers l'enserrent, et leurs masses grises, en se reflétant à sa surface, la font paraître noire. Aucune plante ne montre sa verdure sur le sable, aucune herbe marine ne flotte sur l'eau polie, que ne raient les pattes d'aucun insecte, qui, je m'en aperçois après y avoir plongé ma main et l'avoir portée à mes lèvres, a la lourdeur et la saveur de l'eau de mer.

Au loin, j'aperçois une cabane, et je me dirige de ce côté. Vu de près, l'abri est une simple claie de feuilles de palmiers posée sur quatre pieux. De ce toit rustique, sous lequel je ne puis pénétrer qu'en baissant la tête, pendent oubliées, ou tenues en réserve, quelques lanières de viande sèche. Sur la rive, dont je suis éloigné d'une quarantaine de pas, est attachée une minuscule pirogue.

Cette vue me tente ; je me place dans la vacillante embarcation, que je pousse au large. L'eau, couleur de plomb lorsqu'elle est vue du rivage, est en réalité transparente. Est-ce au sol ? est-ce à quelque communication souterraine avec la mer qu'elle doit son goût saumâtre ? A quel genre de poissons sert-elle d'asile ? J'avance, et je navigue bientôt de conserve avec des caïmans. Ils nagent à fleur d'eau, plongent, puis, est-ce une tactique? est-ce un jeu ? ils passent et repassent sous ma coquille de noix, qu'ils feraient chavirer rien qu'en la frôlant. Je songe que le pacte de paix qui a pu exister entre leur race et la mienne est depuis longtemps rompu, et je regagne mon point de départ.

Je trouve mon guide nettoyant le sol de l'abri.

— Partons, lui dis-je.

Il me montre l'orient et répond :

— Il sera nuit avant une heure, señor, et il nous en faut deux pour sortir des palmiers ; ne vaut-il pas mieux camper ici qu'en pleine forêt ?

Je lève mes regards vers le ciel. Oui, la nuit s'annonce, et mieux vaut camper que s'exposer à... Pauvre jeune femme! la faim est bien pour quelque chose dans sa mort prématurée, et, selon la coutume indienne, reste des superstitions d'autrefois, des mets choisis seront bientôt amoncelés autour de sa couche funèbre ! Elle est morte de faim, et, le front ceint d'une couronne de fleurs, de fleurs de soucis, elle va, rigide, froide, présider un joyeux banquet.

J'aide mon compagnon à parfaire une provision de feuilles, destinées à l'alimentation du foyer nocturne qui doit, au besoin, nous protéger contre les fauves. Cette tâche accomplie, ce n'est pas sans

labeur que nous réussissons à enflammer l'ingrat combustible. Nous nous approprions un demi-mètre de la viande sèche suspendue au toit qui nous abrite, et nous lavons avec soin cette pitance, souillée par les mouches. Nos feuilles, qui se consument plus qu'elles ne flambent, produisent une fumée blanche, âcre, qui, si elle nuit à la cuisson de nos beefsteaks, tient à distance l'avant-garde des moustiques.

Nos lanières sont grillées, et nos dents s'exercent à déchirer ce cuir que la faim nous fait trouver presque savoureux. Nous gardons deux de nos galettes de maïs pour le déjeuner du lendemain, et, tandis que José dispose le foyer pour la nuit, je m'assieds en face du lac.

Il est étroit, mais sa longueur doit dépasser 4 kilomètres. En ce moment, il a un peu perdu de son aspect morne, car le pan de ciel qu'il reflète vient de se teindre d'une belle couleur rouge. C'est que le soleil, au-delà de la forêt, au-delà des savanes, tout là-bas, hors de notre vue, descend derrière les sommets de la Cordillère. L'eau ne brille pas, n'étincelle pas sous sa couleur d'emprunt. Je crois avoir sous les yeux une masse de fer amenée à ce degré de chaleur que les métallurgistes nomment le rouge sombre : l'illusion est complète, saisissante.

Pendant dix minutes, je me crois enfin sorti du monde antédiluvien. Des vautours passent au-dessus des arbres, puis ce sont deux spatules roses, un faucon, et, babillant comme pour se rassurer, un couple de perroquets. Ils ont à peine disparu que le ciel s'assombrit. Le lac redevient noir, les palmiers se confondent ; on dirait qu'un voile, semé de points lumineux, est brusquement ramené par un mécanisme invisible de l'orient vers l'occident.

Il fait nuit; je me rapproche de la cabane sous le toit de laquelle José est déjà couché, endormi. Pour ce grand enfant, comme pour les petits, c'est appeler le sommeil que cesser d'agir. Je suis moins favorisé ; je pense, en regardant scintiller les étoiles, à la jeune Indienne qui connaît maintenant le but de la vie, qui habite peut-être un de ces mystérieux mondes au milieu desquels le nôtre est perdu. A la fin, je m'enveloppe dans ma couverture, et la fatigue m'endort plus vite que je ne l'espérais.

Je me réveille mal à l'aise, le visage et les mains en feu. Je n'ai pu, — question de nerfs sans doute, — dormir, comme le font les Indiens, avec une immobilité de momie. Ma couverture s'est écartée, j'ai mis mes bras à l'air, et les moustiques m'ont couvert de leurs venimeuses piqûres. Je me lève, je m'assieds près du foyer, demandant du secours à sa fumée contre mes ennemis. Une lueur!

le jour va-t-il paraître? Non, c'est le croissant de la lune qui brille en arrière de moi, qui bientôt, de sa lueur fantastique, éclaire un coin du lac.

Le matin, sur la rive droite du Salado, je m'étais cru devant un paysage du monde primitif, et je m'étais un instant considéré comme un des contemporains de l'ichthyosaure. Me voilà de nouveau transporté dans ce passé dont les géologues ont, disent-ils, déterminé l'âge, à quelques milliers d'années près. La partie du lac qu'éclaire la blanche lumière du croissant se détache, phosphorescente, vaporeuse, du cadre noir que lui forment les palmiers. Le silence du jour, déjà si troublant, serait du bruit dans le calme qui règne autour de moi. Une odeur de musc m'écœure, et, regardant la rive où la pirogue est attachée, j'aperçois sept caïmans. Tous sont tournés vers le foyer sans flammes, sur les parties noires duquel courent, se croisent, se poursuivent, s'enlacent, disparaissent et renaissent, avec des allures ondulantes de reptiles, de minces lignes de feu. Je remue cette braise, sur laquelle je jette une brassée de feuilles qui bientôt pétillent. Fascinés, trois des caïmans se rapprochent. En retournant à la provision de combustible, je m'arrête. A gauche de la cabane, sous l'ombre des arbres, deux points lumineux viennent de se montrer. Sont-ce des reflets? non; ils scintilleraient et seraient immobiles. Sont-ce des fulgores? que feraient ces insectes dans ce milieu? J'ai trouvé. Les points lumineux qui suivent chacun de mes mouvemens, qui se déplacent, ce sont les yeux du tigre noir dont a parlé l'un des Indiens d'Acoula, les yeux de la panthère des régions du nord de l'Amérique, du *felix melas* des savans.

Ce fauve est rare dans les forêts du Mexique, et l'occasion tentante. Quel magnifique souvenir pour l'un de mes amis d'Europe, que l'envoi de la peau de ce beau félin! Séduit, comme le sont les caïmans par les lueurs tremblotantes du foyer, l'animal est peu à peu sorti de l'ombre et s'avance cauteleux. Je me place de façon à le bien voir: au désert, c'est toujours un de mes soins, lorsqu'elles m'en fournissent l'occasion, d'étudier les mouvemens, les allures des bêtes.

Sauf les dimensions, le *felix melas* du Mexique, — est-il le frère ou le cousin de celui du Pérou? — a tous les caractères extérieurs du chat. Celui que j'ai sous les yeux, droit d'abord et battant ses flancs de sa queue, s'affaisse peu à peu sur ses jarrets, rampe vers le foyer. Va-t-il bondir? Non; il s'étend sur le sol, pose sa tête sur ses pattes de devant qu'il allonge, et bâille. Il contemple le feu, sans cesser toutefois d'avoir l'œil sur moi, car il tourne ou relève la tête au moindre de mes mouvemens. Je fais quelques pas vers lui; ses oreilles se renversent en arrière, sa croupe se sou-

lève, sa gueule s'entr'ouvre. Par deux fois il répond à mes provocations de la même façon menaçante, et je juge prudent de renoncer à cette taquinerie dangereuse pour moi.

Il faut en finir ; à force d'en vouloir trop apprendre sur les mœurs de mon redoutable voisin, il pourrait bien, — cette mésaventure m'est arrivée déjà, — se retirer et m'échapper. Je ne suis pas habile tireur, et je ne voudrais pas frapper maladroitement la bête, endommager sa peau dont je viens de disposer. Je ne me hâte pas; je crois, en voyant la satisfaction avec laquelle ma victime présumée se chauffe, avoir le temps de choisir mon heure. Je sursaute; un coup de feu vient de retentir, tiré près de mon oreille. José, qui s'est réveillé pendant mes études d'histoire naturelle, a vu notre hôte. Surpris de mon inaction en face d'une proie dont la dépouille vaut une dizaine de piastres, et ne pouvant la croire intentionnelle, il a fait ce que je comptais faire. C'est une vieille fable, toujours vraie, que celle de la tortue battant le lièvre.

Sous le coup de l'émoi que vient de me causer le coup de feu inattendu de mon guide, j'ébauche une imprécation que je n'achève pas. La bête a-t-elle été atteinte? J'en doute, car elle a bondi vers les arbres. Les caïmans, eux aussi, ont battu en retraite, et j'ai perdu le spectacle de leur fuite. José veut aller à la recherche de *son tigre,* je le retiens. L'animal est peut-être blessé, et c'est alors surtout qu'il faut se garer de ses griffes, le redouter.

La lune disparaît; nous voilà dans une obscurité profonde, que perce à peine la lueur rouge de notre fumeux foyer. José est sûr d'avoir atteint la panthère, sûr de la retrouver, aussitôt qu'il fera jour, à quelques pas de notre bivouac. Il me raconte que c'est le second animal de cette espèce qu'il aura tué, qu'il a vendu la peau du premier 8 piastres, que, cette fois, il exigera une plus grosse somme. Je l'écoute avec une légère irritation intérieure. Cette peau, dont il dispose, il me semble qu'elle m'appartient autant qu'à lui, qu'il me l'a ravie par sa hâte, et, qu'étant mon employé... Je reviens à des idées plus équitables, et je lui propose l'achat de son trophée. Nous débattons le prix; il veut 15, puis 12 piastres, je m'arrête à 10. Il cède, « parce que c'est moi. » Cette locution, si familière aux commerçans parisiens, me fait sourire. Il faut qu'elle réponde à un sentiment bien humain pour que je la retrouve sur les lèvres d'un Indien, d'un homme qui, de Paris, ne connaît même pas le nom.

Le marché conclu, je me mets à rire tout haut en songeant que je viens d'acheter la peau d'une panthère qui court peut-être encore. José, à qui j'explique la cause de ma gaîté, ne la partage à aucun degré. Toutefois, j'ai fait naître un doute dans son esprit,

et l'expression de ses traits doit ressembler à celle qui attrista le visage de Perrette après la chute de son pot de lait.

Ainsi préoccupé, mon guide ne songe plus à dormir, encore moins à causer; dix piastres sont pour lui une fortune. Nous demeurons silencieux devant le foyer, assis chacun à notre mode. Moi, les jambes tantôt croisées, tantôt repliées, tantôt tendues, je tisonne; lui, les jambes ramenées contre sa poitrine, le menton appuyé sur les genoux, gardera jusqu'à l'apparition du soleil, avec une immobilité d'échassier, cette position que je n'ai jamais pu supporter au-delà de trois minutes. Le jour paraît; José se lève, s'élance et pousse un cri de soulagement, de triomphe. La panthère gît sur le sable, à quelques pieds des arbres, qu'elle n'a pu atteindre; elle a été frappée près du cœur. Incontinent, l'heureux chasseur se met en devoir de dépouiller son gibier, répugnante besogne dont je lui abandonne tout le soin.

De même que la veille, des vautours, — leur présence sur tous les points du Mexique force sans cesse à parler d'eux, — passent ou s'élèvent dans le ciel. Viennent ensuite des hérons, des aigles, des perroquets. Sur la rive gauche du lac, que va bientôt chauffer le soleil, paraît un caïman. Il marche vers les arbres, décrit un demi-cercle et vient se poster à proximité de l'eau, prêt à s'y plonger. Un, deux, trois, puis dix, puis vingt, puis trente de ses pareils exécutent mathématiquement la même manœuvre; à la fin, je renonce à dénombrer la hideuse armée, dont l'haleine empeste l'air.

Quelques-uns des reptiles émergent près de la pirogue, l'odeur du gibier les attire. Ils ne sont pas seuls à convoiter cet appât; des vautours s'arrêtent dans leur vol, tournoient, s'abattent à grand bruit sur la plage et se tiennent d'abord à distance. Leur timidité est de courte durée; ils entourent bientôt le dépeceur, qui ne s'inquiète pas d'eux. Un caïman ne craint pas de s'aventurer parmi les noirs rapaces, qui secouent bruyamment leurs ailes, sans doute pour effrayer l'intrus. Peine perdue, il prend rang, ouvre sa mâchoire : quel convive!

José a terminé son travail, la peau est roulée, entourée de feuilles, déposée sous le toit de la cabane, et nous nous occupons de déjeuner. Les vautours, allongeant leurs cous nus, se pressent comme un essaim de mouches géantes; les voilà attablés. Le caïman avance à son tour, par saccades. On le menace, l'air siffle de nouveau sous les coups vibrans des larges ailes; il n'en tient compte, saisit la masse sanglante, l'entraîne en marchant d'abord à reculons. Les rapaces s'irritent, tourbillonnent autour de la proie fuyante; toutefois, ils ne font usage de leurs becs que pour arra-

cher des lambeaux de chair, aussitôt avalés. Aucune attaque directe contre le ravisseur; est-ce mansuétude, lâcheté, ou les voraces oiseaux savent-ils, par hasard, que leur rival est cuirassé? Il atteint l'eau, près de laquelle nombre de ses congénères l'attendent : proie, chasseur, envieux, tout disparaît dans un même plongeon.

Je cours à la pirogue, José m'arrête. Des duels vont peut-être s'engager au fond du lac, venir se terminer à la surface, et la vacillante embarcation, toujours prête à chavirer, tiendrait mal sa place au milieu de l'un de ces conflits. Je cède au conseil de mon guide, puis je regrette bientôt ma prudence; car, de quelque nature que soit le drame qui se passe dans ses profondeurs, l'eau reste calme. Grâce à sa transparence, j'aurais pu voir un spectacle rare, curieux, instructif. Je dois me contenter d'observer les vautours qui, un à un, reprennent leur vol. José assujettit sur ses épaules la peau qu'il m'a vendue, et souffle pour attirer mon attention. Je jette un dernier regard sur le paysage désolé qui s'étend devant moi, puis je prends les devans pour me mettre à l'abri des mouches et des moustiques qui, déjà, voltigent, bourdonnent autour de mon compagnon.

Il est plus de midi, l'air a repris sa lourdeur de la veille, et nous cheminons dans une demi-obscurité. Nous suivons un sentier et nous n'avons pas, pour l'heure, à nous préoccuper de notre route. Nous traversons un bas-fond que le Salado, lorsqu'il déborde, doit transformer en un marais. Des bouffées de chaleur, puant la fièvre, montent de la terre molle, humide, sur laquelle se dessinent nos pas. Tout à coup, je remarque l'empreinte de deux pieds chaussés de sandales, de deux pieds de femme, puis celle des larges pattes d'un fauve. Je m'arrête; José me rejoint et se débarrasse de son fardeau.

Nous voilà penchés vers le sol, suivant les traces encore nettes, et ce qui est arrivé nous apparaît clairement. L'Indienne allait traverser le bas-fond; elle s'est trouvée à l'improviste en face de la panthère, a rebroussé chemin, et la bête l'a suivie à distance, d'un pas mesuré. Affolée, la jeune femme a fui vers la droite, abandonnant le sentier. Bientôt plus de traces. Hélas! que nous apprendraient-elles au-delà de ce que nous avons deviné? La panthère, repue sans doute et, par conséquent, inoffensive, a brusquement cessé sa poursuite, tandis que la jeune Indienne, désorientée, continuait à fuir. L'infortunée, durant de longues heures, a décrit ces courbes fatidiques, ces inexplicables cercles, causes de tant de catastrophes, pour venir rouler, à bout de forces, près du lac qu'elle devait connaître, qui eût été le salut si elle l'eût aperçu, si les vautours eussent eu moins faim.

Nous avons repris notre marche; José tout à la joie d'avoir tué une panthère, surtout d'en avoir vendu la peau à bon prix; moi un peu triste. Au bout de deux heures, nous débouchons, éblouis, sur la rive gauche du fleuve des Papillons, du Papaloapam. La luxuriante végétation tropicale a repris insensiblement ses droits, et le beau cours d'eau, qui jouera un rôle important dans l'histoire future du Mexique, coule devant nous large, profond, puissant, majestueux, charriant, pour les conduire à la mer, mille débris arrachés aux forêts qu'il a traversées. Sur le point où nous l'abordons, il reflète avec leurs guirlandes de lianes, avec leurs nids de calandres, suspendus comme des fruits étranges à celles de leurs branches qui s'étendent au-dessus de l'eau, des cèdres centenaires peuplés de singes ou de perroquets, des acajous chargés de noix. A la vue des oiseaux au plumage d'or, d'azur, de pourpre, qui voltigent autour de moi, au bruit des modulations harmonieuses de leurs voix, mon esprit s'égaie un peu. Il me semble, en regardant palpiter l'aile des grands papillons, en entendant bourdonner des insectes étincelans ou de mignons colibris, en voyant partout s'étaler des corolles multicores, que la vie est une fête, un enivrement, et que des mois se sont écoulés depuis que j'ai quitté les rives sévères du Salado. Il me semble, en vérité, avoir fait une excursion dans une planète étrangère, et j'ai peine à me persuader qu'une marche de deux heures me conduirait, de l'Éden plein de lumière, de couleurs et d'harmonies dans lequel je suis, à la morne région des palmiers sombres, des eaux noires, des reptiles silencieux; en un mot dans ce milieu où je revois toujours la petite Indienne qui, étrange destinée, mourut avant que l'une des fleurs qu'elle avait cueillie sur sa route pour en parer sa chevelure eût eu le temps de se faner et de perdre son parfum.

LUCIEN BIART.

LES

IDÉES POLITIQUES

DE HERDER

I. R. Haym, *Herder nach seinem Leben und seinen Werken*. Berlin; Gärtner. — II. *Herder's sämmtliche Werke*, édités par Bernhard Suphan. Berlin; Weidmann. — III. Ch. Joret, *Herder et la Renaissance littéraire en Allemagne*. Paris, 1875.

Un savant contemporain a dit fort ingénieusement que la première condition de la mémoire, c'est l'oubli. S'il nous fallait conserver le souvenir de toutes les impressions, de tous les sentimens, de toutes les idées qui traversent notre esprit, il succomberait sous le poids, et dans cette masse énorme et confuse rien ne se distinguerait. Nous ne comprenons notre vie passée qu'en la voyant dans un prodigieux raccourci. L'histoire est soumise à une loi semblable. Comme la mémoire, elle évoque le passé, mais avec la même illusion d'optique mentale. Elle ne redonne pas non plus la sensation présente du temps qui s'est écoulé et de tout ce qui l'a rempli. A mesure que les faits s'éloignent dans le passé, ils se pressent, ils se resserrent, et du même coup la logique intime qui les relie apparaît. Les plus saillans dominent les autres, et le sens du tableau, qui presque toujours échappe aux contemporains, se dégage comme de lui-même. Cette perspective de l'histoire est surtout nécessaire pour les périodes de transition, où des courans divers s'entremêlent; où, sans être ouverte encore, la lutte se prépare entre les traditions et les idées nouvelles; où enfin les tendances les plus opposées s'ignorent et semblent s'unir en atten-

dant qu'elles se combattent. Ces périodes ne sont pas les moins intéressantes pour l'historien; il y trouve l'origine des grands mouvemens sociaux, politiques et religieux qui plus tard bouleversent et réorganisent les états.

A la fin du XVIII[e] siècle, l'Allemagne se trouvait à un de ces momens qui précèdent les grandes crises : on en peut juger non par la vie politique, que les circonstances paralysaient presque partout, mais par le caractère de la littérature, où se manifestaient les forces vives de la nation. Le travail obscur qui s'accomplissait en elle s'éclaire à la lumière des grands événemens qui ont changé depuis la face de l'Europe; mais, de leur côté, ces événemens demandent, pour être bien compris, une étude approfondie de cette époque. Veut-on se rendre un compte exact de l'évolution de l'Allemagne dans notre siècle, il faut savoir de quelles idées, de quels sentimens vivaient les Allemands de la génération de Goethe et de Herder, comment ils concevaient leur patrie et son rôle dans l'humanité. Là est l'intérêt historique de la biographie de Herder que M. Haym vient d'achever. Auteur de travaux estimés sur Guillaume de Humboldt, sur l'école romantique, sur Hegel et son temps, M. Haym possède à fond l'histoire littéraire de cette période en Allemagne. Sa biographie de Herder est une œuvre définitive, complète, on serait tenté d'ajouter : trop complète. « Les arbres empêchent de voir la forêt, » dit un proverbe allemand. La forêt de M. Haym est terriblement touffue. Reconnaissons, pour être juste, qu'il y fait clair cependant et que des sentiers y sont tracés. L'auteur suit l'ordre chronologique, naturellement indiqué pour une biographie, et l'histoire des grands ouvrages de Herder s'y mêle sans confusion aux plus petits détails de sa vie intime. Nous ne suivrons pas M. Haym partout où Herder l'entraîne. Philosophie, esthétique, histoire, théologie, critique littéraire, Herder a touché à tout, il a écrit sur tout. Il a semé en Allemagne nombre d'idées nouvelles, ou du moins éveillé nombre de tendances latentes; il a été, selon la très heureuse expression de Gervinus, un véritable ferment pour son temps. Nous nous attacherons seulement à ses idées politiques, souvent vagues, parfois contradictoires en apparence, et pourtant destinées à une fortune singulière, qu'il était lui-même loin de prévoir. Nous trouverons en lui un cosmopolite pénétré des idées humanitaires du XVIII[e] siècle, et un patriote qui se réclame déjà du principe des nationalités, si gros de discussions et de guerres pour notre temps. Herder se trouve ainsi au point de jonction des deux siècles. Il appartient au XVIII[e] par son éducation et par les principes qu'il professe : mais ceux qui ont lutté au XIX[e] pour la patrie allemande doivent reconnaître en lui un précurseur; son œuvre conspirait d'avance avec eux.

I.

Herder était né en 1744 à Mohrungen, dans cette province de la Prusse orientale qui, vingt ans auparavant, avait déjà donné Kant à l'Allemagne. Son père était maître d'école, et cumulait ces fonctions avec celles de chantre et de sonneur de cloches; il élevait à grand'peine cinq enfans, dont Herder était le troisième. Éducation sévère, et d'une piété exacte et rigide. Tous les jours on lisait la Bible en famille et l'on chantait des psaumes. Lorsque Herder quitta la maison paternelle, il savait depuis longtemps par cœur tout le livre des Cantiques. Il désirait entrer dans la carrière ecclésiastique. Le pasteur de Mohrungen, bel esprit et poète à ses heures, ne l'y encourageait pas trop. Il consentit cependant à prendre Herder chez lui pour lui faire copier ses œuvres manuscrites : la belle écriture du jeune homme l'avait séduit. Pour comble de malheur, la sœur aînée du pasteur se mit à traiter Herder en *famulus* à tout faire. Elle l'envoyait au marché, le chargeait de la besogne du ménage et le malmenait comme un mauvais domestique. Ces quelques années furent extrêmement pénibles; le caractère de Herder s'aigrit, devint ombrageux et irritable, et il lui resta de ces humiliations un fonds d'amertume qui ne disparut jamais. Heureusement la bibliothèque du pasteur était très riche. Herder s'y consolait par des orgies de lecture. Auteurs grecs, latins, allemands, français, il dévora tout, s'assimila tout avec une merveilleuse facilité.

A la fin de la guerre de Sept ans, comme les troupes russes quittaient le territoire prussien, un détachement s'arrêta quelque temps à Mohrungen. Un médecin militaire s'intéressa à ce jeune homme, si savant déjà et si avide de savoir. Il lui offrit de l'emmener à Kœnigsberg étudier la médecine. Herder était sauvé. Toutefois, à la première séance de dissection, il s'évanouit, et, renonçant aussitôt à des études vers lesquelles son goût ne l'avait pas porté, il revint à ses premiers projets et étudia la théologie. Plusieurs personnes considérables, entre autres Kant, dont il suivait les cours, s'occupèrent de lui. Son ardeur et son érudition, qui contrastait avec son extrême jeunesse, appelaient l'attention. Herder était, selon l'expression allemande, un génie essentiellement réceptif. Son originalité consiste pour une bonne part dans une vivacité d'imagination incroyable qui le fait s'éprendre des objets les plus divers. La Bible, la poésie de l'Orient, l'origine du langage, les principes des beaux-arts, la philosophie de l'histoire, les légendes populaires l'attirent et le retiennent tour à tour. Il apprend les langues pour lire les chefs-d'œuvre de tous les temps dans le texte original et pour

goûter ce qui ne se traduit pas, la couleur et la sonorité des vers. Sans doute, il a ses préférences. A ses yeux comme aux yeux de Goethe et de Schiller, l'art le plus parfait, c'est l'art grec. Mais en même temps qu'il vante l'idéal classique, il exalte le moyen âge et prépare la levée de boucliers des romantiques. Il entre dans l'esprit de la poésie biblique comme personne ne l'avait fait avant lui en Allemagne; il s'enthousiasme pour les chants de guerre des vieux pirates scandinaves et normands. Une autre fois, ce sont des chansons d'amour des Finnois et des Lapons qu'il traduit dans leur simplicité et leur fraîcheur, et qu'il envoie à sa fiancée; plus tard, il publiera les légendes des indigènes de la mer du Sud. Sa dernière œuvre sera une traduction du Romancero du Cid. L'Allemagne savante et littéraire dut à Herder beaucoup de ce désintéressement intellectuel que nous admirions autrefois chez elle et qui a été sans doute une des origines de sa grandeur. C'était un effort sincère pour pénétrer et pour sentir les œuvres des peuples étrangers sans qu'il s'y mêlât encore aucune arrière-pensée intéressée, aucun élément de mauvaise foi.

Au sortir de l'Université, Herder fut appelé comme prédicateur et professeur près la cathédrale de Riga, quoiqu'il eût à peine vingt ans. Riga avait conservé dans ses traits essentiels la constitution des villes hanséatiques. C'était une république aristocratique se gouvernant et s'administrant elle-même, fière et jalouse de ses libertés. Herder l'appelait « une Genève florissant à l'ombre du drapeau russe.» Nulle part, ni près du comte de Buckebourg, ni plus tard à Weimar, Herder ne devait retrouver l'indépendance qu'il connut dans cette grande cité presque libre. Cet esprit municipal très vif n'excluait pas, d'ailleurs, chez les habitans de Riga, un attachement dévoué à la Russie, à qui la ville devait de jouir d'une situation privilégiée. Justement, quelques mois avant l'arrivée de Herder, la tsarine Catherine avait fait à Riga une visite solennelle et y avait reçu un accueil enthousiaste. L'émotion n'était pas encore tout à fait calmée lorsque Herder vint prendre possession de son poste. Prompt, comme tous les hommes d'imagination, à entrer dans les sentimens de son entourage, Herder fut bientôt un des plus zélés parmi les bourgeois de Riga. Il exprima pour eux, dans un très beau langage, leur dévoûment aux vieilles institutions de la cité et leur loyalisme reconnaissant envers la grande tsarine leur souveraine. Chargé de prononcer un discours à l'inauguration d'un nouveau palais de justice, il prend le ton d'un fidèle sujet de l'impératrice Catherine, qu'il appelle « arbitre de l'Europe, déesse de la paix, ministre de la philosophie sur le trône ; » il lui prédit qu'elle donnera son nom au siècle, comme Pierre le Grand. Aussi, estimé et aimé des patriciens de Riga, apprécié par le gouvernement

russe, Herder aurait pu, s'il l'eût voulu, s'établir définitivement à Riga et y parvenir à une haute situation. Il n'y resta que cinq ans. Son inquiétude naturelle ne lui permettait pas de suivre une carrière si simple, si unie et qui n'offrait guère à son imagination de chances d'imprévu ; un instinct secret, mais puissant, le rappelait vers l'Allemagne, où son nom était déjà célèbre. Il voulut voyager d'abord et vint par mer de Riga à Nantes. Rien n'est plus extraordinaire que son journal pendant cette traversée. Mille projets plus hardis, plus chimériques, plus bizarres les uns que les autres se croisent dans son esprit. Il se reproche sévèrement d'écrire et de parler trop au lieu d'agir. Dorénavant il se dévouera, sans phrases, au progrès de l'humanité. Mais en même temps l'intempérance de son érudition déborde. Luther, Locke, Shaftesbury, Rousseau, Montesquieu, lui apparaissent tour à tour comme des modèles qu'il doit imiter et dont il lui est réservé peut-être d'achever l'œuvre. L'auteur de l'*Émile* a surtout enflammé son esprit. Il ne voit rien de plus sublime que la pédagogie. Lui-même sera le grand éducateur de l'empire de Russie : il va transformer Riga et la Livonie, l'Ukraine deviendra une nouvelle Grèce !

Après un séjour en France, dont Herder ne semble pas avoir tiré grand profit, et un long voyage en Allemagne, il s'arrête à Strasbourg pour y faire soigner une fistule lacrymale dont il souffrait depuis son enfance. Goethe était alors étudiant à Strasbourg. Il rencontra Herder, se lia avec lui, et tous deux passèrent de longues journées ensemble. Herder avait cinq ans de plus que Goethe, différence considérable entre jeunes gens ; il jouissait du prestige d'une réputation déjà faite. Il était le maître et Goethe le disciple : disciple d'une espèce rare, impénétrable à toute influence qui n'eût pas agi dans le sens de sa propre originalité : « Goethe se développe, disait un contemporain, en vertu d'une loi de la nature, comme les arbres poussent. » Quel contraste entre les deux esprits ! Herder mobile, inquiet, enthousiaste, enclin à se plaindre et pourtant agressif ; Goethe dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, en pleine possession de soi, jamais troublé par sa sensibilité tout intellectuelle. Herder ne fut pas avare de sa science, et Goethe en profita largement. Il apprit à bien connaître Rousseau, à admirer Shakspeare, à comprendre la poésie populaire et à goûter l'art chrétien du moyen âge.

Quelques années plus tard, Goethe, devenu l'ami et le conseiller écouté du duc de Saxe-Weimar, lui suggéra d'appeler Herder et de lui confier les fonctions d'administrateur ecclésiastique et de prédicateur de la cour. Herder consentit et se fixa à Weimar. Non qu'il y fût très content de son sort. Sa tendance à l'hypocondrie augmentait avec l'âge, et son amour-propre devenait de plus en plus

irritable. Wieland, établi avant lui à Weimar, l'avait accueilli avec une joie extrême. Wieland admirait fort son talent et se réjouissait de l'avoir pour collaborateur au *Mercure allemand*. Herder accepta ces hommages avec le sentiment superbe de sa supériorité, mais sans honorer de la moindre attention les œuvres nouvelles que lui soumettait son admirateur. Le pauvre Wieland en fut mortifié, et Herder finit par perdre une amitié précieuse. En outre, il était mal satisfait de la générosité du prince. Il aurait voulu assurer le sort de ses nombreux enfans; il se plaignait amèrement de tout le temps que lui prenait une besogne ingrate et souvent inutile. Même avec Goethe, ses relations n'étaient pas toujours des meilleures. La cour de Weimar était fort élégante et même assez dissipée. Le temps s'y passait en fêtes et en divertissemens. Herder accusait Goethe d'entretenir cet esprit, d'éloigner le duc de toute idée de piété et d'une vie modeste et régulière. Le reproche était mal fondé, et Herder lui-même, dans ses bons momens, l'avouait. De là des refroidissemens, puis des réconciliations, puis de nouvelles brouilles, dont Goethe à la fin se lassa. Quand le grand poète eut trouvé dans Schiller le véritable compagnon qu'il lui fallait, Herder se sentit délaissé. Il se consolait de son mieux par le travail. Les atteintes de l'âge affaiblirent son talent, mais ne diminuèrent pas sa fécondité. Son style demeura brillant, fleuri, riche d'images et même plus orné que précis. La métaphore y nuit souvent à la pensée, et pour vouloir être frappante, l'expression perd de sa justesse : « Chacun, a dit George Eliot, porte avec soi son auditoire ordinaire, et involontairement pense et parle pour lui. » Herder avait l'habitude de la chaire, et il s'efforce de persuader plutôt que de convaincre. Les images souvent tiennent lieu d'argumens dans ses écrits. Aussi bien n'a-t-il pas pu saisir le puissant effort de pensée qui a produit l'œuvre de Kant. Il a essayé de réfuter *la Critique de la raison pure*, et il a prouvé seulement qu'il ne l'avait pas comprise. Il ne put même avoir le dessus dans une malheureuse querelle avec Nicolaï. Par là s'explique le vague que l'on remarque dans ses meilleurs ouvrages, et jusque dans les *Idées sur la philosophie de l'histoire*, si pleines de vues nouvelles dans le détail, si faibles de construction dans l'ensemble. On ne s'étonnera donc point que ses idées politiques manquent souvent aussi de précision.

Quoique né dans les états du grand Frédéric, Herder ne semble pas s'être particulièrement attaché à la Prusse. L'ardeur patriotique que les victoires de Frédéric II avaient excitée subsista sous la forme d'orgueil militaire dans l'armée, mais se communiqua peu à la classe moyenne. Herder, en tout cas, quitta avec joie le territoire prussien. Comme Gottsched, qui jadis s'était réfugié à Leipsig, parce que sa haute taille aurait certainement tenté les recruteurs

du roi-sergent, Herder craignait d'avoir maille à partir avec les autorités militaires. Son inquiétude redoubla lorsqu'on exigea de lui le serment de se présenter à toute réquisition. Il ne respira que quand il vit la frontière derrière lui. Il eût volontiers, dit un contemporain, baisé la terre dans un transport de joie, en se sentant sauvé et libre. En vain, son ami Hamann lui demande, dans ses lettres, un peu de patriotisme prussien; Herder reste sourd à ses exhortations. S'il eût éprouvé ce sentiment, ce n'est pas la Prusse, selon toute apparence, c'est plutôt l'Allemagne qui en aurait été l'objet. Mais cette indifférence repose sur des convictions raisonnées et qui ne sont pas particulières à Herder. Le patriotisme était rejeté en général par la philosophie du temps, cosmopolite et humanitaire, et les gens de lettres surtout, en Allemagne, tenaient à honneur de s'en dégager. Aucun n'a mieux exposé cet état d'esprit que Herder, dans un discours prononcé à Riga, en 1764, sur ce sujet : « Avons-nous encore un public et une patrie comme les anciens? » Herder revint à ce discours trente ans plus tard, pour le développer, mais sans en changer les idées essentielles.

La cité antique, dit Herder, et la société moderne sont choses bien différentes. Dans l'antiquité, la prospérité et la grandeur de la patrie étaient le but suprême de l'activité des citoyens libres. Point d'intérêt supérieur à celui-là. Religion, morale, traditions, tout est étroitement attaché à la cité, tout vient d'elle; tout périt si elle succombe. Par suite, le patriotisme est le premier et le plus impérieux des devoirs, devant lequel les autres s'effacent, ou, pour mieux dire, sous lequel ils se rangent. D'une certaine manière, toutes les vertus se confondent dans l'amour de la patrie. Mais l'Europe, l'Europe chrétienne, ne ressemble plus aux petites ni même aux grandes républiques de l'antiquité. Le progrès des siècles et surtout le christianisme ont élevé les modernes à une conception plus haute, à l'idée suprême de l'humanité. Dès lors, le patriotisme exclusif des anciens n'a plus de raison d'être, et, loin de regarder l'étranger comme l'ennemi, il faut voir et aimer tous les peuples en l'humanité, qui seule est notre vraie patrie. « Nous avons, dit Herder, de plus nobles héros qu'Achille, et un patriotisme plus élevé qu'Horatius Coclès. » Pour Herder comme pour les positivistes de notre siècle, l'humanité est un idéal politique et social. Il y a sans doute cette différence très importante que Herder sous-entend toujours l'humanité chrétienne; mais c'est la même ferveur, la même foi, le même enthousiasme. Le triomphe de la civilisation sera de supprimer les barrières entre les peuples : chacun ne verra plus sa patrie que dans l'humanité.

A peu près à la même époque, Goethe exprimait des idées toutes semblables dans les *Annonces savantes* de Francfort. « Le patriotisme

à la façon des Romains, disait-il, que Dieu nous en préserve! » Il goûtait fort peu les poésies soi-disant patriotiques où Klopstock célébrait les défaites des légions et la victoire d'Arminius. Cet enthousiasme archéologique lui paraissait assez ridicule. Il trouvait inutile de remuer ces cendres éteintes depuis tant de siècles et de s'échauffer à froid pour une patrie en l'air. Et, d'ailleurs, à quoi bon ces efforts pour réveiller des sentimens qui ne sont pas, qui ne peuvent pas être les nôtres? Le patriotisme se comprenait à certaines époques, dans des circonstances politiques déterminées; ces conditions n'existent plus aujourd'hui, et nous n'avons aucun intérêt à les voir reparaître. Goethe demeura toute sa vie dans cette disposition d'esprit; même les événemens de 1806 et de 1813 n'eurent pas le pouvoir de l'en faire changer. Beaucoup de ses compatriotes ne le lui pardonnèrent pas. Ils prenaient pour du dédain et de l'indifférence à l'égard de l'Allemagne ce qui n'était, en effet, qu'un attachement fidèle aux convictions de sa jeunesse. Mais Schiller, l'écrivain favori des patriotes allemands, le poète de la liberté, Schiller ne tenait pas un autre langage. Il écrivait en 1789 à son ami Koerner : « Nous autres modernes, nous avons par devers nous un intérêt que les Grecs et les Romains n'ont pas connu, et qui laisse loin derrière lui l'intérêt patriotique. Celui-ci n'a d'importance que pour les nations qui ne sont pas encore mûres, pour la jeunesse du monde. C'est un bien pauvre idéal que d'écrire pour une seule nation... Un esprit philosophe ne peut s'intéresser particulièrement à une nation que si elle lui apparaît comme la condition du progrès de l'humanité entière. » Telle fut, par exemple, la France pendant les premiers temps de la révolution. Marchant à l'avant-garde de l'humanité, elle devenait par là même la véritable patrie de tous les esprits éclairés, qu'ils fussent nés d'un côté du Rhin ou de l'autre. En 1804, Fichte distinguait encore les « fils de la terre » pour qui la patrie consiste dans les champs, les fleuves et les bois, et les esprits libres, « parens du soleil, » qui vont vers la lumière et dont la véritable patrie est l'état qui réalise le mieux l'idéal du philosophe. Bien longtemps auparavant, Lessing avait écrit qu'il ne se doutait pas de ce que le patriotisme pouvait être ; tout au plus se le représentait-il comme une « faiblesse héroïque, » — sans doute une sorte de sentiment de tragédie.

D'où vient que les esprits les plus divers s'accordent ainsi à rejeter le patriotisme dans l'antiquité classique, et ne veulent en entendre parler que pour les héros de Plutarque et de Tite-Live? L'état politique de l'Allemagne au XVIIIe siècle rend compte du fait dans une certaine mesure. Le saint-empire romain germanique n'existait plus guère que de nom ; à vrai dire, il n'y avait pas d'Allemagne, mais seulement des états allemands, de toute grandeur,

de toute forme, de tout esprit. Loin de chercher à s'unir, ils ne craignaient rien tant qu'une solidarité qui eût compromis leur indépendance. On comprenait encore le patriotisme prussien ou le patriotisme autrichien, fait surtout d'orgueil militaire, mais non le patriotisme allemand, qui, pour trouver un objet, devait remonter avec Klopstock à Henri l'Oiseleur ou à Arminius. Cette explication n'est pas cependant suffisante. L'histoire nous montre d'autres pays où le regret au moins de l'unité nationale perdue a survécu pendant des siècles au morcellement politique; où, même dans les conditions les plus défavorables, l'amour ardent de la patrie, joint à la haine de l'étranger, n'a jamais complètement disparu. Il y a toujours eu des patriotes en Italie, même lorsqu'il n'y avait pas de patrie. En Allemagne, au contraire, l'indifférence des gens de lettres et des penseurs pour les intérêts généraux de la nation ne provenait pas de la lassitude ou de l'oubli. Elle était consciente, voulue; on s'en faisait gloire au besoin. La philosophie du temps enseignait que la patrie s'efface devant l'humanité. Porter à son pays un amour exclusif, — et nécessairement aveugle; regarder les autres nations comme étrangères et souvent comme ennemies, prendre enfin en face d'elles une attitude défensive, voisine de l'hostilité, tout cela eût paru un arrêt dans la marche de la civilisation et un recul vers la barbarie. Ces idées humanitaires jouissaient d'un crédit universel. Elles semblaient si bien établies qu'on ne les discutait même plus; on se contentait de les exposer ou d'y faire allusion en passant, comme à un principe qui va de soi.

Au reste, Herder ne condamnait pas absolument toute sorte de patriotisme. Il se flatte, non sans raison, d'être lui-même un patriote à sa manière. Dans l'amour universel qu'un homme éclairé ressent pour l'humanité, s'il réserve un sentiment plus tendre à son pays natal, rien n'est plus légitime ni plus innocent. Il suffit qu'il le contienne dans les limites que la raison lui assigne. La langue qu'il parle, la maison où il a grandi, la famille qui l'a élevé, les traditions qui lui sont communes avec ses concitoyens, ne vont point sans des sentimens naturels d'affection. Il serait trop dur d'y fermer son cœur. Mais cette affection ne fera jamais oublier ce que l'on doit à l'humanité. En un mot, Herder comprend fort bien une espèce de patriotisme sentimental, qui, à vrai dire, peut plutôt s'attacher à une maison ou à une ville qu'à une grande nation. Un patriotisme plus déterminé lui est suspect, comme menant droit au chauvinisme, qu'il juge à la fois ridicule et odieux. C'est une sottise qui peut mener à des crimes. « Entre tous les glorieux, dit-il, le glorieux de sa nationalité me paraît un sot accompli, tout comme le glorieux de sa naissance ou de sa richesse. Qu'est-ce qu'une nation ? Un grand jardin sans culture, plein de bonnes et de mauvaises

herbes. Qui voudrait prendre en bloc la défense de cette multitude où les vices et les sottises se mêlent aux mérites et aux vertus? Quel don Quichotte irait rompre des lances pour cette Dulcinée contre les autres nations? » Herder craint surtout l'esprit belliqueux, les revendications et les conquêtes auxquels entraîne presque toujours un patriotisme ardent. Une guerre internationale est à ses yeux une guerre civile, une lutte fratricide : elle ne lui inspire qu'horreur et dégoût. Il se représente l'humanité comme une grande famille, et, sans plus ample informé, il admet qu'il y a place pour tous au foyer commun. C'est qu'au fond, comme les autres philosophes ses contemporains, Herder est optimiste dans sa conception de l'univers. Malgré les horreurs de la guerre de Sept ans, — dont il n'avait guère pu être témoin, — il croit encore aux harmonies providentielles de la nature. Voltaire seul avait jeté, avec *Candide*, une note discordante. Le sentiment général était d'avis, avec Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, que les maux de la société, la guerre comme les autres, proviennent surtout du fait de l'homme, de ses erreurs et de ses vices. Il ne tiendrait presque qu'à lui de s'en délivrer, en se corrigeant. « Tout est bien, sortant des mains de la nature; tout dégénère entre les mains de l'homme. » Cette maxime célèbre de l'*Émile* exprime à merveille l'optimisme propre à la seconde moitié du XVIIIe siècle. La paix régnerait dans l'univers, si seulement les hommes savaient être sages et vertueux. Herder, qui avait été un des plus fervens disciples de Rousseau, affirme que les mots de guerre et de patrie jurent d'être accouplés. « Des patries engagées contre des patries dans une lutte sanglante, écrivait-il encore en 1794, c'est le pire barbarisme des langues humaines. » Il ne veut admettre que les luttes pacifiques dans les arts de la paix, que la rivalité féconde des peuples pour le progrès et la civilisation. Kant, de son côté, montrait dans la paix universelle le but lointain, mais non inaccessible, vers lequel marche l'humanité. L'idée de Leibniz, — une idée chrétienne, — persiste à travers les leçons de Rousseau : l'harmonie est le vrai fond des choses, la justice et le bien sont les forces qui, en fin de compte, dirigent l'univers. C'est seulement au commencement de notre siècle que Malthus publiera son livre de *la Population*. Darwin y prendra, de son propre aveu, l'idée mère de sa philosophie naturelle, l'idée de la sélection naturelle et de la concurrence vitale. Peu à peu, l'idée d'une lutte universelle, impitoyable, pour l'existence, deviendra aussi familière, aussi naturelle que l'était auparavant l'idée de l'harmonie. Hegel, d'ailleurs, y a préparé les esprits. Les faits politiques, sociaux, économiques, semblent confirmer la loi, et chaque nation se persuade qu'il faut combattre pour vivre et manger pour ne pas être mangé. Le patriotisme des anciens, que

Herder, Schiller, Goethe et tous les grands esprits de leur génération croyaient mort, reprend, en Allemagne même, les allures d'un fanatisme farouche, et apparaît inséparable de l'idée de guerre. Qui se souvient que ces idées et ces sentimens auraient paru révoltans et barbares il y a à peine un siècle? Aujourd'hui, l'optimisme humanitaire de Herder fait sourire. Une sorte de pessimisme naturaliste règne incontesté à son tour. N'aura-t-il pas un jour le même sort? La loi du rythme s'applique aussi bien aux grands courans d'idées qu'aux mouvemens de la matière, et, comme nos devanciers, nous ne voyons sans doute qu'un aspect de l'infinie complexité des choses.

II.

Par une sorte d'ironie de l'histoire, Herder, qui faisait profession d'être cosmopolite, devait contribuer efficacement au réveil du sentiment national en Allemagne. Sans qu'il s'en rendît compte peut-être, sa critique littéraire tendait à cette fin. Originale et hardie pour le temps, elle rompait avec les traditions et annonçait un esprit nouveau. La critique de ses prédécesseurs était avant tout abstraite et raisonneuse; pour juger des œuvres, elle les rapportait à des types immuables, modèles incontestés dans chaque genre. Elle se plaçait, pour ainsi dire, au-dessus du temps. Lessing lui-même, ce grand rénovateur de la littérature allemande au XVIIIe siècle, esprit ouvert s'il en fut, était, comme ses contemporains, peu doué de sens historique. Lorsqu'il veut mettre en lumière les défauts des tragiques français, il les compare bien aux écrivains grecs et à Shakspeare; mais il suppose toujours qu'il existe un type idéal de la tragédie ou du drame, et il montre à quelle distance Corneille et Voltaire en sont restés. Cette critique discute, argumente, démontre. Elle instruit le procès d'un auteur, prononce un réquisitoire ou un plaidoyer, selon le cas, et la sentence suit. Ce n'est plus, sans doute, le procédé du professeur Gottsched, qui réduisait bonnement l'art à un certain nombre de recettes, et qui corrigeait les œuvres littéraires comme des thèmes d'écoliers. C'est encore une critique autoritaire, préoccupée de traiter chacun selon ses mérites. Elle tire les œuvres à soi au lieu d'aller à elles.

Juger et classer, voilà en deux mots le but que se proposait la critique littéraire en Allemagne jusqu'à Herder. Comprendre et sentir, voilà la tâche nouvelle qu'il lui assigne, dès ses débuts, dès l'âge de vingt ans. « Toute saine critique, écrit-il, admet que pour comprendre un morceau littéraire et pour le faire comprendre à d'autres, il faut se placer dans l'esprit de l'auteur, de son public

et de son temps. » Par exemple, si vous voulez pénétrer le sens de l'Ancien-Testament, ne le lisez point avec les préjugés et avec les scrupules théologiques de notre époque, n'essayez point d'en expliquer les miracles par la physique ou par l'allégorie. Quelle absurdité que de commenter et de torturer, comme un texte juridique, cette poésie naïve et spontanée! Il faut lire la Bible comme elle a été écrite, dans la langue où elle a été écrite, en s'inspirant du génie du peuple qui parlait cette langue; il faut étudier les mœurs et la littérature des peuples de la même famille qui existent encore. « Faites-vous berger avec les bergers, agriculteur avec un peuple agricole, Oriental avec les anciens peuples de l'Orient, si vous voulez goûter ces livres dans l'esprit même qui les a inspirés. » Herder a admirablement compris que la critique est à la fois œuvre d'intelligence et de sympathie. Ce fut une heureuse réaction contre l'esprit dogmatique du siècle, trop porté à juger de tout par des principes abstraits, au nom de la raison souveraine, sans tenir compte des circonstances particulières qui font la réalité. D'ailleurs, Herder ne croyait pas se séparer absolument de ses contemporains. Comme Lessing, qu'il admirait fort, comme Mendelssohn, comme les autres critiques allemands, il a toujours à la bouche le grand nom de l'humanité. Mais voici qui lui est propre : par humanité, il n'entend pas une abstraction, une généralité vague, un nombre indéfini d'êtres tous semblables entre eux, sauf l'âge et le costume. Il ne goûte pas les Orientaux des romans de Wieland ou de Voltaire, qui ne sont que des Français ou des Allemands déguisés. L'humanité est à ses yeux une grande famille, dont les nations sont les membres, chacune ayant son caractère, son tempérament, son originalité. La critique suppose donc avant tout l'étude attentive des civilisations disparues, des caractères divers des périodes historiques et de la physionomie propre de chaque peuple.

Herder applique ces idées nouvelles à la critique de la littérature allemande, qui est l'objet tout particulier de sa sollicitude. Autant il se montre indifférent aux intérêts matériels ou politiques de l'Allemagne, autant il prend souci de sa grandeur littéraire. Déjà dans les *Fragmens sur la littérature contemporaine*, qu'il écrivit à Riga et qui fondèrent sa réputation, il veut déterminer à quel point en est arrivée la littérature allemande, juger son passé, éclairer son avenir, lui épargner les faux pas et les erreurs. Une idée générale relie ces fragmens décousus en apparence : c'est qu'il est grand temps que l'Allemagne reprenne conscience de son originalité. Aussi Herder ne conseille-t-il pas, comme le fera encore Frédéric II, que l'on traduise les chefs-d'œuvre des autres nations pour se les assimiler. Une œuvre même médiocre, mais sortie spontanément du génie de l'Allemagne, vaudra mieux que la meilleure traduction

d'un excellent ouvrage étranger. A plus forte raison, Herder condamne la fureur d'imitation qui avait si longtemps régné en Allemagne. Les uns s'attachaient à des modèles français, d'autres à De Foë ou à Richardson, d'autres enfin à la poésie grecque ou orientale. Tout cela est artificiel, sans chaleur, sans âme, mort avant d'avoir vécu. Quoi de plus désolant qu'une imitation allemande de *la Henriade?* « Quand le public allemand, s'écrie Herder, cessera-t-il d'être ce monstre à trois têtes de l'Apocalypse, à la fois grec, français et anglais? Quand prendrons-nous la place qui revient à notre peuple? Il n'y a qu'un coup de sonde à donner dans le sol allemand, et la poésie nationale en jaillira. » Déjà les *Chants de guerre d'un grenadier prussien*, de Gleim, ont ravi Herder. Gleim avait célébré en quelques odes, fort médiocres du reste, les victoires de Frédéric II dans la guerre de Sept ans. Herder avait trop de goût pour ne pas estimer Gleim à sa juste valeur. Mais c'est un premier essai qu'il veut encourager. Le patriote se substitue ici au critique, et son indulgence prend le ton de l'enthousiasme. Il avoue sans détour sa partialité pour un écrivain allemand qui n'imite pas. Évidemment il continue l'œuvre de Lessing. Il veut déblayer le terrain, il veut le débarrasser de toute la végétation parasite qui l'encombre et empêche le bon grain de lever. Il juge malheureuse l'idée de fonder de toutes pièces un théâtre allemand sur le modèle de notre théâtre classique; car ce qui convient à des Français ne convient précisément pas à des Allemands. Si l'Allemagne doit avoir un théâtre, elle le produira d'elle-même. Et, comme Lessing, Herder estime que Gottsched a fait plus de mal que de bien à la littérature allemande.

Si Herder s'était borné, comme tant d'autres, à protester contre l'imitation servile des modèles français ou anglais, s'il avait pris simplement la défense du génie national méconnu par les Allemands eux-mêmes, sa critique n'aurait rien eu de bien original. Elle a été féconde, au contraire, parce que Herder ne s'en est pas tenu là. Il est remonté jusqu'au principe de toute poésie, il l'a étudiée dans son origine et dans son essence. Il a tiré des conséquences inattendues de la grande maxime de Rousseau, qui avait été accueillie en Allemagne avec tant de faveur. « Revenons à la nature, source de toute bonté et de toute vérité. » S'il en est ainsi, et si chaque peuple a comme les individus un caractère qui lui est propre, tout ce qui sortira spontanément de son génie, tout ce qui en sera la floraison naturelle ne saurait manquer d'être bon; tout ce qui provient de l'imitation réfléchie n'échappe pas à la médiocrité, et, à vrai dire, ne compte pas. Faute de comprendre cette vérité si simple, la littérature allemande restera une collection de pastiches plus ou moins ingénieux, qui, n'étant point sortis des entrailles de la nation, ne

seront pas adoptés par elle, et périront avec la mode qui les aura fait naître. Herder aurait volontiers résumé sa pensée en ces termes : « La littérature allemande sera nationale, ou elle ne sera pas. » Et, par un retour inévitable sur le passé, Herder se demande quelles causes ont entravé le libre épanouissement du génie germanique. Il en arrive insensiblement à déplorer les funestes effets de la renaissance en Allemagne. « Depuis ce temps-là, dit-il, nous avons tout reçu de la main des Latins, mais aussi ils nous ont pris tout ce que nous avions. » Selon lui, l'Allemagne a perdu au change. Il eût mieux valu pour elle, au risque de marcher plus lentement, suivre la voie que son propre génie lui aurait tracée. Elle aurait échappé ainsi aux influences extérieures, à l'influence française surtout, qui pendant plus d'un siècle l'a arrachée à elle-même, et qui avait fait des Allemands des étrangers dans leur propre pays. On n'aurait pas vu les classes supérieures, divisées sur tout le reste, s'accorder à mépriser les mœurs et les traditions nationales. On n'aurait pas vu un héros allemand comme Frédéric II ne savoir et ne vouloir parler que le français. « Le dommage le plus grave que puisse subir une nation, c'est, dit Herder, qu'on lui enlève le caractère propre de son esprit et de sa langue... Réfléchis à cela, et tu verras les pertes irréparables que l'Allemagne a subies. Plût au ciel que l'Allemagne, à la fin du moyen âge, eût été une île comme la Grande-Bretagne ! » Son isolement aurait été une sauvegarde de son originalité. Le mal a été d'autant plus grave qu'il y a une différence profonde, une opposition tranchée entre le génie latin et le génie germanique. Dès lors, l'influence de l'esprit français ne pouvait être bienfaisante, douce, ou du moins inoffensive. Elle devait être, et elle a été, en effet, une violence cruelle faite à l'esprit allemand. Il a fallu qu'il se mît à la gêne et qu'il se torturât pour s'accommoder au goût du maître qu'il avait accepté ; et il s'y est efforcé avec la docilité et la persévérance qui sont des traits distinctifs de sa nature. Trop longtemps il en a souffert. Il est temps qu'il reprenne possession de soi. « Ce qui est passé est passé, dit Herder, n'en parlons plus ; mais, à l'avenir, suivons notre route et tirons de notre propre fonds ce qui pourra s'en tirer. Que l'on dise du bien ou du mal de notre nation, de notre littérature, de notre langue, elles sont à nous, elles sont nous-mêmes, et cela suffit. » Si l'on ne savait que Herder est un philosophe cosmopolite, ne croirait-on pas entendre un patriote singulièrement jaloux de l'indépendance et de la grandeur de son pays ?

Même conclusion inattendue aux travaux de Herder sur le langage. Son maître Hamann, le bizarre auteur des *Croisades d'un philologue*, avait appelé de bonne heure son attention sur cet ordre de questions qui intéressent à la fois le philosophe et le littérateur.

Plus tard, l'académie de Berlin devait couronner un mémoire de Herder sur ce sujet : « Quelle est l'origine du langage? » Les langues, selon Herder, ne sont pas des produits de la convention ou de l'art humain. Une langue est un tout organique qui vit, qui se développe et qui meurt comme un être vivant; la langue d'un peuple, c'est, pour ainsi dire, l'âme même de ce peuple devenue visible et tangible. Son caractère, son tempérament, sa façon de penser et de sentir, son originalité, s'y expriment au vif. Posséder une langue, c'est vraiment posséder du même coup l'esprit de toute une race. Et lorsqu'une nation est déjà vieille de plusieurs siècles, lorsqu'elle a, comme la France, l'Allemagne ou l'Angleterre, un long et glorieux passé derrière elle, l'évolution de sa langue donne la clé de son histoire; car la langue ne reste jamais immobile, elle vit de la vie même de la nation. Quels sont les grands écrivains dont chaque peuple s'honore le plus? Ceux dont la langue est le plus nationale, ceux qui ont le plus largement puisé au trésor populaire, ceux, en un mot, par la bouche desquels le peuple même semble avoir parlé. Réflexions banales aujourd'hui, mais alors assez neuves, et dont Herder tire d'importantes conséquences. Tout d'abord, le premier devoir d'un écrivain est de bien connaître les ressources de sa langue et de ne pas l'accuser de pauvreté quand il devrait s'accuser lui-même d'ignorance. Que de richesses dorment enfouies dans la littérature allemande du moyen âge! Herder en parle un peu de confiance et comme par divination, plutôt que pour les avoir explorées lui-même. « Notre langue, dit-il, possède une poésie plus ancienne que celle des Espagnols, des Italiens, des Français et des Anglais. Seule, notre constitution politique est cause que ce champ est resté pendant des siècles sans être défriché. » Il exhorte les jeunes poètes à cultiver ce fond, dont ils tireront une moisson magnifique. Dans ces vieux poèmes oubliés, ils verront le génie allemand tel qu'il s'exprimait avant d'être déformé par l'influence latine : ils trouveront dans ce commerce la vigueur qui trop souvent leur fait défaut. Le conseil était bon. L'école romantique le suivit et s'en trouva bien.

Chaque nation pense comme elle parle et parle comme elle pense. Toutes les formes, toutes les particularités d'une langue ont leur raison d'être dans la nature des hommes qui l'ont peu à peu façonnée par un travail séculaire et inconscient; toutes sont également précieuses. Prétendre réformer une langue comme on change une loi est une entreprise ridicule : lui enlever ses idiotismes, c'est lui ôter sa physionomie originale, c'est la défigurer pour l'embellir. Quand on parle de donner à la langue allemande plus de douceur et de grâce, on montre seulement que l'on ne se doute pas de ce qu'est une langue. D'ailleurs, l'allemand n'est ni dur, ni bizarre, ni barbare; cette réputation lui a été faite par des gens qui ne le parlent

pas. Loin de se débarrasser de ses inversions et de sa construction synthétique, qu'il les conserve, au contraire, avec soin : c'est le moule que s'est forgé à elle-même la pensée allemande et le seul qui lui convienne parfaitement. Qui touche à la langue d'un peuple touche à son âme même, le blesse dans les sources de sa vie. Voilà le principe des revendications désespérées qui ont retenti de toutes parts dans notre siècle. Les Tchèques, les Magyars, les Polonais réclament le droit de parler leur langue comme on réclame le droit de respirer; ils sentent que c'est pour eux une question de vie ou de mort. La lutte pour la vie devient la lutte pour la langue nationale. Mais Herder ne se doute pas que ce principe se retournera un jour contre les Allemands. Il l'invoque formellement en leur nom. « Voici donc, écrit-il en 1794, que nous avons à lutter contre une nation voisine, de peur que sa langue n'absorbe la nôtre. Éveille-toi, lion endormi, éveille-toi, peuple allemand, ne te laisse pas ravir ton palladium ! »

Ému par l'approche du danger, Herder revient sans cesse sur la domination que la langue française a exercée en Allemagne pendant un long siècle. C'est peu qu'elle ait retardé l'essor de la littérature nationale, qu'elle ait creusé l'abîme entre les hautes et les basses classes, et qu'elle ait accoutumé l'Allemagne à l'intervention continuelle de l'étranger dans ses affaires. Le mal est plus profond. En elle-même, la langue française était un poison pour l'esprit allemand. Car cette langue si fine, si agile, si claire, est le plus pur produit du génie de la France : il s'exprime par la logique de la phrase, il se décèle dans les moindres tournures. La perfection même du langage veut qu'il ne se prête vraiment qu'à des sentimens, qu'à des idées françaises. Qu'arrivera-t-il si des Allemands se mettent en tête de ne vouloir parler et écrire qu'en français? Ils s'exprimeront mal, et ce n'est que ridicule ; mais, ce qui est plus grave, l'usage malheureux d'une langue qui ne leur est pas naturelle faussera leur esprit et leur cœur. Leur pensée, au lieu de jaillir sous la forme qui lui serait propre, entrera péniblement dans un vêtement qui la gêne. On ne se soumet pas impunément à une transposition continuelle de ses sentimens et de ses idées. L'impropriété de l'expression entraîne l'affaiblissement et même l'hypocrisie de la pensée. Aussi que de sottises, que de faux sentimens dans les correspondances françaises des Allemands au XVIIIe siècle ! Goethe aussi regrettait, pour la gloire de ses compatriotes, que l'on eût publié tant de ces lettres, qui disent si peu de chose et qui le disent si mal.

Il y a sans doute beaucoup de finesse dans l'analyse psychologique de Herder : mais ne veut-il pas trop prouver? L'illustre exemple de Frédéric II suffirait à démontrer qu'un Allemand peut fort bien parler et écrire naturellement en français. Pour com-

prendre où Herder veut en venir, il faut connaître un préjugé national que nous voyons poindre chez Luther, se développer chez Leibniz, et qui s'est transmis par Herder à notre siècle. « La langue allemande ne se prête naturellement qu'à l'expression du vrai. Si l'on veut lui faire dire autre chose, elle s'y refuse, ou elle le rend mal. » C'est là une proposition qui n'a pas besoin d'être démontrée, un axiome. De même que les historiens latins parlent couramment de la foi punique, comme si la foi romaine défiait tout soupçon, ainsi les écrivains allemands trouvent les langues romanes souples, insinuantes, diplomatiques, merveilleusement propres à l'expression subtile du mensonge ; la langue germanique est l'organe incorruptible de la vérité. Dans un passage célèbre de *Wilhelm Meister*, Goethe a exprimé finement cette opinion courante en Allemagne : une femme s'aperçoit que son amant songe à la quitter parce qu'il se met à lui écrire en français. A force d'entendre répéter ce lieu commun, Mme de Staël s'est laissée persuader à son tour, et elle écrit, sans se douter peut-être qu'elle reproduit Leibniz : « L'allemand est moins flexible, et il fait bien de rester tel, car rien n'inspire plus de dégoût que cette langue tudesque quand elle est employée aux mensonges, de quelque nature qu'ils soient. Sa construction traînante, ses consonnes multipliées, sa grammaire savante, ne lui permettent aucune grâce dans la souplesse ; et l'on dirait qu'elle se roidit d'elle-même contre l'intention de celui qui la parle, dès qu'on veut la faire servir à trahir la vérité. »

Il est naturel que chaque peuple trouve dans sa propre langue des raisons de la préférer aux autres, et nous ne chicanerons pas Herder sur ce point-là. Ce que nous voulons retenir, c'est qu'ici encore ce cosmopolite si peu soucieux des intérêts politiques de l'Allemagne prépare des argumens aux futurs patriotes, et même aux futurs gallophobes. Fichte, Arndt, Jahn et tant d'autres s'inspireront de Herder quand ils insisteront sur l'influence néfaste du français et sur les prérogatives de la langue allemande. Herder l'avait appelée « la sœur du grec, la reine et la mère d'un grand nombre de peuples que l'Allemagne doit protéger et défendre dans l'intérêt de l'Europe entière. » Évidemment, il compare l'allemand aux langues romanes, filles du latin, qui ne sont que des nièces du grec. Ces langues dérivées, et de formation récente, ne sauraient rivaliser de noblesse avec une langue aussi ancienne que le peuple qui la parle, et qui est demeurée pure. Or, tant vaut une langue, tant vaut la nation. Fichte, dans les célèbres *Discours à la nation allemande*, va développer ce que Herder a seulement indiqué. Se fondant sur la comparaison des langues, il prouve que de tous les peuples de l'Europe les Allemands sont le plus ancien, le plus noble, le plus exempt de mélange. Des considérations philo-

logiques deviennent les armes d'un patriotisme brûlant. Fichte exalte, devant ses auditeurs attentifs, l'excellence des biens qu'ils sont menacés de perdre. Si leur langue disparaît, c'en est fait de leur nationalité. Idée de génie, que Herder avait exprimée au point de vue littéraire et esthétique, et qui tout à coup allait prendre une importance considérable au point de vue politique. Toute l'histoire de notre siècle en témoignera. Herder était ainsi un précurseur du principe des nationalités, tout en se croyant cosmopolite. Mais est-il rien de plus imprévu que l'incidence des idées ?

Herder se rendait bien compte de l'état politique de l'Allemagne. La décrépitude de l'empire frappait les yeux les plus indifférens. « Tout y est divisé, dit-il, et tant de circonstances favorisent cette division : les religions, les sectes, les dialectes, les provinces, les gouvernemens, les mœurs et les droits. » Le tableau est exact en peu de mots. A un patriote préoccupé des questions politiques, la situation eût paru des plus alarmantes. Herder reconnaît parfois que l'Allemagne en souffre ; mais le plus souvent il ne s'y arrête pas, et il paraît en prendre aisément son parti. Au fond, cette considération est secondaire à ses yeux. L'Allemagne, qui est sa patrie, et qui seule l'intéresse, c'est une Allemagne idéale en quelque sorte, qui ne dépend point des hasards des guerres et des traités. Même dans la situation présente, on peut travailler à unir les provinces allemandes (Herder emploie volontiers ce terme assez impropre) par des liens spirituels, qui sont les plus forts de tous. Pour cette œuvre commune, il n'est besoin ni de gouvernement central, ni de capitale unique. La vie nationale ne gagnerait rien à être concentrée en un seul point. Au contraire, plus il y a de centres distincts, plus l'originalité des différentes branches de la race allemande se développe librement, sans que l'unité, toute morale, de la patrie en souffre. Voilà pourquoi à Riga, près des Russes, et à Strasbourg, près des Français, Herder se sentait aussi bien chez lui qu'à Weimar ou à Kœnigsberg. Encore une conception pacifique grosse de guerres pour l'avenir. Le jour où l'Allemagne, mal satisfaite d'une unité tout idéale, aspirera à réaliser aussi son unité matérielle et politique, elle étonnera l'Europe par l'étendue et l'âpreté de ses revendications, car elle n'aura jamais cessé de regarder comme allemandes des provinces qui vivent depuis longtemps de la vie d'autres états. Herder n'a pas encore cette idée géographique de la nation allemande. Il ne se la représente pas avec des frontières bien distinctes ; et si ce vague permet toutes les espérances et tous les regrets, il ne songe pas, quant à lui, à une *Germania irredenta*. Mais il définit très nettement l'Allemagne par sa langue, par son caractère, par ses traditions, par son génie, et il travaille de toutes ses forces à lui donner conscience d'elle-

même. En 1785, à l'occasion de la ligue des princes, sur laquelle tant d'espérances s'étaient fondées en Allemagne, le margrave Charles-Frédéric de Bade, un des princes les meilleurs et les plus éclairés du temps, eut l'idée d'établir une académie nationale allemande. Le projet fut agréé par un certain nombre de souverains, entre autres par le duc de Saxe-Weimar, le maître de Goethe et de Herder. Celui-ci fut chargé de préparer des statuts pour cette académie. Elle devait être, d'après lui, une sorte d'institut national. « Tout ce qui vit en Allemagne, écrivait-il à ce propos, peut et doit travailler pour elle. Aucun intérêt politique particulier ne doit s'opposer au zèle de ces efforts. L'intérêt commun de l'Allemagne prime tous les autres. » Le projet de Herder était impraticable. Ne l'eût-il pas été, l'état de l'Allemagne condamnait à un échec certain toute tentative de ce genre. Mais le langage de Herder en cette occasion n'en est pas moins significatif. Tout plein du cosmopolitisme humanitaire de son temps, il se soucie peu des intérêts politiques de l'Allemagne ; mais dès qu'il s'agit de ses intérêts supérieurs, de sa langue, de son génie, de son unité morale, cette indifférence se change en une sollicitude ardente et passionnée.

Quelques années plus tard, Herder voyait les Français maîtres de toute la rive gauche du Rhin. Le fléau de la guerre, qu'il redoutait si fort, menaçait de pénétrer jusqu'au cœur de l'Allemagne. En même temps, la Pologne venait de subir un nouveau partage, définitif cette fois. Il ne servait guère à ce malheureux pays, dépecé par des voisins avides et imprévoyans, que ses habitans fussent enfin unis par un sentiment commun de fidélité à leur patrie. Ces grands événemens ouvrirent les yeux à Herder et lui inspirèrent des craintes toutes nouvelles pour lui. Précisément à cette époque, il écrivait ses *Lettres sur le progrès de l'humanité*. M. Haym aperçoit avec raison, dans cet ouvrage, les premiers signes évidens de la décadence du penseur et de l'écrivain. Ses défauts ordinaires, la prolixité, le manque de méthode, l'indécision de la pensée, qui perçaient çà et là dans ses œuvres antérieures, se donnent ici librement carrière. Mais aussi faut-il dire que Herder n'a pas voulu ou n'a pas osé publier ces lettres telles qu'il les avait écrites. Heureusement, M. Suphan, dans l'admirable édition des œuvres de Herder qui est en cours de publication, a imprimé aussi le texte primitif. Ce n'est plus de la philosophie extrêmement vague, de l'érudition pure parfois, où il devient difficile de démêler quelle est la pensée de l'auteur, ou même s'il en a une. Dans la rédaction inédite, les préoccupations politiques sont au premier plan. Elles se révèlent à chaque instant par les allusions les plus claires ; parfois elles s'expriment librement. La révolution française a produit sur Herder une impression profonde.

Il appelle franchement les émigrés des traîtres, et trouve que les Français soutiennent une guerre légitime contre l'étranger qui veut intervenir dans leurs affaires. Visiblement il fonde de grandes espérances sur le mouvement libéral qui a pris naissance en France, et il l'accompagne de sa sympathie et de ses vœux. Mais il s'en effraie bientôt; sa crainte et sa répugnance augmentent à mesure qu'il apprend la mort du roi et les crimes de la Terreur. Il se rejette alors sur le libéralisme humanitaire de Benjamin Franklin, qui le console et qui l'enchante. Voilà le politique selon le cœur de Herder, pacifique, philosophe, réformateur sans violence, patriote sans fanatisme.

Pourtant les leçons de l'expérience ont instruit Herder. Il ne croit plus que les « liens spirituels » suffisent à maintenir une nation, et que la communauté de langue, de mœurs et de traditions constitue à elle seule une patrie. « Une nation, écrit-il, qui n'est pas capable de se protéger et de se défendre elle-même contre l'étranger n'est pas vraiment une nation et ne mérite pas l'honneur de ce nom. » Nous sommes loin de ce dédain superbe qui renvoyait à l'antiquité les vertus militaires du patriotisme. Combien d'autres Allemands, cosmopolites par éducation et par système, qui se seraient contentés toute leur vie, comme Herder, d'une patrie purement idéale, et qui ont changé de sentimens et de principes, sous la pression des événemens! Des convictions philosophiques qui semblaient être au-dessus de toute discussion s'évanouirent comme par enchantement : elles ne tinrent pas contre la présence de l'étranger sur le sol national. « Tout notre raisonnement, disait Pascal, se réduit à céder au sentiment. » Et, de fait, le sentiment a sa logique à lui, logique profonde et complexe, déconcertante comme la vie, mais plus rigoureuse et plus vraie dans ses contradictions apparentes que la logique du raisonnement dans son infaillibilité abstraite. Beaucoup d'esprits réfléchis voulurent néanmoins justifier à leurs propres yeux cette brusque conversion. Fichte, par exemple, encore cosmopolite en 1805, sera le plus ardent des patriotes en 1806, après Iéna : mais il n'admet pas qu'il y ait contradiction entre ses dispositions présentes et celles de l'année passée. Il voit là simplement un progrès, une nouvelle phase de son évolution. C'est une habitude d'esprit familière aux Allemands. Les causes extérieures et accidentelles ne sont jamais pour eux des causes suffisantes : on doit chercher l'explication vraie non dans les circonstances, mais dans l'essence intime, dans la substance même des êtres. Le présent doit être plein du passé. Il s'agissait donc de montrer comment du cosmopolitisme même avait dû sortir le sentiment patriotique qui lui semblait contraire. Tâche ingrate, problème difficile, si Herder ne l'eût résolu d'avance avec une singulière hardiesse.

C'est dans la nature même du génie allemand qu'il a trouvé la conciliation.

III.

Rien n'est plus malaisé, Herder l'avoue lui-même, que de donner la caractéristique générale d'un peuple, et de trouver une formule brève et saisissante pour le définir. Un grand peuple comprend des gens de toute nature, de toutes mœurs, de tout esprit. Et cependant Herder, avec son imagination vive et son goût pour les synthèses rapides et brillantes, se trouve amené insensiblement à se représenter les nations comme des individus. Chacune lui apparaît avec un tempérament propre et une physionomie originale, qui ne permettent pas de les confondre dans la famille humaine. Les mêmes sentimens et les mêmes passions forment le fond de toutes les littératures; mais chacune les exprime avec des nuances qui lui sont particulières, comme la même note, donnée par un violon, une flûte ou un cor, accuse une différence de timbre qui provient de la nature de l'instrument. Herder se croyait donc en droit de formuler, en quelques traits plus ou moins précis, le caractère et pour ainsi dire l'essence des peuples dont il étudiait la poésie et l'histoire. Le plus souvent, il se contente d'une esquisse sommaire. Quelques épithètes, toujours les mêmes, lui suffisent pour caractériser un peuple au passage. Il dira volontiers des Français que c'est un peuple de « représentation. » Leur esprit est plus théâtral que sincère, plus porté à la rhétorique que puissant par l'imagination, plus habile dans la convention qu'amoureux de la nature; il a plus de surface que de profondeur. Pas n'est besoin de s'arrêter à ces esquisses vagues, nécessairement fausses par ce qu'elles ne disent pas, même s'il faut reconnaître quelque vérité à ce qu'elles disent. Herder juge la France d'après son théâtre, et son théâtre, sans doute, d'après Lessing.

Mais dès qu'il s'agit de l'Allemagne, Herder est infiniment plus intéressant. Saisir le vif du génie allemand dans sa langue, dans sa poésie, dans son histoire, dans son art, ce fut la préoccupation constante de cet esprit si mobile et si prompt à changer d'objet. Il y est revenu non pas dix fois, mais cent fois. C'est une œuvre de patience et de précision ; les contours sont nets et précis, le portrait achevé. Aussi bien Herder est loin d'avoir dessiné le premier ce type idéal du caractère et de l'esprit allemands. Déjà dans Leibniz, dans Luther, dans Lessing, nous en trouvons l'esquisse, et, en cherchant bien, on en découvrirait les traits essentiels chez les humanistes

allemands de la renaissance. Même à l'époque où l'influence française était prédominante, ou, pour mieux dire, toute-puissante en Allemagne, Gottsched revendiquait encore hautement l'honneur dû, selon lui, aux caractères distinctifs du génie germanique. Herder recueille toutes ces indications et les fond dans un tableau d'ensemble qui restera fixe désormais. Les Allemands l'adopteront, s'y reconnaîtront avec ingénuité. Aux jours d'épreuve, ils y trouveront une source de force morale. Convaincus qu'ils sont vraiment les originaux de ce portrait, ils ne perdront pas tout ressort et toute confiance en eux-mêmes. Ils seront prémunis contre l'excès de l'abattement et du désespoir.

« Deux qualités maîtresses, dit Herder, distinguent d'abord le caractère allemand : le courage et la fidélité. » Le courage s'est assez illustré dans toutes les épreuves que l'Allemagne a subies depuis des siècles et auxquelles toute autre nation, moins énergique, aurait succombé. Par fidélité, Herder entend la sincérité, le respect de la foi jurée, de la parole donnée, l'horreur de la perfidie, du mensonge et de la duplicité. Cette fidélité, plus encore que le courage, est le signe particulier de la nature allemande. Déjà Luther avait dit, et Fichte le répétera, que la véritable origine de la réforme a été dans la droiture allemande, qui ne pouvait se plier au mensonge italien. « On a voulu, dit Herder, refuser à notre nation bien des mérites de l'esprit... Mais ce que l'on n'a jamais pu contester à ses braves citoyens, à ses héros, à ses bons rois, c'est la bravoure, la fidélité, la bonne foi. Leur parole valait mieux qu'un serment et qu'un écrit contresigné du sceau officiel. Le seigneur se reposait sur ses vassaux et les vassaux sur leur seigneur : voilà ce que nous trouvons dans les vieux proverbes allemands. » A l'occasion, les contemporains de Herder renchérissent sur cette idée. Schiller, dans une de ses premières poésies, laisse entendre que, le Rhin une fois passé, il ne faut plus s'attendre à rencontrer la bonne foi sur son chemin. Kant voit dans le mensonge le type même du mal moral et de la dégradation, l'avilissement de la personne humaine. Et d'où vient cette horreur caractéristique pour toute tromperie, toute fourberie, même dans les mots, même innocente? C'est que le respect de la vérité est la base de la moralité. Or la nature allemande est avant tout essentiellement morale. « Par là, dit Herder, l'Allemand se distingue de toutes les autres nations. » Les autres peuples peuvent supporter et entretenir en eux-mêmes une certaine immoralité. Ils ont l'habileté de la déguiser, de l'orner, de la transformer enfin de telle sorte qu'ils en vivent, ou du moins qu'ils s'y accommodent. L'Allemand ne le peut pas. Sa nature intime répugne trop à l'immoralité pour qu'il en invente jamais une forme

qui lui soit longtemps supportable. « Rien ne serait plus anti-allemand que si la moralité devenait, *chez nous aussi*, un objet de dérision. Il nous manque l'esprit, il nous manque une nature légère, il nous manque un beau ciel pour rendre l'immoralité tolérable et agréable. La débauche allemande a toujours été grossière, parce que la débauche ne va pas à notre climat, à notre façon de vivre, à notre nature en général. »

Henri Heine s'est moqué spirituellement de ce brevet de vertu que ses compatriotes se décernaient à eux-mêmes et que Mme de Staël a contresigné. A vrai dire, le portrait tracé par Herder n'est guère réaliste, et la moralité allemande, au XVIIIe siècle, n'était rien moins qu'exemplaire. Les mémoires du temps nous édifient sur ce point, et les historiens les plus récens, M. Biedermann, par exemple, ne font pas difficulté de l'avouer. Mais Herder ne prétend pas s'attacher à tel ou tel moment de l'histoire allemande : il peint l'Allemand idéal, l'Allemand en soi. Aussi bien, il ne nie pas les désordres de son siècle, trop éclatans et qui crevaient les yeux : il les tourne habilement à l'avantage de sa thèse. Le vice allemand est choquant, grossier, brutal : c'est qu'il est d'emprunt, c'est qu'il n'est pas allemand. On peut sourire de cette conclusion ; mais Herder était sincère en l'écrivant et beaucoup de ses lecteurs en y croyant. Ils n'entendaient pas raillerie là-dessus. N'est-ce pas une force pour une nation qu'un idéal de moralité où elle se reconnaît et qu'elle a la confiance de pouvoir seule atteindre ?

Herder a exprimé sa pensée tout entière dans une épître en vers qui parut seulement quelques années après sa mort, en 1812. Il n'avait pas cru pouvoir la publier en 1792, lorsqu'il l'écrivit, sans doute par crainte de la censure. Cette pièce, intitulée : *la Gloire nationale allemande*, est extrêmement curieuse. M. Haym ne la goûte pas. Il la trouve à la fois trop violente et trop résignée. L'ironie de Herder lui paraît amère et désagréable. Le tableau qu'il trace de la misère allemande serre le cœur, et la consolation qu'il laisse entrevoir n'est guère qu'une continuation des souffrances. Herder, il est vrai, avec toute son imagination, n'est pas un poète ; il n'a pas le don merveilleux, la magie souveraine qui adoucit les vérités cruelles et apaise les contrastes douloureux. Mais, justement, c'est le mélange d'un réalisme cru et d'un idéalisme raffiné qui donne à ce morceau, à défaut de mérite poétique, une étrange saveur historique. « Avec toutes leurs qualités naturelles, dit Herder en substance, les Allemands sont malheureux chez eux. Le besoin les presse et la misère les chasse au dehors. » Ce n'est pas d'aujourd'hui que les choses en sont à ce point. La veuve de Luther n'a-t-elle pas dû implorer du roi de Danemark les secours qu'elle ne trouvait pas

en Allemagne? Kepler n'est-il pas mort de faim? Regardez dans tout l'univers : en Angleterre, en Transylvanie, en Russie, les plus travailleurs, les plus artistes, les plus inventeurs ne sont-ils pas des Allemands? L'Allemagne seule ne leur donne pas à vivre. Et cependant ils sont, au service de leurs maîtres héréditaires, « d'une fidélité de chiens. » Ils se laissent vendre et exporter sans résistance sur les bords du Mississipi ou de l'Ohio. L'esclave mort, le maître supprime la solde. Sa femme et ses enfans périssent à leur tour. Qu'importe? le prince a besoin d'argent. — Ce n'est pas que Herder conseille la révolte ou la vengeance à ces « nègres allemands. » Il trouve bon au contraire qu'ils s'en remettent à Dieu et qu'ils attendent du temps la justice infaillible. Quelle est donc la gloire nationale de ce peuple si maltraité et si patient? C'est justement qu'il s'oublie lui-même pour se consacrer au progrès de l'humanité; c'est que tous travaillent à cette œuvre sainte, obscurs et résignés, avec dévoûment, sans aucune arrière-pensée d'intérêt public ou privé. Longtemps auparavant, Herder avait dit que la philosophie est l'occupation nationale des Allemands. Mais ce désintéressement n'expose-t-il pas l'Allemagne à être humiliée, pillée, exploitée par des voisins moins nobles et plus habiles? — Si fait, répond Herder, mais qu'importe? N'est-ce pas une destinée sublime que d'être pour les autres plutôt que pour soi-même? *Sic vos non vobis* peut être notre devise avec un sens admirablement profond. Apprenons, travaillons, semons en paix : la moisson ne peut manquer de venir. La nation allemande a mieux à faire que d'acquérir puissance et richesses par les moyens brutaux de la force et de la ruse. Qu'il lui suffise d'être l'éducatrice du monde et comme la philosophie vivante de l'univers.

Dans ce rêve à la fois patriotique et humanitaire germait une idée qui devait être reprise par les premiers combattans de la guerre contre Napoléon, et trouver dans notre siècle une fortune singulière. Chaque peuple, de par son tempérament et son caractère national, a une mission particulière à remplir dans l'histoire. De là une conséquence évidente. Les peuples dont la mission est accomplie doivent laisser la place, sur la scène du monde, à d'autres dont le tour est venu ; mais une nation qui a encore sa destinée à remplir ne saurait disparaître. Or l'Allemagne, selon Herder et ses contemporains, a encore une mission importante dans l'avenir. L'Allemagne ne peut pas périr, proclamera Fichte après Iéna, parce qu'à elle, et à elle seule, il est réservé de trouver la vraie forme de l'état qui conciliera le christianisme avec les principes de la société moderne. Si l'Allemagne était perdue sans retour, le progrès de la civilisation s'arrêterait, et cela est impos-

sible. Vingt ans auparavant, Herder tenait déjà un langage à peu près semblable : « Nous sommes arrivés tard, écrivait-il, eh bien ! nous en sommes d'autant plus jeunes. Nous avons encore beaucoup à faire, tandis que d'autres nations entrent dans le repos après avoir produit ce dont elles étaient capables. » L'allusion est claire : Herder songe à la France. Dans le curieux journal de son voyage de Riga à Nantes, Herder résumait déjà ses impressions sur la France. Il va la visiter, il la connaît bien peu, et il ne la connaîtra guère davantage quand il y aura séjourné quelques mois ; mais son jugement est bien arrêté. Selon lui, la France est entrée, avec la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans une période de décadence. Le génie français a donné, avec les œuvres classiques, avec Rousseau, Voltaire et Montesquieu, les plus beaux fruits qu'il pouvait produire. Il en est réduit à se répéter. Sa mission est terminée, celle de l'Allemagne commence à peine.

Rien de plus aisé maintenant que de concilier le cosmopolitisme et le sentiment national allemand. Loin de se combattre, ils se confondent. L'idéal allemand ne fait qu'un avec l'idéal de l'humanité. A l'Allemagne, il est réservé de guider l'Europe civilisée et chrétienne dans la voie du progrès. Cette mission, la plus haute et la plus noble de toutes, et qui est assurée à l'Allemagne par la moralité de son caractère, fait d'elle une nation privilégiée : le peuple par excellence, dira Fichte. Sa grandeur se révélera quand le temps en sera venu : elle sera la juste récompense de son désintéressement, qui ne l'aura pas recherchée. Dans la conscience d'un Français ou d'un Anglais, il peut s'élever un douloureux conflit de devoirs : il lui faut opter parfois entre ce qu'il doit à l'humanité et ce qu'il doit à sa patrie. L'Allemand n'a rien de pareil à craindre. Plus il travaille avec dévoûment au bien de l'humanité entière, plus il est fidèle à l'essence même du génie allemand. Moins il se préoccupe des intérêts particuliers de son pays, et plus il contribue, en effet, à accomplir la destinée nationale. Rêveries humanitaires qui peuvent paraître aujourd'hui bien creuses ou tristement ironiques, mais rêveries qui ont aidé à sauver l'Allemagne par la foi que l'Allemagne a eue en elles. Le fond des *Discours à la nation allemande*, de Fichte, c'est que l'Allemagne n'a pas le droit de s'abandonner elle-même et de périr. La mission qu'elle doit remplir dans l'univers exige d'elle tous les sacrifices.

Lorsque Herder mourut, en 1804, fatigué, découragé, croyant depuis dix ans « vivre dans un mauvais rêve, » la lutte fratricide de « patries contre patries, » dont l'idée seule lui était insupportable, allait se déchaîner avec plus de fureur que jamais. Il ne se doutait guère que Fichte, Arndt et les autres patriotes allemands

trouveraient dans son œuvre tout un arsenal d'armes guerrières pour exalter l'enthousiasme national contre l'étranger. Seulement, instruits par une dure expérience, les Allemands ne devaient plus dire comme lui : « Notre royaume n'est pas de ce monde. » Ils gardèrent l'idée de la mission allemande, mais en lui donnant pour condition préalable l'unité politique et la grandeur matérielle de l'Allemagne. Après que le congrès de Vienne eut trompé leurs espérances, ils devinrent utilitaires, comme les idéalistes seuls le sont, quand ils s'y décident : avec obstination, avec entêtement, avec une résolution froide et opiniâtre. Gervinus leur fit honte de leur désintéressement passé, et ils acceptèrent le reproche en se promettant de ne plus le mériter. En même temps la philosophie de Hegel, ce puissant effort pour élever le réel, le fait, à la hauteur de l'idée et du droit, triomphait en Allemagne. C'est la seule doctrine, comme on l'a remarqué, qui ait jamais fait école à Berlin : Hegel a dit lui-même qu'entre sa philosophie et l'esprit de l'état prussien, il y avait une affinité élective. Aujourd'hui, cet esprit triomphe. Ce n'a pas été sans combat, car l'esprit prussien, utilitaire et autoritaire, n'est pas ou du moins n'était pas l'esprit allemand. Si Herder était témoin de l'œuvre accomplie aujourd'hui, ne regretterait-il rien? Le philosophe, sans doute, à l'aspect des nations européennes armées jusqu'aux dents et prêtes à s'entre-égorger, jugerait que l'humanité a fait depuis un siècle plus d'un pas en arrière: les progrès matériels lui paraîtraient peu de chose, au prix des maux infinis que des guerres, toujours plus terribles, entraînent après elles. Mais le patriote ne serait-il pas effrayé de la responsabilité qui retombera sur l'Allemagne dans tous ces malheurs? Trouverait-il que l'hégémonie de la Prusse a été un bienfait pour le peuple allemand tout entier, et les satisfactions de l'orgueil national compenseraient-elles le regret d'un passé moins glorieux, mais plus pur? La mission que Herder assignait à l'Allemagne était toute de paix et de civilisation. Dans le rêve de grandeur qu'il avait fait pour elle, il n'y avait point de sang, car il savait qu'il est écrit : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée. » S'il a, sans le savoir, contribué d'avance à l'œuvre de notre siècle, en travaillant au réveil des nationalités, au moins ne prévoyait-il que leur développement libre et harmonieux. Il croyait semer la paix, et c'est la guerre qui a levé. Mais Herder est-il le seul qui ait reçu de l'histoire ce cruel démenti, qui ait préparé la ruine de ses propres espérances, et collaboré malgré lui à une œuvre qu'il eût peut-être détestée de toute son âme?

LÉVY-BRUHL.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Toutes les fois que reviennent ces bienheureux jours de vacances qui voient le Luxembourg et le Palais-Bourbon fermés, notre monde politique dispersé, c'est invariable, il y a un sentiment soudain et indéfinissable de soulagement. On se dit que pendant quelques jours, pendant quelques semaines, il n'y aura ni vaines interpellations, ni intrigues, ni discussions sans profit et sans issue. Ce que ne feront pas nos politiques agités et ahuris pendant un mois, c'est visiblement autant de gagné.

On paraissait avoir, cette année plus que jamais, l'impatience de partir, d'aller prendre le repos de Pâques, comme si l'on avait bien fructueusement employé la dernière session d'hiver; c'est tout au plus si, avant la dispersion, on a pris le temps de nommer la commission du budget, qui ne s'est réunie que pour se séparer. Le gouvernement ne demandait certes pas mieux que d'avoir ce répit, d'échapper provisoirement aux assauts quotidiens, de pouvoir se dire qu'il est durable et viable au moins pour un mois. Quelques-uns des ministres et bon nombre de députés et de sénateurs se sont hâtés de profiter de l'occasion et du printemps pour se donner le luxe d'un voyage de plaisir circulaire. Ils sont partis gaîment, de compagnie, pour les pays méditerranéens, pour l'Algérie, en se promettant bien d'aller jusqu'à Tunis. M. le ministre de l'instruction publique va étudier la construction des palais scolaires chez les Kabyles. M. le ministre des travaux publics va inaugurer des chemins de fer. M. le ministre des postes et télégraphes croit de son devoir d'aller veiller de près au fonctionnement de ses services en Afrique. Les députés voyageurs vont apprendre l'art d'employer leurs vacances. Déjà les banquets ont commencé, et, bien entendu, les banquets ne vont pas sans les discours, où, selon l'usage de tous les régimes, on échange les plus vives félicitations. Tout

est en fête sur la rive algérienne pour recevoir la caravane officielle qui passe. C'est assez inoffensif, quoique un peu banal et un peu bruyant. Le pays du moins n'en souffre pas. Le pays, qui n'aime pas les crises, se dit pour sa part qu'il peut être tranquille tant que ses ministres et ses députés sont à Alger ou dans leurs provinces, tant qu'ils ne sont pas réunis au Palais-Bourbon pour se quereller à ses dépens; il se dit aussi un peu sans doute que, si ses représentans ont cru pouvoir prendre leurs vacances et se disperser pour leur plaisir ou pour leur repos, c'est que le danger des grands conflits était passé, c'est qu'il n'y avait plus pour le moment rien à craindre de ces nuages menaçans qui ont pesé sur la France et sur l'Europe pendant l'hiver. Voilà qui est au mieux! C'est un mois de tranquillité laissé au pays harassé d'agitations vaines et de politique irritante ou stérile : on ne peut pas s'en plaindre. Ce n'est pourtant qu'une trêve, une courte trêve, c'est trop visible, c'est ce qui gâte tout, et le jour où nos politiques reviendront au Palais-Bourbon, après un mois passé en voyages ou dans les conseils-généraux, ils retrouveront la situation qu'ils ont faite, les difficultés qu'ils n'ont cessé d'accumuler par leurs imprévoyances et par leurs passions. Ils retrouveront un gouvernement sans fixité et sans direction qui est leur ouvrage, les finances qu'ils ont compromises et qu'ils ne savent plus comment relever, les traditions administratives qu'ils ont faussées, des divisions intestines créées, envenimées par l'esprit de parti ou de secte.

Ce qu'il y a de particulièrement étrange, c'est que, dans le camp même des républicains qui ont quelque prétention à l'esprit politique, on le sait, on le sent, et on n'en fait ni plus ni moins. On subit une espèce de fatalité vulgaire d'aveuglement et d'impuissance. S'il y a une chose évidente, avérée, avouée, en effet, c'est que la politique qu'on a suivie depuis longtemps, depuis trop longtemps, n'a point réussi; elle n'a eu d'autre résultat que de diviser, d'épuiser, de déconcerter le pays, qui ne sait plus quelquefois ce qu'on lui demande, qui se sent seulement atteint de profonds malaises; elle a créé, en un mot, une situation visiblement poussée à bout qui ne peut faire illusion qu'à l'optimisme éternel et béat des satisfaits, comme il s'en trouve sous tous les régimes. S'il y a une chose tout aussi évidente, c'est qu'on n'en est arrivé là que par un système perpétuel de concessions à tous les intérêts de parti, à toutes les fantaisies de secte, à toutes les passions radicales ou révolutionnaires, et qu'on ne peut sortir de ce dangereux état que par un retour résolu aux idées, aux procédés d'un gouvernement de raison, d'équité et de prévoyance. Le mal est connu, avoué, le remède est indiqué par la nature des choses, par la logique des situations. Qu'arrive-t-il, cependant? L'autre jour, à la veille même des vacances, dans cette discussion des crédits où le ministère a failli disparaître, M. le président du conseil a cru habile

ou opportun de s'essayer à une sorte d'impartialité; il a eu l'air de témoigner quelques velléités timides, enveloppées de conciliation, et de vouloir non pas, certes, nouer alliance avec la droite, mais traiter les conservateurs avec mesure, en appelant les hommes de bonne volonté à une certaine participation active aux affaires publiques. C'était aussi modeste, aussi vague que possible. A l'instant même, le chef des radicaux parlementaires, M. Clémenceau, s'est levé pour rappeler à l'ordre le chef du cabinet, en lui faisant sentir l'aiguillon, en lui demandant d'un ton net et tranchant compte de ses paroles, — et M. le président du conseil, il faut l'avouer, s'est exécuté aussitôt. Il s'est hâté d'expliquer, d'atténuer son langage, de désavouer toute pensée d'alliance avec les conservateurs, de rappeler ses titres à la confiance des radicaux. M. le président du conseil est rentré dans l'ordre, il ne veut pas être suspect!

C'est l'histoire d'une certaine classe de républicains qui jouent vraiment un singulier rôle avec leurs instincts vagues de modération et leurs servitudes de parti, avec leur prétention à être des hommes de gouvernement et leurs perpétuelles complaisances pour tout ce qui est révolutionnaire. Ils sont quelquefois bien embarrassés. Au fond, ils sont tout prêts à en convenir, ils avouent qu'on est peut-être allé trop loin dans les concessions, qu'on a donné trop de gages au radicalisme, à l'esprit de subversion qui agite tout, qui prétend tout réformer et ne réussit qu'à tout bouleverser; ils ne demanderaient pas mieux que de s'arrêter, de ramener la république à des conditions plus régulières et plus sérieuses, de tenir plus de compte des résistances et des vœux d'une partie du pays, de s'entendre au besoin avec les plus concilians, les plus modérés des conservateurs pour former avec eux une majorité de raison. Ils le voudraient, mais ils n'osent pas avouer tout haut ce qu'ils pensent et surtout conformer leur conduite à leur pensée; ils craignent toujours d'être soupçonnés et excommuniés, de passer pour des réactionnaires, pour des cléricaux ou des orléanistes, — et, à la première occasion, ils se rejettent dans le courant troublé, ils se laissent entraîner ou enchaîner par les radicaux, qu'ils suivent avec des mouvemens intermittens de mauvaise humeur, en ayant l'air de regimber quelquefois pour finir à peu près invariablement par se soumettre. Qu'une élection se présente, s'ils ont à choisir entre deux candidats, ils se garderont d'adopter le conservateur, fût-il des plus modérés, ils se rallieront au radical, fût-il un excentrique du radicalisme ou un socialiste. C'est ce qu'ils font dans l'Eure, où il y a un successeur à donner à M. Raoul Duval; c'est ce qu'ils vont faire dans la Haute-Garonne, où ils mettent leurs espérances dans le plus bizarre des candidats, un ancien conseiller municipal socialiste de Paris, dont la nomination a été annulée parce qu'il n'avait pas de domicile. Que voulez-vous? c'est la discipline qui le veut! c'est la loi de la concentration républicaine, et avec cela on vote pour M. Basly et M. Camélinat, qui fomentent les

grèves, au risque de préparer la ruine du travail national et des ouvriers eux-mêmes, réduits à n'être plus que les instrumens des agitations anarchiques. Avec la meilleure intention de maintenir le budget des cultes, de mettre fin aux guerres religieuses, on vote ou on laisse voter pour ceux qui suppriment les crédits ecclésiastiques, qui veulent empêcher le recrutement du clergé, qui ne voient dans la séparation de l'église et de l'état qu'un moyen d'oppression de plus. On vote pour ceux qui ont poursuivi la désorganisation de la magistrature, qui préparent la désorganisation de l'armée, pour ceux qui demandent la mairie centrale de Paris avec la commune légalement constituée. On se prête à tout, on subit les alliances les plus compromettantes, en rêvant toujours de revenir à la politique modérée, d'être des hommes de gouvernement! L'erreur de ces républicains est de ne pas accepter les conséquences d'une position nette. M. Clémenceau le leur a dit plus d'une fois, et particulièrement encore l'autre jour, en termes assez pressans qui se réduisent à ceci : il faut choisir! Si on veut un gouvernement modéré, on ne peut le faire qu'avec les modérés; si on accepte le gouvernement républicain comme le veulent les radicaux, il faut le faire avec les radicaux et ne point marchander sans cesse avec eux. En dehors de cette alternative, il n'y a que confusion et équivoque.

Le plus curieux en tout cela est que les républicains prétendus modérés ou hommes de gouvernement qui suivent cette étrange tactique de céder aux radicaux se résignent le plus souvent sans conviction à ce qu'ils ne croient pas pouvoir empêcher, et qu'en gémissant de leurs propres faiblesses, ils s'en font un grief contre les conservateurs, qu'ils accusent de tout le mal. Ce sont les conservateurs qui sont un obstacle aux meilleures intentions, qui refusent de se prêter à ce qui pourrait être utilement tenté pour redresser la marche des affaires publiques, qui rendent tout impossible par leur irréconciliable hostilité contre le régime sous lequel les événemens ont placé la France! C'est leur faute s'il y a des crises! C'est leur faute si les républicains modérés sont rejetés sans cesse vers les radicaux! Ils sont responsables de tout ce qui arrive! C'est une manière commode de trancher les questions les plus délicates. Sans doute, parmi les conservateurs, il est des hommes qui, par leurs convictions, par leurs engagemens, ou même, si l'on veut, par leurs passions, sont des adversaires avec lesquels il serait difficile de s'entendre, qui ne se proposent probablement pas de travailler à la prospérité de la république. Il en est beaucoup d'autres, et peut-être le plus grand nombre, qui ne sont pas des ennemis systématiques et irréconciliables, qui ne demanderaient pas mieux que de se prêter sans arrière-pensée aux transactions nécessaires, de mettre avant tout le pays. Et ceux-là mêmes, que fait-on pour les rallier, pour s'assurer le concours de leur bonne volonté et de leur zèle dans la mesure des opinions qu'ils représentent? M. le président du conseil offrait plaisam-

ment l'autre jour de leur ouvrir les bras; ce n'est pas là peut-être une solution! On prétend imposer aux conservateurs de commencer par faire un acte solennel de foi à la république reconnue comme le gouvernement nécessaire et définitif de la France; mais c'est là l'éternelle question. A quelle république veut-on que les conservateurs fassent leur acte de foi? La première condition est justement de prouver que la république a des élémens de stabilité, qu'elle ne conduit pas le pays à la ruine et aux divisions, qu'elle peut être un régime d'équité et de tolérance, qu'elle sait respecter les croyances, qu'elle n'est point exclusive. C'est tout le contraire qu'on fait, et on vient de le prouver une fois de plus par cet incident du choix de la commission du budget.

C'était, à ce qu'il semble, l'occasion la plus simple, la plus naturelle de montrer un certain esprit de conciliation. Rien n'était plus convenable et même plus prévoyant que de faire aux conservateurs du parlement une part équitable dans une commission chargée de l'œuvre difficile et laborieuse de la réparation des finances, du rétablissement de l'ordre dans le budget de la France. On a paru un instant le comprendre; mais on voulait admettre les conservateurs comme par grâce et par tolérance, comme des invités au bout de la table, en leur faisant une place un peu moins grande qu'aux radicaux et même à la gauche la plus extrême. Les conservateurs ont naturellement refusé l'invitation. Il en est résulté que la nouvelle commission du budget est encore une fois un vaste amalgame où les républicains modérés ont la chance d'être dépassés et entraînés par les radicaux. — De quoi peut-on se plaindre? dit-on, c'est la loi des majorités, c'est la règle souveraine des régimes parlementaires; les conservateurs ne sont qu'une minorité, ils n'ont aucun droit! On ne s'aperçoit pas que c'est là la théorie du despotisme le plus redoutable, et que c'est avec ces idées qu'un parti momentanément dominant peut exclure et épurer à outrance. Les majorités ont sans doute le droit de gouverner; elles n'ont pas le droit de former dans l'état une tyrannie exclusive et jalouse, de ne point tenir compte des vœux, des intérêts d'une partie considérable du pays, des 3,500,000 voix que représente la minorité conservatrice de la chambre. Avec ces fantaisies, avec ces passions, on fausse tout, on n'arrive à rien, voilà ce qu'il y a de plus clair, et c'est ainsi qu'après les vacances on reviendra au parlement sans avoir rien fait ni pour la paix morale, ni pour la préparation d'un nouvel ordre financier, ni pour la fixité du gouvernement de la France.

Autant les affaires de l'Europe semblaient agitées et obscures il y a quelques mois, il y a quelques semaines encore, autant elles paraissent aujourd'hui tendre à s'apaiser et à s'éclaircir. Avec l'hiver, les troubles ont un peu passé. On a traversé comme on l'a pu, aussi bien que possible après tout, ce que M. le président du conseil, il y a quelques jours à peine, appelait modestement et prudemment : « une crise

singulière, mal définie. » Cela ne veut point dire assurément que l'ordre règne en Europe, que toutes les causes de conflits aient disparu et que, dans ce calme relatif où nous revenons par degrés, il ne puisse y avoir encore de ces incidens que les polémistes à outrance se plaisent à envenimer, comme on l'a vu tout récemment. Ce n'est que la paix provisoire, si l'on veut, la paix menacée par les défiances et les soupçons, toujours prompts à se réveiller; mais enfin, c'est la paix. Le danger des grands conflits est tout au moins écarté. On ne parle plus de la querelle, en effet « singulière, mal définie, » d'autant plus redoutable peut-être qu'elle n'était pas définie, qui allait allumer la guerre entre la France et l'Allemagne. S'il y a eu un moment une certaine tension de rapports entre la Russie et l'Autriche, cette tension a sensiblement diminué. Tout a cédé devant la résolution calme et réfléchie des principaux gouvernemens de l'Europe, qui, avec tous leurs armemens, à la vérité peu rassurans, ne sont pas pressés de se jeter les yeux fermés dans les luttes sanglantes. La seule question qui pourrait toujours servir de prétexte, qui garde sans nul doute son importance tant qu'elle n'est point résolue, c'est cette question bulgare, qui reste comme une menace à l'orient de l'Europe. Qu'en sera-t-il de cette malheureuse affaire de la Bulgarie? Comment arrivera-t-on à remettre un peu d'ordre et de paix dans cette triste région des Balkans?

Que les Bulgares parlent sans cesse de leur indépendance, qu'ils réclament le droit de disposer d'eux-mêmes, de s'organiser comme ils l'entendront, de choisir le prince appelé à les gouverner, c'est fort bien en théorie, c'est un beau principe. Malheureusement, en jetant leur pays dans cette série de révolutions qui se sont succédé depuis deux ans, ils n'ont rien calculé, ni ce qu'ils pouvaient, ni ce qu'ils devaient aux puissances qui ont donné la vie à la principauté nouvelle. Ils ont trop cru qu'ils pouvaient s'affranchir des traités, qu'ils seraient toujours soutenus. Vainement ils ont été avertis, ils n'ont rien écouté ou ils se sont peut-être trop fiés à de dangereux conseils. Ils ont fini par se faire une situation qui n'est, à vrai dire, qu'une indéfinissable et désastreuse anarchie. Cette régence qui s'est créée elle-même à la suite du départ du prince Alexandre de Battenberg, devenu impossible devant l'animadversion déclarée de la Russie, cette régence de Sofia ne se soutient que dans les conditions les plus précaires, les plus disputées, en ayant sans cesse recours à la violence des répressions sommaires, contre des conspirations toujours renaissantes. Ce n'est pas un gouvernement, c'est une dictature mêlée de convulsions anarchiques, et lorsque, ces jours derniers encore, la régence, à bout d'expédiens, imaginait de provoquer ou de favoriser une sorte de mouvement populaire pour le rappel du prince Alexandre, elle devait bien savoir qu'elle ne faisait que compliquer la situation en proposant la plus irréalisable de toutes les combinaisons. C'était une tentative sans espoir

de succès. La Russie n'a pas caché ses dispositions et ses sentimens sur ce point. Elle les a communiqués, depuis quelque temps déjà, à l'Angleterre elle-même; elle lui a dit, par l'organe de M. de Giers, que le prince Alexandre « représente d'abord l'ingratitude des Bulgares envers leurs libérateurs,.. qu'il représente aussi les vœux et les espérances des ennemis de la Russie,.. qu'il rappelle aux Russes le sang et les trésors dépensés dans une guerre qui s'est terminée par des déceptions... » C'était net et décisif. Et si la Russie s'est abstenue malgré tout jusqu'ici, si elle n'est pas intervenue plus activement, ce n'est pas qu'elle ait abdiqué ses sentimens ou ses droits traditionnels de protection dans les Balkans, c'est, on ne l'ignore plus, parce que, dans l'état de l'Europe, elle n'a pas voulu s'engager en Orient; elle a tenu à garder sa liberté d'action sur le continent, laissant provisoirement les Bulgares à eux-mêmes. La question aujourd'hui est celle-ci : la Bulgarie se trouve dans une situation indéfinissable qui n'est ni l'ancien ordre de choses ni un ordre nouveau, qui ne peut pas durer, et, comme il faut sortir de là, comme les puissances semblent parfaitement décidées à éviter une guerre pour les Balkans, il faudra bien que les Bulgares se soumettent un jour ou l'autre à ce qui sera diplomatiquement décidé pour eux. Le plus tôt sera vraiment le mieux. Les cabinets ne peuvent laisser se prolonger indéfiniment une crise d'anarchie qui peut être un péril pour la paix.

Y a-t-il eu un moment où l'Angleterre a été sérieusement tentée de prendre un rôle plus actif dans les affaires des Balkans, de se servir de ces complications bulgares dans ses antagonismes avec la Russie? C'est de plus en plus évident aujourd'hui. On peut se souvenir des discours que lord Salisbury prononçait, il y a quelques mois, pour exciter l'Autriche à l'action en lui promettant son appui. Tout récemment, lord Randolph Churchill, en haranguant ses électeurs, n'a pas caché qu'il avait quitté le pouvoir surtout pour ne pas rester associé à la périlleuse politique du cabinet, mais que depuis cette politique s'était avantageusement modifiée, et qu'aujourd'hui le peuple anglais n'avait plus à craindre de « se trouver engagé dans un conflit européen résultant des complications bulgares...» Et l'enfant terrible du torysme, lord Randolph Churchill, a ajouté avec une parfaite assurance qu'on pourrait le démentir, qu'il ne disait pas moins la vérité, que l'Angleterre avait couru un moment le risque d'être entraînée sans le savoir dans une dangereuse aventure. Dans tous les cas, si le ministère anglais a eu la tentation, il s'est arrêté à temps, et s'il s'est arrêté, c'est un peu, si l'on veut, parce qu'il s'est senti affaibli à la suite de la retraite de l'impétueux chancelier de l'échiquier, mais c'est aussi et surtout parce qu'il n'est pas libre, parce qu'il a ses Bulgares en Irlande.

C'est sa grande, sa perpétuelle et tyrannique affaire. Il ne l'a point créée assurément, il en porte le pesant fardeau, il la subit, et la dis-

cussion du « bill de coercition » qui a commencé, qui a été à peine interrompue par de courtes vacances, cette discussion ne fait que raviver et envenimer l'inguérissable plaie. L'agitation grandit dans le parlement et dans la rue, encouragée par l'opposition ardente d'un chef tel que M. Gladstone, qui retrouve tout son feu, toute son éloquence contre la politique de coercition en Irlande. Le ministère a eu beau s'armer d'un nouveau règlement pour vaincre l'obstruction dans la chambre des communes, pour hâter les discussions et arriver au vote sans traîner dans des débats indéfinis, c'est précisément la première application de ce règlement au dépôt du bill de coercition, c'est ce règlement qui est devenu, il y a quelques jours, l'occasion d'un effroyable tumulte, de scènes d'un caractère presque révolutionnaire à Westminster. Cette première lecture passe habituellement sans bruit, ce n'est qu'une simple formalité. Elle a été cette fois plus chaudement disputée par les Irlandais, naturellement, et par M. Gladstone lui-même. Les Irlandais se sont élevés passionnément contre la clôture précipitée du débat, et, à une première épreuve, ils ont eu contre eux une forte majorité, composée des conservateurs et des libéraux dissidens. Vainement alors, le ministre *leader* des communes s'est adressé à M. Gladstone en lui demandant d'exercer son autorité sur ses amis, de ne pas prolonger la résistance : l'ancien premier ministre, qui avait voté avec les Irlandais, s'est énergiquement et absolument refusé à l'intervention modératrice qu'on lui demandait; il s'est déchaîné contre la pression du gouvernement et du *speaker*. Il n'a pas seulement refusé d'intervenir : quand le moment du vote définitif est arrivé, M. Gladstone, irrité, a quitté la chambre, suivi de tout son parti, des libéraux et des Irlandais, au milieu des acclamations et des vociférations mêlées dans le tumulte. Cette première lecture, sans avoir rien de décisif, a été déjà une bataille. Du parlement, l'agitation est passée dans la rue, dans les meetings, dans les réunions qui se succèdent, et, hier encore, Londres a été témoin d'une immense manifestation populaire à Hyde-Park contre le « bill de coercition, » contre la politique irlandaise du ministère. Ce n'est peut-être encore qu'un commencement.

Malgré tout, le ministère anglais aura le dernier mot, la victoire définitive, c'est vraisemblable, puisqu'il a eu dans ces préliminaires une puissante majorité, puisqu'il a jusqu'ici l'appui de lord Hartington, de M. Chamberlain et de leurs amis. La bataille, cependant, menace d'être chaude à une seconde lecture, et il reste à savoir si les libéraux dissidens, qui se sont faits provisoirement ministériels, se prêteront jusqu'au bout, dans tous les détails, à une véritable révolution du système pénal pour l'Irlande, par exemple à la suppression du jury. C'est sur ce point que le combat sera acharné, que les scissions peuvent éclater. Et puis, quand le bill serait voté dans son intégrité, en sera-t-on beaucoup plus avancé? Ce ne sont pas les bills de coerci-

tion qui ont manqué, on en compte près de cent qui traînent dans l'histoire comme des armes rouillées. M. Gladstone peut avoir ses illusions, la politique de répression a aussi les siennes, puisque, après cent ans d'union forcée, l'Irlande est plus que jamais irréconciliable.

La fortune ministérielle est changeante un peu partout, en Italie comme dans bien d'autres pays. Depuis que le ministère Depretis-Robilant, qui existait encore il y a deux mois, qui se croyait en pleine sûreté, a cru devoir se retirer devant un vote parlementaire au moins douteux, à la suite des événemens de Massaoua, la crise, à vrai dire, n'a pas cessé à Rome, ou, si elle a paru cesser un instant, elle n'a pas tardé à se rouvrir. Elle a eu deux phases ou deux étapes. Un mois durant, après la première démission du cabinet du roi Humbert, on s'est épuisé en négociations et en combinaisons de toute sorte, allant chercher tantôt à droite, tantôt à gauche, les élémens d'un nouveau gouvernement. Les tentatives, les entrevues, les conférences se sont succédé; elles n'ont conduit à rien, si bien qu'après tant d'efforts inutiles, après un interrègne ministériel de quelques semaines, on en revenait tout simplement à remettre sur pied l'ancien cabinet, où restait plus que jamais, avec M. Depretis, M. de Robilant, qui paraissait être pour le moment le personnage essentiel, qui était, disait-on, fort occupé à renouveler l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne et l'Autriche. La grande œuvre diplomatique dominait tout! C'est la première phase. Malheureusement on n'était pas au bout, ce n'était pas encore la solution. A peine le ministère reconstitué s'est-il retrouvé devant le parlement, dès la première rencontre, il a été encore moins heureux qu'il ne l'avait été quelques semaines auparavant : il n'a eu qu'une majorité des plus médiocres, plus petite que la majorité dont il ne s'était pas contenté il y a deux mois. Il avait visiblement contre lui et la partie de la droite avec laquelle il n'avait pas pu s'entendre dans les négociations de l'interrègne, et la gauche, qui se sentait déçue dans ses ambitions de pouvoir. Il a vu le danger qui l'attendait à la première occasion; il a commencé par suspendre le parlement pour quelques jours, et aussitôt la crise s'est trouvée rouverte. Elle a recommencé pour entrer cette fois dans une phase toute nouvelle, et c'est ici que se produit une évolution assez curieuse, où l'ancien et nouveau président du conseil, M. Depretis, qui en réalité n'a pas cessé de tenir dans ses mains tous les fils de l'imbroglio, joue un rôle pour le moins singulier.

Que s'est-il passé réellement? La dernière reconstitution ministérielle n'était-elle qu'un expédient de circonstance? A-t-on voulu simplement laisser à M. de Robilant, qu'on a cru un moment l'homme nécessaire, l'homme agréable à Vienne et à Berlin, le temps de mener jusqu'au bout la grande affaire, le renouvellement de l'alliance de

l'Italie avec les empires du centre? Le ministre négociateur lui-même a-t-il senti ou compris qu'il n'avait qu'une mission, et que, cette mission une fois remplie, il n'avait plus qu'à s'effacer? Toujours est-il que l'alliance aurait été effectivement signée, dit-on, dans ces dernières semaines, que la crise a recommencé sur ces entrefaites, que M. de Robilant a quitté la scène sans être retenu, et que M. Depretis, plus que jamais maître de la situation, n'a plus songé qu'à refaire son ministère en cherchant des alliés et de nouveaux collègues dans la gauche. Ce n'est pas encore cependant du premier coup et sans quelques efforts que le vieux Piémontais, qui est depuis si longtemps le conseiller presque invariable du roi Humbert, est arrivé à s'entendre avec les principaux chefs de la gauche, M. Crispi, M. Cairoli, M. Zanardelli, M. Nicotera. S'il consentait à partager le pouvoir, il n'entendait pas le livrer tout entier à ceux que, dans le langage parlementaire, on appelle les pentarques. Il a fini par réussir dans ses laborieuses négociations en faisant une assez large part à ses nouveaux alliés. Les ministres qui disparaissent sont M. de Robilant et avec lui le général Ricotti, le garde des sceaux M. Tajani; les nouveaux ministres sont M. Crispi, M. Zanardelli, et avec eux M. Saracco, qui est d'une nuance plus modérée, — sans parler du général Bertole-Viale, qui devient chef de l'armée et qui n'est qu'un militaire. C'est ce qu'on peut appeler un changement de front sur le champ de bataille parlementaire. M. Depretis est un habile et rusé tacticien, expert à jouer avec les partis. Depuis quelques années, il s'était sensiblement rapproché de la droite, du camp modéré, qui l'a plus d'une fois soutenu; il revient aujourd'hui vers la gauche. Il reste plus que jamais et toujours chef du gouvernement en gardant ses amis ministériels et en désarmant l'opposition qui le menaçait le plus, — en prenant pour sa part la succession de M. de Robilant, la direction des affaires étrangères dans le cabinet qu'il vient de réorganiser.

C'est fort bien! M. Depretis a manœuvré habilement, en homme rompu à la stratégie des partis. La crise italienne est dénouée au moins pour quelque temps, peut-être pour cette session, qui n'a été qu'interrompue et qui va se rouvrir d'ici à peu de jours. Que fera maintenant ce ministère ainsi reconstitué? que représente-t-il? Il est peut-être moins nouveau en réalité qu'en apparence. Il pourra essayer d'être un peu plus accentué dans la politique intérieure s'il veut garder l'appui des autres chefs de l'opposition, comme M. Cairoli, M. Nicotera, qui restent en dehors du gouvernement; il ne s'est pas formé pour modifier la direction de la politique extérieure, et son premier acte, à ce qu'il semble, est de ratifier, d'accepter la situation diplomatique telle que M. de Robilant l'a faite avec le concours du président du conseil lui-même. Il s'est hâté de mettre la triple alliance dans son pro-

gramme, il tient pour signé ce qui est signé, et il est bien clair que l'alliance avec les grands empires conservateurs de l'Europe ne peut qu'avoir son influence sur la politique intérieure. De sorte que le nouveau ministère se trouve dans cette condition un peu singulière et passablement embarrassante. S'il veut être trop libéral dans ses allures, trop complaisant pour les partis ardens qui s'agitent toujours au-delà des Alpes, il risque d'ébranler cette alliance européenne à laquelle il tient, dont il fait son premier article de foi; s'il veut maintenir l'alliance dans toute sa force, il retombe sous le coup d'une nécessité que M. Depretis a plus d'une fois ressentie et subie dans ces dernières années, celle de « serrer les freins, » comme on l'a dit, de réprimer ou de décourager les passions agitatrices. L'œuvre est assez contradictoire. Le trait le plus caractéristique de ce ministère qui vient de naître ou de se recomposer à Rome, c'est l'entrée aux affaires de M. Crispi, qui se flatte sans doute de tout concilier ou plutôt de tout dominer par sa résolution, et dans tous les cas d'imprimer une allure plus vive à la politique italienne. M. Crispi, depuis quelque temps déjà, ne négligeait rien pour préparer son avènement. Il n'y a que peu de mois, il écrivait une lettre par laquelle il s'étudiait à dissiper les soupçons d'hostilité contre la France; plus récemment encore, il est vrai, il se serait plu, dit-on, à attester ses sympathies de vieille date pour l'Allemagne. Lettres et paroles plus ou moins fidèlement rapportées n'ont pas une grande importance. En réalité, M. Crispi, quelles que soient ses ambitions ou ses arrière-pensées, ne fera que ce qu'il pourra; il sera contenu par les circonstances, et peut-être, au besoin, par l'influence modératrice de M. Depretis, qui n'est pas un homme d'emportement et d'aventure. L'évolution qui vient de s'accomplir cache peut-être plus d'un secret, elle ne semble pas de nature à changer essentiellement la politique italienne.

Tout, d'ailleurs, est assez mystérieux dans cette phase récente des affaires de Rome. Par une combinaison frappante, le renouvellement de l'alliance de l'Italie avec les empires du centre s'est effectué au moment où s'attestait et se dévoilait avec une sorte d'ostentation l'entente de l'Allemagne avec le pape, avec le Vatican. Autre coïncidence : au moment où le traité était préparé, signé on ne sait où, une disgrâce imprévue est venue frapper un homme qui représentait depuis plus de quinze ans l'Allemagne à Rome, qui a toujours mis l'activité la plus remuante à entretenir l'intimité entre le Quirinal et Berlin. Le baron de Keudell a cessé tout à coup d'être ambassadeur impérial à Rome. Avait-il été froissé d'être tenu en dehors de la négociation de la triple alliance récemment renouvelée? Son zèle italien avait-il cessé de plaire à Berlin? Ce ne sont là, si l'on veut, que des coïncidences. A les interroger de près, l'Italie pourrait y voir peut-être une raison de ne pas trop se fier à des combinaisons ou à des alliances qui ne

peuvent lui donner ni gloire ni profit, dont elle n'a pas besoin pour sauvegarder une sûreté nationale que rien ne menace.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le vote des crédits supplémentaires demandés par le ministre des finances a permis à la spéculation haussière, à la fin du mois dernier, d'obtenir une réponse des primes et la fixation des cours de compensation sur les rentes françaises au niveau le plus élevé atteint depuis le commencement de mars. Le cabinet semblait consolidé, et la Bourse pouvait rayer de ses préoccupations l'éventualité d'une crise ministérielle. Il s'était formé sur les péripéties parlementaires des jours précédens un certain découvert que la victoire du cabinet a déconcerté au dernier moment et forcé de se racheter avec quelque précipitation. Les vendeurs de primes, se voyant débordés au cours obtenu pour la réponse, ont eu à couvrir partiellement par des rachats les engagemens fermes dont ils restaient surchargés.

Les haussiers ont profité de l'occasion qui leur était offerte, et leurs efforts ont réussi à faire compenser la rente 3 pour 100 perpétuelle à 81.15, l'amortissable à 84.35, le 4 1/2 à 109.60. Comme il avait été détaché un coupon trimestriel sur le premier fonds au milieu du mois et sur l'amortissable le 1er avril, la comparaison de ces cours avec ceux de la liquidation précédente faisait ressortir une plus-value de 2 fr. 35 sur le 3 pour 100, de 2 francs sur l'amortissable, de 1 fr. 40 sur le 4 1/2. Le résultat était, à vrai dire, des plus satisfaisans. Comme dans ce même mois de mars, les fonds étrangers n'avaient pas moins profité du revirement survenu dans les dispositions des places financières du continent, on ne pouvait cependant taxer d'exagération la hausse de nos rentes. La différence de cours ne faisait que traduire la différence de situation au point de vue politique aussi bien qu'à celui des engagemens de la spéculation.

On était sorti, depuis la formation du nouveau Reichstag allemand, de la période des appréhensions belliqueuses; rien ne semblait plus

menacer le maintien de la paix; à l'intérieur, les préoccupations budgétaires étaient toujours à l'état aigu, mais un vote important venait de remettre le cabinet en selle au moins pour quelques semaines. On allait entrer dans les vacances de Pâques, un calme général s'établissait dans la politique et dans les affaires.

Cependant une ombre persistait au milieu de ce riant tableau, l'extrême insignifiance des transactions dont s'alimentait l'apparente activité du marché. On avait le sentiment que la hausse était l'œuvre de quelques mains et manquait de bases solides. L'argent était abondant et les reports ne s'étaient que très peu élevés au-dessus des taux du mois précédent. Mais le comptant ne semblait avoir pris qu'une part assez faible au mouvement. De plus, on savait que le gouvernement venait de négocier des bons du trésor pour une somme fort respectable, 150 millions, disait-on; certains établissemens, pour prendre ces bons, avaient dû vendre des rentes, et l'on annonçait, comme conséquence, des livraisons de titres.

Aussi bien l'avance rapide obtenue le premier jour de la liquidation a-t-elle marqué, momentanément, le terme des succès de la spéculation haussière. Dès le lendemain, une réaction très vive s'est produite: le 3 pour 100 a reculé de 81.35 à 80.72, l'amortissable de 84.50 à 84.05, le 4 1/2 de 109.70 à 109.40, et les cours de compensation des valeurs ont été très sensiblement inférieurs aux prix cotés les jours précédens. Du 1er au 2 avril, le Crédit foncier baissait de 1,380 à 1,365, la Banque de Paris de 732 à 715, le Crédit lyonnais de 560 à 545, le Suez de 2,065 à 2,030, l'Italien de 98.50 à 97.50, les Chemins méridionaux de 780 à 765, le Hongrois de 81 3/4 à 80 1/2, l'Extérieure de 65 9/16 à 64 7/16, la Banque ottomane de 507 à 500, l'Unifiée de 382 à 375. Ainsi les principaux fonds étrangers perdaient une unité, et les valeurs étaient offertes sur toute la ligne.

Il ne s'était cependant absolument rien passé qui pût justifier ce revirement soudain. L'abondance des capitaux n'avait point disparu pour faire place à un resserrement inattendu. Rien ne dénonçait que les engagemens à la hausse fussent excessifs. On ne pouvait s'en prendre qu'à l'étroitesse extrême du terrain sur lequel manœuvrait la spéculation, au peu de sérieux du mouvement précédent de hausse en tant que participation des capitaux de placement, et aussi, paraît-il, à l'impression produite par l'annonce de l'expulsion de M. Antoine, député de Metz, et par deux articles désagréables pour la France, l'un de la *Post*, l'autre de *la Gazette de l'Allemagne du Nord*.

La spéculation s'est tenue pendant quelques jours sur une très grande réserve, et l'épargne n'a pas témoigné plus d'entrain. Pendant cette période qui précédait les fêtes de Pâques, le 3 0/0 a oscillé, sans affaires, de 80.55 à 80.75, les deux autres fonds adoptant la même allure. On s'inquiétait des tendances présumées de la nouvelle

commission du budget; on allait jusqu'à redouter une rupture immédiate entre cette commission, qui réclamait impérieusement des économies pour assurer l'équilibre du budget et le gouvernement qui déclarait les économies impossibles. Au dernier moment, un accord s'est établi, ou plutôt une trêve a été conclue. Pendant ce temps, les nouvelles politiques du dehors sont devenues de plus en plus rassurantes. Les fonds étrangers ont rapidement regagné ce qu'un semblant de panique leur avait fait perdre le 2 avril.

Les rentes françaises se sont décidées à leur tour à suivre cet exemple. Samedi dernier, le relèvement s'est fait brusquement, sans le moindre effort. Les trois fonds sont revenus au niveau des cours de compensation, le 4 1/2 le dépassant même de 0 fr. 20. Mais les transactions n'en sont pas devenues plus actives, et ces jeux de bascule n'ont en réalité aucune signification précise. Ce n'est pas là encore la reprise des affaires depuis si longtemps désirée et attendue.

Les obligations de chemins de fer sont toujours le placement favori de l'épargne. Celle du Nord a de nouveau effleuré le cours de 400 ; les meilleures après elle se tiennent à 8 ou 10 francs d'écart au-dessous. Les actions ont eu aussi depuis quinze jours un retour marqué de faveur, surtout celles de Lyon et du Nord, en hausse l'une de 17 francs, l'autre de 10. L'Orléans a regagné une fraction du coupon de dividende détaché au cours de la quinzaine. Les Autrichiens sont bien tenus, sans changement, le montant du dividende n'étant pas encore fixé. La probabilité, pour ne pas dire la certitude de l'absence de tout dividende pour 1886, a fait fléchir le Lombard à 180. Les Méridionaux se sont relevés à 780, les Chemins espagnols n'ont pas varié.

Le Crédit foncier a tenu son assemblée générale le 6 avril. Dividende de 60 francs comme l'année précédente, accroissement des réserves, solde plus élevé reporté à 1887, situation excellente, tel est le résumé très satisfaisant des communications faites aux actionnaires. L'action a repris ses hauts cours et finit à 1,383. Sur les titres des autres établissemens de crédit, les négociations sont autant dire nominales et les cours comme stéréotypés. Le Suez se tient, non sans quelque peine, aux environs de 2,050 fr. Le Gaz n'a point regagné le coupon détaché le 6. Nul changement sensible à signaler sur le groupe des valeurs industrielles. L'Extérieure a été allégée d'un coupon trimestriel, qu'elle a déjà à peu près regagné. L'Unifiée est en hausse. De 375, elle a été portée à 387, dépassant largement son dernier cours de compensation. Bien que les embarras financiers de la Porte ne cessent de s'accroître, la spéculation a fait monter légèrement le 4 pour 100 et la Banque ottomane.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LVIIe ANNÉE.

MARS. — AVRIL 1887.

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

